

# ESSAIS

DE

# THEODICÉE

SUR la BONTÉ DE DIEU, la LIBERTÉ DE L'HOMME, & L'ORIGINE DU MAL.

PAR MONSIEUR

GOD. GUIL. LEIBNITZ.

*Nouvelle Edition, augmentée de l'Histoire de la VIE & des OUVRAGES de l'Auteur, par M. le Chevalier DE JAUCOURT.*

TOME PREMIER.

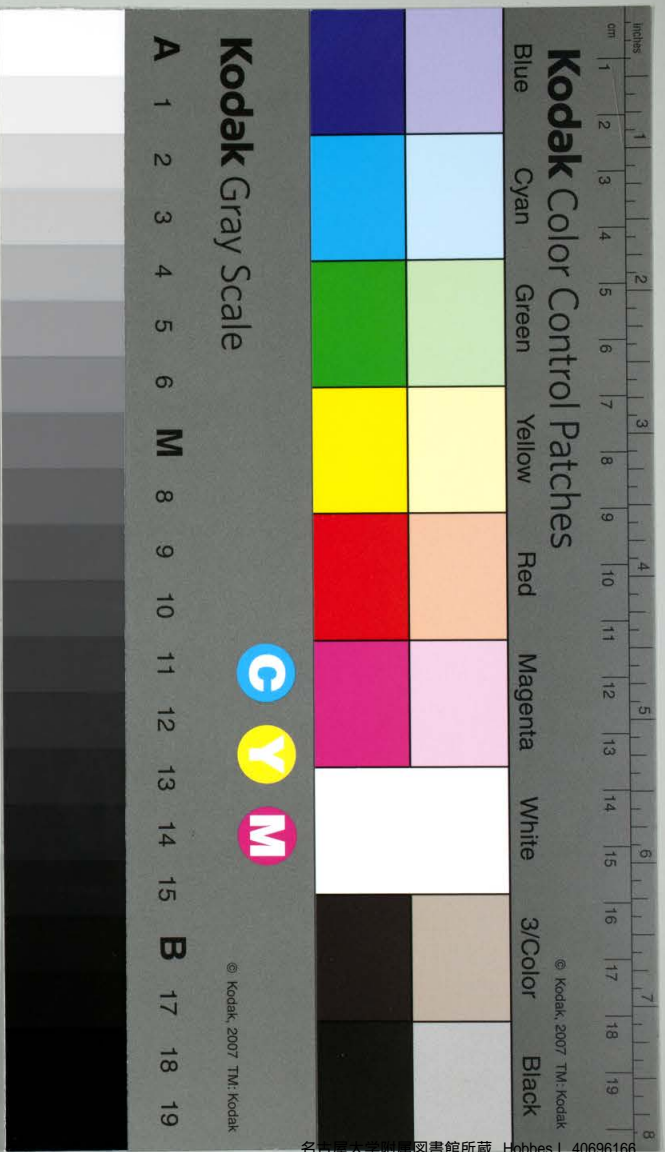


A LAUSANNE,

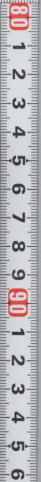
Chez MARC-MIC. BOUSQUET & Comp.

---

M D C C L X.







名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696166  
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696166

Adding table  
vol. 1.

tbl.

an

pa

N3318

名古屋大学図書

洋

696166



ESSAIS  
D E  
THEODICÉE

Sur la BONTE' DE DIEU, la LI-  
BERTE' DE L'HOMME, & L'O-  
RIGINE DU MAL.

PAR MONSIEUR  
GOD. GUIL. LEIBNITZ.

*Nouvelle Edition, augmentée de l'Histoire  
de la VIE & des OUVRAGES  
de l'Auteur, par M. le Chevalier DE  
JAUCOURT.*

TOME PREMIER.



A LAUSANNE,

Chez MARC-MIC. BOUSQUET & Comp.

M D C C L X.





*A. A. Charron, Sculp.*

A

SON EXCELLENCE  
**MONSEIGNEUR**  
ALBERT FREDERICH  
**D'ERLACH,**

SEIGNEUR DE HINDELBANCK,  
URTENEN, BAERISWIL &  
MATTSTETTEN, CHEVALIER  
DES ORDRES DE L'AIGLE  
ROUGE, DE ST. HUBERT, &

\* 2

DE

DE LA FIDELITE', ci-devant  
CHAMBELLAN DE SA MAJESTE'  
IMPERIALE & CATHOLIQUE  
CHARLES VI, SEIGNEUR  
ADVOYER DE LA VILLE &  
REPUBLIQUE DE BERNE,  
&c. &c. &c.

M<sup>ON</sup>SEIGNEUR,

**M** Estre sous les Auspices  
de votre illustre Nom,  
une nouvelle édition d'un ou-  
vrage immortel du plus grand  
génie

génie de l'Allemagne, c'est ren-  
dre à VOTRE EXCELLEN-  
CE, un hommage qui n'est pas  
indigne d'elle. Comme Protec-  
teur des Arts & des Sciences,  
que Leibnitz cultiva avec tant  
d'éclat & de succès, il vous au-  
roit estimé MONSEIGNEUR,  
s'il vous avoit connu, lui que  
les Sages & les Rois honorèrent  
à l'envi. C'est par l'Art Typo-  
graphique, le premier des Arts  
curieux, que sont transmis à  
la postérité, les productions de  
ces Esprits supérieurs, que la  
Nature avare semble ne vou-  
loir faire paroître que de Siècle  
en Siècle. C'est par cet Art, que le  
souvenir des actions vertueuses  
des Héros bienfaisans, des Def-  
\* 3 fen-  
sion

seurs de la Patrie, & des Magistrats célèbres, est consacré dans le Temple de Mémoire : C'est-là MONSEIGNEUR, où se trouvent vos Ayeux. Les Annales de la République sont leur Histoire, & elles feront aussi la Vôtre. Cet Art créateur & conservateur, mérite aussi l'attention des Magistrats Souverains. Je l'exerce depuis longtemps, j'ose le dire, avec quelque distinction, sous la douce Domination d'un Gouvernement sage, dont mon Père se glorifia déjà d'être le sujet. N'aurois-je pas quelque droit de prétendre à la continuation de la protection de l'Etat, & de son digne Chef, du moins par le zèle

le qui m'anime pour sa gloire & pour celle de ceux qui le gouvernent ? Agréez-donc avec cette bonté qui convient si bien à votre haute naissance & à votre dignité, les expressions de mon cœur & les témoignages du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur

MARC-MICHEL BOUSQUET.

\* 4



AVERTISSEMENT  
SUR CETTE  
EDITION.

LA *Vie de Leibnitz*, qui précède ici la *Theodicée*, est un morceau connu depuis long-tems par le débit qu'il a eu, & par la Traduction Latine qu'on en a faite en Allemagne. Nous avons mis à cette Edition le vrai nom de l'Auteur de cette Vie, qu'il seroit inutile de cacher aujourd'hui. Il l'a composée en 1734 pendant le séjour qu'il a fait dans les Provinces-Unies, séjour où les Arts & les Sciences, la Physique, l'Histoire Naturelle, la Médecine, la Politique, l'étude des Langues, remplissoient tous ses momens. Il a pré-

*Theodicée* Tom. I. \*\* été

LA VIE



AVERTISSEMENT.

feré dès sa jeunesse la culture des Lettres au tumulte des Armes, qui semblent être la seule Profession de la Noblesse de France. S'il n'est pas nécessaire que tous les Savans soient nobles, il seroit du moins à desirer que tous les Nobles fussent savans.



110 P

T A

---

---

T A B L E  
DES PIÈCES

*Qui entrent dans cette nouvelle Edition.*

---

T O M E I.

- I. *Vie de M. Leibnitz.*
- II. *Catalogue chronologique & raisonné de ses Ouvrages.*
- III. *Préface de M. Leibnitz sur la Théodicée.*
- IV. *Discours sur la conformité de la Foi avec la Raison.*
- V. *Essais de Théodicée sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'Homme, & l'Origine du Mal. I. Partie.*

111 P

T O M E

TABLE DES PIÈCES &c.

TOME II.

- I. *Essais de Théodicée* &c. II. & III. Parties.
- II. *Abregé de la Controverse réduite à des argumens en forme.*
- III. *Réflexions sur la dispute qui a été agitée entre le Dr. Bramhall, Evêque de Londonderry, & M. Hobbes, touchant la Liberté, la Nécessité, & le Hazard.*
- IV. *Remarques sur le Livre de l'Origine du Mal, publié depuis peu à Londres.*
- V. *Causa Dei asserta per Justitiam ejus, &c.*



LA VIE  
DE MONSIEUR  
LEIBNITZ.

ODEFROI GUILLAUME Naissan-  
G LEIBNITZ (a) nâquit ce de M.  
à Leipzig, Ville du Cercle Leibnitz.  
de Haute Saxe, riche, mar- en 1646.  
chande, & bien peuplée, le 3. de Juil-  
let 1646. (b) de Frederic Leibnitz

Pro-  
(a) Je fais cette maniere d'orthographier le nom de M. Leibnitz, parce qu'elle est conforme à la terminaison des Noms propres Allemands. Il est vrai que quand lui-même écrit en François, il signe ordinairement *Leibnis*, comme j'ai eu occasion de le voir par diverses copies de ses Lettres qui me sont tombées par hazard entre les mains; mais il semble que c'est pour mieux s'accorder à la prononciation de la Langue Françoisé qu'il a employé cette orthographe, se signant d'ailleurs en Latin *Leibnitius*, au lieu de *Leibnitius*, qui eût beaucoup mieux rendu le nom de *Leibnis*. Après tout, si je pêche dans ma conjecture, ce n'est pas une grande erreur.  
(b) C'est-à-dire Nouveau Style. M. de *Théodicée* Tom. I. A Fon,





Professeur en Morale, & Greffier de l'Université, & de Catherine Fille de Guillaume Schmuick, Docteur & Professeur en Droit dans l'Université de la même Ville. La Sœur de sa Mere étoit mariée à Jean Strauchius, Secrétaire de la Ville de Brunswick, & Jurisconsulte célèbre. Il avoit encore plusieurs parens parmi les Ministres Lutheriens, & qui par cette raison ne pouvoient pas être entièrement ignorans; desorte que M. Leibnitz né dans le sein d'une famille de Gens de Lettres, dut se regarder de bonne heure, comme un homme destiné à la même profession. Ce n'est pas pourtant qu'il n'eût des exemples domestiques qui pouvoient tourner ses vues d'un autre côté, & le porter à prendre le parti des Armes. Paul Leibnitz son Grand-oncle avoit servi en Hongrie avec assez

de Fontenelle, qui marque la naissance de M. Leibnitz au 21. de Juin, a laissé un peu d'obscurité dans cette date, en n'avertissant pas qu'il s'agit ici contre la coutume le V. S. Mrs. les Journalistes de Leipzig en assignant la naissance de M. Leibnitz au 21. de Juin V. S. ou au 3 de Juillet N. S., m'ont fait prendre garde à la légère omission de M. de Fontenelle. Je sens mieux que personne combien cette remarque est peu importante; & aussi ne la fais-je que pour prévenir toute confusion.

de distinction, pour mériter que l'Empereur Rodolphe II. l'annoblît, & lui accordât les Armoiries, que son aïeul-neveu a toujours portées.

Des circonstances particulières, & plus encore une inclination dominante, & des talens qui se déclarerent de bonne heure, laisserent suivre sans répugnance à M. Leibnitz une carrière moins brillante en elle-même, mais dans laquelle il a recueilli tant de lauriers, & de si grands honneurs, qu'il n'a jamais dû se repentir d'y être entré. D'ailleurs, sans considérer les glorieux avantages qu'il en retira. Disons que quand la profession des Lettres ne donneroit à ceux qui l'embrassent que de simples plaisirs d'esprit; ces plaisirs, qui sont au fond les plus attrayans, les plus doux, les plus honnêtes de la vie, propres en tout tems, à tous âges, & en tous lieux, justifieroient suffisamment le mérite de son choix. Les Lettres (a) (dit l'homme

A 2 du

(a) Cicéron dans son beau Plaidoyé pour Archias, en ces termes: *Studia adolescentian alunt, senectutem oblectant; secundas res erant, adversis per fugium ac solatium praebent, delectant omni, non inspiciunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantes, visitantur,*



du monde qui en a le mieux connu la valeur ) , forment la jeunesse , & réjouissent les vieillards ; elles confolent dans l'adversité , & elles rehaussent le lustre de la fortune dans la prospérité. Par-tout elles répandent d'innocens plaisirs , & n'embarassent jamais ; la nuit elles nous entretiennent , elles nous défennuyent à la campagne , elles nous délassent dans les voyages.

Son Education.

Le Pere de M. Leibnitz mourut le 5. de Septembre 1652. & le laissa âgé de six ans ; avec un bien médiocre , & qu'il fallut partager entre des enfans de differens lits. Il n'étoit pas encore en état de sentir toute l'étendue de cette perte , dont l'effet le plus ordinaire & le plus triste est une mauvaise éducation. Par bonheur pour lui , sa Mere étoit une femme de mérite , qui prit soin de lui inspirer tous les sentimens de vertu dont il se trouva susceptible , & qui ne négligea rien pour cultiver les dispositions que l'on découvrit d'abord en lui pour les Sciences.

Elle l'envoya dans l'Ecole qui est connue à Leipzig sous le nom d'*Ecole de Nicolas* , où Jean Horfchuchius & Ti-

Tileman Bachusius lui enseignèrent les principes de la Langue Latine & de la Langue Grecque. C'est-là à peu près tout ce qu'il apprit & voulut apprendre d'eux ; car dès qu'il en fut assez pour entendre les Auteurs qui ont écrit dans les deux Langues , il résolut de s'affranchir des Exercices pueriles , parmi lesquels la jeunesse passe & perd de belles années qu'on pourroit lui faire employer utilement. Les réflexions du jeune Leibnitz , déjà fortes & solides dans tin âge où les autres hommes pensent à peine , ou du moins ne pensent qu'à des jeux & à des amusemens , lui firent sentir le danger de cette méthode ; & malgré les remontrances de ses Précepteurs , gens d'ordinaire fort bornés , & partisans aveugles du chemin battu , il se mit à lire en particulier les Auteurs Classiques de l'une & de l'autre Langue , surtout les Histoires de Tite-Live , & les Poësies de Virgile.

Ainsi M. Leibnitz fit par instinct , ce que les Maîtres les plus habiles ont conseillé que l'on fit faire aux autres par raison. L'élégance , la pureté , la noble simplicité de Tite-Live , con-

Ses Lectures dans sa première jeunesse.



viennent sans doute à cet âge, (a) pour qui la brièveté de Salluste, & les Oraisons de Tacite, si beaux dans un âge plus avancé, sont alors de dangereux modèles. Quant à Virgile, également propre à réchauffer l'imagination glorieuse des vieillards, & à retenir l'imagination fougueuse des jeunes gens, il convient à tous les âges, & il n'est pas surprenant qu'il ait plu à M. Leibnitz. Il le lut avec tant d'application, il le recommença si souvent, il le grava si profondément dans sa mémoire, qu'il pouvoit encore dans sa vieillesse en réciter des Livres d'un bout à l'autre. Mrs. les Journalistes de Leipzig (a) ajoutent qu'il profita tellement de cette lecture, qu'il a pu faire en un jour un Poëme de trois cens vers, dans lequel il ne s'étoit pas permis une seule éssion. Mais prenons plutôt cette entreprise pour un jeu d'esprit, difficile même si Pon veut, que pour un fruit remarquable de la lecture de Virgile. Il faudroit certainement être né avec d'étranges dispositions, pour puiser un goût aussi singulier, & j'ose dire aussi bizarre, que l'est celui de ces bagatelles.

(a) *Quintilianus*, lib. 2. *Instit. Orator.* cap. 17.  
(a) *Acta Eruditorum*, Anno 1717. pag. 323.

les laborieuses, dans des Poëmes dont l'Auteur est principalement admirable, par le mépris constant qu'il a fait de tout ce qui n'étoit pas solidement beau.

A peine M. Leibnitz eut-il atteint l'âge de quinze ans, qu'il commença son cours d'Etudes Académiques sous Jaques Thomafius (b), & Jean Kuhn, l'un Professeur en Philosophie, & l'autre en Mathématiques, dans l'Université de Leipzig. Il connut bientôt la différence qu'il y avoit entre ces deux hommes, & les Maîtres sous la discipline desquels il avoit passé son enfance.

Thomafius étoit un de ces hommes rares, qu'une grande netteté d'esprit, un jugement solide, une ardeur de tout savoir, & une application continuelle, rendent également propres à

A 4 ré.

(a) Jaques Thomafius est mort à Leipzig en 1682. âgé de 63 ans. Sa Vie a été publiée à Bareith in 8. par Gaspard Hagenius, sous le titre de *Memoria Philosophorum, Oratorum*. La Collection de ses Préfaces, Oraisons, Dissertations, publiée à Leipzig en 1682. 1687. & 1693. est pleine de recherches curieuses. Son *Traité De Plagio Literario*, dont la bonne édition est de 1692. in 4. lui a fait beaucoup d'honneur, & est en effet le fruit d'un grand travail.

Il entre à l'Académie à l'âge de 15. ans.

Caractère de Thomafius son Maître.





réussir dans tous les genres, où une certaine beauté d'imagination n'est pas nécessaire. Son penchant l'entraîna d'abord vers l'étude de la Philosophie, dont ses emplois lui firent ensuite un devoir. On ne peut pas dire qu'il en ait cultivé toutes les parties avec la même attention; & il paroît par les Ouvrages qu'il a laissés en grand nombre, que sans négliger ce que les Mathématiques ont de plus utile & la Physique de plus curieux, il s'étoit principalement attaché aux deux parties de la Philosophie qui servent à rendre l'esprit juste & le cœur droit. Malgré la méthode de son siècle & de son pays, il étoit remonté jusqu'aux sources, & quoiqu'il retint peut-être un peu trop du langage & de la sécheresse de l'Ecole, on démêle facilement qu'il avoit pénétré les sentimens des anciens Philosophes Grecs & Latins. La connoissance qu'il avoit des Belles-Lettres, & qui répand nécessairement des grâces sur tout ce qu'écrivent ceux qui l'ont acquise, rend même en partie moins sensible dans les Ecrits de Thomafius la sécheresse Scholastique. Enfin il possédoit au souverain degré un talent qui n'est pas moins rare qu'une vaste éru-

érudition, celui d'enseigner aux autres ce qu'il favoit, & de mettre à la portée de ses Disciples les instructions qu'il avoit à leur donner. A tant de mérite, Thomafius joignit une grande simplicité de mœurs, & une vertu tempérée de tant de douceur, qu'il s'attiroit le respect & la tendresse de ses confreres, de ses disciples, & généralement de tous ceux qui avoient affaire à lui. La postérité lui conserve le rang que son siècle lui avoit donné, & ses Ouvrages ne démentent pas ce qu'a toujours dit M. Leibnitz, & qu'on lui a oui repeter dans un âge, où il n'étoit plus à craindre que d'anciennes liaisons le séduisissent; c'est que si Thomafius eût vécu trente années plus tard, & qu'il eût été témoin des découvertes qui se font faites dans cet espace de tems, il auroit porté la Philosophie tout aussi loin qu'aucun de ceux qui se font fait en général la plus belle & la plus juste réputation.

Kuhnus n'étoit pas à beaucoup près de cette force. Peu habile dans toutes les autres Sciences, il favoit seulement autant de Mathématiques qu'il en falloit pour les enseigner à des Eco-liers: exemple qui n'est ni rare dans

Caracte-  
re de  
Kuhnus  
son autre  
Maitre.



aucun tems, ni particulier à un seul pais. Du reste, génie obscur & borné, M. Leibnitz lui fut bientôt plus utile, qu'il ne le fut à M. Leibnitz.

M. Leibnitz s'attache aux Mathématiques.

Il est aisé de concevoir que M. Leibnitz s'attacha principalement ou uniquement à Thomasius. Le premier conseil qu'il en reçut, fut d'apprendre les Mathématiques, & la Langue de l'Ecole, sans laquelle on se trouve souvent arrêté dans la lecture des Ecrits, de ceux même d'entre les Philosophes modernes qui ont affecté le plus de s'en éloigner. M. Leibnitz goûta cet avis, & sa propre expérience lui en avoit déjà fait sentir la nécessité; car quoi-qu'il fut assez bien la Langue Latine, il n'entendoit rien aux Ecrits de Descartes, ni à ceux de quelques autres Auteurs, qu'il avoit trouvés dans une bonne Bibliothèque que son Pere avoit laissée, & qui étoit la portion la plus précieuse de son héritage. L'envie extrême qu'il avoit d'entendre ces Livres; la facilité qu'il rencontroit à concevoir sans aucune peine ce qui occupe longtems, & assez souvent sans beaucoup de fruit, le commun des hommes; une assiduité encore plus rare à cet âge que la facilité même; tout ce-

la

la lui eut bientôt fait dévorer l'ennui inséparable de l'étude de la Philosophie Scholastique, qu'il apprit bien, & qui lui a donné de grands avantages, toutes les fois qu'il a traité des matieres qui demandoient de la méthode, ou qu'il a fallu dépouiller les raisons d'un Adversaire de ce qu'elles pouvoient avoir de spécieux. Les Mathématiques lui donnerent plus de peine, parce qu'il avoit à faire à un Maître qui peut-être les savoit assez bien, mais qui les enseignoit mal; & ses leçons étoient si obscures, que d'abord M. Leibnitz ne les entendoit gueres, & que les autres Ecoiliens ne les entendoient point du tout. A force de méditer & de raisonner, non seulement M. Leibnitz débrouilla pour lui, mais encore pour ses condisciples, les idées jusqu'alors impénétrables du Professeur Kuhnus.

Dès que M. Leibnitz fut assez de Mathématiques pour profiter des leçons d'un habile homme, c'est-à-dire environ au bout d'une année, & dans les commencemens de 1663, il alla à Iena, petite Ville de la dépendance du Duc de Weimar, située sur le Sala, dans le Landgraviat de Turinge, & fa-

A 6 meu-

En 1663, il va étudier à Iena.



meuse par son Université, où la réputation des Professeurs attiroit la plus florissante Jeunesse de l'Allemagne.

Les trois dont il prit des leçons, furent Erhard Weigelius, Jean André Bosius, & Jean Christophle Falkner.

Weigel (a) passoit pour un des grands Mathématiciens de son tems, & le nombre de bons Ouvrages qu'il a donnés en ce genre, montre assez qu'il méritoit parmi eux un rang très honorable. Il avoit poussé fort loin ce que les spécula-

Caractère d'Erhard Weigel son Maître qui étoit Profes-

la- (a) Erhard Weigel est mort à Iena en 1699. âgé de 73. ans, chargé de tous les Titres qu'un Homme de Lettres peut esperer en Allemagne, & qu'il paroit n'avoit dû qu'à son mérite. On peut voir dans les *Vies des Professeurs d'Iena*, publiées en Latin par M. Zauver en 1711. un Catalogue complet de ses Ouvrages. Dans sa *Tivallia* imprimée en 1673. in 4. il y réduit les Chiffres à quatre, au lieu de dix dont nous nous servons. La premiere édition est de 1647. & la seconde de 1688. in 8. Ses *Specimina Inventionum Mathematicarum* qui sont de 1669. in 4. contiennent beaucoup de curiosités dont M. Leibnitz a tiré de grands profits. Je prie le Lecteur curieux d'approfondir l'examen de cette Note, & de ne pas croire que je la faisé par un ridicule étalage d'un genre d'érudition assez ordinaire. Je ne pense qu'à être concis, & à supprimer un grand nombre de choses qu'il me seroit aisé de remarquer dans la suite de cette Vie.

lations des différentes parties qui composent les Mathématiques, ont de plus subtil & de plus curieux; mais il ne s'en tint pas là, & il cultiva toujours avec un soin au moins égal ce qu'elles ont de plus utile pour la société. Disons mieux, il y rapporta toutes ses spéculations. C'est de cette source que sont venues tant de jolies inventions de Méchanique (a); c'est à ce principe qu'il faut rapporter toutes les peines qu'il s'est données, pour perfectionner les Spheres & les Verres de Lunettes d'approche. Il est aussi un des premiers qui ait appliqué l'Algebre aux autres Sciences, & tenté d'assujettir le Raisonnement au Calcul, & de démontrer les principes de la Morale, selon la maniere de proceder des Géometres: Entreprise dangereuse pour l'ordinaire quand on veut la pousser trop loin, mais qui a cela de commun avec la Pierre Philosophale, que si les efforts qu'on fait pour réussir n'ont pas toujours le succès qu'on s'en promettoit, on est quelquefois dédommagé de sa peine par la découverte de beaux secrets qu'on ne cher-

choit (a) Voyez les Essais de Théodicée, Tom. 2. num. 334.



choit pas. Enfin les Pais Proteftans de l'Allemagne doivent en partie à l'activité de Weigelius, la Reformation de leur Calendrier. Ses Ecrits, ses exhortations particulieres, avoient fait beaucoup d'impression sur l'esprit des Princes de qui dépendoit cette affaire, laquelle après sa mort fut heureusement concluë en 1702.

Caracte-  
re de Bo-  
sius, au-  
tre Pro-  
fesseur à  
Iena.

Les talens de Bosius étoient différens, mais ils n'étoient pas d'une moindre utilité pour l'éducation de la Jeunesse. Une érudition profonde dans l'Antiquité Sacrée & Profane, un goût naturel pour la saine Critique, une grande connoissance des Auteurs de tous les siècles & de toutes les nations, le distinguoient encore moins que la solidité de son esprit. Il écrivoit même beaucoup mieux que la plupart des Savans de son pais. Quelque considérables néanmoins que soient les Ouvrages qu'il a donnés au public, & par les sujets interessans sur quoi ils roulent, & par la maniere dont il s'en est acquitté, on peut dire hardiment que c'est peu de chose en comparaison de ceux auxquels il mettoit la dernière main lorsque la mort le surprit. Il y avoit longtems que sans être vieux, il ressen-

toit

toit toutes les infirmités de la vieillesse, & qu'il se mettoit hors d'état, par des études continuelles, d'étudier encore longtems (a).

Ces deux Professeurs étoient dans la fleur de leur âge & de leur reputation, lorsque M. Leibnitz arriva dans l'Université d'Iena. Que l'on examine avec attention la méthode qu'il a suivie dans tous ses Ecrits, & l'on verra que c'est sur Weigel & Bosius qu'il s'est formé. La sublimité de son génie l'a conduit plus loin, il est vrai; mais toujours il a marché par les memes routes que ces deux guides lui avoient tracées.

Les Mathématiques & PHiltoire ne fussent pas pour remplir l'insatiable curiosité de M. Leibnitz, il prit encore des leçons de Falkner, Professeur en Droit. C'est ainsi qu'il employa sa seizieme année. De retour dans sa Patrie au commencement de la dix-septieme, il y soutint une These sous Thomafius son ancien Maître, & alla de là à Brunswick filver l'Oncle maternel dont nous avons déjà parlé, & terminer avec lui quelques affaires de famille. Ce voyage ne fut pas long, &

(a) Voyez sur Bosius, M. Fabricius, *Historia Bibliothecæ suæ*, Part. V. pag. 210.



& ne servit qu'à lui faire reprendre ses travaux avec une ardeur nouvelle; dès qu'il se revit de retour à Leipzig, c'est-à-dire dans les premiers mois de l'année 1664.

En 1664. Ses études, qui furent & pénibles & variées pendant les deux ans qu'il resta dans cette Ville, eurent principalement pour objet la Philosophie & le Droit, avec cette exactitude & cette attention qu'il a apporté dès sa plus tendre jeunesse, à tout ce qui lui sembloit digne de l'occuper.

s'attache à la lecture de Platon & d'Aristote.

Il lut les anciens Philosophes Grecs, & ses réflexions l'amenerent à ne pas regarder comme chimerique la réconciliation de Platon & d'Aristote. L'exemple de tant de grands hommes qui semblent avoir échoué dans ce dessein, ne fut pas capable de le rebuter, & il lui arrivoit souvent de passer des journées entières dans un petit Bois agréable qui est proche de Leipzig (a) à méditer sur ce sujet. Que si les efforts de M. Leibnitz n'eurent pas pour le Public tout le succès qu'il s'en promettoit, au moins ne furent-ils pas inutiles pour son instruction particulière. Il se rendit familiers les principes de ces

(a) Nommé le *Rosenthal*.

ces deux sublimes Philosophes; il entrevit ce qu'ils avoient fait, & ce qui restoit encore à faire; enfin il y prit des vûes qui lui ont beaucoup servi en diverses occasions, & surtout en deux circonstances remarquables; la première lorsqu'il publia le *Traité de Nizoli*, & la seconde lorsqu'il établit le *Système de l'Harmonie Préétablie*. Il est aisé d'y reconnoître plusieurs idées de Platon.

Des études si agréables furent quelquefois interrompues, par les leçons de Jurisprudence que prenoit M. Leibnitz de Leonard Schwendendorffer, & de Quirinus Schacher, & par les Exercices Académiques auxquels les Etudiants sont assujettis dans les Universités d'Allemagne. D'abord après son retour de Brunswick, il s'étoit fait recevoir Maître ès Arts, & ce Grade lui donnant droit de présider à des Theses, il en fit soutenir une, où il avoit renfermé plusieurs questions de Philosophie tirées du Droit (a) Redevu disciple à son tour, & pour mériter d'être fait Adjoint en Philosophie, il

Et encore à la Jurisprudence.

Fait soutenir & soutient des Theses de Droit.

(a) Intitulée, *Specimen Encyclopaëtie in Jure*. Voyez le Catalogue de ses Ouvrages que je mets à la suite de sa Vie, N. 1.





défendit publiquement une Dispute (b) qui a servi de fondement à son *Traité des Combinaisons*, lequel parut en 1668.

Obtient  
en 1665,  
le Degré  
de Ba-  
chelier.

Enfin il obtint en 1665. le Degré de Bachelier, après avoir soutenu deux Actes sous la présidence de Schwendendorffer (c). Ce fut encore dans le cours de cette année 1665, qu'il se mit à lire dans ses heures de loisir, les Ouvrages les plus estimés des Savans qui ont vécu depuis la renaissance des Lettres. Chaque lecture devenoit pour lui l'occasion de quelque dessein utile, Il en conçut un entre autres sur la critique, auquel on nous dit que des occupations plus importantes l'empêchèrent de mettre la dernière main : peut-être aussi que quand dans la suite de sa vie, il a trouvé des momens pour achever cet Ouvrage, la crainte de compromettre sa réputation déjà si bien établie à tant d'égards, l'en a détourné. Il s'agissoit d'une de ces discussions délicates, à quoi ce n'est point assez d'apporter de l'érudition & de l'esprit; elle

Forme  
un projet  
d'écrire  
un Traité  
sur le  
sûle de  
Juste-  
Lipse &  
de ses  
imita-  
teurs.

(b) De *Complexionibus*.

(c) Toutes ces Theses recueillies ensemble font un petit volume in 8. & sont indiquées au N. 1.

le demandoit outre cela un grand usage de la critique des anciens Auteurs Latins, & une certaine fleur de Littérature, qui peut manquer aux plus grands hommes, & qui manque assez ordinairement à ceux du pais de M. Leibnitz, ou qu'ils ne savent pas encore mettre en œuvre avec autant d'art que des hommes moins savans peuvent être le font en d'autres Climats. Je vais m'expliquer plus ouvertement, en reprenant l'affaire d'un peu haut.

Il y a peu d'Hommes de Lettres dont on ait dit autant de bien & de mal que de Juste Lipsé. Pendant quelque tems il fut regardé comme l'Oracle des Pais-Bas, & non seulement les Grammairiens & les Philosophes, mais les Politiques lui rendirent une espee de culte. Peu à peu, des démarches au moins imprudentes, une bigoterie poussée trop loin (a) pour qu'on la crût bien sincere, des plagats (b) dont il ne s'est jamais trop bien justifié, obscur-

Caractere  
de Juste-  
Lipse, &  
les dé-  
fauts.

(a) Comme, par exemple, sa soumission hypocrite à la Cour de Rome, sa dévotion affectée, &c.

(b) Il n'y a qu'à lire pour preuve. *Thomassinus de plagio Literario*, & *Crenius, de Eurihus Literariis*.



curcirent un peu la gloire qu'il s'étoit acquise par de beaux Ouvrages : enfin le stile plein d'affectation qu'il adopta tout-à-coup, acheva de revolter contre lui jusqu'aux personnes qui avoient le plus d'estime pour la beauté de son génie, & pour l'étendue de son érudition. En effet, au lieu de cette façon d'écrire élégante, claire, & soutenue, qui est celle des meilleurs modèles, & qu'il avoit lui-même suivie dans ses premiers Livres, on le vit, dès qu'il crut sa réputation assez établie pour espérer de faire Secte, choisir une manière d'écrire toute différente. A ces tours de phrases périodiques & nombreux que nos Maîtres ont pris tant de soin de recommander, il en substitua d'autres dont le tour concis doit rendre nécessairement le discours obscur & cadencé. Aussi vicieux dans le choix des mots, il porta au plus haut excès la licence de ressusciter des expressions surannées & hors d'usage, d'en inventer de nouvelles, & de transporter dans la Prose toute la hardiesse des figures réservées à la grande Poésie.

Ses vices  
ont trou-  
vé des  
imita-

Dans les Ecrits de tout autre que de Juste-Lipse, ces défauts n'auroient pas été dangereux ; mais dans les siens, où

où ils paroissent sous un faux éclat, qu'on pouvoit prendre pour de vraies beautés, ils le devinrent bientôt. La contagion prit le dessus, & ce ne furent pas seulement les Pais-Bas & l'Allemagne qui en furent infectés, elle gagna rapidement toute l'Italie, & quelques coins de la France. Scaliger, qui sentit le mal, y remédia autant qu'il put par son exemple & par ses exhortations : ce grand homme, occupé du progrès des Belles-Lettres, ne recommanda rien aussi vivement à ses disciples, que de ne se pas laisser séduire aux vices aimables du stile de Lipse. Henri Etienne avoit déjà publié sur cette matière, un Ouvrage qui seroit meilleur, s'il étoit moins long, & que le sujet principal n'y fut pas noyé dans un tas de digressions inutiles. Mais ni les conseils de Scaliger, ni les duretés d'Henri Etienne, ne furent capables d'arrêter pour lors ce torrent qui étoit dans toute sa force. Lipse trouva non seulement des admirateurs, mais aussi des imitateurs en nombre (a), & son exemple produisit dans la République des Lettres une révolution à

teurs &  
des cen-  
seurs en  
grand  
nombre.

(a) Voyez *Morbos, Polyb. Litterar.* Lib. I. Cap. 24.



peu près semblable à celle que Rome éprouva du tems de Senèque (b), & la France dans les dernières années du Règne de Louis XIV. Ceux même qui auroient été incapables d'expliquer en quoi le vrai caractère du stile de Lipse consistoit, se piquèrent de lui ressembler; mais comme ils n'avoient pas autant de génie que lui, ils copierent servilement ses défauts, sans pouvoir atteindre aux agrémens qui peuvent faire illusion dans ses Ecrits.

C'étoit sur ce sujet qu'a voit dessein d'écrire M. Leibnitz.

C'étoit l'Histoire de cette nouvelle Secte de *Lipsiens*, que M. Leibnitz avoit formé le dessein d'écrire (c). Il y eût pesé les avantages & les inconvéniens du stile coupé; il y eût examiné à quel point il est permis d'employer les mots anciens & d'en créer de nouveaux; il y eût traité de l'imitation des Auteurs anciens; & sur les principes que toutes ces discussions lui auroient donné lieu d'établir, il eût fait le procès à Lipse, ou entrepris son apologie.

Ceux

(b) *Quintilian*. Lib. X. *Instit. Orator.* cap. 50.

(c) *De Scriptoribus Lipsianis antiquis, seu Leonicianis scribendi generis imitantibus*, étoit le titre que Mr. Leibnitz vouloit donner à son Traité.

Ceux qui croient que la partie la plus difficile d'un Livre, est de rassembler des faits, & de recueillir des passages, ne concevront pas ce qui a pu arrêter M. Leibnitz, qui avoit par devant lui les matériaux nécessaires. Il sentit sans doute que dans ces sortes de sujets, où la finesse du goût doit égaler la force des réflexions, les matériaux coûtoient moins à ramasser qu'à mettre en œuvre; & pour dire ingénument tout ce que je pense, si M. Leibnitz eût fait l'Histoire des imitateurs de Lipse, nous aurions un Livre curieux, mais qui peut-être seroit plus d'honneur à la variété de ses connoissances, qu'à la justesse & à la délicatesse de sa Critique. Ce qu'il y a de sur, c'est qu'il se seroit trouvé réduit pour agir conséquemment, à la cruelle alternative de justifier le stile de Lipse, pour faire passer le sien, ou d'avouer qu'écrivant mal en Latin, il lui convenoit assez peu de s'établir Juge de la maniere d'écrire des autres Savans dans cette Langue. Si l'on veut bien jeter les yeux sur les petites Dissertations que M. Leibnitz avoit déjà publiées, & sur ce qu'il publia dans la suite, & se ressouvenir en même tems



tems que ce n'est point un Panegyrique, mais une Histoire, que j'ai entrepris d'écrire, je ne crains pas que l'on m'accuse d'en avoir trop dit.

En 1666. Il ne restoit plus à M. Leibnitz pour finir son cours d'études Académiques, qu'à prendre le Degré de Docteur en Droit. Il se résolut de le demander dans les premiers mois de l'année 1666. Car quoiqu'il n'eût pas encore l'âge requis par les Statuts de l'Université de Leipzig, tant de raisons concouroient à lui faire espérer une dispense, qu'il n'imagina pas même qu'on la lui pût refuser. Il se trompa, la cabale de ceux qui vouloient l'excuse fut la plus forte, & il apperçut après avoir fait quelques démarches, que la Faculté de qui dépendoit cette dispense, ne la lui accorderoit jamais. On croiroit peut-être que l'exactitude à observer les Loix de l'Académie fut le seul motif d'un refus aussi piquant; mais ce seroit peu connoître les hommes, & Mrs. les Journalistes de Leipzig (a) ont grand soin de nous faire entendre, que ce refus étoit fondé sur d'autres raisons que l'on tint secretes.

Les

(a) *Acta Eruditorum*, Ann. 1717. p. 324.

Les uns prétendent que M. Leibnitz s'étoit attiré beaucoup d'ennemis, en rejetant les principes d'Aristote & des Scholastiques dont il faisoit peu de cas. Cela ne paroît pas vraisemblable; M. Leibnitz a toujours été plein d'estime pour Aristote, & dans un tems où la supériorité de ses lumieres lui auroit donné quelque droit de s'expliquer sans détour sur les Scholastiques, il a loué leur méthode, & parlé favorablement de quelques-uns des Ecrivains qui l'ont suivie. M. de Fontenelle, qui paroît avoir eu d'excellens Memoires, rejette uniquement la cause de ce refus sur le Doyen de la Faculté de Droit (a). La Femme irritée contre M. Leibnitz, obtint aisément de son Epoux qu'il le renvoyât sous prétexte de sa jeunesse. Quelle que soit la cause de la mauvaise humeur de cette femme, ce qu'on ne pourroit bien démêler qu'en connoissant le caractère de son génie, il est toujours certain que M. Leibnitz fut fort sensible au refus de cette legere grace, & que cela lui fit prendre la résolution d'abandonner une Patrie, où l'on connoissoit si peu ce qu'il valoit.

Théodicée Tome I. B loit,

(a) *Hist. de l'Ac. Roy. des Sc.* Ann. 1716.



loit, & ce qu'on pouvoit se promettre de ses talens.

L'Univerfité d'Altorf, Ville fituée dans le territoire de Nuremberg & qui relève de fes Magiftrats, fut moins fcrupuleufe, & moins paffionnée. Le jeune Candidat s'y rendit, & après y avoir foutenu un Acte public fur les

*Cas douteux (b)*, non feulement on lui conféra avec un applaudiffement univerfel le Degré de Docteur en Droit, mais encore on lui offrit une Profefion extraordinaire en cette Science.

Quelque brillante que fut une pareille propofition, M. Leibnitz, qui ne vouloit pas fe charger d'apprendre aux autres ce qu'il croyoit lui-même ne pas favoir fuffifamment, ne jugea pas à propos de l'accepter. Il préféra d'aller paffer quelque tems à Nuremberg, Ville Impériale fur le Pegnitz, une des plus propres & des plus riches de l'Allemagne. Cette Ville étoit alors remplie de perfonnes qui aimoient les Lettres, & il efperoit trouver en leur compagnie les éclairciffemens que les Livres ne donnent pas toujours, ou qu'ils ne donnent qu'imparfaitement.

A

(b) *De Confibus Perplexis in Jure.*

A peine M. Leibnitz fut-il arrivé à Nuremberg, qu'il ouit parler d'une Société de gens qui travailloient dans un grand fecret à la Pierre Philofophale. Il n'en fallut pas davantage pour exciter en lui une envie démenturée de faire une étroite connoiffance avec ces Chymiftes, & de le devenir lui-même. Mais comment pénétrer jufqu'à ces gens-là? La Chymie qu'ils cultivoient étoit un pais dont la Langue ne lui étoit pas même connue. Cet obftacle, bien loin de le rebuter, ne fervit qu'à rendre fa curiofité plus vive, & enfin, de plusieurs expédiens qui fe préfentèrent en foule à fon imagination, il en choifit un qui paroitra, & qui est en effet un peu bizarre. Ce fut d'extraire des Livres des plus célèbres Chymiftes & Alchimiftes les termes les plus obscurs, & d'en compofer une Lettre qu'il n'entendoit pas lui-même. Elle parvint au Directeur, qui d'abord la lut aux Membres de la Société. Moins on y comprit, plus on augura favorablement de celui qui l'avoit écrite; il paffa prefque pour un Adepte; on l'invita à affifter aux Conférences, on l'introduifit jufques dans le Laboratoire, & fes

B 2 dif.

Là il est admis à une Société de Chymiftes.

Par quel moyen cela arriva-t-elle.

Honneurs qu'on lui fait.





discours satisfirent tellement toute l'Assemblée, qu'elle joignit d'abord des appointemens raisonnables à la place de Secrétaire qui fut créée en sa faveur. On lui confia le soin de tenir un Registre exact des Experiences qui se feroient dans la Compagnie, & de tirer des Ecrivains les plus estimés ce qu'il jugeroit pouvoir fournir de nouvelles vues.

Dans ces entretiens il lie connoissance avec le Baron de Boinebourg. Il auroit été dommage que M. Leibnitz eût employé la vigueur de son esprit, & ses plus belles années, dans des occupations aussi frivoles que celles dont une Société de gens si peu instruits, & dirigés par un Ecclésiastique ignorant, ou peut-être fourbe, vouloient le charger. Sa bonne fortune y pourvut d'une maniere avantageuse & inespérée.

Caractère de ce Seigneur. Quelques affaires avoient amené à Nuremberg le Baron de Boinebourg, Chancelier de Jean Philippe de Schonborn alors Electeur de Mayence. Au milieu des distractions inséparables des grands Emplois, il trouvoit le tems de cultiver les Sciences qu'il avoit toujours aimées, & d'entretenir un commerce de Litterature avec les Savans. La Jurisprudence, & la Politique, emportoient à la vérité la meilleure partie

de son attention ; mais néanmoins il ne négligeoit ni l'étude de la Religion, ni cette portion de la Litterature, dont tout le monde écrit & raisonne dans notre siècle, quoiqu'il y ait si peu de personnes qui la sachent bien, je veux dire, l'Histoire des Livres & des Auteurs : Histoire intéressante, & pour laquelle, je regrette beaucoup un Homme de Lettres (a), qui s'y étoit appliqué très-longtems. Le Baron de Boinebourg avoit même de grands projets sur cette matiere, (b), & s'il ne les a pas exécutés, ce qui est une perte, au moins a-t-il fait part de ses vues (c), ce qui est une consolation. En ce genre principalement, les bons plans sont presque plus difficiles à former qu'à remplir.

Le hazard avoit conduit le Baron de Boinebourg dans la même hôtellerie

B 3

ou

Il est charmé de M. Leibnitz.

(a) M. Camuzat.

(b) *Mohlsatzar*, (dit de lui Meelführer, dans ses *Access. Histor. ad Bibliothec. promiss. Et latent. Admovenii*, pag. 12.) opus de universis Re Literaria, quod pro immensa eruditione sua felicissime decessit procul dubio, nisi mori subitaneo destruitus ejus intercessisset. Strucos en parle de même.

(c) On peut voir la XLIII. Epître de M. de Boinebourg à Dietericus.



où M. Leibnitz étoit logé. Ils se rencontrèrent à table, & M. de Boinebourg ne l'eut pas plutôt entendu parler, qu'il fut frappé de la maniere forte & subtile de pousser un raisonnement, & de l'érudition choisie qu'il paroïssoit joindre à un grand sens. Il est impossible d'avoir le mérite qu'avoit ce Seigneur, sans concevoir de la bienveillance pour les personnes en qui l'on apperçoit autant de talens, qu'il en découvrit d'abord en M. Leibnitz. Il ne se contenta pas de ces complimens hautains & infructueux, que la vanité de passer pour aimer les Lettres arrache souvent aux Grands & aux gens en place; il alla plus loin, & jusqu'ou vint ceux qui les aiment en effet; il honora le jeune-homme de ses avis, il lui conseilla de s'attacher à la Jurisprudence & à l'Histoire, comme aux deux Sciences qui lui fourniroient les moyens les plus sûrs & les plus propres de s'avancer dans le monde, & d'être utile à la Société; il l'exhorta poliment de préférer le séjour de Francfort sur le Mein, qui les rapprochoit davantage l'un de l'autre, à celui de Nuremberg; & il lui promit ses bons offices pour lui procurer quelque Emploi

Il Passeroit de toute son amitié.

Lui conseilloit de s'attacher à la Jurisprudence & à l'Histoire;

& d'aller à Francfort.

ploi digne de lui dans la Cour de l'Électeur de Mayence: M. Leibnitz se rendit sans peine aux conseils de M. de Boinebourg; & M. de Boinebourg n'oublia pas, en perdant de vue M. Leibnitz, les promesses qu'il lui avoit faites.

Après avoir pris congé, non pourtant sans quelque regret, de la Société de Chimistes, avec laquelle il ne laissoit pas d'espérer de faire par lui-même quelques découvertes dans cette partie de la Médecine, si fertile en nouvelles Expériences & en Phénomènes extraordinaires, M. Leibnitz partit pour Francfort, où il se livra tout entier aux études que lui avoit recommandées son nouveau Mecene.

Là, au milieu de divers embarras, dans le tumulte des Auberges, & sans aucun des secours qu'on peut tirer de beaucoup de Livres, M. Leibnitz composa une *Methode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence* (a). Elle étoit sous presse à Francfort, lorsqu'il fut appelé à Mayence; & la maniere obligeante dont on l'y reçut, lui fit prendre la liberté de la dédier à l'Élec-

B 4 teur,

(a) *Nova Methodus discende docendeque Jurisprudentia. Francofurti 1667. in 12.*

M. Leibnitz suit cet avis & passe à Francfort.

Là en 1667 il publie une Méthode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence.



teur, qui accepta avec bonté ce témoignage de respect & d'attachement. Ce Livre, petit par rapport à sa grosseur, mais considérable si l'on examine le but que s'y propose M. Leibnitz, est devenu d'une rareté extraordinaire. Je me serois sans doute donné des mouvemens inutiles pour le trouver dans des boutiques de Libraires, ou chez des amis, si le hazard ne l'eût fait tomber entre mes mains d'une manière imprévue.

Réflexions sur cet Ouvrage.

Après d'excellentes remarques qui concernent les études en general, & qui sont la première, la plus courte partie, & comme l'Avant-propos de cet Ouvrage, M. Leibnitz approfondit dans la seconde ce qui regarde uniquement l'étude de la Jurisprudence. Quoiqu'il regne une vaste connoissance de toutes sortes de Livres, & une profonde érudition dans cette Méthode, elle me paroît encore plus recommandable par ses réflexions nouvelles, ingénieuses, & solides, qui marquent que M. Leibnitz avoit déjà médité avec succès sur les fondemens de la Science du Droit, & qu'il en connoissoit bien les principes. Ceux qu'il établit, sont les mêmes qu'il a développés

loppés ensuite dans sa Préface du *Code du Droit des Gens*. A la fin de ce système on voit une longue liste de ce qu'il croyoit nécessaire pour mettre la Jurisprudence en meilleur état, pour donner aux Professeurs la commodité de l'enseigner, & pour faciliter aux Elèves les moyens de profiter des instructions de leurs Maîtres.

Voici quelles étoient les vues de M. Leibnitz, & les Ouvrages qu'il jugeoit propres à introduire dans les Ecoles une reformation salutaire. I. Des Partitions du Droit. II. Un Abrégé du Droit réduit en Art. III. Un nouveau Corps de Droit. IV. De nouvelles institutions. V. De nouvelles Règles de Droit. VI. Un Abrégé des Traités de Menochius & de Mascardus sur les preuves & les présomptions. VII. Un Théâtre des Loix. VIII. Une Histoire des changemens arrivés dans la Jurisprudence Romaine.

M. Leibnitz, sans désapprouver entièrement la méthode de Godefroi & de Forsterus; en proposoit une toute différente, & qui paroît pour le moins aussi utile que celle de ces deux Jurisconsultes; c'étoit de marquer par ordre chronologique les Loix du Peuple,

B § ple,

Plan que l'Auteur y propose.



ple, les Decrets du Senat, les Edits des Preteurs, & les Constitutions des Empereurs. Au moyen d'un pareil Ouvrage, on appercevroit d'un coup d'œil l'origine des Loix Romaines, les vicissitudes qu'elles ont éprouvées, les changemens qu'on y a faits, & le degré d'autorité que chacune obtient encore aujourd'hui. Ce plan mériteroit bien que quelque Jurisconsulte celebre entreprit de l'exécuter; il se feroit un grand honneur, & il ne rendroit pas au public un service médiocre. M. Leibnitz mettoit encore parmi les Livres qui pouvoient servir à perfectionner la Jurisprudence, & qu'il exhortoit les Savans à composer, une Philologie, une Arithmetique, une Philosophie, des Formules, des Adages, & une Concordance de Droit. Il ajoutoit un *Antinomie Mineur*, c'est-à-dire une courte énumération des Loix qui paroissent se contredire, avec la conciliation la plus vraisemblable, dont on auroit indiqué le premier Auteur; que si la contradiction eût été très-difficile à lever, on auroit eu recours à quelque homme d'un grand savoir & d'une grande réputation, ou aux divers suffrages des plus habiles gens.

gens. Pour les solutions qui n'étoient pas si importantes, & les preuves des solutions même qui sembloient le mieux appuyées, elles devoient être fondées & examinées dans un Ouvrage plus étendu & qui eût porté le Titre d'*Antinomie Majeur*.

Enfin, l'utilité des Maîtres & des Disciples demandoit, au sentiment de M. Leibnitz, qu'on fit des Institutions du Droit Universel; & des Institutions particulières du Droit de l'Empire, & du Droit Saxon, un sommaire de tous les Titres du Droit, une énumération de toutes les Loix, un Traité de l'art de les interpreter, une traduction des Loix Germaniques, des Elémens du Droit Naturel avec leur Démonstration, de bonnes Vies des Jurisconsultes, le *Tractatus Tractatum* changé & réformé, un abrégé des principales Controverses du Droit; une Bibliothèque de Droit, où l'on trouveroit sous chaque titre le nom des Auteurs qui auroient traité en particulier d'une Loi, d'un Titre, ou d'un Livre des divers Corps de Jurisprudence qui sont venus jusques à nous. Les trois derniers qu'il recommandoit dans cette liste, étoient une Notice de toutes



les matieres de Droit, les Lieux communs du Droit, & de nouvelles Pandectes.

Promesses de M. Leibnitz à la fin de cet Ouvrage.

M. Leibnitz termine ce Catalogue en promettant de diminuer bientôt le nombre des Titres dont il l'a rempli. A en juger par la maniere dont il s'explique, il paroît que si des occupations différentes ne l'eussent partagé tout le reste de sa vie avec la Jurisprudence, il eût commencé par nous donner les *Règles du Droit*. On fait qu'elles tiennent dans le Digeste un Titre particulier, qui a exercé les plus habiles Jurisconsultes, & qu'il y a eu des Auteurs qui ne trouvant pas que ce Titre les renfermât toutes, ont essayé de suppléer celles qui manquoient. Ces Regles ont pour la plupart un défaut essentiel, elles sont trop particulieres, & cela les rend aussi difficiles à entendre qu'à appliquer. Voilà à quoi M. Leibnitz avoit intention de remédier en les rappelant à des principes généraux. L'entreprise étoit hardie, parce que dans le Droit, aussi-bien & peut-être plus que dans toute autre Science, les principes généraux sont rares, & leur application sujette à mille difficultés; mais de quoi n'étoit point

Réflexions à ce sujet.

point capable M. Leibnitz pour les applanir ou les diminuer?

Cette Méthode de Jurisprudence fit un honneur infini à son jeune Auteur. Nicolas Cristophle Lyncker, Jurisconsulte assez celebre, & qui a rempli avec distinction la premiere Chaire de Professeur en Droit à Iena, fut le seul qui ne trouva pas cet Ouvrage de son goût; il en refusa divers endroits dans un Livre qu'il publia en 1669 (a). Mais ce Livre même, où les recherches de M. Leibnitz étoient souvent employées, forme une bonne preuve que le mépris de M. Lyncker étoit affecté; on ne pille gueres ceux qu'on n'estime pas beaucoup. D'ailleurs il ne falloit pas un grand effort de morale à M. Leibnitz pour se consoler d'avoir été maltraité par un Ecrivain qui ne ménaageoit personne, & qui, dans l'Écrit même dont il s'agit, attaque partout avec une affectation marquée, Riegler, Boecler & Pufendorf. Si Pon en excepte le suffrage de notre Professeur, le Livre de M. Leibnitz enleva ceux de tous les Savans; & Chrétien Woltenbergius, fameux Professeur en Droit

Lyncker attaque le livre de M. Leibnitz.

(a) A Gießen, sous le titre de *Protribusula*.



à Altoif, en faisoit un si grand cas, qu'il engagea Zinzerling à en préparer une nouvelle édition accompagnée de remarques, qui eût paru sans doute, sans la mort de Zinzerling.

J'ai dit que M. Leibnitz promettoit à la fin du Catalogue qu'on trouve après la Méthode, qu'il travailleroit lui-même à exécuter quelques uns des plans qu'il avoit donnés. Si le respect qu'on doit à la mémoire de ce grand homme, m'empêche de trop insulter sur les paroles par où il terminoit ses promesses, d'un autre côté la fidélité de l'Histoire ne me permet pas de les passer sous silence. " Il ne me reste plus rien à dire à présent, (a) (ce sont ses termes) j'en ai même beaucoup plus dit que je n'avois eu d'autre intention de faire. Il n'y a pas

Remarques sur la manière dont M. Leibnitz finit le Livre de la Méthode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence.

(a) *Plura nunc non succurrunt, & aliquid mihi servandum est: revelavi tamen plura quam desinoravi; nullus prope paragraphus sine nova vel inventionis vel contemplationis abest. Non propterea, sed utilitatem que sibi publicam, aliquam nomen prescripsissem. Si quid me essetis videro, tentabo minime propositum proxime Catalogum desideratorum: sin minus, ego me invidiosè nota aboleo. Contento: ibi satis supplevi ignominia erit. Veniet fortasse aliud tempus dignum nostro, quo societas adit, verum triumphabit.*

pas un paragraphe dans tout mon Livre, qui ne renferme quelque invention ou réflexion nouvelle; il faut bien se réserver quelque chose. Au reste (continue M. Leibnitz) je n'ai cherché dans cette entreprise que l'utilité du public, & non ma gloire particulière; autrement je m'en ferois déclaré l'Auteur. Si l'on juge que j'ai eu quelque succès, je tenterai de diminuer le nombre des Titres dont mon Catalogue est rempli; si-non; je crois avoir assez fait pour me mettre au dessus de l'envie: j'abandonne ceux qui me mépriseront, à leur ignorance, ce sera un assez grand supplice pour eux. Il viendra peut-être un temps où l'on me rendra plus de justice; & où la vérité triomphera sur la passion. Il y a dans ces paroles, du moins au commencement, quelque chose de trop présomptueux, & qu'on auroit de la peine à justifier. Il n'est pas toujours convenable de laisser appercevoir toutes ses forces, il ne l'est jamais de les trop vanter; & la jeunesse n'exécute ces sortes de fautes, qu'autant qu'on les répare dans la suite, comme a fait

M.





M. Leibnitz par un génie & un mérite supérieur.

En 1668  
M. Leib-  
nitz pub-  
lie un  
Projet  
d'un nou-  
veau  
Corps de  
Droit.

Sa Méthode étoit à peine hors de dessous la presse, qu'il y mit un beau *Projet d'un nouveau Corps de Droit* (a). Il avoit eu un commerce de Lettres à cette occasion avec Jean Albert Portner, Jurisconsulte de Ratisbonne, qui avoit le même dessein, & qui étoit très-capable de le bien exécuter. Le plan de M. Leibnitz est d'autant plus important, qu'il est extrêmement simple, & qu'il embrasse néanmoins toutes les Puissances Chrétiennes, chez qui le Reformateur vouloit que le Corps de Droit pût être en usage. Le Droit entier y devoit être réduit à 9. Chefs. Le 1. étoit traité des principes généraux du Droit & des Actions; le 2. du Droit des Personnes; le 3. des Jugemens; le 4. des Droits réels; le 5. des Contrats; le 6. des Successions; le 7. des Crimes; le 8. du Droit Public; le 9. du Droit Sacré. Au reste, toutes ces matieres devoient être examinées selon la méthode des Pandectes, &

(a) Ce Projet est écrit en Latin sous ce titre, *Corporis Juris reconstitutis Ratio. Moguntia 1668. in 12.*

& non pas selon celle des Institutes.

On ne sauroit contester l'utilité d'un projet qui débarasseroit la Justice de cette foule de Loix sous lesquelles gémit souvent l'Equité, & personne n'étoit plus propre que M. Leibnitz à plusieurs égards, pour démêler ce chaos où il est aisé de se perdre. Mais peut-on croire qu'il eût assez de lumières pour une réforme de cette espèce? Il ne suffit pas pour y réussir de savoir les Loix Romaines, & d'y joindre une connoissance parfaite des Reglemens que la fondation des Etats, qui se sont élevés sur les débris de l'Empire, a produit en si grand nombre; il faut une expérience consommée dans les affaires, pour discerner non seulement ce que l'Equité naturelle, mais encore ce que les mœurs de chaque Nation demandent que l'on admette dans un nouveau Corps de Droit, ou bien que l'on en exclue. Or ne seroit-ce pas une prévention outrée & impardonnable, que de penser que la supériorité de génie, eût suppléé entièrement dans M. Leibnitz, alors âgé de vingt-deux ans, à l'usage qu'il n'avoit pas eu le tems d'acquiescer? On naît Poète, mais on ne devient Legis-

Réflexions détaillées sur ce projet.



lateur de Nations qu'après avoir réfléchi sur la source des abus qui y renaissent, & sur les remèdes qu'elles peuvent supporter. Après tout, quand M. Leibnitz auroit eu toutes les qualités nécessaires pour donner un nouveau Corps de Droit sur le plan qu'il a tracé, à quoi eussent abouti tous ses efforts? A faire un bon Livre, malgré lequel il est trop vraisemblable que la Société civile n'eût été ni moins exposée aux suites de la corruption des hommes, ni moins en proie aux préventions & aux injustices de ceux qui par leurs postes sont obligés d'y mettre ordre. Il n'y a point d'État en Europe qui n'ait d'assez bonnes Loix, il n'y en a point où les bonnes Loix ne soient très-souvent la source ou le prétexte de tout le mal qui arrive.

D'ailleurs, comme le remarque avec raison l'Auteur pseudonyme qui entreprit de découvrir les défauts du plan de M. Leibnitz (a), il n'est pas possible que tous les Peuples de l'Europe se gouvernent par les mêmes Loix, à moins qu'on ne parle de ces Loix fon-

(a) *Ratio Corporis Juris recostitumendi ad obrissani exacta*, auctore Veridico a Justiniano, 1669. in 12.

damentales, qui peuvent passer pour les premières Regles du Droit Naturel; & encore cela demande quelque restriction. Mais quant à celles qui entrent dans le détail des actions de chaque particulier, & qui assurent le sort d'un homme par rapport aux engagements qu'il prend avec un autre homme, elles doivent être aussi différentes chez les différentes Nations, que le climat, l'humeur & les intérêts. Les deux autres difficultés que *Veridicus a Justiniano* forma contre le projet de M. Leibnitz, méritent à peine que l'on en fasse mention. Il trouve mauvais que l'on y ait donné la préférence à la méthode des Pandectes sur celle des Institutes; en quoi il témoigne plus d'attachement aux préventions de l'Ecole, que de connoissance de ces deux Livres. Il me paroît mieux fondé dans le reproche qu'il fait à M. Leibnitz d'avoir interverti l'ordre naturel, qui semble exiger que le Droit Public passe avant le Droit des particuliers dans un Corps naturel de Jurisprudence: mais c'étoit une bagatelle, & un défaut très-facile à corriger.

M. Leibnitz, habile à mêler & à diversifier ses travaux sans embarras

La même année 1668.



M Leib-  
nitz don-  
ne son  
Traité  
des Com-  
binaï-  
sons.

L'Abdi-  
cation  
de la  
Couron-  
ne de  
Pologne  
que fit  
Cazimir  
en 1668.  
fut l'oc-  
casion  
d'un nou-  
veau Li-  
vre de  
M Leib-  
nitz.

ni confusion pour son esprit, publia cette même année son *Traité de l'Art des Combinaïsons* (a); *Traité* savant & plein de choses curieuses. Mais comme il y répandit diverses opinions, sur lesquelles il changea dans la suite d'idées, & qu'il desapprouva après qu'il eut eu lieu d'approfondir davantage les Mathématiques, je me contente seulement de l'indiquer ici; m'assurant qu'il sera plus à propos de m'entendre en échange sur une des productions Politiques du même Auteur, que des circonstances particulières firent naître, & qui lui donnerent occasion de faire alors un usage également honorable & avantageux de ses talens. Il s'agissoit de soutenir dans un Ecrit dont on esperoit un grand effet, les prétentions d'un Prince de la Maison Palatine à la Couronne de Pologne, que Jean Cazimir abdiqua en 1668. après plus de vingt années de regne, par une résolution qu'il avoit prise depuis longtems, & que rien au monde ne put vaincre.

Cette Abdication, dont l'exemple n'est

(a) *G. G. Leibnitz Ars Combinatoria, Lipsiæ 1668. in 12. Voyez N. 12. du Catalogue de ses Ouvrages.*

n'est que trop dangereux, & qu'un Roi de ces derniers jours s'est repenti plus d'une fois d'avoir suivi, ouvrit d'abord en Pologne la porte aux intrigues, qui accompagnent nécessairement, & la plus qu'ailleurs, une Election; ceux qui en sont les maîtres cherchant bien plutôt leurs intérêts particuliers, que l'avantage de la Patrie.

Ainsi on vit éclore une foule de Prétendants, qui tous avoient des raisons ou des prétextes pour demander la préférence, & des partisans qui les appuyoient avec vigueur. Le Duc d'York, le fils du Czar, celui du Grand-Duc, amuserent le théâtre pendant quelques tems; mais ce n'étoient que des phantomes qu'on présentoit avec d'autant plus d'affectation, qu'on étoit bien sûr que le choix de la Nation ne tomberoit sur aucun des trois. Les vrais Concurrents étoient Philippe Guillaume Prince de Neubourg, Charles Hyacinthe Duc de Lorraine, Louis Prince de Condé, & le Duc d'Anguien son fils. La plus grande partie de l'Europe paroïssoit solliciter en faveur du Prince de Neubourg, & il n'y avoit gueres de Puissance qui ne lui fût liée par quelque *Traité*; mais en secret la mai-  
son



Ion d'Autriche cabaloit pour le jeune Duc de Lorraine, & la Cour de France pour celui des deux Princes de Bourbon qui paroitroit le plus agréable aux Polonois.

Le Baron de Lifola, & l'Evêque de Beziers (a), mettoient en œuvre pour le service de leurs Maîtres, tout ce qu'on pouvoit se promettre de la longue expérience du premier, & de la fouplesse du second. L'Electeur de Brandebourg connut dès les premiers jours de cette épineuse négociation, combien il étoit important à son Allié d'avoir en Pologne un homme capable de déconcerter les mesures de deux Ministres aussi habiles. On jeta les yeux sur le Baron de Boinebourg, qui depuis qu'il avoit quitté le service de l'Electeur, ne s'étoit attaché à aucun Prince, & deméuroit ordinairement à Francfort. Il accepta avec plaisir une commission aussi honorable, & pour commencer à se rendre utile, il engagea préalablement M. Leibnitz à mettre au jour un Ouvrage, où les inconvéniens qui s'ensuivroient de l'Electon de tout autre que du Prince de Neubourg, fussent exposés de la manière

(a) Depuis Cardinal de Bonzy.

la plus propre à faire quelque impression sur l'esprit des Polonois. Ce petit Traité (a) parut au commencement de 1669. & il plut également au Prince, dont les interêts y étoient défendus avec tant de force, à M. de Boinebourg qui en avoit conseillé & dirigé la composition, au Public enfin qu'il instruisoit d'une affaire qui attiroit toute son attention.

Au reste, tout le succès de ce Traité ne doit pas être attribué à la circonstance où il parut, puisqu'aujourd'hui que l'Histoire de cette Election ne nous intéresse pas davantage que bien d'autres événements du dernier siècle, on le lit avec plaisir & avec utilité. Aussi peut-on dire que ce Livre a été fait avec un art qui devoit survivre à la circonstance qui l'avoit fait naître. Car quoique M. Leibnitz ait principalement insisté sur le caractère des Princes qui aspireroient à la Couron-

(a) Voici le titre qu'il y mit, en se désignant sous un nom emprunté. *Specimen Demonstrationum Politicarum pro eligendo Rege Polonorum, novo scribendi genere ad certitudinem exactum*, Auth. Georgio Ulicovio Lithuano. *Vindis*, c'est-à-dire à Francfort, 1669. in 12.

Sollicité par le Baron de Boinebourg, il publie en 1669. un Ouvrage où il défend les prétentions du Prince de Neubourg à la Couronne de Pologne. Remarques sur cet Ouvrage.



ronne des Jagellons, & discuté en détail les raisons qui devoient éloigner du Trône les Concurrents de son Heros, il n'a eu garde de s'en tenir là; il est remonté aux principes du Gouvernement de la République de Pologne, & il a si bien établi les qualités que les Polonois doivent principalement chercher dans un Roi, qu'on doit m'accorder que son Livre est extrêmement sensé, & tout-à-fait judicieux pour la spéculation, & l'examen théorétique; car pour la pratique, il faudroit être bien novice dans le monde, (& certainement M. Leibnitz n'étoit pas marqué à ce coin) pour s'imaginer que quand il s'agit de l'élection des Rois, & d'un Roi de Pologne en particulier, ces fortes d'Ouvrages ayent beaucoup d'influence. On s'en sert comme de Pièces perdues, qu'on a grand soin néanmoins de répandre dans le public par déceance & par politique, après quoi on en abandonne la lecture aux Savans de cabinet: mais pour agir & pour opérer, les Cours savent employer des ressorts bien plus puissans, & bien autrement propres à gagner des suffrages. La double Election

tion qui est à présent sur le tapis (a), pour ne point aller puiser dans des sources trop éloignées, peut servir d'exemple à quiconque souhaite de connoître les chemins qu'on suit dans de pareilles conjonctures, & les machines qu'on fait jouer quand il est question de créer un Monarque en Pologne, & de le soutenir contre ses ennemis.

Malgré la foule de motifs qui favorisoient la cause du Prince Philippe Guillaume, malgré l'habileté de son Négociateur, les choses prirent un tour auquel on ne s'étoit pas attendu. Les Ministres de l'Empereur, & ceux de la France, qui le recommandoit publiquement, le trahissoient en secret; & leurs intrigues auroient rendu au moins l'Élection tumultueuse, quand tout-à-coup un mot lâché au hazard réunit tous les suffrages en faveur de Michel Wiesnowisky.

Ce contretems n'empêcha pas le Prince de Neubourg de rendre justice au travail de M. Leibnitz: il pensa sérieusement à se l'attacher, il lui fit

*Theodicee* Tome I. C offrir

(a) L'Auteur écrivoit ceci en 1734 dans le tems de l'Élection au Roi Stanislas & de l'Électeur de Saxe pour le Trône de Pologne.



M. Leibnitz est Fait Conseiller de l'Electeur de Mayence, à la requisiſion du Baron de Boinebourg.

Blumius lui demanda son avis sur la maniere d'écrire du Droit Canon.

offrir des conditions très avantageuſes. Mais M. de Boinebourg qui avoit d'autres vues sur lui, le pria de s'excuser auprès du Prince, & l'envoya exercer à la Cour de Mayence la Charge de Conseiller de la Chambre de Révision de la Chancellerie, qu'il lui avoit procurée. L'estime que lui témoigna l'Electeur, & les autres agrémens qu'il trouva dans cette Cour, l'y retinrent juſques en 1672. Là, ſans négliger les occupations de ſon Emploi, qui au reſte n'étoient pas pénibles, il trouva le tems de s'occuper à divers Ouvrages, qui ſervirent à augmenter beaucoup ſa réputation quand ils parurent.

La Méthode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence, le Projet pour former un nouveau Corps de Droit, le Livre pour l'Electiſion d'un Roi de Pologne, ne firent pas ſeulement regarder M. Leibnitz comme un jeune homme d'une érudition fort au deſſus de ſon âge; mais les connoiſſeurs allerent plus loin, & y démêlerent ſans peine un génie propre à étendre les limites de toutes les Sciences auxquelles il s'appliqueroit. On commença de pluſieurs endroits à le conſulter, & Reinoldus Blumius, Chancelier & Préſident de la

la Cour de l'Electeur Palatin, ſe fit un plaisir de lui demander ſes conſeils ſur la maniere d'écrire l'Histoire du Droit Canon. Si la réponse de M. Leibnitz (a), qui eſt extrêmement ſuccincte, ne prouve pas qu'il fût fort verſé dans le détail de cette Science, on voit au moins qu'il avoit une très-juſte idée de ſes principes, & qu'il connoiſſoit déjà que cette Histoire devoit être traitée tout différemment de celle du Droit Civil. Il penſoit qu'on pourroit la diviſer en deux parties; rapporter dans la première à quelle occaſion les Collections des Canons, & les autres Livres qui compoſent le Corps de la Jurisprudence Eccléſiaſtique moderne, ont été formés; & ſaire dans la ſeconde, l'Histoire de chaque Article de la Discipline Eccléſiaſtique.

On ſent aſſez que cette ſeconde partie ſeroit la plus importante; mais au lieu que dans l'explication des Loix Civiles, il y a plus de curioſité que d'utilité à ſavoir pourquoi le Sénat, le Peuple, ou les Empereurs ont établi tel ou tel Uſage.

(a) Intitulée, *Epistola ad Blonium, de Historia Juris Canonici scribenda*. Elle ſe trouve dans les *Monumenta Nova Inscripta* Job Fred. Fulleri, Jenæ 1714. in 4.

Réponse de M. Leibnitz.

Réflexions sur cet article.





Usage en particulier, & qu'il fuffit d'ex-  
 pofèr avec clarté ceux qui s'oblièrent  
 encore aujourd'hui; il faut au contrai-  
 re rechercher foigneufement dans une  
 Hiftoire du Droit Canon, les Usages  
 que des raifons particulières aux Ecclé-  
 fiaftiques ont fait abolir peu à peu, re-  
 monter à l'origine de ceux qui font ve-  
 nus jufques à nous, & développer les  
 motifs que l'on a eu d'en retenir quel-  
 ques uns tels qu'ils étoient, d'en adou-  
 cir quelques autres, ou d'en introduire  
 de nouveaux. M. Leibnitz ne croyoit  
 pas qu'il fut facile de trouver alors quel-  
 qu'un parmi les Lutheriens d'Allema-  
 gne, qui fut capable d'un pareil Ou-  
 vrage: mais il penfoit que c'étoit en  
 France qu'il falloit fouhaiter qu'on fit  
 cette entreprife. En effet, les liaifons  
 qu'on y conferve avec la Cour de Ro-  
 me, la maniere dont on y cultive l'é-  
 tude de l'Antiquité Ecclefiastique, & le  
 zèle fi louable de beaucoup de parti-  
 culiers pour le maintien des Libertés  
 de la Nation, font caufe que la France  
 a toujours eu des perfonnes très-bien  
 inftruites de la Difcipline de l'Eglife,  
 & très-capables de nous donner d'ex-  
 cellens Traités fur ces matières, toutes  
 les fois que des forces majeures ne les  
 em-

empêcheront point de s'expliquer li-  
 brement.

Les productions de M. Leibnitz dont  
 j'ai fait mention jufqu'ici, prouvent af-  
 fez à combien de genres d'études dif-  
 férens il confacroit fon loisir. Son gé-  
 nie vafte, imaginatif, capable de tout  
 embraffer, lui faifoit porter fes vûes  
 fur toutes les Sciences enfemble, &  
 même fur les moyens de les réduire en  
 fyftême. Perfûadé de l'étroite liaifon  
 qui eft entre elles; prévenu par la lec-  
 ture de quelques-uns de ces Ecrivains  
 fubtils, qui croyent qu'au moyen de  
 leurs Méthodes abrégées, on peut  
 parvenir en peu de tems à toutes les  
 connoiffances; efperant peut-être de  
 pouvoir purger les anciennes Métho-  
 des de ce qu'elles ont de défectueux,  
 il forma, pendant le tems qu'il étoit à  
 la Cour de Mayence, l'idée flatteufe  
 de les réunir.

C'étoit un projet auquel Jean Henri  
 Alstedius, Ecrivain infatigable, avoit  
 employé une grande partie de fes jours,  
 & qui produifit fa fameufe Encyclope-  
 die (a), travail où à la vérité le difcer-  
 nement

(a) Compofée en Latin, & imprimée à  
 Herborn dans le Comté de Nassau, en 1620,  
 en 3. volumes, in fol.

Il projet-  
 te de re-  
 former  
 l'Ency-  
 clopedie  
 d'Alfte-  
 dius.



nement de l'Auteur ne marche pas toujours de compagnie avec sa peine, mais, où néanmoins il y a beaucoup à apprendre, & qui mérite d'être loué par l'invention, & par les veilles qu'il lui a coûté. Cet Ouvrage peut être infiniment mieux exécuté, & c'est à y donner ses soins que pensoit M. Leibnitz. Il avoit résolu, conjointement avec Hefenthalerus, de le revoir d'un bout à l'autre, d'en corriger les défauts, de suppléer les imperfections, & d'en perfectionner la méthode. Cependant, diverses occupations plus pressantes empêchèrent M. Leibnitz non seulement d'effectuer ce dessein, quoiqu'il eût toujours fort à cœur, mais même de communiquer au public le plan de la méthode qu'il croyoit qu'on pourroit suivre; car il faut compter pour rien quelques réflexions générales sur cette matière, insérées dans un Livre de Fuller (a). Personne depuis n'a songé à remplir ce projet, soit qu'on l'ait trouvé plus beau dans la spéculation que dans la pratique, soit que les difficultés insurmontables qui s'y rencontrent ayent dégoûté

(a) Intitulé, *Momenta varia inutilia Fulleri*, l'année 1714 in 4.

Mais il n'a jamais exécuté ce dessein

gouté les Savans qui auroient pu s'y dévouer.

La Philosophie entroit pour une des principales parties dans le système de M. Leibnitz sur la réunion des Sciences; mais on étoit alors fort partagé sur le choix des deux Maîtres qu'on devoit suivre, Aristote ou Descartes. Il falloit opter pour l'un ou pour l'autre. Leurs Disciples travailloient à se conquérir, & à procurer à leurs Maîtres la gloire de la Monarchie universelle, dont heureusement le tems est aujourd'hui passé pour les Philosophes, aussi-bien que pour les Rois. Après l'étude que M. Leibnitz avoit faite du premier, il ne pouvoit négliger de s'appliquer à connoître le dernier moins parfaitement. Aussi éphucha-t-il avec ardeur les Ecrits de ce Moderne. Il compara soigneusement sa Philosophie avec celle d'Aristote, il combina leur accord & leurs différences, leurs avantages & leurs défauts, leurs imperfections & les moyens d'y suppléer.

Le résultat de son examen aboutissoit à reconnoître Descartes pour un grand génie, un très-habile homme, un excellent Géomettre, & un de ceux

C 4 qui

Son sentiment sur le mérite de la Philosophie d'Aristote & de Descartes.



qui ont le plus ajouté aux découvertes de ses prédécesseurs; mais il croyoit que ce Philosophe n'étoit point allé si loin en Géométrie que bien des gens se l'imaginoient, & qu'entre autres défauts il avoit donné l'exclusion aux Problèmes & aux Figures qui ne peuvent s'affujeter à son calcul, & qui pourtant sont les plus nécessaires & les plus utiles. Il pensoit encore, que Descartes se trompoit beaucoup sur les Loix du Mouvement, sur la Matière, sur l'Étendue, sur la Force des corps, sur les Causes finales, sur l'Âme & sur quantité d'autres points. Enfin M. Leibnitz jugeoit que les Cartésiens, par un respect aveugle pour les opinions de leur Chef, n'avoient rien en-chêté sur lui, à la réserve de la Métaphysique, où le P. Malebranche s'étoit frayé une gloire immortelle; mais qu'en fait de Physique, ils avoient négligé de faire de nouveaux progrès, courant trop facilement après la Matière subtile & les Tourbillons de leur Maître, & se donnant le droit de mépriser les Anciens en abandonnant les vraies sources de l'érudition.

En revanche, M. Leibnitz jugeoit bien

bien plus favorablement d'Aristote qu'on ne le fait d'ordinaire, & le mettoit même fort au dessus de Descartes en matière de Philosophie. Ce n'est point qu'il ne reconnût quantité d'erreurs dans les Ecrits du Philosophe ancien, mais il ne lui paroissoit pas que le Moderne en fût moins exempt. De tout cela il concluoit la nécessité de chercher les moyens de reconcilier ensemble ces deux illustres Philosophes: projet peut-être aussi difficile que celui de reconcilier les Maisons d'Autriche & de Bourbon! C'est néanmoins sur quoi il proposa ses idées par une Lettre à M. Thomassius. Et pour prouver en même tems au Public, que les louanges qu'il donnoit à Aristote, ne paroient point d'une aveugle admiration, il publia cette Lettre à la tête d'un Livre fait plus d'un siècle auparavant contre la Philosophie, dont personne n'ignore & le haut degré de considération qu'elle a obtenu, & les revers qu'elle a souffert depuis sa naissance jusqu'à présent.

On l'a combattu surtout fortement dans le XVII<sup>e</sup> Siècle, & on commenta déjà en Italie à l'attaquer vigoureu-

C 5

sément

En 1670. il publie un Ouvrage de



Nizoli ,  
fait ou-  
trefois  
contre la  
Philoso-  
phie d'A-  
ristote.

sement dans le XVI. Marco Antonio Veneri rompit la glace, en entreprenant de faire voir la contradiction qu'il y avoit, des principes de cette Philosophie avec les dogmes de la Religion. Peu d'années ensuite, Mario Nizoli (a) natif de Bersello, petite Ville dans le Duché de Modene, célèbre par le suicide de l'Empereur Othon, écrivit un Traité Latin (b) touchant les vrais principes & la vraie maniere de raisonner contre les faux Philosophes, c'est-à-dire, contre les Scholastiques passés & présens, contre Aristote leur Chef, & Thomas d'Aquin. Ce fut ce dernier Ouvrage que M. Leibnitz jugea à propos de remettre au jour (c), en l'ou-

(a) Qui s'étoit déjà fait connoître dans la République des Lettres par quelques Ouvrages, & entre autres par son fameux Dictionnaire des mots de Ciceron imprimé en 1530 par sa traduction du Livre de Galien sur les vieux termes d'Hippocrate, imprimée à Venise chez les Juntas en 1550. & par quelques Brochures contre Marc Antoine Majoranus. Professeur en Eloquence à Milan.

(b) Intitulé, *Marii Nizolii Antibarbarus Philosophus sive de veri Principiis Et vera ratione philosophandi contra Pseudophilosophos*. Paroix 1553. in 4.

(c) Cette impression du Livre de Nizoli fut faite à Francfort en 1670. in 4.

nant de la Lettre à Thomasius dont je viens de parler, d'une belle Préface, & de savantes Notes.

L'Ouvrage de Nizoli découvre un esprit fin, hardi & subtil; mais un homme passionné & piqué au jeu. Animé par des disputes qu'il avoit eu avec des Aristoteliciens, il reprend non seulement sans ménagement leur langage & leurs opinions, mais de plus il s'explique avec la dernière vivacité sur Aristote & Thomas d'Aquin. Il déclare nettement à l'égard du premier, que la constante admiration qu'on avoit eu pour lui, ne prouvoit que la multitude des fots & la durée de leur sottise. Par rapport au second, tout Catholique-Romain qu'étoit Nizoli, il s'en falloit bien qu'il crût, comme Bucer, que si l'on détruisoit les Oeuvres de ce Philosophe de l'Ecole, on renverseroit facilement l'Eglise Romaine: Nizoli au contraire faisoit si peu de cas de ce Scholastique, qu'il le traite de borgne entre des aveugles.

M. Leibnitz, étoit très-éloigné d'approuver ces airs cavaliers de l'Auteur Italien. S'il loue son Ouvrage, c'est uniquement par la circonférence du tems

ou il le fit, par la hardiesse de son entreprife, & par quelques vérités dont il le parfera. Mais il y découvre plusieurs faux raisonnemens, il le blâme de sa passion contre Aristote, & il s'attache à prouver que le Philosophie Grec avoit eu les principes de la véritable Philosophie à plusieurs égards, & que le Moderne Descartes les avoit empruntés de lui, & en avoit profité. Comme M. Leibnitz embrassoit toutes les occasions de témoigner au Baron de Boinebourg ses sentimens, il fit celle-ci de lui marquer publiquement son zèle, en lui dédiant cet Ouvrage. Ce Seigneur, qui de son côté aimoit de cœur M. Leibnitz, venoit de lui procurer un nouveau bienfaiteur dans la personne du Duc de Brunswick-Lunebourg (a), Prince habile, dont la protection devint très avantageuse à M. Leibnitz, qui mit aussitôt en œuvre pour la cultiver. Il forma d'abord de cette liaison un commerce étroit de Lettres, entre le Prince & M. Leibnitz, & chacun y trouva son compte.

En

(a) Jean Frédéric.

En même tems que notre Savant travailloit sur Nizolius, il occupoit ses autres momens à examiner un point particulier de la Physique de M. Descartes, j'entens la matiere abstraite du Mouvement, sur laquelle il publia l'année suivante, c'est-à-dire en 1671. deux petits Traités, qui firent beaucoup de bruit parmi les Physiciens. L'un est la *Théorie du Mouvement*, où il considère le Mouvement comme une chose purement mathématique; l'autre est l'*Hypothèse du Mouvement concaves* (a) & systématique, tel qu'il supposoit qu'il étoit dans la Nature. Le premier qu'il dédia à l'Académie Royale des Sciences de Paris, est une Théorie presque toute neuve du Mouvement en général, différente de celle de Descartes, & extrêmement subtile. Le second qu'il adressa à la Société Royale de Londres, est une application du premier à tous les Phénomènes. Dans l'une & dans l'autre de ces pièces, M. Leibnitz admettoit le Vuide,

(a) *Theoria Motus abstracti, & Theoria Motus concreti* Moguntiae 1671. in 12. Voyez le Catalogue N. VIII.

En 1671. il donna la Théorie du Mouvement Abstract & Concret.



de, & regardoit la Matière comme une simple étendue absolument indifférente au mouvement & au repos. Dans la suite, croyant être mieux instruit, il changea totalement d'opinion, & n'envisagea même son Ecrit, que comme l'essai d'un jeune-homme qui n'avoit pas encore approfondi les Mathématiques; ce qui montre d'autant plus l'amour de M. Leibnitz pour la recherche de la vérité, qu'il s'étoit d'abord persuadé que son Système réunissoit tous les autres, suppleoit à leurs imperfections, étendoit leurs bornes, & éclaircissoit leurs difficultés. Il est certain que l'Hypothèse de M. Leibnitz sur le Mouvement, de quelque manière qu'il lui ait plu d'en parler par modestie, & nonobstant les erreurs qui peuvent s'y rencontrer, découvre un aussi beau génie qu'aucune autre Hypothèse de son invention.

Il donna  
la même  
année un  
petit Li-  
vre sur la  
Trinité.

Cette même année notre Philosophe s'avoua publiquement Théologien, par une de ces occasions que le pur hazard fait naître. Le Baron de Boinebourg venant d'embrasser la Religion Catholique, écrivit une longue Lettre à André Wiffowatius avec lequel

quel il étoit en grand commerce, non seulement pour se justifier auprès de lui de son changement de Religion, mais encore pour l'engager à prendre le même parti. La Lettre du Baron ne produisit aucun effet sur l'esprit de Wiffowatius. C'étoit un Chevalier Polonois, fameux parmi les Unitaires, connu des Théologiens par divers morceaux rassemblés dans l'Ouvrage qu'on nomme communément la *Bibliothèque des Pères Polonois* (a); d'ailleurs petit-fils de Fauste Socin; homme parvenu déjà à un âge avancé, & qui n'avoit fait toute sa vie que défendre les sentimens de sa Secte, pour lesquels il souffrit courageusement l'exil, & se réfugia à Amsterdam où il mourut en 1678. On peut donc juger que Wiffowatius, tel que nous venons de le dépeindre, demeura ferme dans ses principes. Il répondit à M. de Boinebourg, qu'il ne pouvoit pas mieux admettre le dogme de la Transsubstantiation

(a) Tous les Théologiens qui ont mané ce grand Corps de Doctrine Socinienne, ne l'ont peut-être pas quels morceaux font de la main de Wiffowatius: ce sont ceux que les Editeurs de ce gros Ouvrage ont désignés par les deux seules lettres A. W.





tiation que celui de la Trinité; qu'ainfi, avant que d'entrer en matiere sur ce premier article, il oïoit préalablement le désir de pouvoir jamais établir le second, ni même de répondre en forme syllogistique aux argumens qu'à lui envoyoit contre ce point de croyance, également reçu par les Catholiques & par les Luthériens.

Le Baron de Heinebourg piqué d'honneur, mais distrait par beaucoup d'affaires, s'adressa à M. Leibnitz. Il lui remit la Lettre de Willowatius entre les mains, & le conjura d'y faire une réponse. C'est ce qu'exécuta notre Savant, dans un petit Livre Latin intitulé, *La Sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de Logique* (a). Il s'attache à montrer dans cet Ecrit, que ce n'est qu'au moyen d'une Logique fort défectueuse, que Willowatius pouvoit tirer quelque avantage de cette dispute, mais que la bonne Logique étoit favorable à la Foi des Orthodoxes. Ce n'est pas au reste que M. Leibnitz fit dans l'idée qu'on doit prouver la Trinité par des raisons Philosophi-

(a) *Sacrosancta Trinitas per nova Argumenta Logica defensa*. 1671. in 12.

osophiques; non, il étoit fort éloigné de cette opinion: il n'admettoit que la Parole de Dieu pour le fondement de ce Mystere; & il croyoit sage-ment que sur ce dogme le meilleur seroit, sans vouloir entrer dans des explications, de s'en tenir simplement aux termes révélés, parce qu'il n'y a aucun exemple dans la Nature, qui réponde assez à la notion des Personnes divines. Il ne faisoit même aucune difficulté de dire, qu'on avoit eu grand tort d'aller plus avant; & de prétendre expliquer le mot de *Personne*, & autres semblables; en quoi le succès s'est trouvé d'autant plus infructueux, que les explications dépendent des définitions. Voilà en gros le précis de ses idées sur ce sujet.

Ce fut aux divers Ouvrages dont j'ai fait mention depuis quelque tems, il vient que M. Leibnitz occupa son loisir à Paris. En 1672. la Cour de Mayence. Mais il lui manquoit encore un genre d'études auquel on ne supplée point par les Livres, je veux dire les Voyages. Il étoit dans cet âge où l'on est plus en état que jamais d'en profiter, & il en brûloit d'envie. De tous les pays qui

Son sentiment  
sur ce  
Mystere.



piquoient sa curiosité, il n'y en avoit point qu'il desirât plus passionnément de voir que la France. En effet, sans compter qu'on ne peut se passer d'en favoir la Langue, qu'on apprend beaucoup plus aisément sur les lieux, c'est d'ailleurs le pais le plus beau & le plus délicieux de l'Europe, celui où les Etrangers sont le mieux reçus; & dont les Gens de Lettres retirent mille utilités, par la politesse qu'on a de leur communiquer tous les secours qu'ils souhaitent: enfin un pais, où les Arts & les Sciences, qui y brilloient alors dans tout leur lustre, ont été portés en tout tems aussi loin, & les agréments de la Société plus loin que par-tout ailleurs. Mais l'endroit du Royaume qui est le centre de ces avantages, c'est à coup sûr la Capitale; c'est Paris; la Ville du monde la plus agréable, peut-être la mieux civilisée, & la plus peuplée d'aimables gens & de Savans communicatifs. Le Baron de Boitebourg qui y avoit étroites relations, & un fils qu'il aimoit tendrement, mais qui étoit trop jeune pour lui confier certaines affaires, pria M. Leibnitz de s'en charger, & d'en-

d'entreprendre ce Voyage. Charmé d'obliger un Protecteur si zélé, en satisfaisant son inclination, il se rendit en 1672 à Paris, ou plutôt il y vola. Cette superbe Ville étoit alors à la fois, l'abord de tous les Etrangers, l'Ecole des Arts & des Sciences, l'Asyle des Muses, & le rendez-vous des Savans de l'Europe qu'y attiroient les libéralités de Louis XIV. La générosité de ce Prince n'étoit ni bornée par la Mer, ni renfermée au deçà des Alpes & des Pyrenées; elle s'étendoit sur le mérite le plus éloigné, elle alloit récompenser dans le fond du Nord comme dans le coeur du Royaume, un Savant surpris de se voir connu. On voyoit rassemblés dans Paris, un Roherval, un La Hire, un Cassini, un Arnaud, un Picart, un Ozanam, un Sauveur, un Huygens, un Mallebranche, & combien d'autres Maîtres en tout genre de savoir, avec qui M. Leibnitz, jeune, & avide d'illustres connoissances, fit des liaisons & des habitudes, qu'il cultiva précieusement dans la suite.

Il s'y appliqua à l'étude de plusieurs emportent d'ordinaire la plus grandes Ma-



thématis-  
ques.

grande partie du tems, & où les jours ont des termes si courts, il remplissoit les siens par des conversations utiles, par l'étude, & principalement par celle des Mathématiques, qu'il n'avoit pas encore assez approfondies. Il n'a point fait difficulté d'avouer ingénument & publiquement (a), selon la coutume des Grands-hommes, qu'il étoit entièrement novice dans la profonde Géometrie, lorsqu'il vint à Paris en 1672 l'illustre M. Huygens, celui, après Galilée & Descartes, à qui il devoit le plus en ce genre: que la lecture du Livre de Huygens *De Horologio Oscillatorio*, jointe à celle des Lettres de Pascal, & des Oeuvres de Gregoire de St. Vincent (Auteur très-habile, & bien plus connu de nom que de fait) lui ouvrit tout d'un coup l'esprit, & lui donna des vues qui l'étonnoient lui-même, & tous ceux qui savoient combien il étoit encore neuf sur ces matieres; qu'aussi-tôt il s'offrit à lui un grand nombre de Théorèmes, qui n'étoient que des Corollaires d'une Méthode nouvelle, dont il trouva depuis une partie dans les

Out

(a) Cet aveu se lit dans les *Acta Eruditiorum*, Ann. 1691. Mensis Septembris, p. 438.

Ouvrages de Jaques Gregori, d'Isaac Barrow, & de quelques autres; qu'enfin il avoit pénétré jusqu'à des sources plus cachées, & avoit soumis à l'Analyse cette portion de la Géometrie sublime, qui ne l'avoit jamais été auparavant. C'est du Calcul Differential qu'il veut parler.

Dans le cours de ses études Géométriques, il remarqua quelques imperfections dans la Machine Arithmétique de Pascal, & en imagina une nouvelle qu'il commença d'ébaucher, & dont il eut l'honneur d'expliquer le dessein à M. Colbert, homme si illustre, qu'il seroit difficile de le désigner par quelque titre aussi glorieux que son seul nom. Le goût déclaré de ce grand Ministre pour les Lettres, son zèle à les servir, son pouvoir à satisfaire ses inclinations, le bien qu'il a fait aux Arts & aux Sciences, immortalisent sa mémoire, & rendent à jamais son nom cher aux Savans. Il agréa l'invention de M. Leibnitz, de la manière du monde la plus flatteuse pour l'Auteur, & son approbation fut suivie de celle de l'Académie. Les Membres de cette savante Société

Il fait  
gouverner le  
dessein de  
sa Machi-  
ne Arith-  
métique à  
M. Col-  
bert.

On lui of-  
frit une

place de  
Pension-  
naire à  
l'Acadé-  
mie qu'il  
refusa &  
pourquoi.

assurés des intentions du Ministre, al-  
lerent plus avant; & convaincus du  
mérite de M. Leibnitz; il lui donna-  
rent à connoître qu'il ne tiendroit qu'à  
lui d'avoir des-lois une place dans leur  
Corps; & même d'y être reçu à titre  
de Pensionnaire; s'il embrassoit la Re-  
ligion Catholique. Mais quoique fort  
modéré, & fort tolerant; il rejeta  
absolument cette condition. S'il pen-  
soit que le Sage est Citoyen de toutes  
les Républiques; il ne croyoit pas  
qu'il dût être le Prêtre de tous les  
Dieux.

M. Hoet  
l'engage  
à travail-  
ler sur  
Martianus  
Capella.

Le doct. & le pol. M. Huet; au-  
quel on est redevable, après le Duc  
de Montausier, du plan & de l'exé-  
cution de cette suite de Commentai-  
res; qu'on nomme communément les  
*Dauphins*; engagea M. Leibnitz de  
travailler pendant son séjour à Paris,  
en suivant la même méthode; sur Mar-  
tianus Capella.

Quoique cet Ecrivain ne soit ni  
beaucoup lu; ni fort goûté; je m'i-  
magine cependant que la plupart de  
mes Lecteurs le connoîtront au moins  
de réputation. Il étoit né à Carthage;  
& vivoit à ce qu'on croit vers le com-  
men-

cement du VI. Siècle. Son Ou-  
vrage en question est intitulé, *Des*  
*Noes de Mercure & de la Philologie*  
(a). Pour remplir le dessein qu'il a-  
voit formé de traiter de tous les Arts  
Libéraux; il a feint que Mercure qui  
les a à sa suite, épouse la Philologie;  
c'est-à-dire l'amour des Belles-Lettres;  
& qu'il lui donne pour présent de no-  
ces, ce que ces Arts ont de plus beau  
& de plus précieux; de sorte que c'est  
une Allégorie continuelle en forme de  
Fable; mais une Allégorie dont Parti-  
fice n'est pas trop délicat; dont le fi-  
le est barbare; & dont le sens est sou-  
vent à peine intelligible. Malgré ces  
défauts; il faut avouer que cet Ou-  
vrage est rempli d'une vaste érudition;  
& qu'on ne peut s'en passer pour bien  
entendre les Anciens sur les Arts Li-  
béraux; au jugement de Scaliger, de  
Vossius; & d'autres grands Critiques.

C'est en 1499, que François Vital  
mit au jour pour la première fois à  
Vicence, petite Ville de l'Etat de Ve-  
nise en Italie, le Livre de Martianus  
Ca-

(a) *Martiani Minae Felicii Capella Li-  
bri duo de Nuptiis Philologiae & Mercurii*  
E. Vicent. 1499. folio.



Capella, dont il prétendit avoir cor-  
rigé plus de deux-mille fautes. Cent  
ans après l'an 1599, Grotius, âgé de  
14 à 15 ans, regala le Public d'une  
nouvelle édition de cet Auteur (a),  
beaucoup supérieure à celle de Vital,  
& dans laquelle il a rétabli une infinité  
de passages corrompus, avec une  
habileté & un succès surprenant.

Enfin M. l'ancien Evêque d'Avran-  
ches se persuada que le meilleur moyen  
de rendre la lecture de Martianus Ca-  
pella plus profitable & plus répandue,  
seroit de le publier à la façon des In-  
terprètes *Dauphins*, c'est-à-dire avec  
un texte correct, une espece de para-  
phrase du texte court & claire, en  
substituant les mots les plus connus à  
ceux qui sont obscurs ou difficiles,  
& des Notes choisies concernant l'His-  
toire, la Critique, l'Antiquité. Assu-  
ré des talens de M. Leibnitz, il lui  
commit l'exécution de ce plan, & M.  
Leibnitz s'en chargea volontiers; mais  
le Public n'a pas profité de son tra-  
vail.

Mais le  
public

(a) Imprimée à Leyde in 8. Il la dédia à  
M. le Prince de Condé, & mit au devant du  
Livre sa taille-douce avec ce Distique:  
*Quem sibi quondam Astrea sacrauit ab amicis,  
Talis Augustianus Grotius ora fero.*

vail, tout ce qu'il a composé sur cet  
Auteur ayant été malicieusement dis-  
trait sans qu'il ait pu dans la suite  
trouver les moyens de le recouvrer,  
ou les momens de le réparer.

L'année 1673, le Baron de Boine-  
bourg mourut, & les affaires de ce  
Seigneur ne retenant plus M. Leib-  
nitz à Paris, il se hâta de se saisir de  
ce tems pour passer en Angleterre, &  
voir cette heureuse Isle, où le vaste  
Commerce qu'elle fait apporte l'abon-  
dance, où l'amour de la Liberté for-  
me le caractère distinctif des habitans,  
où les Sciences fleurissent, où tous les  
Arts sont honorés & récompensés, où  
l'on fait penser par soi-même, & où  
l'on peut parler sans crainte. Il en par-  
courut les Universités, & s'arrêta prin-  
cipalement à Londres, Ville immen-  
se, tantôt Régale & tantôt la supé-  
rieure de Paris, qui rassemble dans son  
sein les plus beaux génies du Royau-  
me; & qui possédoit alors un Boyle,  
un Wallis, un Gregori, un Barrow  
& le Grand Newton. M. Leibnitz eut  
le plaisir d'être bien reçu de tous ces  
Savans, & de s'assurer pour la suite un  
commerce de Lettres avec quelques-

*Théodicée* Tome I. D uns.

n'a pas  
profité  
de son  
travail.

En 1673:  
M. Leib-  
nitz va  
voir  
l'Angle-  
terre, le  
Baron de  
Boine-  
bourg  
étant  
mort.



uns d'eux (a). Il eut aussi l'avantage d'y connoître divers Seigneurs, qui dans ce pais-là font amis & protecteurs des Savans, qui très-souvent le font eux-mêmes, & qui par conséquent ne se piquent pas du faux honneur de les mépriser. Ils sentent combien l'Esprit & le Savoir réunis au Galant-homme méritent de distinction, combien de telles gens doivent être précieux à un Etat, & combien ils lui attirent l'estime & la considération des autres Peuples. Chez celui-ci, un simple Gentilhomme, nourri dans la belle Littérature, formé par les Voyages, instruit des Interêts des Princes, & surtout de ceux de sa Nation, habile à les défendre dans le Parlement, en est regardé comme le premier Membre; & le Haut Clergé qui y a séance, ne se distingue qu'en marchant sur les mêmes traces. Ne verra-t-on point revivre en France avec plus d'ardeur un goût si sensé, & qui semble s'éteindre & s'évanouir dans un si beau Royaume!

Il y ap-  
prend en

M. Leibnitz jouissoit à peine de la dou-

(a) Comme avec Mrs. Collins, Oldenburgh, Mrs. Burnet &c.

doiceur de son séjour en Angleterre, 1674. la  
qu'il apprit la mort de l'Electeur de  
Mayence (a), qui suivit de près celle l'Electeur de  
du Baron de Boinebourg. Cette nou-  
velle perte faisant non seulement cesser  
les esperances qu'il avoit d'une fortune  
en cette Cour, mais le depouillant Il re-  
dès ce moment des appointemens qu'il vient à  
touchoit de ce Prince, il se détermina à retourner en Allemagne, & la  
Société Royale ne voulut le laisser aller  
qu'après se l'être acquis auparavant.  
Arrivé à Paris, il prit le parti d'écrire  
une Lettre au Duc de Brunswick-Lu-  
nebourg (b), pour l'informer de la si-  
tuation où il se trouvoit. Ce Duc, qui  
conservoit toujours pour M. Leibnitz  
la même bienveillance qu'il lui avoit  
autrefois témoigné, répondit à sa Let-  
tre d'une manière aussi honorable, que  
propre à lui faire sentir qu'il l'aimoit  
toujours & Pessimoit véritablement.  
Il lui offrit à sa Cour une place de  
Conseiller, une pension, & l'entière  
liberté de demeurer dans les Pais Etran-  
gers autant qu'il le souhaiteroit. Ce  
fut avec toute la joie & la recon-  
noissance imaginable, que M. Leib-

D 2 nitz

(a) Jean Philippe.

(b) Jean Frederic.

Paris.

Où il  
écrivit au  
Duc de  
Brunswick  
qui  
l'invita à  
sa Cour.





nitz reçut ces bienfaits assésonnés de tant de politesse. Il usa de la permission qu'on lui accordoit, pour profiter encore de Paris pendant une quinzaine de mois, qu'il consacra à la sublime Géometrie, & à l'exécution de sa Machine Arithmétique, dont il ne put néanmoins venir à bout. Rebuté des dépenses & des difficultés qu'il y rencontra, il remit cette entreprise à un tems plus favorable, & prit la résolution de se rendre l'année suivante 1676. auprès de son bienfaiteur.

En 1676. Il repassa par l'Angleterre, & de là il vint en Hollande, pais qu'un homme comme lui ne pouvoit se dispenser de voir. Car la Hollande n'est pas seulement la Province la plus considérable, la plus riche, & la plus puissante, qu'il y ait au monde; c'est encore un pais où les sciences & les arts sont cultivés; où l'industrie force la Nature; où le Négoce en général, qui est l'ame & le seul soutien des habitans, procure en abondance dequoi remplir leur curiosité, & en particulier où le Négoce si raffiné de la Librairie fournit aux curieux de l'Europe, un nombre prodigieux de Livres en tout genre; enfin, ce qui est le plus interessant

pour un Homme de Lettres, c'est un pais qui peut se vanter d'avoir produit & de produire toujours, des Génies supérieurs & des Savans du premier ordre. M. Leibnitz s'attacha pendant le peu de séjour qu'il y fit, à lier connoissance avec les Savans de la Nation qui florissoient de son tems. Il vit entre autres un profond Mathématicien à Amsterdam, cette Ville si opulente & si accréditée par son Commerce, qui apporte dans son sein des richesses immenses des quatre coins de la Terre; là, dis-je, il vit M. Hudde (a) qui en étoit Bourguemestre tout puissant; homme simple dans ses mœurs & dans son domestique, honorant son Emploi par l'amour du bien-public, par son mérite, & par ses lumieres. C'est à l'invention & aux soins de ce digne  
D 3 Magis-

(a) L'habileté de M. Hudde dans les Mathématiques est fort connue, & il suffiroit, s'il étoit besoin, d'en donner pour unique preuve la Lettre qu'il écrivit à M. van Schooten Professeur à Leyde, datée du mois de Novembre 1669, dans laquelle il lui communique sa Méthode des Tangentes. On peut en voir l'Extrait dans le Journal Litteraire de l'Année 1713. Tom. I. Part. 2. pag. 460.



Magistrat, que cette célèbre Ville, pour le dire en passant, est redevable de l'avantage dont elle jouit aujourd'hui d'avoir ses Canaux plus purifiés qu'autrefois, au moyen de l'eau fraîche de la Riviere, qu'on y fait couler pour les rafraichir.

Il s'occupe avec le Prince à des Expériences Physiques. Dès que M. Leibnitz fut de retour à Hannover, il commença par enrichir la Bibliothèque du Duc de divers Ouvrages importans, & en particulier du Cabinet de Martin Fogellus, qui renfermoit une assez belle Collection, tant de Manuscrits, que de Livres d'Histoire, de Physique, & de Médecine. C'étoient-là de précieux meubles pour un Prince qui donnoit ses momens de loisir à la gloire des Muses. Comme il se plaisoit sur-tout à se délasser à des Expériences de Physique & de Chymie, il trouva dans M. Leibnitz un homme qui se prêta fort volontiers aux mêmes plaisirs, & qui rechercha tous les moyens de servir & d'entretenir le goût de son Prince.

En 1677. Il s'occupoit avec lui à un genre d'amusemens si instructif & si curieux, quand il s'offrit une nouvelle occasion de faire usage de son savoir en matière de

de Politique. Il avoit déjà donné à ce sujet des preuves marquées de ses talens, par son Livre sur l'Élection d'un Roi de Pologne. La question dont il s'agissoit ici n'étoit ni moins délicate, ni moins difficile à manier. On en jugera par l'Exposé que je vais tâcher d'en donner.

Les Puissances de l'Europe venoient d'envoyer leurs Ministres pour négocier entre elles un Traité de paix au Congrès de Nimegue, Congrès fameux par les divers intérêts qu'on eut à y ménager, par les avantages qu'en retira la France, & en particulier par la bataille qui fut livrée le même jour qu'on y signa un Traité de Paix. Entre les intrigues qu'on y mena, & les difficultés qu'on proposa à l'ouverture de l'Assemblée, on agita celle du droit qu'avoient les différens Princes d'envoyer des Ambassadeurs. On avoit arrêté au Traité de Munster, que chaque Electeur pourroit envoyer un Ministre avec le Caractère d'Ambassadeur; mais que s'ils en envoyoit deux joints en même commission, on accorderoit seulement au premier le Titre d'Excellence, & les autres honneurs dûs aux

fade auquel prétendent les Princes d'Allemagne

Occasion de cet Ouvrage.



Ambassadeurs. On demeura d'accord de suivre ce Reglement, au Traité de Nimégue. Dès qu'on eut résolu d'admettre ainsi les Ambassadeurs des Electeurs, & ceux des Ducs de Modene & de Mantons, les Princes de Neuhourg, de Brunswick-Lunebourg, & les autres Princes libres de l'Empire qui n'étoient pas Electeurs, firent paroître la même prétention, & demanderent les mêmes prérogatives. Ce fut

Son Titre & le nom que prit M. Leibnitz.

pour défendre leurs demandes que M. Leibnitz, sous le nom déguisé de *Cesarinus Furstnerius*, publia un Livre, qu'il intitula, *Du Droit d'Ambassade & de Souveraineté des Princes de l'Empire* (a). Le faux nom de *Cesarinus* qu'il prit, marquoit qu'il étoit dans les intérêts de l'Empereur; & celui de *Furstnerius*, qu'il étoit aussi dans les intérêts des Princes (b).

Plan de cet Ouvrage.

M. Leibnitz, ne pouvoit emprunter deux noms plus convenables à son but. Ils promettoient un grand art dans l'Ouvrage qu'ils annonçoient, & l'Auteur

(a) *Cesarini Furstnerii de Jure Suprematit & Legationis Principum Germania. 1677. in 12.*

(b) *Furst*, en Allemand, signifie Prince.

teur l'exécuta d'une manière également fine, délicate, & recherchée. Il posa pour premier principe la prééminence de l'Empereur au dessus des Têtes Couronnées; & il alla jusques à établir que tous les Etats Chrétiens, du moins ceux d'Occident, ne font qu'un Corps dont le Pape est le Chef Spirituel, & l'Empereur le Chef Temporel. Ce système étoit la Théorie de la conduite que tint l'Empereur au Congrès. Il permit à ses Ministres de traiter les Ambassadeurs des Electeurs comme ceux des Rois, ce que les Puissances Etrangères ne regarderent pas tant comme un effet de sa complaisance, que comme un moyen propre à appuyer la différence de son rang, d'avec celui des Têtes Couronnées. Car puisqu'il y a une très-grande différence entre l'Empereur & les Electeurs, s'il pouvoit par son exemple engager les Rois à traiter les Electeurs ainsi que les Têtes Couronnées, cela fortifieroit extrêmement ses prétentions pour la différence du rang.

Quoi qu'il en soit d'une matière, qui sera à jamais contestée, notre habile Politique tire finement de cette

D 5. préc.



prééminence de l'Empereur qu'il établit; des conséquences avantageuses pour les Princes libres de l'Allemagne, qui ne tiennent pas beaucoup plus à leur Chef, que les Rois eux-mêmes n'y devoient tenir: Qu'au moins leur élévation n'est pas beaucoup diminuée par l'espece de dépendance où ils font de l'Empereur: Que leur origine, leur puissance, & leur élévation demandent par rapport au Droit d'Ambassade, qu'on ne mette aucune distinction entre eux & les Electeurs: Qu'en particulier ils ont à juste titre les mêmes prétentions qu'on accordeoit à cet égard aux Princes & aux Républiques d'Italie, ayant la même Souveraineté sur leurs Duchés, leurs Vassaux, & leurs Sujets. Il appuie toutes ces raisons d'Exemples & de Faits historiques en faveur des Princes. Voilà en gros l'idée de son Ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, lui attira une plus grande considération, & fut reçu du Public avec une avidité que cinq éditions consécutives purent à peine satisfaire. On y apperçoit effectivement une vaste lecture, une profonde connoissance du Droit Public, un

détail

détail de faits remarquables, de plusieurs petits faits qui regardent les Titres & le Cérémonial; mais surtout des tours recherchés pour ne blesser aucun des Partis, & ne rien dire qui pût devenir un jour préjudiciable à l'Auteur, ou aux Princes auxquels il étoit attaché.

Il étoit difficile qu'un Ouvrage de ce genre, sur une matière si intéressante & si délicate, demeurât longtems sans réplique. Un Anonyme l'attaqua peu de tems après par quelques remarques générales, dont je me contente d'indiquer le Titre (a), parce que j'écris le plus fort contre le Livre de Cæsarinius Furstnerius, fut une Piece de M. Henniges, connu des Jurisconsultes par de savantes Observations sur le Traité de Grotius *De la Guerre & de la Paix* qui lui procurerent le Poste d'Envoyé du Duché de Magdebourg à la Diète de Ratisbonne.

Cet habile homme, fort versé en ce genre de Science, auquel il s'étoit appliqué toute sa vie, fit sans se nom-

D 6 mer

(a) *Nota ac Animadversiones in Cesarini Furstnerii Tractatum de Jure Supremotus ac Legationis Principum Germaniæ. Coloniae Allobrogum 1682. in 12.*

Critique  
qu'en a  
fait M.  
Henni-  
ges.



mer une Réponse à Casarinus Furstnerius, écrite en bon Latin, & ce qui sied davantage à un Ministre, pleine de politesse (b). Il y entreprit de faire voir que le Systeme Politique de Casarinus Furstnerius sur les Droits & la Prééminence de l'Empereur, n'étoit ni si clairement établi, ni si bien fondé que le pensoit son Auteur; que sa notion de la Souveraineté n'étoit pas plus juste, & ne pouvoit convenir aux Princes d'Allemagne, qui chacun en particulier sont sujets à l'Empire par une obligation réelle ou personnelle; d'où il s'ensuivoit qu'ils ne pouvoient envoyer des Ambassadeurs à qui le même Cérémonial pût être rendu qu'aux Electeurs ou aux Princes d'Italie, qui en avoient toujours eu & le droit & l'usage, & qui intervenoient par leur autorité & leur indépendance dans les Négociations de l'Europe; que les Princes d'Italie sont plus libres par rapport à l'Empire que les Princes d'Allemagne, & que tant par leurs Alliances, qu'à divers autres égards, on leur

(b) Cette Réponse parut en 1687, & fut imprimée dans quelque Ville d'Allemagne, sous le nom déguisé de *Hycetopolis*.

leur accorderoit des privilèges qu'on se croyoit en droit de refuser aux autres; que pour les Electeurs, ils jouissoient par la Constitution de l'Empire, d'éminentes prérogatives au dessus des Princes, lesquelles prérogatives leur donnoient le droit d'Ambassade; enfin, que l'Auteur s'étoit trompé sur beaucoup de faits & d'exemples qu'il avoit allégués.

Quelle bien fondée que paroisse cette Critique à plusieurs égards, elle ne doit pourtant point empêcher qu'on ne rende justice au Livre de Casarinus Furstnerius, & qu'on ne le regarde comme le meilleur Plaidoyé que les Princes d'Allemagne ayent à fournir en faveur de leurs prétentions, toutes les fois qu'il se présentera des occasions de les faire valoir par écrit. M. Henniges a eu tout le loisir nécessaire pour former son examen, & M. Leibnitz en a eu très-peu pour composer son Ouvrage, où d'ailleurs il a dû observer de grands ménagemens, lever des difficultés presque insurmontables, & servir en particulier les intérêts d'un Maître auquel il étoit fort dévoué, & qu'il ne croyoit pas de perdre si tôt.

Ce



En 1679. Ce Prince néanmoins mourut peu de  
le Duc de tems après, c'est-à-dire en 1679. Le  
Brunwick Duc Ernest Auguste, alors Evêque  
meurt, & d'Osnabrug, qui lui succéda, conçut  
son suc- pour M. Leibnitz les mêmes sentimens  
cesser honore de bienveillance, & ne manqua pas de  
M. Leib- se l'attacher particulièrement par ce  
nitz de la même moyen infailible que les Princes ont  
protec- toujours en leur disposition, par l'amitié  
tion. qu'il lui fit sentir. De cette maniere  
il l'engagea sans peine de travailler à  
l'Histoire de sa Maison; & ce fut pour  
s'acquitter dignement de ce travail,  
que M. Leibnitz entreprit de nou-  
veaux Voyages en 1687. Pendant cet  
intervalle, il continua de s'appliquer à  
ses études de Théologie, de Philoso-  
phie, d'Histoire Naturelle, & de Ma-  
thématiques, car toutes ces Sciences  
l'occupoient à la fois (a).

(a) Il forma dans ce tems-là un commerce  
de Lettres avec M. Henri Eckardt Profes-  
seur en Mathématiques dans l'Académie de  
Rintel, avec M. Nicolas Stenon si connu  
des Anatomistes par ses belles découvertes,  
& même avec le Landgrave de Hesse, prin-  
ce curieux, qui se faisoit honneur d'être de  
ses Correspondans.

C'est par un effet de l'amour qu'il  
leur portoit, qu'ayant appris qu'une  
Société de Gens de Lettres se propo-  
soit de donner un Journal Latin sous  
la direction de M. Oton Menckenius,  
il contribua de son possible au succès  
de ce dessein. Ce Journal parut en  
1682, sous le nom d'*Acta Eruditorum*,  
& s'est depuis continué sans interrup-  
tion d'une maniere fort honorable. Il  
est tout rempli d'Extraits de Livres,  
de courtes Dissertations, de Brochu-  
res, & autres Pièces semblables de la  
main de M. Leibnitz, qui roulent en  
particulier sur la plus sublime Géomé-  
trie; mais je me contenterai d'en don-  
ner un Catalogue chronologique, de  
même que de ses autres productions  
insérées dans les divers Journaux de  
l'Europe. Un plus grand détail meroit  
à l'infini, & je ne dois penser pré-  
sentelement qu'à resserrer ce qui me re-  
ste à dire sur les principaux Ouvrages  
de ce Savant qui parurent dans la suite.

Celui auquel il a peut-être travaillé  
davantage, c'est à l'Histoire de la Mai-  
son de Brunswick, que le Duc Er-  
nest Auguste l'engagea d'entreprendre.  
Pour remplir ce grand dessein, & ra-  
masser les matériaux qui lui étoient né-  
cessaires.

En 1682.  
parut le  
Journal  
de Leip-  
zig, au-  
quel M.  
Leibnitz  
contribua  
beau-  
coup.

En 1687.  
1688.  
1689. il  
voyage  
en Alle-  
magne &  
en Italie.



cessaires, il voyagea pendant les années 1687, 1688, & 1689, dans la Franconie, la Baviere, la Suabe, l'Autriche, & le reste de l'Allemagne. Partout il visita les Savans, les Bibliothèques, les Monasteres, les Couvens, les Abbayes, les Tombeaux même, consultant par-tout les vieilles Chartres, les anciens Manuscrits, & les Livres rares. Il passa d'Allemagne en Italie, qu'il n'avoit pas encore eu le bonheur de voir, & où il lui étoit d'autant plus nécessaire de voyager pour son entreprise, qu'autrefois les Marquis de Toscane, de Ligurie, & d'Este, sont sortis de la même origine que les Princes de Brunswick (a). M. Leibnitz ne s'attacha pas moins à connaître ce dernier pais, si beau, & si curieux, toujours fertile en Grands-hommes, le centre des Arts Libéraux, des merveilles de l'Art & de la Nature, & des précieux restes de l'Antiquité. On juge bien qu'il profita de ce voyage comme des précédens, je veux dire, qu'il ne laissa rien échapper pour satisfaire son ardeur, ses recherches,

&

(a) Voyez la Lettre sur la Connexion des Maisons de Brunswick & d'Este.

& son goût passionné pour les Sciences.

De retour à Hannover en 1690, il fit une révision de ce qu'il avoit recueilli, & fut surpris de se voir riche, non seulement de Pièces concernant son Histoire de Brunswick, mais encore de morceaux très intéressans. Il commença par mettre en ordre ces derniers morceaux, & trouva même l'occasion de les augmenter considérablement de Traités que possédoit la belle Bibliothèque de Wolfenbuttel nouvellement confiée à ses soins. Alors il forma du tout un ample Recueil dont le premier volume parut en 1693, sous le titre de *Code Diplomatique du Droit des Gens* (a); Pendant l'arrangement de cet Ouvrage, le Duc Ernest Auguste ayant été créé Electeur (b), M. Leibnitz examina soigneusement l'institution & les prérogatives de cette Dignité, & fournit des Mémoires aux Ministres du Prince sur ce qu'il convenoit qu'ils n'ignorassent pas dans cette circonstance.

Le

(a) *Colex Juris Gentium Diplomaticus* &c. Hanoveræ 1693. in folio. Voyez le N. LXII. du Catalogue.

(b) En 1692.

De retour  
à Hannover  
en  
1690. il  
arrange  
son grand  
Ouvrage  
du Code  
Diploma-  
tique,

qui parut  
en 1693.



Détail  
sur ce  
grand  
Ouvrage.

Le Code Diplomatique du Droit des Gens dont il s'agit ici, & qui mérite que nous en parlions avec étendue, est une Collection choisie d'Actes faits par des Nations, ou en leur nom, de Déclarations de Guerre, de Manifestes, de Traités de Paix ou de Trêve, de Contrats de mariage de Souverains, de Bulles, de Dépouillations, de Contre-Elections, de Transactions, d'Erections de Principautés, de Sociétés de Navigation, d'Investitures, d'Homages, de Ventes, de Dispenses, de Privilèges, &c.

Ces Actes servent à éclaircir merveilleusement tout ce qui regarde le Droit des Gens, & c'est pourquoi M. Leibnitz a donné à son travail le Titre de Code du Droit des Gens. Il ne l'a pas appelé Pandectes, parce qu'il ne contient pas tous les Traités qui ont été faits par tous les Souverains de l'Univers; ce seroit une tâche immense. Il ne l'a pas non plus nommé Digeste, parce qu'il ne suit pas l'ordre des matières; mais il l'a appelé Code, au même sens que le Recueil des Canons des premiers Conciles s'appelle Code de l'ancienne Eglise.

Lo

Le Code de M. Leibnitz est précédé d'une belle Préface de sa main, qui découvre & les Principes du Droit de la Nature & des Gens, & les usages des Actes contenus dans son Recueil tant pour le Droit que pour l'Histoire. Tout ce qui regarde le Droit se réduit aux Personnes, aux Choses, & aux Actes. Les Personnes sont celles qui sont indépendantes, & qui de leur chef ont le pouvoir de faire la guerre & la paix. Les Choses sont les Sujets, leurs biens, les fiefs, les domaines, les monnoyes, les marchandises, & tout ce qui entre dans le Commerce. Les Actes sont les dispositions valables de Droit, faites en jugement ou hors de jugement, & des voyes de fait. Ce Recueil contient des Titres qui donnent connoissance de toutes ces choses.

Il y a des morceaux qui peuvent servir à illustrer le Droit Divin positif, & à concilier la Puissance temporelle des Princes, avec la Puissance Ecclésiastique des Conciles & des Papes. Il y en a d'autres qui marquent jusqu'où s'étendoit autrefois le pouvoir des Empereurs d'Occident, quels pais relevoient autrefois de leur puissance qui

Utilités  
qu'on re-  
tire de  
ces sortes  
de tra-  
vaux  
pour le  
Droit,  
l'Histoire  
&c.



qui n'en relevent plus aujourd'hui, quels Princes & quels Etats avoient part à leur Election, & quelle forme s'y observoit. Les autres Pieces regardent les Têtes Couronnées, la France, l'Espagne, l'Angleterre &c. On doit mettre au nombre des morceaux rares à ce sujet, le Traité passé à Estaples en 1492, entre Charles VIII. Roi de France, & Henri VII. Roi d'Angleterre, qui ne se trouve nulle part ailleurs que dans le Recueil de Traités de Du Tillet (a). M. Leibnitz s'est attaché surtout à ce qui concerne les Empereurs, les États d'Allemagne, les Electeurs, & en particulier l'Institution de ces derniers; sujet vraiment litigieux, & qui sera toujours écontesté entre les Canonistes, les Jurisconsultes, & les Théologiens.

La plupart des Actes qu'il a rassemblés, avoient été ensevelis dans les tomes des Bibliothèques; & ceux qui avoient vu le jour, étoient devenus fort rares. Ceux qui sont compris dans

(a) Jean du Tillet Sieur de la Bussière, Greffier en Chef du Parlement de Paris, dont l'Ouvrage fut imprimé à Paris en 1586, in folio.

ce premier Tome ont été passés depuis l'an 1096, jusqu'à l'an 1500. Ceux qui ont été faits depuis, sont réservés pour les Tomes suivans.

L'étude & la connoissance des Traités & des Conventions faites entre les Princes, est nécessaire à un plus grand nombre de personnes qu'on ne croit communément. Tout le monde convient que ceux qui sont chargés des affaires publiques, ne peuvent pas s'en passer; mais plusieurs ne comprennent pas assez, combien ceux qui écrivent l'Histoire font de vains raisonnemens, & combien ceux qui la lisent l'entendent peu, pour ne pas favoir les conventions & les clauses qui servent de fondement aux différends & aux guerres. Il est donc aisé de voir de quel secours est un tel Recueil pour composer & pour étudier l'Histoire. L'autorité des Actes Publics que contiennent ces sortes de Collections, appuie & confirme les faits énoncés dans l'Histoire ordinaire, ou sert à les réfuter. Les Chartres & le Parchemin qui en sont les dépositaires, conservent mieux ces faits que ne feroit le bronze & le marbre, & les transmettent.

Cette étude est nécessaire à plus de personnes qu'on ne croit.



tent plus furement à la pofterité la plus éloignée. De plus, ceux qui recherchent & qui étudient avec entente de pareils Recueils, en tirent comme d'une source abondante la vraie connoiffance des affaires, & les maximes néceffaires à l'exercice de leurs Emplois, & au fervice de leur Patrie. Ils y apprennent aufli des points de Doctrine qu'ils chercheroient vainement ailleurs, des Epoques, l'Inftitution des Ordres, le Cérémonial des Cours, le génie des Langues, des Peuples, des Négociateurs, & les notions de Droit. J'aurai donc raifon de recommander l'étude de l'Art Diplomatique aux Princes, aux Minières, & aux Particuliers.

Il est vrai cependant que l'origine des Traités est d'ordinaire inconnue.

Il est bien vrai, qu'on ne peut remonter aux diverfes caufes, d'où procedent les Actes & les Traités qu'on lit aifément dans les Corps où on les recueille. Elles font infinies ces caufes, & prefque toujours couvertes d'un voile fi épais, qu'on ne feroit voir à travers. Tantôt c'eft l'effet du jeu des paffions, de l'intérêt, de la haine, de la vengeance, de l'amour; tantôt de la crainte, de la furprife,  
de

de l'expérience, & de la différente habileté des Contractans. M. Leibnitz favoit fort bien, (dit à cette occafion un des beaux génies de l'Europe (a)) que ce qui a produit ces Traités, ce font une infinité de petits reflorts cachés, très-puiffans néanmoins, quelquefois inconnus à ceux même qu'ils font agir, & prefque toujours fi difproportionnés à leurs effets, que les plus grands événemens en feroient deshonorés. Mais après tout, les faits reftent certains, & il eft intéreffant de les connoître, quoiqu'on ne puiffe pénétrer jufqu'à la fource.

Il eft encore vrai, & il n'eft que trop vrai, que la plupart des Traités qui fe contractent ne font pas exécutés avec fidélité, & que ceux même qui les fignent, contraints d'obéir à la néceffité du tems, ont intention d'y contrevvenir aufli-tôt que la fortune en préfentera l'occafion favorable. Mais leur inconfiance, ou leur mauvaife foi, n'empêchent point qu'il ne foit utile de favoir de quoi ils ont convenu; & ceux qui en confervent les ar-

Et fouv-  
vent les  
Princes  
rompent  
les Trai-  
tés qu'ils  
ont fait.

(a) M. de Fontenelle, Eloge de M. Leibnitz. Hift. de l'Ac. des Sc. Ann. 1716.



tielles, répandent une grande lumière sur l'Histoire.

Ainsi l'on doit être fort redevable au travail de M. Leibnitz en ce genre, & en général aux travaux de tous les habiles gens qui ont couru comme lui la même carrière d'une manière distinguée; tels que sont Mrs. Dupuy, le P. Mabillon, les PP. Martenne, Durand, & quelques autres de cette volée en fort petit nombre: car au fond ce n'est point un Recueil sur ce genre d'ouvrage, qui honore quiconque le forme; mais le choix, le goût, l'exactitude, l'habileté, & la vérité qui y regnent, en font le prix.

En 1694. Il restoit à M. Leibnitz beaucoup de Pièces curieuses pour un Supplément à son Code Diplomatique, mais il en différa la publication dans l'attente de nouvelles richesses que le Comte d'Oxenstiern, M. de Dankelman, & quelques autres personnes lui promettoient. Il fut d'ailleurs distraité de cette occupation par une suite d'études extrêmement variées, par un Système de Métaphysique qu'il méritoit sur les Substances, & l'harmonie de l'Âme & du Corps, par un vaste commerce de Lettres, & par quelques Ecrits

Ecrits qu'exigeoit son zèle pour la Maison de Branswick. C'est par un effet de ce zèle, qu'il soutient contre Kulpifius, que le titre de Grand-Porte-Enseigne de l'Empire appartenoit au Duc d'Hannover, Kulpifius prétendant au contraire que la Bannière de l'Empire étoit due légitimement au Duc de Wirtemberg (a). C'est encore par les mêmes principes qu'il fit paroître, en 1695, une Lettre sur la Connexion des Maisons de Brunswick & d'Este (b), au sujet du mariage du Duc de Modene avec la fille aînée (c) de Jean Frederic, Duc de Brunswick-Lunbourg, prédécesseur d'Ernest Auguste.

Après avoir montré dans cette Lettre, que l'origine des Maisons d'Este & de Brunswick est commune, & qu'elles descendent d'une même tige en ligne droite masculine, il prouve contre l'opinion de Jean Baptiste Pigna, Secrétaire d'Etat d'Alphonse II. *Theodice* Tom. I. E &

(a) Leurs Ecrits pour & contre sont en Allemand, & furent d'abord r'imprimés ensemble. Il a paru en Latin en 1727. à Tubingue une Dissertation en faveur de Kulpifius contre M. Leibnitz; le titre est: *De Vestito Imperii Primario*, Authore Weinlando.

(b) Publiée à Hannover en 1695. in 4.

(c) Charlotte Felicité.

En 1695. il écrivit sur la Connexion des Maisons de Brunswick & d'Este.



& le meilleur Historien sur cette matiere (a), que le mariage du Duc de Modene avec la Princesse de Brunswick renouvelloit l'union entre ces deux grandes branches d'un même arbre, qui avoient été séparées depuis près de 700 ans. Ce fut par cet échantillon qu'il donna des preuves de sa capacité à débrouiller l'origine des Maisons, & ces anciens Titres Généalogiques enfoncés dans l'abîme du passé, toujours si obscurs, & toujours si précieux à la Noblesse. Le Duc d'Hannover, très-sensible à toutes ces marques du zèle de M. Leibnitz, le fit peu de tems ensuite par choix & par reconnaissance, un de ses Conseillers Privés de Justice; Emploi tout honorable, & d'autant plus gracieux qu'il ne le génoit en rien, & qu'il lui laissoit également l'entière liberté de consacrer son loisir à la gloire des Lettres.

En 1696.  
le Duc  
d'Hannover le  
fit son  
Conseil-  
ler Privé  
de Justi-  
ce.

En 1698.  
il publia  
ses *Access.*  
tout

(a) L'Histoire de Jean Baptiste Pigna, intitulée *Historia de Principi di Este*, in Ferrara 1570. in 4. est très-estimé. Elle a été en partie composée sur les Mémoires du Comte Faleri, qui avoit fait un voyage exprès en Allemagne par ordre du Duc de Ferrare son Maître pour s'instruire sur cet article.

tout ce qui peut donner des lumières <sup>sur ces</sup> *Historiques.* en ce genre, il crut qu'en travaillant par son Ouvrage du Code Diplomatique à répandre en général du jour sur cette Science, qu'un Philosophe moderne a nommé le Guide & la Maîtresse de notre vie, il rendroit en particulier service à sa Nation, en recueillant en un Corps quelques anciens Ecrits qui regarderoient principalement l'Histoire d'Allemagne. Il donna donc, pendant les années 1696 & 1697, une partie de son tems à l'arrangement de ce Recueil, & il le publia en 1698, sous le Titre d'*Accessions Historiques* (a). Si cet Ouvrage n'est pas un morceau de génie, c'est toujours un ramas utile de Pièces rares manuscrites, cachées auparavant sous la poussière des Bibliothèques, & échappées à la vigilance de Freher, de Reuber, de Goldast, de Meibom, de Lindenbrog, & de quelques autres qui ont tous précédé M. Leibnitz dans ces sortes de recherches.

D'abord que l'Académie Royale des Sciences de Paris, formée en 1666, <sup>En 1699.</sup> il fut re-  
put qu dans

E 2

(a) G. G. Leibniti *Accessiones Historicae* Tom. I. Lipsiæ 1698. in 4. *Accessionum Historiarum* Tom. II. Hanoveræ 1698. in 4.





l'Académie Royale des Sciences.

put par le Règlement de l'année 1699 choisir dans son Corps des Associés Etrangers, elle ne manqua pas de faire l'honneur à M. Leibnitz de lui donner une des premieres places: honneur qui étoit alors, & qui est encore aujourd'hui, la marque de distinction la plus grande & la plus précieuse, que puisse recevoir un Homme de Lettres, susceptible de quelque élévation de sentimens.

M. Leibnitz, aussi touché qu'homme au monde de ce genre de gloire, écrivit à Mrs. de l'Académie une Lettre de remerciement (a), dans laquelle il leur marquoit sa sensibilité, & la joie qu'il ressentoit de voir que ses foibles Ecrits n'avoient pas déplu à de si grands Hommes, & à des Juges si exacts. Il ajoutoit, qu'il esperoit que cela lui procureroit l'avantage de pouvoir jouir quelquefois avant le Public des nouvelles lumieres que les Membres de leur Société découvroient tous les jours dans les Sciences, & que leurs avis & leur concours pourroient l'aider & le redresser lorsqu'il s'agiroit de perfectionner & d'exécuter quelques pensées qu'il avoit encore, & qui lui

(a) Datée du 8 Février 1700.

paroissent de quelque usage. Il finissoit sa Lettre par demander leur sentiment sur la réformation du Calendrier Grégorien, qui faisoit grand bruit en Allemagne, & qu'on étoit résolu de regler par le secours des plus excellens Astronomes. Tout le monde fait que comme la Congrégation des Rites à Rome se méloit fortement de cette affaire, l'Académie se vit obligée de répondre simplement à M. Leibnitz, qu'un de leurs Académiciens (a) étant sur le point de publier des Tables du mouvement des Planetes, qui seroient sans doute des plus exactes, elle ne voyoit rien de mieux à faire que d'en attendre la publication.

L'on sent dans la Lettre de M. Leibnitz que je viens d'extraire, qu'outre le plaisir si naturel d'avoir d'une maniere distinguée une place dans une Académie qu'il prisoit extrêmement, place au fond que son mérite & la renommée lui assuroit, il se promettoit surtout de tirer de grands avantages de cette association pour l'avancement des Sciences. C'étoit-là le point de vue où tendoient ses premiers desirs.

E 3 Con-

(a) M. de la Hire.

En 1700.  
il fonda  
une Aca-  
démie de  
Sciences  
à Ber.in.



Coinvainer que tous les habiles gens ne feroient trop se communiquer leurs lumières, & faifant d'un coup d'œil tout le fruit qui peut réfultier de l'établissement de Compagnies de Savans qui concourent à ce noble but, & qui font protégés d'un Prince, il infpira à l'Electeur de Brandebourg (a) le deffein de fonder une Académie de Sciences à Berlin, & il eut le bonheur de voir ce deffein réuffir fur le plan qu'il avoit donné; de forte que par une glorieufe Epoque, il se vit prefque en même tems agrégé à une illustre Académie étrangere, & le Fondateur pour ainfi dire d'une nouvelle Académie dans fon pais; du moins l'Electeur lui en remit uniquement la direction, & l'en déclara Président perpétuel. Suivant fon Reglement, les Membres de cette Académie devoient embrasser toutes les Sciences, à l'exception de la Théologie & du Droit. Mais le fruit de leurs travaux, auxquels le Président eut la plus grande part, n'ayant été rendu public qu'en 1710, nous renvoyons à ce tems-là d'en faire mention.

Sur

(a) Qui fut créé Roi de Pruffe l'année fuivante 1701.

Sur la fin de cette année, M. Leibnitz mit au jour le Supplément, ou le fecond Tome de fon *Code Diplomatique* (a). Dans le premier il fuivoit l'ordre des tems, & dans celui-ci il rassemble tout ce qui se rapporte à un même fujet. L'Auteur Pa orné d'une Préface dans laquelle il donne aux diverfes perfonnes qui lui avoient communiqué des Pieces rares, ou qui même l'avoient averti de quelques fautes gliffées dans le premier Volume, les louanges d'un homme reconnoiffant, & les remerciemens finceres d'un amateur de la vérité. M. le Comte d'Oxenftiern Premier Miniftre de Suede, & M. le Baron de Dantelman alors Président dans tous les Etats de l'Electeur de Brandebourg, étoient du nombre de ceux qui lui avoient fourni de grand fecours. Il avoit auffi obtenu quantité de chofes curieufes des papiers du Cardinal de Granvelle, Miniftre tout-puiffant de Charles V. & de Philippe II; homme confommé dans les affaires, chargé d'honneurs & d'érudition, & dont les papiers, difons

E 4 mieux,

(a) Sous le nom de *Mantiffa Codicis Juris Gentium Diplomatici*. Hanoveræ 1700 in folio.

Cette même année il publia le 2. Tome du *Code Diplomatique*.



mieux, les Tréfors historiques tombèrent entre les mains de l'Abbé Boizot (a) qui répandant par tout ses richesses avec plaisir, avoit eu la bonté d'en communiquer une partie à M. Leibnitz.

Recension de cet Ouvrage.

Ce second Volume du *Code Diplomatique* renferme, entre autres morceaux, un Traité du Chancelier de Bourgogne touchant les prétentions & les démêlés entre la France & la Bourgogne sous Maximilien I ; un autre Traité dédié à Louis XI sur les différends arrivés entre les Rois de France & d'Angleterre ; les anciens Actes de l'Élection du Roi des Romains ; les Statuts des Ordres de la Toison d'Or, du St. Esprit, de la Jarretière &c. un Cérémonial de l'Église Romaine pendant la vacance du St. Siège, depuis la mort de Sixte IV. jusqu'à l'Élection d'Innocent VIII. par Jean Burchard Maître des Cérémonies. M. Leibnitz a encore inséré dans ce Volume divers Conciles tenus en Allemagne. Il avoit sur ce sujet une opinion vraiment singulière, mais que je me contenterai simplement

(a) Jean Baptiste Boizot: Abbé de St. Vincent, de Bezançon.

plement d'exposer, laissant à chacun le soin d'en porter le jugement qu'il voudra. Il prétendoit que les Ordonnances & les Decrets de l'Église font partie du Droit des Gens, en ce que tous les États Chrétiens forment une espèce de Corps qui a ses Statuts selon lesquels il se gouverne. C'est pourquoi il est surpris que personne ne se soit avisé en Allemagne de recueillir tous les Conciles qui s'y sont tenus, comme a fait le P. Sirmond pour la France, Spelman pour l'Angleterre, & le Cardinal d'Aguirre pour l'Espagne.

Il se présente encore une remarque générale sur l'Ouvrage entier du Corps Diplomatique. Elle regarde le soin qu'a pris M. Leibnitz d'y ramasser les Pièces les plus propres à établir ou conserver les divers prétentions de l'Empire. Inférieur à la vérité dans ses recherches, mais animé néanmoins par l'exemple des François ses contemporains, habiles à ne rien négliger en ces matières, & aidés de la munificence de Louis XIV. pour fouiller partout où ils croyoient déterrer de quoi appuyer les Droits & les prétentions



tions de la France, M. Leibnitz eût bien voulu que la Cour Impériale pour laquelle il travailloit, eût fécondé plus amplement ses travaux.

En 1701.  
il inféra  
diverses  
Pièces  
dans les  
Journaux.

Je passe sous silence les Brochures que publia ce Savant pendant le cours de l'année 1701 dans le Journal de Trevoux, sur la génération de la Gloire, la démonstration Cartésienne de l'Existence de Dieu, & sur quelques points de Littérature; de même que les Pièces qu'il inféra dans un nouveau Journal (a) de M. Ecard, sur les principes du Droit, les prérogatives de la Majesté Royale, à l'occasion du Couronnement du Roi de Prusse nommé auparavant l'Electeur de Brandebourg, & sur des Médailles de l'Empereur Gratiën.

Mais (a) Composé en Allemand sous le titre d'*Auffug neuer Bucher*, & commencé en 1700 à Hannover. Ce fut dans cette ville que M. Leibnitz lia en 1698 une connoissance fort étroite avec l'Auteur de ce Journal, M. Ecard, surnommé Jean George, qu'il ne faut pas confondre avec M. Henri Ecard, ni avec M. Tobie Ecard, tous deux Allemands, & ses contemporains. Nous aurons peut-être occasion de parler dans la suite de M. Jean George Ecard, habile homme, très-verté dans l'Histoire d'Allemagne, & qui fut toujours le grand ami de M. Leibnitz.

Mais je ne puis supprimer l'invention d'une Arithmétique Binaire qu'il communiqua en 1702 à l'Académie Royale des Sciences de Paris, & dont il avoit déjà envoyé la méthode plus de deux ans auparavant au R. P. Bouvet, célèbre Jésuite François qui résidoit à Pekin. Tout le monde sait que notre calcul ordinaire d'Arithmétique se fait suivant la progression de dix en dix. Nous nous servons de dix Caractères, qui sont, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, lesquels Caractères signifient zero, un, deux, trois, & les nombres suivans jusqu'à neuf inclusivement; & puis allant à dix, nous recommençons. & nous écrivons dix par 10, & dix fois dix par 100, & dix fois cent par 1000, & dix fois mille par 10000, ainsi de suite.

Au lieu de cette progression de dix en dix, M. Leibnitz a trouvé une progression plus simple, & même la plus simple de toutes, qui est de deux en deux; car il n'emploie dans toute son Arithmétique que deux Caractères, 1 & 0. Le Zero à la puissance de multiplier tout par deux, comme dans l'Arithmétique ordinaire il multiplie tout

E 6 par

En 1702.  
il com-  
munique  
à l'Acadé-  
mie  
Royale  
son In-  
vention  
d'une  
Arithmé-  
tique Bi-  
naire.

Analyse  
de la mé-  
thode.



par dix. Ainsi : selon lui fait un, 10 deux, 11 trois, 100 quatre, 101 cinq, 110 six, 111 sept, 1000 huit, 1001 neuf, 1010 dix, & ainsi du reste. Ce qui est une méthode entièrement fondée sur les mêmes principes que l'Arithmétique commune dont nous faisons usage.

L'on peut objecter contre cette manière de compter de M. Leibnitz, qu'elle seroit très-incommode par la grande quantité de Caractères dont elle auroit besoin, même pour de très-petits nombres. Il lui faut par exemple quatre Caractères pour exprimer huit, que nous exprimons par un seul; outre qu'on est accoutumé à notre méthode ordinaire, par laquelle on n'a point besoin de chercher ce qu'on a appris par cœur: il suit de-là que notre pratique de calculer par dix est plus abrégée, & que les nombres y sont moins longs. Aussi M. Leibnitz, qui a senti ces difficultés, ne veut-il pas faire passer son Arithmétique dans un usage populaire. Mais il prétend que son calcul par deux Caractères, c'est-à-dire par 0, & par 1, en récompense de sa longueur, est le plus fondamenta-

tal

tal pour la Science, & donne de nouvelles découvertes, qui se trouvent utiles ensuite, même pour la pratique des nombres, & surtout pour la Géométrie, par la raison que les nombres étant réduits aux plus simples principes, comme font 0 & 1, il s'éleve un ordre merveilleux pour toutes les combinaisons.

Ce qu'il y a de singulier dans la Méthode Arithmétique de M. Leibnitz, c'est qu'elle semble contenir le mystère des Lignes d'un ancien Roi & Philosophe de la Chine nommé Fohy, qu'on croit avoir vécu il y a plus de quatre-mille ans, & que les Chinois regardent comme le Fondateur de leur Empire & de leurs Sciences. Du moins le R. P. Bouvet manda de la Chine à M. Leibnitz, qu'il croyoit que sa Méthode étoit la Clé des Figures de Fohy.

Quoi qu'il en soit de cette découverte, si M. Leibnitz ne s'est pas rencontré avec l'Empereur Chinois, du moins il s'est rencontré avec un Académicien de la Société Royale de Paris (a), qui en étudiant le Système des

Lô-

(a) M. de Lagry.



Logarithmes; y a observé des défauts & des inconvéniens, dont il n'a pu trouver le remede que dans l'Arithmétique Binaire (*b*). Mais je laisse aux habiles Géometres à pousser les avantages de ce Calcul, ou à en prouver les défauts. J'ajouterai seulement, que M. Caze, grand Méchanicien, habité en Hollande, & connu du Public par ses *Stateres* ou *Romaines Balancées*, avoit inventé avant l'année 1700, une Machine sur l'Arithmétique Binaire, composée de Coraux enfilés dans différentes soyes, à la maniere des Chinois, avec laquelle il faisoit les mêmes Operations, aussi simplement que commodément. Cette Machine curieuse que j'ai vue, mais dont il me seroit difficile de donner une exacte description, est aujourd'hui entre les mains de Monsieur son fils, homme de goût, & qui entend l'art de jouir des douceurs d'un loisir utilement & agréablement occupé.

En 1703. il com-  
mence à

Il paroît que la Lettre que le R. P. Bouvet écrivit à M. Leibnitz sur les Ca-

(*b*) On doit aussi à Mr. Danglecourt un morceau curieux sur l'Arithmétique Binaire, qu'il a inséré dans les *Miscellanea Berolinensia*, pag. 336.

Caractères Chinois, lui fit naître l'ingénieux & vaste Projet d'une Caractéristique universelle. Il n'étoit pas ici question d'inventer un Alphabet universel, qui contint l'énumération de tous les sons particuliers, ou lettres dont se servent les divers Peuples de l'Europe, & d'en fixer la prononciation, au moyen de quoi chaque Nation pût être capable de lire & de prononcer le Langage des autres, aussi aisément que sa propre Langue; idée qu'a eue un Anglois (*a*), & dont il a donné un Essai dans les Transactions Philosophiques (*b*). Il ne s'agissoit point non plus de réduire les Peuples à une seule Langue, & de les engager à ne parler uniquement que celle-là; le dessein seroit chimerique, & quand même on en viendroit à bout, il ne subsisteroit pas vraisemblablement fort longtems.

Mais le plan de M. Leibnitz étoit d'imaginer un Langage Philosophique, des Caractères Réels, qui au lieu de nom, exprimaient les idées, qui sus-

travailler à un Projet de Langue Universelle.

Recension de ce Projet.

(*a*) M. Lodowic.

(*b*) Num. 182. pag. 126. & dans l'Abregé des Transact. de Lowthorp & de Jones Tom. III. pag. 373.





sent clairs & faciles, & pussent servir du moins aux Gens de Lettres de divers pais. Le Dr. Wilkins (a) Evêque de Chester, & Dalgarme, avoient autrefois travaillé à un pareil Projet. Cependant M. Leibnitz, dès le tems qu'il étoit en Angleterre, avoit déjà dit à Mrs. Boyte & Oldenbourg, qu'il ne croyoit pas que des grands hommes eussent encore frappé au but, ni que leur Méthode fût adèz propre pour faciliter la mémoire, le raisonnement, & la représentation des choses. Il pensa donc à en inventer une toute différente & toute nouvelle, dont les Caractères devoient ressembler autant qu'il étoit possible aux Caractères d'Algebre, qui sont très-simples & très-expressifs, qui n'ont jamais ni superfluité,

(a) Son Livre à ce sujet est intitulé *An Essay towards a Real Character; and a Philosophical Language*, London 1668. in folio, & se trouve dans la Collection de ses Oeuvres Philosophiques. Le Dr. Hook en étoit fort enchanté. Un Anonyme publia aussi en 1720, dans le Journal Littéraire Tom. II. première Partie, une jolie Brochure en forme de Dialogue sur la possibilité d'un Caractere Universel, qui seroit commun à toutes les Langues de l'Europe.

té, ni équivoque, & dont toutes les variétés sont raisonnées.

Pour cet effet il avoit arrangé une espece d'Alphabet des pensées humaines, qu'on trouva dans ses papiers après sa mort, & il avoit chargé un jeune homme de mettre en ordre des définitions de toutes les choses : travail immense, hérissé de difficultés, & presque inépuisable ! C'est - là tout ce que nous savons du plan de M. Leibnitz, parce qu'il ne nous est parvenu aucun échantillon de sa Méthode, lui-même ne se proposant de la produire, que quand il l'auroit mise dans l'état de perfection qu'il souhaitoit. Mais quoi qu'il se soit appliqué à cette recherche dès l'an 1703, sa vie, dissipée par cent diverses occupations, n'a pas été assez longue pour exécuter ce dessein.

On ne peut disconvenir que ce ne fût un coup d'Etat pour la République des Lettres, que d'introduire un Langage Rationel parmi les Savans, afin du moins qu'à leur égard, la Terre devint *tabii unum*, comme elle étoit avant la destruction de cette malheureuse Tour. Mais l'exécution d'une telle entreprise sembleroit plutôt deman-

der



der la main d'une Société entiers d'habiles gens, que l'étude d'un seul Particulier. Il faudroit forger des signes simples, aisés, clairs, intelligibles partout, dont on se servit sans confusion, sans équivoque, & qui pussent en même tems exprimer les combinaisons infinies des idées, si obscures, si peu connues, & si étrangement variées. Peut-on se flater d'inventer des Caractères qui réveroient en soi toutes ces qualités? Une telle esperance n'est-elle pas l'image du Chymiste qui se flatte de donner au Vif-argent la fixation, la ductilité, & la pesanteur de l'Or?

Ce n'est pas tout: je suppose qu'on vint à bout de trouver ces sortes de Caractères; quelque bien imaginés, quelque commodes, quelque utiles qu'ils parussent aux yeux des Inventeurs; il faudroit encore persuader aux autres hommes de les mettre en usage, & cela ne seroit peut-être pas moins difficile. Quels obstacles n'auroit-on pas à surmonter? Cette heureuse découverte, n'en doutons point, viendroit échouer contre la jalousie, la paresse, les préjugés, & la difficulté d'ap-

prendre une nouvelle Langue, plus épineuse que celle que l'on parle dès le berceau. On ne met gueres la beche pour défricher des terres étrangères dont on ne voit point la récompense, quand on a celles de son propre fonds, qu'on peut cultiver avec fruit & avec aisance. Chaque Peuple est porté de préjugé & d'inclination à suivre uniquement sa Langue maternelle, & il en tient l'acquisition préférable à toute autre nouveauté. Témoin les Turcs, qui soutiennent qu'il n'y a que leur seule Langue qui soit de bon usage en ce monde, qu'en Paradis on parlera Arabe, & que le jargon des Persans leurs mortels ennemis est réservé pour l'Enfer. Témoin encore cet Espagnol, qui auroit que sa Langue étoit tellement propre pour le commandement, que Dieu s'en servit lorsqu'il fit défense à Adam de manger d'un des fruits du Paradis terrestre; que le Serpent séduisit Eve en Italien, le plus persuasif de tous les Langages; & que notre premier Pere s'excusa en François, qui lui fournit les termes les plus propres dont il pouvoit former une excuse. Concluons de ces préventions si univers-



verfelles, & fi enracinées, qu'il ne faut pas penser que le Langage Réel, ou Philosophique, fit plus de fortune dans le monde, qu'il y a lieu d'espérer la réunion des différens Langages Nominiaux en un seul.

La même année 1703. il pensé à établir une Académie à Dresde &c.

Je reviens à M. Leibnitz, pour ne pas manquer de faire ici mention de deux autres nouveaux Projets, qu'il forma cette même année 1703: l'un pour l'avancement des Sciences, en sollicitant Frederic Auguste Roi de Pologne, & Electeur de Saxe, d'établir à Dresde une Académie qui eût correspondance avec celle de Berlin: l'autre pour l'avantage de son País, en obtenant du même Prince, le privilege de faire planter des Meuriers dans tous les endroits de la Saxe qu'il jugeroit à propos, pour l'entretien des Vers à foye.

Son Projet man- que & pour- quoi.

Pendant ces deux Projets échouèrent par une même cause; non par l'impossibilité du succès, ni par le refus du Roi, Prince également généreux & magnifique; mais par les troubles, & les desordres continuels de la guerre, où la Fortune, qui se joue des Têtes Couronnées, voulut envelopper ce

Mo-

Monarque, tantôt le dépouillant du Trône qu'elle venoit de lui donner, & tantôt se plaissant à l'y remettre, mais en l'y plaçant toujours d'une maniere assez chancelante.

Depuis l'année 1704 jusqu'en 1707, M. Leibnitz, occupé presque uniquement de son Recueil des Historiens de Brunswick, ne parut sur la Scene (a), que par un Ecrit politique en faveur du Roi de Prusse; Ecrit qui fit alors grand bruit, & dont je dois du moins indiquer le sujet, & rappeler dans la mémoire de mes Lecteurs, les raisons qui l'occasionnerent.

Anne Marie d'Orleans Longueville, Duchesse de Nemours, Souveraine de la

Depuis 1704 jusqu'à 1707, il travaille au Recueil des Historiens de Brunswick.

Pendant cet intervalle, il

(a) A quelques Brochures près, qu'il inséra dans les journaux. Ce fut aussi pendant cet intervalle que lisant un Traité de M. Burnet Evêque de Salisbury, où il traitoit de la Prédétermination, & de l'Eucharistie, dans la vue de réunir les Luthériens avec les Calvinistes, M. Leibnitz trouvant que cet habile homme n'avoit pas assez examiné le fond de la controverse, il prit la liberté de lui envoyer ses observations manuscrites; & on assure que l'Evêque de Salisbury convint ingénument, & en grand homme, que les observations de M. Leibnitz étoient justes.

fit un  
Mémoire  
pour ju-  
stifier les  
droits du  
Roi de  
Prusse à la  
succes-  
sion de la  
Princi-  
pauté de  
Neuf-  
châtel.

la Principauté de Neufchâtel, après avoir essuyé dans ce Poste bien des traverses & des chagrins, dont la condition des Grands n'est pas plus exemte que celle des autres hommes, se trouvoit dans une extrême vicieuse, présage assuré d'une mort prochaine. Mrs. de Neufchâtel qui ont le droit d'élire leurs Maitres, & qui du reste se gouvernent en forme de République, l'avoient choisie en 1694 pour leur Souveraine, en qualité d'héritiere de la Maison de Longueville. Mais cette élection ne se fit point sans de grandes oppositions de la part de deux des principaux Concurrents; l'un étoit le Prince de Conti, qui soutenu par la France, prétendoit à la Principauté de Neufchâtel, en vertu du Testament du feu Duc de Longueville; l'autre Compétiteur étoit le Roi d'Angleterre, Guillaume III, qui comme héritier de la Maison de Châlons, autrefois en possession de cette Souveraineté, la réclamoit sur la Maison de Longueville.

Dans l'état caduc de la Duchesse de Nemours, & la situation des affaires de l'Europe, Mrs. de Neufchâtel ju-

ge-

gerent sans peine, qu'ils n'auroient pas à éprouver de moindres embarras pour la succession de leur Principauté, après la mort de la Duchesse. Ils prévirent aisément que d'un côté le Marquis de Matignon y prétendoit, comme héritier du Chef de la Maison de Longueville; que le Prince de Conti renouvelleroit sans doute ses anciennes prétentions; & qu'enfin le Roi Guillaume étant mort, le Roi de Prusse ne s'oposeroit pas moins de toutes ses forces à ces deux Concurrents. Ces prévoyances se trouverent très-justes. Le Roi de Prusse, informé que la Duchesse de Nemours tendoit peu à peu à sa fin, prit de bonne heure ses mesures pour assurer ses demandes sur cette Souveraineté. En Prince habile, il commença par conclure en 1704 avec le Duc de Marlborough un Traité secret, ratifié en conséquence par l'Empereur, la Reine de la Grande Bretagne, & les Etats Généraux. En même tems il consulta ses Ministres pour employer quelque habile homme, capable de justifier aux yeux du Public la justice de ses prétentions.

M. Leibnitz se chargea de ce soin,

&

& le Mémoire qu'il fit à ce sujet, dont malheureusement je ne fai que le titre (a), parut, je pense, au commencement de 1706. J'eusse été charmé, pour rendre l'Histoire de ses Ouvrages plus exacte, & pour satisfaire ma curiosité particulière, d'avoir vu cet Ecrit. Mais quelques recherches que j'aye faites en ce pais, je n'ai pu le rencontrer ni chez les Libraires, ni chez aucune personne de ma connoissance. Je serois d'autant plus curieux d'apprendre le genre de preuves qu'il a mis en usage, que dans les divers Mémoires que présentent dans la suite à Mrs. ds Neuschâtel, en faveur du Roi de Prusse, le Comte de Metternic son Ambassadeur, M. Stanian Envoyé d'Angleterre, & M. Runckel Secretaire des Etats Généraux, on ne s'attacha presque qu'à faire valoir par des tours éloquens, les belles qualités de ce Prince, sa puissance, son rang, ses alliances, la conformité de sa Re-

(a) *Information Sommaire pour la succession de Sa Majesté Prussienne aux Comtes de Neuschâtel & de Wallengin*, imprimée d'abord en Hollande in fol. d'une soixantaine de pages de gros caractère, sans nom d'Auteur, ni d'Imprimeur, ni date du tems.

ligion, & son zèle à la maintenir. Raisons fortes, à la vérité, & très-propres à faire impression; mais outre ces motifs, le Roi de Prusse revendiquoit juridiquement son droit sur la Principauté de Neuschâtel, comme antérieur au droit de la Maison de Longueville.

J'aurois donc voulu savoir, de quelle maniere M. Leibnitz prouve à cet égard la validité des Droits de ce Prince, & renverse ceux des autres Concurrents, qui paroissent les seuls bien fondés. Comment détruit-il les prétentions du Marquis de Matignon, qui se présenteoit comme héritier du Chef de la Maison de Longueville, Maison dont les Ancêtres jusqu'à Madame de Nemours, avoient été depuis près de trois-cens ans en possession paisible de cet Etat? Si M. Leibnitz soutient les Droits du Roi de Prusse, entant qu'héritier de la succession du feu Roi Guillaume, comment ce Droit-là est-il encore indécié, & contesté par les Etats Généraux, par rapport aux biens du Roi Guillaume situés dans les Pais-Bas? S'il défend ce Monarque par la raison de la Donation du Prince d'Orléans

Théodicée Tome I. F - ran-



range, comment réfute-t-il le Prince de Conti, qui alleguoit en fa faveur des Droits semblables, pris du Testament du feu Duc de Longueville? Toutes ces difficultés m'ont fait naître un vif desir de lire l'Ecrit de M. Leibnitz, où elles se trouvent peut-être éclaircies, ou levées. Quoi qu'il en soit, pour ne point m'étendre trop longtems sur une affaire aujourd'hui décidée, & dont le sujet n'entre ici qu'incidemment, je passe à quelques considérations sur le grand Ouvrage des Historiens de Brunswick (a).

En 1707.  
parut la  
Collection des  
Mémoires de  
Brunswick.  
Tom. 1.  
le Tom.  
2. en  
1710, &  
le Tom.  
3. en  
1711.

Il est divisé en 3 Volumes. Le premier parut en 1707, le second en 1710, & le troisieme en 1711. Dans la vue de fournir des Mémoires pour l'Histoire de la Maison de Brunswick, il a recueilli dans cet Ouvrage tous les Auteurs qui en peuvent donner connoissance, soit pour la Géographie du País de la domination de ces Princes, soit pour leur Généalogie, soit pour leurs Titres, soit pour les faits de leurs Ancêtres.

On

(a) Intitulé *Scriptores Rerum Brunsvicensium Illustrationes Insuperiorum &c. Hanoveræ, 1707, 1710 & 1711. in fol.*

On regarde partout les Collections qui ont rapport à l'Histoire particuliere des divers Peuples, comme extrêmement utiles; & heureusement il est peu d'endroits, où on n'ait eu des Citoyens, qui se soient appliqués à un genre de recherches aussi avantageux. Melchior Goldast a ramassé, & a publié les anciens Historiens qui ont traité de l'Allemagne proprement dite; Jean Pistorius, ceux de Pologne; le P. Bohuslas Balbin, ceux de Boheme; Antoine Bonfinius, ceux de Hongrie; Pierre Scriverius, ceux qui ont parlé des País-Bas; Camille Peregrin & Felix Osius, les Lombards; Erpold Lindenbrog, les Historiens du Septentrion; Louis Antoine Muratori, les Ecrivains d'Italie; Antoine Caraccioli, les Napolitains; & je ne sai combien d'autres sur la France, & sur l'Angleterre, dont le détail seroit des plus vastes. En effet, c'est véritablement l'intérêt d'un Etat, qu'on rassemble soigneusement tout ce qui le concerne; & son bonheur est, que ce ramas soit fait par des mains habiles & fideles.

Le Ducbé de Brunswick n'a rien à Contenu souhaiter sur ce point, depuis que M. Leibnitz, en répondant à l'intention de cet Ouvrage.

F 2 des





des Princes qui le gouvernement, s'est chargé de cette peine, & a rédigé dans son Ouvrage, tout ce qu'il y a d'ancien, & d'important, par rapport à ce Pais-là. Mais outre les morceaux qui touchent de près ce Duché, il y en a divers autres, qui ne lui appartiennent que de loin, & qui intéressent en général les curieux des autres Nations. Tels sont les Extraits qu'il a tirés de ce qui se trouve dans les anciens Auteurs, touchant les Peuples qui habitoient les rives de l'Elbe & du Weser, dans Strabon, Velleius Paterculus, Pomponius Mela, Suetone, Solin, Dion, Eutrope, Ammien, Claudien, & principalement dans Plin & Tacite; auxquels il a ajouté des Notes qui servent à en donner l'intelligence, & à exposer ses propres conjectures. Tels sont les Articles qui concernent la Saxe, ses Monastères, le tems de leur établissement, ou de leur Réforme, les noms & les principales actions des Fondateurs & des Réformateurs. Telle est encore une Piece considerable qui contient l'Histoire de Milan, la fondation de cette Ville, les révolutions qu'elle a eues, ses Princes, ses Evêques, & ses Conciles.

II

Il suit de tout cela, que ce Recueil, parlemé d'ailleurs de curieuses remarques, & formé de Pieces qui ont précédé la Réformation, dont une partie n'avoit point vu le jour auparavant. & dont les autres ont été retouchées sur les Manuscrits originaux; il suit, dis-je, qu'un tel Recueil mérite toujours l'estime & la considération qu'il s'est acquis dès sa naissance.

A la vérité, tous les morceaux n'en font pas du même prix. Ce qui concerne par exemple les Litanies anciennes, les Translations de Reliques, les Vies qu'il y a inséré de Saints, de Saintes, & d'autres personnes distinguées par leur piété, n'ont pas vraisemblablement paru à tout le monde des Pieces également précieuses, ou nécessaires. Mais cependant, qu'on l'examine de près, on en peut tirer pour l'étude de l'Histoire, la connoissance des tems & des lieux, des réflexions générales, des rapports, des éclaircissemens, & ces conséquences délicates, qu'on ne doit point regarder comme des choses indifferentes. Pour ce qui est de l'origine & de la descendance des Princes de Brunswick, si notre illustre Auteur differe à quelques égards de Messieurs

Remarques à ce sujet.

F 3                    sieurs



sieurs du Cange, Du Chesne, & autres Historiens, s'il n'y entre pas un peu de politique, c'est parce qu'il n'est pas possible de porter une clarté partout lumineuse sur un sujet si embrouillé & si ténébreux. Après tout, les Généalogies, au sentiment de bien des gens, ressemblent à des Perspectives, où les erreurs sont aisées, séduisantes, & même nécessaires dans l'éloignement.

A ce Recueil devoit succéder l'Histoire de Brunswick. Quel en étoit le plan.

Au Recueil des Ecrivains de Brunswick, devoit succéder l'Histoire même de Brunswick, qui n'a point vu le jour, & dont le seul Plan que je vais indiquer (a), est parvenu à ma connoissance.

Il la faisoit précéder par une ample Dissertation sur l'état de l'Allemagne, tel qu'il étoit avant toutes les Histoires, & qu'on le pouvoit conjecturer par les monuments naturels qui en étoient restés, des Coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où se trouvent

(a) C'est M. de Fontenelle qui me le fournit, & qui en a été parfaitement informé, puisque le Plan qu'il nous a donné, est précisément le même que M. Eccard trouva marqué dans un des Papiers de M. Leibnitz, & que Mrs. les Journalistes de Leipzig insererent dans leur Journal de l'année 1717, pag. 360.

vent des empreintes de Poissons ou de Plantes, & même de Poissons ou de Plantes qui ne sont pas du país; sujet d'Histoire Naturelle bien digne de méditation, mais rempli de difficultés, quelque Système qu'on embrasse (a)! De-là il passoit aux plus anciens habitans dont on ait mémoire, aux différens Peuples qui se sont succédés les uns aux autres dans ces país, & traitoit de leurs Langues, & du mélange de ces Langues, autant qu'on le peut découvrir par les Etymologies, uniques monuments en ces matieres, & que M. Leibnitz avoit examinés avec un grand goût & une extrême application, comme nous aurons occasion de le voir ci-dessous. Ensuite commençoient les Annales des Origines de Brunswick, qui renfermoient ce qui regardoit l'Empire d'Occident depuis le commencement du Regne de Charles Magne, c'est-à-dire depuis l'an 769, & se continuoient par les Empereurs descendus de lui, & par cinq

F 4      Em-

(a) Il paroît que M. Leibnitz méditoit là-dessus depuis très longtems. Car même en 1693, il insera dans le Journal de Leipzig Janv. p. 40. un Essai sur cette matiere sous le Titre de *Protogoa*.



Empereurs ou Rois de la Maison de Brunswick, favoir Henri I. *Oiseleur*, les trois Othons, & Henri II. où elles finissoient en 1025. Cet espace de temps comprenoit les Antiquités de la Saxe par la Maison de Witikind, celles de la Haute Allemagne par la Maison Guelfe, celles de la Lombardie par la Maison des Ducs ou Marquis de Toscane & de Ligurie. De tous ces anciens Princes sont sortis ceux de Brunswick.

A ces Annales devoient succeder la Généalogie de la Maison Guelfe ou de Brunswick, avec une courte, mais exacte Histoire de toute cette Maison jusqu'au tems présent. Cette Généalogie auroit été accompagnée de celle des autres grandes Maisons, comme de la Maison Gibeline, d'Autriche ancienne & nouvelle, de Baviere, &c. & cela avec plus d'exactitude quelles ne nous ont encore été données. Enfin il devoit rectifier la Chronologie des Siecles huit, neuf, dix, & onze, de ces Siecles couverts de ténèbres & d'obscurités, à la faveur desquelles s'est introduite la Fable de la Papesse Jeanne. Cette Fable avan-

avancée par quelques-uns, détruite par d'autres, ensuite rétablie, il la détruisoit de nouveau par une Dissertation faite exprès (a), & la renvoyoit pour jamais au nombre des chimères qu'on n'a osé avancer qu'à la faveur des ténèbres de la Chronologie de ces tems d'ignorance.

Au reste cette Histoire, dont on ne peut que regretter la perte, devoit former plusieurs volumes (b) ornés de figures en taille-douce, d'anciens monumens, de Médailles, de Sceaux &c. Il se flattoit, par une confiance qui ne pouvoit partir que d'un homme qui se persuadoit ici ce qu'il avançoit, de répandre dans cet Ouvrage une lumiere toute nouvelle sur l'Histoire du moyen Age, d'y réformer beaucoup d'erreurs, & d'y lever beaucoup d'incertitudes. Mais tant de distractions différentes, qui remplirent le reste de sa vie déjà assez avancée, ont privé le Public de recueillir le fruit d'un si beau dessein.

Pendant que le dernier volume des Historiens de Brunswick étoit sous presse, je veux dire en 1710, les Mé-

F 5

Lut.

En 1710.  
les Mé-  
langes  
de Berlin

(a) H' *Insituitolo, Floris sparsi in tinnu. lom*  
*Papissie.*

(b) *La folio.*



forent publiés.

*langes de Berlin* (a), retardés par les ravages de la peste & de la guerre, furent rendus publics. Là M. Leibnitz paroit sous les différentes formes de Chymiste, de Mathématicien, de Physicien, de Poete, & d'Etymologiste; non pas d'Etymologiste ordinaire, borné, sec, & stérile; mais d'Etymologiste dont les vues sont grandes, & qui n'employe la connoissance des mots, que pour parvenir à celle des choses, en découvrir l'origine, & en tirer des conséquences.

M. Leibnitz y paroit comme Chymiste.

Il montre dans un des premiers Mémoires, qu'il étoit encore capable d'entendre le jargon si chéri de son ancienne Société de Nuremberg, en donnant l'explication de deux Enigmes conqués dans leur goût, dont l'une étoit couchée en vers Grecs, & l'autre en vers Allemands.

Comme Géomètre.

Comme Mathématicien, il a paronné ce Recueil de remarques sur le rapport du Calcul Algébrique avec le Calcul Différentiel; d'extraits de Lettres touchant le moyen de mesurer les Lignes courbes; d'observations sur le frot-

(a) *Miscellanea Berolinensia* &c. Berolii 1710. in 4.

frottement des Machines; & d'autres Pièces semblables.

Entant que Physicien, il a orné ces Mélanges d'une Dissertation historique sur l'invention du fameux Phosphore brûlant, que les uns attribuent à Kunkel, & les autres à Kraft. Mais elle est due cette invention, au rapport de M. Leibnitz mieux informé, à un Chymiste Allemand nommé Brand, qui la trouva vers l'an 1677, par un pur effet du hazard, l'auteur de presque toutes les découvertes; car celle-ci fut le fruit d'une Operation Chymique que faisoit Brand sur l'urine humaine pour en tirer une liqueur propre à convertir l'argent en or, suivant certain procédé qu'il avoit lu dans un Livre.

Jean Kunkel, & Jean Daniel Kraft, Chymistes célèbres & très-connus, honorés l'un & l'autre de quelque emploi dans la Maison de l'Electeur de Saxe, ayant eu le vent de cette découverte de Brand, avec qui ils étoient liés de commerce, ils lui firent des offres empressees de services, & vinrent exprès de Dresde à Hambourg pour tâcher d'apprendre son secret, que celui-ci ne fit pas difficulté de leur découvrir.

Comme Physicien, il y donne un Mémoire sur le Phosphore Ignée.



Kraft passant à Hannover, montra le nouveau Phosphore au Duc Jean Frederic, & à M. Leibnitz, sans néanmoins déguiser que Brand en étoit l'inventeur: de là étant allé en Angleterre il ne manqua pas de communiquer aussi ce merveilleux Phénomene au Roi Charles II. au Prince Robert, & à l'illustre M. Boyle; mais dans ces pais plus éloignés, il ne se conduisit pas vraisemblablement avec autant de scrupule qu'à la Cour qu'il venoit de quitter. Cependant dans ces entrefaites, M. Leibnitz, par ordre du Duc, fit venir Brand à Hannover, où il travailla devant eux à son Phosphore, & leur apprit tous les détails de son Opération.

Comme Poète.

A ces éclaircissemens sur le véritable Inventeur du Phosphore Ignée, le Président de l'Académie de Berlin joint une description du Phosphore même, faite en beaux vers Latins, qui méritent d'être lus, & qui prouvent assez, que si des occupations moins graves & moins cheres que les sciences, lui eussent permis de cultiver les talens qu'il avoit pour la Poésie, il n'eût pas acquies en ce genre de gloire une réputation

tation moins honorable, que celle qu'il s'est faite à d'autres égards.

Enfin M. Leibnitz, en qualité d'Éty-  
mologiste, a enrichi les Mémoires de Berlin d'un morceau sur l'Origine des Nations par le secours des Langues  
Comme Éty-  
mologiste, il y parle de l'origine des Peuples.

Ce savant homme est persuadé, qu'au défaut de monumens historiques, on peut remonter à l'Origine des Peuples par le secours des vestiges des anciennes Langues, qui s'aperçoivent encore dans les noms propres des fleuves, des forêts, des villes, & des hommes; établissant pour principe, que les noms propres ont été originairement appellatifs. Il s'agit donc de découvrir la signification de ces anciens noms. Ainsi, par exemple, toutes les fois que nous rencontrons le nom d'un homme chez les Germains, les Francs, les Allemans, les Saxons, les Goths, & les Vandales, terminé par *Ric*, ou *Rica*, comme *Theodoric*, *Frederic*, *Himeric*, nous savons d'un vers du Poète Venance-Fortunat, que ce mot signifie *fort*, puisque ce Poète interprete le nom *Chilperic*, par *Aide fort*. Cet  
exem-

Précis de son Mémoire.



exemple peut nous guider pour d'autres mots de cette nature; & quoiqu'avec le tems, la signification de ces termes ait été changée & obscurcie, M. Leibnitz trouve néanmoins, que dans la plus grande partie de notre Continent, on entrevoit des traces d'une ancienne Langue dominante, qui s'est, pour ainsi dire, perpétuée par diverses expressions. Sans s'arrêter au mot de *Sac* qui est si rebattu, il en donne pour preuve le vieux mot Celtique *MAR* ou *MARE*, un *Cheval*; & qui non seulement subsiste encore dans le mot *Marechal*, commun à tant de Langues, mais qui n'est pas inconnu aux Tartares mêmes, qui ont conquis la Chine. Tel est encore le terme *KAN*, *Roi*, *Prince*, dérivé de *Kan*, *Komin*, qui dans les Langues Teutoniques signifie *puissance*; car ces mots *King*, *Konig*, *Chagan*, *Can*, désignent, ou ont désigné un *Roi*, un *Prince*, chez les Sarmates, les Huns, les Persans, les Turcs, les Tartares, jusqu'aux Chinois.

Cette Langue primitive a produit ensuite les autres Langues, que M. Leibnitz partage en deux classes, savoir, les Langues Japétiques, & les Lan-

Lan-

Langues Araméennes. Il appelle Langues Japétiques, ou Scythiques, celles qui se sont répandues dans les pais Septentrionaux, auxquels il rapporte toute l'Europe; & Langues Araméennes, celles dont l'usage a prévalu dans les pais Meridionaux. Parmi celles-ci la Langue Arabe, dont le Syriaque, le Chaldéen, l'Hébreu, le Punique, & l'Ethiopien, ne sont que des Dialectes, semble l'avoir emporté sur toutes les autres; pour le Persan, l'Arménien, & le Géorgien, ce sont un mélange des Langues Araméennes, & Scythiques. De l'ancienne Langue Scythique, (qui étoit celle de ces Peuples qui les premiers ont habité les bords du Pont-Euxin, & qu'Homere appelle les Cimmeriens) sont sorties les Langues des Turcs, des Sarmates ou Esclavons, des Finnois, & des Celtes. M. Leibnitz trouve de grands rapports entre les termes de l'ancienne Langue Scythique conservés par Herodote, & les Langues Celtiques, d'origine, telles que la Grecque, la Latine, & l'Allemande; ce qu'il tâche de faire voir à l'aide des Etymologies.

Il parcourt ensuite les divers Peuples,





ples, qu'il regarde comme Scythes d'extraction, & il commence par les Turcs, sous lesquels il range les Calmaques, les Mogols, les petits Tartares, & les Tartares Orientaux, estimant que les Langues de ces Nations ont beaucoup d'affinité. De-là, il passe aux Sarmates, appellés depuis Esclavons, & auxquels il rapporte les Moscovites, les Polonois, les Bohémiens, les Moraves, les Bulgares, les Dalmates, nos Esclavons d'aujourd'hui, les Avars, & les Huns, qui occupent autrefois la Hongrie. Quant aux Finnois, Tacite, qui les nomme *Finnos*, en parle comme d'une Nation sauvage & féroce, ce qui convient fort aux Lapons, ou aux Samoiedes, originellement Finnois, à ce que Schæfer a prouvé par leur Langue. Pour les Celtes originaires de Scythie, ils se font dispersés dans la plus grande partie de l'Europe, & ont peuplé successivement l'Allemagne, la Gaule, l'Italie, l'Espagne, & la Grande-Bretagne.

Remarques sur ce Morceau.

Voilà le canevas du Systeme de M. Leibnitz. Persuadé qu'on ne pouvoit bien entendre l'Histoire Ancienne, sans la connoissance de l'origine, du rapport, & du mélange des Langues  
des

des Peuples, il s'étoit beaucoup appliqué à ce pénible travail, & se promettoit d'en tirer de grands avantages pour ses divers desseins, & en particulier pour l'éclaircissement de son Histoire de Brunswick. Par l'Ecrit dont nous venons de donner le précis, & par l'Essai d'un Recueil qu'il vouloit composer sur cette matiere, Essai que M. Ecard a rendu public après sa mort (a), on peut aisément juger avec quel goût il a cultivé cette partie de la Grammaire, si sèche, & si rebutante. On ne peut qu'y reconnoître l'étendue de ses lumieres, la fertilité de son génie, & ce qui n'est pas moins admirable, l'esprit Philosophique qu'il a l'art de répandre dans un sujet, où il est si rare de le rencontrer.

Mais quelque brillantes, quelque ingénieuses que soient ses recherches, elles n'ont point encore satisfait & ne peuvent avec raison satisfaire tout le monde. D'habiles gens prétendent qu'elles roulent sur un sujet qui n'est susceptible ni d'évidence, ni d'aucun genre

(a) Sous le titre de *Collectanea Etymologica illustratio Linguarum, veteris Celticae, Germanicae, Gallicae, aliarumque inferoventia*. Hanoveræ 1717. in 8. 2 vol.

genre de démonstration. Ils estiment que vouloir remonter à l'origine des Peuples par les monumens qui nous restent de leurs Langues, c'est vouloir courir les mers sans boussole; que s'appuyer sur l'Analogie & l'Étymologie des mots, c'est bâtir sur un fonds qui appartient avec un droit égal, à qui-conque veut s'en faire; c'est croire que le caprice & le hazard qui forment les mots, suivent une méthode & de l'ordre dans leur arrangement; c'est chercher des points fixes, dans ce qu'il y a de plus variable au monde.

Pour nous, disons la chose en termes moins sévères. Les Révolutions des Empires, des Royaumes, & des Pais, les migrations des Peuples, les Colonies, la conquête de Constantinople par les Francs, l'inondation des Barbares, toutes ces vicissitudes, qui ont eu cours depuis tant de siècles, ont fait de si grands changemens dans les Langues, les ont mêlées, obscurcies, corrompues, défigurées tant de fois dans la séparation des termes qui devoient être joints, dans la liaison de ceux qui devoient être séparés, qu'il ne semble gueres possible d'en

d'en pouvoir rien débrouiller avec évidence pour l'origine des Peuples; du moins les sentimens opposés des Savans, qui ont travaillé sur cette matiere (a), montrent assez le peu de certitude qui s'y rencontre.

M. Leibnitz étoit plus capable que personne d'y porter de la lumiere; la méthode qu'il a suivie, & les ouvertures qu'il a données, en sont des preuves convaincantes: mais si ce grand homme n'a pas marché d'un pas sûr, dans un pais aussi vaste qu'il est peu connu, il n'y a gueres d'apparence qu'il se présente de long-tems un guide plus capable de nous y conduire.

Dans l'Essai sur l'Origine des Peuples, dont je viens de rendre compte, M. Exposition détaillée du

(a) Je ne décide entre aucun d'eux, il me suffit seulement de remarquer ici que M. Leibnitz ne s'accorde ni avec le P. Pezron & M. l'Abbé De la Charmoye sur les Origines Celtiques, ni avec André Acoluthus sur la Langue Coste, ni avec M. Ludolf sur l'Éthiopique, ni avec M. De la Croze sur l'Arménien, ni avec Rudbeck sur le Suédois, ni avec Okokochi sur le Hongrois, &c. ce qui est également vrai par rapport aux autres Langues; sur quoi je n'aurois pas de peine à augmenter ma Note de nouveaux exemples, s'il étoit nécessaire.



sentiment  
de M.  
Leibnitz  
sur l'Or-  
gine des  
Francois.

M. Leibnitz y traite en passant du país natal des François, ou du lieu de leur plus ancienne habitation, qu'il soutient être le rivage de la Mer Baltique; sentiment qu'il appuya dans la suite, par une Dissertation également savante & curieuse (a). Ce sujet valoit sans doute la peine d'être examiné par un Critique de son ordre. Il étoit naturel à un génie de sa trempe, de rechercher la premiere demeure d'un ancien peuple, qui depuis tant de siècles, continue de tenir un rang si considerable dans le Monde. Car de tous les Etats, il n'en est point que je sache, qui ait duré plus de tems, qu'il y en a que la Monarchie Françoisé subsiste. Souvent ébranlée, jamais détruite, quelques secousses qu'elle ait essuyées, soit par les guerres intestines, soit par les guerres étrangères, on l'a toujours vue se relever, se soutenir, s'accroître, s'agrandir à vue d'œil sous les Bourbons, & se rendre enfin formidable à toute l'Europe sous le regne de Louis XIV.

Ce-

(a) G. G. Leibnitzii *Disquisitio de Origine Francorum*. Hanoveræ 1715. in 8. Voyez le Catalogue des Ouvrages de M. Leibnitz.

Cependant l'origine du Peuple qui l'a formée, est couverte de ténèbres & d'incertitudes. Les anciens Historiens en ont tout-à-fait négligé la recherche, & les modernes qui s'y sont appliqués avec tant de soin, se sont trouvés trop éloignés de la source. Les premiers, plus voisins du commencement de la Monarchie, n'en ont rien dit, ou n'ont fait que rapporter des bruits vulgaires, & des opinions peu vraisemblables; les derniers seuls se sont efforcés de percer cette origine, au travers des nuages de l'Antiquité. De-là est venue cette diversité d'opinions, qui a partagé tous les Historiens, les uns faisant sortir les François du Palus Méotide, d'autres de la Pannonie aujourd'hui Hongrie, quelques-uns du fond du Nord & de l'ancienne Scandinavie, ceux-ci des Gaules, & ceux-là de la Germanie ou de l'Allemagne. Car je ne parle pas de ces Auteurs, qui croyant relever la gloire de la Nation, ont débité que les François étoient originaires de Troye; idée chimerique, & pourtant commune à plus d'un Peuple. Témoins les Auvergnats, qui au rapport

de



de Lucain (a), se disoient freres des Romains, & prétendoient être sortis de Troye aussi bien qu'eux; & témoin Galfroi de Monmouth, qui marchant sur les traces de quelques-uns de ses compatriotes, fait venir les Bretons habitans de la Grande Bretagne, d'un Brutus fils d'Alcagne petit-fils d'Enée.

On fait fort bien que la plupart de ces opinions flatteuses, qui vont chercher si loin l'antiquité de l'origine des Peuples, n'ont gueres d'autre fondement, que la Fable, la corruption des noms & des passages, des équivoques, ou des jeux de mots. C'est des mêmes sources qu'on tire assez souvent l'origine de la noblesse des grands Seigneurs, ainsi qu'a fait Paul Diacre, Lombard de Nation, qui pour plaire à son Maître, n'a pas eu honte d'écrire (a), qu'Anschise fils d'Arnulphe Evêque de Troyes, descendoit d'Anchise le Troyen.

Mais pour parler de conjectures plus ap-

(a) *Arvernique aussi Latio se fingere fratres Sanguine ab Iliaco*, Lucan. Lib. I. vers. 47.  
(a) Dans son Histoire Latine des Lombards, intitulée, Pauli Vernastredi *Historia Longobardorum Libri V.I.* Basil. 1557. in fol.

apparentes sur l'origine des François, on en peut compter deux principales, & qui sont les plus accréditées. La première est des Ecrivains qui font descendre les François des Gaules mêmes; la seconde est des Auteurs qui les font sortir d'Allemagne. Chacune de ces deux opinions a des défenseurs, & des partisans zélés. En 1631, Gabriel Trivorius, dans un Livre Latin intitulé *Observation Apologétique*, défendit l'Origine Gauloise des François, insinuée auparavant par Bodin, dans sa *Méthode pour l'Histoire*. Le P. Lacarti, suivi de plusieurs, se déclara du même avis, dans son Livre *Des Colonies Gauloises* imprimé en 1677 (a). D'un autre côté, Philippe Cluver, Jean Isaac Pontanus, Hadrien de Valois, & quelques autres, ont soutenu l'Origine Teutonique des François, sans néanmoins s'accorder sur le quartier de la Germanie dont ils veulent qu'ils soient issus.

M. Leibnitz, en embrassant ce dernier système en général, a cru pouvoir dé-

(a) *Ægid. Lacarti Societ. Jesu Historia Coloniarum a Gallis missarum*. Claromonti 1677. in 4.



déterminer le lieu de l'ancienne demeure des François. Il prétend que leur premier gîte a été entre l'Elbe & la Mer Baltique, & apparemment entre l'Eider & l'Oder, & même un peu au delà de ces rivières; ce qui, selon les noms modernes, comprend le Holstein, le Lawenbourg, le Meklebourg, & la Pomeranie au moins en partie. Il se fonde sur l'autorité du Géographe de Ravenne Auteur du septième siècle, sur celle d'Etmold le Noiret (b), Poëte François du neuvième siècle; & en joignant les passages de différens Auteurs, dont les uns disent que les Anciens ont quelquefois confondu la Mer Baltique & le Palus Méotide, les autres font venir les François du Palus Méotide.

Sans entrer dans le détail de ces preuves, que M. Leibnitz développe habilement, dans sa Dissertation sur l'Origine des François, il me suffira de remarquer, qu'il envoya d'abord cette Dissertation en manuscrit à Paris, écrivant par la même occasion à

M.

(b) Etmoldus Nigellus, en Latin.

M. Remond (a), avec qui il étoit en commerce de lettres & d'amitié, qu'il seroit ravi qu'elle fût copiée par une bonne main, & reliée proprement, pour pouvoir être donnée par M. le Baron d'Inhof (b) à M. le Marquis de Torcy, & ensuite être présentée au Roi (c), si ce Ministre le jugeoit à propos. Dans cette vue, il la mit en François, Langue dans laquelle elle n'avoit point encore paru, Payant publiée seulement en Latin quelques mois auparavant. On en donna un fort bon Extrait dans l'Article premier des Mémoires de Trevoux de l'année 1716, & on y joignit dans l'Article

*Théodicée* Tome I. G sui.

(a) Voyez cette Lettre de M. Leibnitz à M. Remond dans le *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie, la Religion Naturelle &c.* Tom. 2. pag. 206. Edit. de Lausanne 1759 in 12.

(b) Envoyé Extraordinaire du Duc de Wolfenbuttel à Paris.

(c) C'est à cette occasion qu'il fit ces quatre Vers, pour être mis au dos du Titre de la Copie qu'on présenteroit à Louis XIV.

*Exiguis egressa sociis Genus Francica tandem  
Complexa est Sceptra, Solis utramque  
Domum.*

*MAGNE Tibi, LODOIX, debet fastigia tanta,  
Et caput ex novo, Natio fata Viro.*

Le P.  
Tournemine a  
combattu l'opinion de  
M. Leibnitz, au-  
si habilement que  
poliment.

suivant, une Réponse du R. P. Tournemine, qui ne voulut pas laisser échapper une si belle occasion d'entrer en lice avec une personne du mérite de M. Leibnitz.

Cette Réponse, quoique faite de main de maître, & toute remplie d'une érudition délicate, paroit encore plus estimable par la politesse enchan-tée, qui y regne d'un bout à l'autre. Le P. Tournemine, en combattant son illustre Antagoniste, s'efforce aussi de rétablir les preuves de l'Origine Gauloise des François, & finit sa critique par une réflexion, qui peut seule justifier le jugement que nous venons de faire. „ En suivant, dit-il, „ l'opinion que je défends, nous ne „ renonçons pas tout-à-fait à l'hon- „ neur d'être compatriotes de M. „ Leibnitz. Les François, avant mê- „ me qu'ils portaient ce nom, s'éten- „ dirent le long du Rhin jusqu'à l'O- „ céan, sous les noms particuliers de „ Cattes, de Bataves, de Mattiaques, „ de Cherufques, de Teveteres, de „ Ramaves, de Chauces, de Sicam- „ bres, de Saliens, noms fameux dans „ l'Histoire Romaine; sous le nom de Che-

„ Cherufques, ils occupèrent les pais „ où sont les Duchés de Brunswick, „ de Lunebourg, & d'Hannovre.

M. Leibnitz persista néanmoins dans son premier sentiment, & quoiqu'oc-  
cupé de disputes avec les Anglois, sur des matieres qui lui étoient beaucoup plus intéressantes, il ne crut pas de-  
voir négliger de repliquer à des diffi-  
cultés, dignes, comme il s'exprime lui-même, du génie & de l'érudition de celui qui les proposoit. Il envoya sa Replique à Paris, pour être rendu au P. Tournemine, souhaitant qu'elle fût couchée dans les Mémoires de Trevoux, & desirant aussi de savoir le jugement de M. Huet, Ancien Evêque d'Avranches, & de M. l'Abbé Baluze, sur son différend avec le P. Tournemine. Cependant je ne sai par quel hazard cette Replique n'a point paru dans le Journal de Trevoux. Mais M. Jean George Eccard, en ayant une copie parmi ses papiers, l'a inserée dans son Ouvrage des Loix Saliques (a), conjointement avec la Disserta-

G 2 tion

(a) Intitulé *Leges Francorum ac Ripuariorum*. Francof. 1720. in fol.

Mais M.  
Leibnitz  
ne s'est  
pas ren-  
du aux  
raison-  
s du  
P. Tour-  
nemine.





tion de l'Origine des François, d'où les Auteurs de la Bibliothèque Germanique l'ont ensuite transmise dans leur Journal (a). Les Curieux pourroient la consulter dans l'un ou dans l'autre de ces deux Livres.

Il est difficile de prendre un parti décisif dans cette dispute.

Je n'ai garde, par les bornes que je me suis prescrites, de m'étendre davantage sur cette matière; encore moins prendrai-je parti entre M. Leibnitz & le P. Tournemine. En ce genre, comme en bien d'autres, rien de plus aisé que de détruire, rien de plus pénible que de bâtir. S'il y a quelques points difficiles à débrouiller dans l'Histoire, c'est sans contredit celui qui regarde l'Origine des Nations. Les Peuples n'étant pas plus considérables dans leurs commencemens que le font les fleuves dans leur source, doit-on s'étonner qu'on en ait si peu de connoissance, & qu'on soit obligé de recourir à tant de différentes conjectures? Pour ce qui regarde en particulier l'Origine des François, peut-on se flater avec fondement de la démêler au travers des nuages épais qui l'obscurcissent, & qui la cachent? Je la mettrois volontiers au nombre de ces choses

(a) Au Tom. VII, Ann. 1724. pag. 23.

choses toujours incertaines, qu'on n'a point encore éclaircies, & qu'on n'éclaircira peut-être jamais, tant les anciens Historiens ont été peu soigneux de s'en instruire, ou de nous l'apprendre. L'Origine du nom même de François nous est encore inconnue, du moins suivant l'opinion de très-habiles gens. Ce nom n'est ni Grec, ni Latin, & on ne sait au vrai ni à quelle occasion, ni par qui il a été donné.

Ce fut sur la fin de l'année 1710, que parut la fameuse Théodicée (a) de M. Leibnitz, qui est à proprement parler son seul Ouvrage complet, le plus important qu'il ait publié, eu égard aux matières qu'il embrasse, & celui par lequel il a fini sa carrière savante. Car ce grand homme, depuis ce tems-là jusqu'à sa mort, fut toujours distrait de ses travaux Littéraires, par des voyages imprévus, par le dessein qu'il forma de s'établir à Vienne, & d'y fonder une Académie, & par des disputes qu'il eut à soutenir avec

G 3 les

(a) *Essais de Théodicée, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme, & l'origine du mal* Amst. 1710 in 12. 2. Vol. I. Edition, qui a été suivie de plusieurs autres. Cet Ouvrage a aussi été traduit en Latin & en Allemand.



les Savans d'Angleterre, sur divers points de Religion Naturelle, de Métaphysique, & de Mathématiques.

Beautés  
de cet  
Ouvrage.

Tous les genres de beauté semblent être rassemblés dans les *Essais de la Théodicée*; sujet intéressant, science vaste, netteté de stile, digressions instructives, hypothèses ingénieuses, idées sublimes. Ce jugement que j'en porte, je puis le justifier par une autorité recevable en tout pays, c'est celle de M. de Fontenelle. „ La seule  
„ Théodicée (dit-il) suffit pour re-  
„ présenter M. Leibnitz; une lecture  
„ immense, des anecdotes curieuses  
„ sur les Livres ou sur les personnes,  
„ beaucoup d'équité & même de fa-  
„ veur pour tous les Auteurs qu'il  
„ cite, fût-ce en les combattant; des  
„ vûes sublimes & lumineuses, des  
„ raisonnemens au fond desquels on  
„ sent toujours l'esprit Géométrique,  
„ un stile où la force domine, & où  
„ cependant sont admis les agrémens  
„ d'une imagination heureuse.

M. Pfaff  
& M. Le  
Clerc  
l'ont re-  
gardé  
comme

Personne n'ignore que M. Leibnitz entreprit ce Livre, dans le dessein de refuter les principales objections de M. Bayle, proposées avec tant d'art dans son Dictionnaire, sur la Bonté de Dieu,

Dieu, la Liberté de l'Homme, & l'origine du Bien & du Mal. Cependant d'habiles gens, & en particulier M. Pfaff, Professeur en Théologie dans l'Université de Tubingue, & M. Jean Le Clerc, si connu dans la République des Lettres, se sont persuadés que M. Leibnitz étoit véritablement dans les sentimens de M. Bayle, quoiqu'il ait voulu paroître l'attaquer dans sa *Théodicée* (a).

Je déferé beaucoup aux lumières de ces deux Savans, mais je dois encore davantage à l'examen de la vérité, ils n'approuveroient pas eux-mêmes qu'on les exemptât de cette loi commune, qu'on se rendit à leur nom, plutôt qu'aux preuves évidentes qu'on croit avoir pour se ranger d'un avis contraire. Ces preuves qui me frappent, sont toutes simples, & toutes naturelles. M. Leibnitz n'a donné aucune marque dans ses autres Ecrits, qu'il étoit dans les idées de M. Bayle; ici il n'a eu aucun intérêt à déguiser

G 4 les

(a) C'est ce que M. Pfaff déclare dans son Livre intitulé *Dissertationes Antithalanae*, Tubingæ 1720 in 4. *Dissertat.* III pag. 9. & M. Le Clerc dans la *Bibliothèque Ancienne & Moderne*, Tom. 15. part. 1. pag. 179.



les sentimens, ni aucune nécessité de publier sa Théodicée; il lui étoit facile de se tirer honnêtement des sollicitations polies que lui faisoit la Reine de Prusse, de donner cet Ouvrage au public. Cette Princeesse, qui l'avoit en partie engagé à ce travail, étoit déjà morte avant qu'il fût sous presse: en gardant le silence, il ne trahissoit ni sa conscience, ni la vérité: il ne jouoit point alors un personnage aussi indigne d'un galant-homme, qu'opposé à cette, bonne foi, qui est répandue dans ses autres productions, & qui regne véritablement dans celle-ci. Qu'on lise son Livre sans prévention d'un bout à l'autre, on n'y rencontrera pas la moindre trace d'un homme, qui cherche à se contrefaire; tout y sent, tout y respire la candeur & l'ingénuité. Je n'en veux pour témoignage qu'un seul endroit de la Préface, qu'on me permettra de copier tout entier, quoiqu'un peu long; il servira tout à la fois à plusieurs fins, à justifier M. Leibnitz, à nous apprendre combien il a médité son Systême, & quels sont les motifs qui l'ont engagé à le mettre au jour. Voici l'endroit dont je veux parler.

22 Or

23 Or comme un des plus habiles  
24 hommes de notre tems, dont l'élo-  
25 quence étoit aussi grande que la pé-  
26 nétration, & qui a donné de grandes  
27 preuves d'une érudition très-vaste,  
28 s'étoit attaché par je ne sai quel  
29 penchant à relever merveilleuse-  
30 ment toutes les difficultés sur cette  
31 matiere que nous venons de tou-  
32 cher en gros, on a trouvé un beau  
33 champ pour s'exercer, en entrant  
34 avec lui dans le détail. On recon-  
35 noit que M. Bayle (car il est aisé  
36 de voir que c'est de lui qu'on parle)  
37 a de son côté tous les avantages,  
38 hormis celui du fond de la chose;  
39 mais on espere que la vérité (qu'il  
40 reconnoit lui-même se trouver de  
41 notre côté) l'emportera toute nue  
42 sur tous les ornemens de l'éloquen-  
43 ce & de l'erudition, pourvu qu'on  
44 la développe comme il faut; & on  
45 espere d'y réussir d'autant plus, que  
46 c'est la cause de Dieu qu'on plaide,  
47 & qu'une des maximes que nous  
48 soutenons ici, porte, que l'assistan-  
49 ce de Dieu ne manquera pas à ceux  
50 qui ne manquent point de bonne  
51 volonté. L'Auteur de ce Discours

G 5

22 croit



„ croit en avoir donné des preuves ici ;  
 „ par l'application qu'il a apportée  
 „ à cette matière ; il l'a méditée dès  
 „ sa jeunesse, il a conféré là-dessus  
 „ avec quelques-uns des premiers hom-  
 „ mes du tems, & il s'est instruit en-  
 „ core par la lecture des bons Au-  
 „ teurs. Et le succès, que Dieu lui a  
 „ donné (au sentiment de plusieurs ju-  
 „ ges competens) dans quelques au-  
 „ tres méditations profondes, & dont  
 „ il y en a qui ont beaucoup d'in-  
 „ fluence sur cette matière, lui don-  
 „ ne peut-être quelque droit de se  
 „ flatter de l'attention des Lecteurs  
 „ qui aiment la vérité, & qui sont pro-  
 „ pres à la chercher.

„ Il a encore eu des raisons parti-  
 „ culières, qui l'ont invité à mettre  
 „ la main à la plume sur ce sujet. Des  
 „ entretiens qu'il a eu là-dessus avec  
 „ des personnes de Lettres, & de  
 „ Cour, en Allemagne & en France,  
 „ & surtout avec une Princesse des  
 „ plus grandes & des plus accomplies,  
 „ l'y ont déterminé plus d'une fois.  
 „ Il avoit eu l'honneur de dire ses  
 „ sentimens à cette Princesse sur plu-  
 „ sieurs endroits du Dictionnaire mer-  
 „ veilleux

„ veilleux de M. Bayle, où la Reli-  
 „ gion & la Raïson paroissent combat-  
 „ tantes, & où M. Bayle veut faire  
 „ taire la Raïson, après l'avoir fait  
 „ trop parler ; ce qu'il appelle le  
 „ triomphe de la Foi.

„ L'Auteur fit connoître dès-lors  
 „ qu'il étoit d'un autre sentiment,  
 „ mais qu'il ne laissoit pas d'être bien  
 „ aise qu'un si beau génie eût donné  
 „ occasion d'approfondir ces matières  
 „ aussi importantes que difficiles.  
 „ Il avoua de les avoir examinées aussi  
 „ depuis fort long-tems, & qu'il avoit  
 „ délibéré quelquefois de publier sur  
 „ ce sujet des Pensées, dont le but  
 „ principal devoit être la connoissan-  
 „ ce de Dieu, telle qu'il la faut pour  
 „ exciter la piété, & pour nourrir la  
 „ vertu. Cette Princesse l'exhorta fort  
 „ d'exécuter son ancien dessein, quel-  
 „ ques amis s'y joignirent, & il étoit  
 „ d'autant plus tenté de faire ce qu'ils  
 „ demandoient, qu'il avoit sujet d'es-  
 „ pérer, que dans la suite de l'exa-  
 „ men, les lumières de M. Bayle l'ai-  
 „ deroient beaucoup à mettre la ma-  
 „ tière dans le jour qu'elle pourroit  
 „ recevoir par leurs soins. Mais plu-



„ fleurs empêchemens vinrent à la tra-  
 „ versé, & la mort de l'incomparable  
 „ Reine ne fut pas le moindre. Il ar-  
 „ riva cependant que M. Bayle fut atta-  
 „ qué par d'excellens hommes, qui  
 „ se mirent à examiner le même su-  
 „ jet; il leur répondit amplement, &  
 „ toujours ingénieusement. On fut at-  
 „ tentif à leur dispute, & sur le point  
 „ même d'y être mêlé.  
 „ La maniere dont M. Leibnitz s'est  
 „ exprimé au sujet de la Théodicée,  
 „ tant de vive voix, que dans ses Let-  
 „ tres écrites à divers Savans, non seu-  
 „ lement après l'impression de ce Livre  
 „ mais aussi avant qu'il fût sous presse,  
 „ ne dément en rien le morceau de la  
 „ Préface que je viens de transcrire.  
 „ Comme la feue Reine de Prusse,  
 „ qui se plaisoit à la lecture des Ou-  
 „ vrages de M. Bayle” (écrit-il à l'Il-  
 „ lustre Abbé Bignon dans une Lettre  
 „ datée d'Hannover du 1 Mars 1708,  
 „ dont la copie m'est tombée par hazard  
 „ entre les mains) m'avoit souvent en-  
 „ gagé à lui dire mon sentiment de  
 „ bouche & par écrit sur les difficul-  
 „ tés qu'il avance, & que je ne trou-  
 „ ve pas des plus insurmontables, ont  
 „ me

„ me sollicite de mettre tous ces Ecrits  
 „ ensemble, & de leur donner une  
 „ connexion &c.

M. Bourguet, savant Naturaliste,  
 très versé en plusieurs genres de Scien-  
 ces, & fort au dessus de l'emploi de  
 Professeur en Philosophie à Neuschâ-  
 tel, dont le Roi de Prusse l'a gratifié  
 dernièrement, m'a appris par un détail  
 de quelques particularités dont il a eu  
 la bonté de me faire part touchant M.  
 Leibnitz, qu'il a aussi reçu diverses  
 Lettres de ce grand homme, dans les-  
 quelles il lui marque, que sa Théodi-  
 cée & son Systême étoient des objets  
 qu'il regardoit comme des choses très-  
 sérieuses, & de la dernière conséquence.

Si donc il se rencontre çà & là dans  
 ses Ecrits des termes qui pourroient pa-  
 roître équivoques, on doit les enten-  
 dre favorablement, & d'une maniere  
 qui réponde à ses intentions. Ainsi,  
 quand il mande à M. Remond “ qu'il  
 „ a pris soin dans sa Théodicée de  
 „ tout diriger à l'édification (a)”, il  
 veut dire qu'il s'est attaché davantage  
 à ce qui regarde l'utilité & l'instruc-  
 tion

(a) Lettre à M Remond, dans le *Recueil*  
*de diverses Pièces &c.* Tom. 2. pag. 132.



tion des Lecteurs, qu'à l'examen de divers points subtils & curieux qui se présentent en son chemin. Ce n'est pas-là un Commentaire que je fais, ce n'est pas moi qui lui prête cette glose; c'est lui-même qui me la fournit, en expliquant sa pensée dans la Préface de son Livre, où voici comme il s'exprime, "Enfin, j'ai tâché de tout rapporter à l'édification, & si j'ai donné quelque chose à la curiosité, c'est que j'ai cru qu'il falloit égayer une matière dont le sérieux peut rebuter."

Il est assez apparent que quand M. Pfaff s'est persuadé que la Théodicée étoit un pur jeu d'esprit, il a interprété à la rigueur, avec trop de facilité, quelques Lettres ironiques que M. Leibnitz lui avoit écrites à ce sujet. Pour M. Le Clerc, il étoit à souhaiter, par le cas qu'on fait de son suffrage, qu'en adoptant les idées de M. Pfaff dans cette occasion, il ne se fût point dispensé d'alléguer les raisons sur lesquelles il se fondoit. Elles auroient servi ces raisons, ou à récuser le jugement qu'on vient de porter, ou à se confirmer davantage dans l'opinion qu'on a  
dé.

dépendue. Je ne sai si les louanges que M. Leibnitz donne à Bayle dans son Ouvrage, n'ont pas beaucoup prévenu ces deux grands Théologiens contre lui. Mais enfin ces louanges sont-elles injustes? Est-on coupable pour être modéré? Auroit-il dû traiter M. Bayle avec mépris, & le regarder comme un demi-Savant d'une pénétration ordinaire? Trop habile pour le penser, & trop sincère pour l'écrire, il connoissoit aussi bien que personne la subtilité du génie, & l'étendue des lumières de l'Auteur du Dictionnaire Critique; mais il croyoit que cet Auteur, ayant tourné tout son esprit à renforcer les objections, il ne lui étoit pas resté assez d'attention pour ce qui sert à les résoudre.

Ce seroit à présent le lieu de faire quelques remarques sur la Théodicée; & quel plus beau champ pourroit s'offrir? Mais outre que ce Livre est connu de toute l'Europe, & que le Libraire qui en a le Privilège dans ces Provinces, en donne aujourd'hui une nouvelle édition à laquelle il a jugé à propos de joindre cette ébauche; pour en parler d'une manière convenable, il  
Eus.





faudroit entrer dans une discussion des plus étendues, puisque les matieres si interessantes, si délicates, de l'Origine du Bien & du Mal, de la conformité de la Foi avec la Raïson, de la Liberté, de l'Union de l'Âme & du Corps, font l'objet de cet Ouvrage.

D'illustres Savans ont attaqué divers principes de la Théodicee.

Personne n'ignore, pour peu qu'il soit encore au fait de ce qui s'est passé dans la République des Lettres, que des Savans illustres, tels que M. l'Abbé Faucher, le R. P. Lami Bénédictin, M. Bayle, M. Samuel Clarke, M. Nicolas Hartzoeker, M. George Ernest Stahl, &c. ont combattu fortement divers Principes que M. Leibnitz établit dans la Théodicee. Si l'on juge, & ce ne sera pas sans raison, que ces Principes succombent aux objections de quelques-uns de ces habiles gens, il n'est pas moins vrai que quelques autres d'entre eux ne les ont pas assez entendus, ou se sont trop pressés de les critiquer.

M. Stahl (a) me pardonnera, si je le mets du nombre de ces derniers. Ce célèbre Médecin ayant publié en 1708 son Systême touchant le Corps organique de l'Homme uni à l'Âme, dans un

(a) Mort en 1734.

gros Livre intitulé *Théorie de Médecine* (a) sur lequel M. Leibnitz fit quelques remarques, il y repliqua en 1720, par un second Ouvrage Latin, qui parut sous ce titre, ( si je sai bien le traduire, ) *Occupations de mon loisir* (b) Mais il est clair par tout ce qu'a répondu ce fameux Médecin. que trop plein de ses propres idées, il n'a pas saisi la justesse des difficultés que lui avoit faites le Philosophe. Occupé d'une profession où l'on est moins à soi qu'au public, il n'a pas sans doute eu le loisir de donner à ces fortes de matieres toute l'attention qu'elles méritent, & qu'il est capable d'y apporter.

Au reste, quoique M. Leibnitz ait eu de grands adversaires, il a aussi trouvé des défenseurs & des partisans zélés; il me suffira de nommer M. Wolff, M. Herman, M. Bulfinger, M. Thummig, M. Hanschius, &c. dont on peut consulter les Ouvrages, qu'on indique ici

(a) *Theoria Medica vera Physiologiae et Pathologiae sistens*, Halle 1708. in 4.

(b) *Negotium Otiosum seu Exercitia adversus positiones aliquas fundamentales Theoriae verae Medicae, a Viro quodam Celebrissimo intertata, sed adversis arantii converfit extracta*, Halle 1723. in 4.

M. Leibnitz a aussi trouvé plusieurs défenseurs.

ici (a) en faveur des personnes qui seroient curieuses d'entrer dans ces sortes d'examens.

On peut regarder la Théodicée comme son dernier Ouvrage.

L'on peut dire que c'est par la Théodicée que M. Leibnitz a fini sa carrière d'Auteur, qu'il avoit couru d'une façon si brillante. Cet habile homme, depuis ce tems-là jusqu'à sa mort, fut toujours traversé dans l'exécution de ses travaux Littéraires par des voyages imprévus, par un commerce de Lettres plus fréquent, & enfin par des disputes qu'il eut à soutenir contre Mrs. Clarke, Keill, Newton, sur divers points de Métaphysique, & principalement sur la découverte du Calcul Differential. Ces différentes occupations remplirent les dernières années de

(a) Christ. Wolffii *Meditationes Metaphysicae*. Halæ 1720. in 4. *Ejusdem Viri Opus de Differentia rerum rerum*. Halæ 1721 in 4. Georg. Bern. Bullingeri, *De Harmonia Animi & Corporis*. Francof. 1723 in 12. *Ejusdem, De origine & permissione Malis*, Francof. 1724. in 8.

Ludov. Phil. Thummigii *Annotationes ad eorum Objectiones Sani. Clarckii*, 1722. in 8. *Ejusdem Institutiones Philosophicæ*, Francof. 1726 in 8.

Mich. Corcl. Hanschii, *G. G. Leibnitii Mathematica Principia more Geometrico demonstrata*. Francof. 1728. in 4.

de sa vie, qui furent chargées de tous les lauriers que peut ambitionner un Homme de Lettres.

L'on fait que le Czar Pierre I, ce Prince qu'on peut appeller Créateur d'une Nation nouvelle, vint en 1711 à Torgaw, Ville de l'Electorat de Saxe, pour y conclurre le mariage du Prince Alexis son fils aîné avec la Princesse de Wolfenbuttel (a). Ce fut là qu'il vit M. Leibnitz, & qu'il s'entretint avec lui, non seulement sur les Arts & les Sciences qu'il vouloit faire fleurir dans ses Etats, mais aussi sur les Loix qu'il pourroit y établir. Son attente ne fut pas déçue, le Savant étoit tel que la renommée l'avoit annoncé; il fournit au Monarque les ouvertures les plus propres pour l'exécution de ses vastes desseins.

L'honneur d'être consulté par un Prince Etranger de ce rang, le fit sentir que ce Prince y ajouta, avec le titre de Conseiller Privé de Justice, qu'accompagnoit une pension annuelle de mille Roubles, sans doute des preuves d'estime & de distinction trop éclatantes, pour que M. Leibnitz n'y fut pas extrêmement sensible; mais le

doux

(a) Charlotte Christine Sophie.

En 1711 le Czar le consulta sur divers articles,



doux plaisir, mais la flatteuse esperance qu'il conçut, de devenir pour ainsi dire le Législateur d'un Peuple jusqu'alors sans police & barbare, ont quelque chose de plus vil & de plus piquant pour une ame éprise d'une noble & solide gloire. Oui, ce que les Athéniens doivent à Solon, les Lacédémoniens à Lycurgue, les Carthaginois à Choronidas, les Crotoniates à Pythagore, M. Leibnitz se flattoit que les Moscovites lui en seroient un jour redevables.

En 1712  
M. Leib-  
nitz  
achete la  
Biblio-  
theque  
de Gu-  
dius.

Comblé de joye, il repartit pour Hannover, & en passant dans le Duché d'Holstein, il procura à la belle Bibliothèque du Duc de Wolfenbuttel, l'acquisition de tous les Manuscrits & autres raretés Literaires du Cabinet de Marquard Gudius, Homme de Lettres plus fameux par la possession de ces Trésors que la fortune avoit fait tomber entre ses mains, que par aucune autre particularité de sa vie.

Peu de tems après son arrivée à Hannover, c'est-à-dire au commencement de 1713, le Roi de Prusse mourut. Les inclinations de son Successeur ouvertement déclarées pour la profession des armes, les dépenses où l'engageoit le choix & l'augmentation de  
ses

ses Troupes, pronostiquoient assez la chute de l'Académie de Berlin. M. Leibnitz, qui prévint le coup, tâcha de fournir aux Sciences un nouvel asyle. Favorisé de la protection du Prince Eugene, il tourna ses vues du côté de la Cour Imperiale, & fit un voyage à Vienne, pour solliciter l'Empereur d'ériger une Académie de Sciences dans cette Ville, le lieu de sa résidence, la Capitale de l'Autriche, & qui est presque devenue la Capitale de l'Empire. Cependant ce projet ne réussit pas. soit que la Peste qui ravageoit la Silesie, la Bohême, & d'autres endroits de l'Allemagne, en ait été la cause; soit aussi que la guerre où l'Empereur se trouvoit engagé contre la France, l'ait empêché de fonder un établissement, qui n'est pour l'ordinaire que le fruit de la paix & de la tranquillité. Mais M. Leibnitz eut toujours la gloire d'avoir fait agréer son projet, & de recevoir comme un témoignage de la bienveillance de l'Empereur, une pension de deux mille florins, avec des offres beaucoup plus avantageuses, s'il vouloit demeurer à sa Cour. J'ai oublié de dire, qu'en

En 1713  
il vient à  
Vienne  
solliciter  
l'Empereur  
d'y  
ériger  
une Aca-  
démie de  
Sciences.

Son Pro-  
jet man-  
que.

1711,



1711, il avoit été déjà honoré du titre de Conseiller Aulique.

Les jours qu'on passe heureusement s'écoulent bien vite. M. Leibnitz étoit encore à Vienne en 1714, année que mourut la Reine Anne, à laquelle succéda l'Electeur d'Hannover, qui (pour me servir des termes de M. de Fontenelle, habile à répandre des fleurs sur tout ce qu'il écrit) réunissoit sous sa domination, un Electorat, les trois Royaumes de la Grande Bretagne, M. Leibnitz, & M. Newton. Comme la premiere démarche des Chambres fut d'inviter l'Electeur de venir au plutôt en Angleterre, M. Leibnitz ne le trouva plus dans Hannover, quand il y arriva pour le complimenter. En attendant son retour, il saisit l'occasion qui se présenta de lui marquer son zèle par des réponses (a) à quelques Libelles des Factieux d'Angleterre. Heureusement, l'absence du Prince ne fut pas longue: impatient de revoir Hannover qu'il n'avoit quitté que des yeux, il s'y rendit en 1715, & M. Leibnitz eut enfin la satisfaction de le saluer Roi.

De-

(a) Elles sont indiquées dans le Catalogue de ses Ouvrages.

En 1714  
il retourne à  
Hannover.

Où en  
1715 il  
salue l'Electeur  
devenu  
Roi  
d'Angleterre.

Depuis ce tems-là, sa santé baissa toujours. Il étoit sujet à la Goute, dont les attaques devenoient chaque année plus fréquentes, & qu'il traitoit à sa maniere, ou seulement selon les conseils de quelques amis étrangers en Medecine. Ce n'est pas l'unique Savant, à qui pareille conduite ait été funeste. On peut se rappeler l'exemple de M. Renau, grand homme de guerre, & Géometre tout ensemble, connu des uns par sa valeur, & des autres par sa Théorie de la Manoeuvre des Vaisseaux. Etant attaqué d'une Retention d'urine suivie d'un gonflement de ventre, il fit avec la dernière confiance un remede qu'il tenoit de son intime ami le P. Mallebranche; c'étoit d'avaler une bonne quantité d'eau de riviere assez chaude, par où il augmenta son mal, & abrégéa ses jours. On croit aussi qu'une tisane que prit M. Leibnitz dans la force d'un accès de Goute, par les avis d'un Jésuite d'Ingolstadt, & qui ne passa point, servit à avancer sa mort. Du moins les douleurs néphrétiques occasionnées selon les apparences par ce remede, jointes aux douleurs de la Goute re-

Depuis ce tems-là sa santé baissa toujours.  
Il meurt en 1716.



montée aux épaules, lui causerent des convulsions si violentes, qu'il y succomba dans l'espace d'une heure. Il mourut à Hannover le 14 Novembre N. S. de l'année 1716, âgé de soixante & dix ans, quatre mois, & onze jours.

Récapitulation de ses talents.

Ce grand Homme ne montra dès sa jeunesse aucune inclination dominante pour une sorte d'étude plutôt que pour une autre, il se porta à toutes avec la même passion. M. de Fontenelle dit là-dessus, que Leibnitz „ semblable „ en quelque façon aux Anciens qui „ avoient l'adresse de mener jusqu'à „ huit chevaux de front, mena de „ front toutes les Sciences ". Nous avons marqué jusqu'ici par ordre chronologique les Evenemens de sa vie, le Caractere de ses Maîtres, ses Voyages, ses Etudes, & ses Productions. Leur nombre étonne, autant que la rapidité de leur naissance surprend. Quelquefois chaque année en voyoit naître plusieurs, & en des genres si différens, qu'il falloit la souplesse de son esprit, pour prendre tant de figures. Ce mélange presque perpétuel, qui ne produisoit aucune confusion dans ses idées, nous a coûté beaucoup de pei-

112

né à suivre, & quelque fidele que soit la mémoire du Lecteur, il lui doit être très-difficile de se rappeler tous les Ouvrages, par lesquels ce Savant s'est fait regarder pour un homme profondément versé dans la Théologie, dans le Droit, dans l'Histoire, dans la Politique, dans la Philosophie, dans les Mathématiques. Il est donc nécessaire de rassembler ses talens sous leur point de vue particulier, en les distribuant pour ainsi dire par classes. Cette seconde maniere d'envisager M. Leibnitz nous va conduire à plusieurs autres particularités qui le concernent, & dont il n'étoit pas aisé de parler plutôt, sans interrompre le fil de cette Histoire par de trop fréquentes digressions.

Premierement, on peut avancer qu'il étoit un habile Théologien, & Théologien dans le sens étroit. Il entendoit les différentes parties de cette Science, & avoit beaucoup lu les Pères, les Scholastiques, & les Commentateurs distingués de l'Ecriture. Il montra son habileté dans ces matieres, par une Réfutation d'un Ecrit de Wissovavius contre la Trinité, par ses Lettres

Théodécie Tome I. H tres

habile  
Théolo-  
gien.



tres sur la Tolerance des Religions contre M. Pelisson, mais surtout par son bel Ouvrage de la Théodicée.

Jurifcon-  
sulte.

Comme il étoit né dans le sein de la Jurisprudence, il y tourna ses premières études, il y employa la vigueur naissante de son esprit, & s'y distingua de bonne heure par sa Méthode d'apprendre & d'enseigner la Jurisprudence, & par son Projet pour reformer le Corps du Droit. A quoi l'on peut ajouter la Préface de son Code Diplomatique, où il établit les principes du Droit Naturel & du Droit des Gens.

Histo-  
rien.

Il étoit très-versé dans l'Histoire, & particulièrement dans celle de son País. Les deux Volumes du Code Diplomatique renferment à la fois une Théorie générale d'Histoire, de Politique, & de Jurisprudence. Son Recueil des Ecrivains servans à illustrer l'Histoire de Brunswick, qui n'est que l'avant-coureur de l'Histoire même, que sa mort nous a ravie, ne contient ni des monumens, ni des réflexions moins instructives. Il conserva toujours du goût pour cette Science, & persuadé qu'elle veut devoir son mérite à la vérité des faits, il fouilla partout pour recuil-

cueillir des Mémoires sars, dont il forma le tissu de ses deux Ouvrages.

Au reste, l'on n'ignore pas qu'il embrassa deux sentimens singuliers sur l'Histoire du moyen Age, qui souffrent tous les deux de solides difficultés. Car d'un côté, il transporte l'ignorance & la barbarie du Dixieme siecle, au Treizieme & au Quatorzieme, en en déchargeant le Dixieme & le Onzieme, qui en sont ordinairement & démonstrativement les plus accusés. De l'autre, il prétend que les Commandans de plusieurs grandes Provinces de l'Empire de Charlemagne étoient autrefois des Princes Héréditaires, & non de simples Gouverneurs; & par là, suivant la réflexion du Secrétaire de l'Académie Royale, M. Leibnitz plonge encore davantage la Noblesse des plus grandes Maisons de l'Europe dans cet abîme du passé, dont l'obscurité leur est si précieuse.

La Politique a trop de rapport à la Politique, Jurisprudence, & à l'Histoire, pour qu'elle ne se rencontrât pas dans un esprit presque universel. M. Leibnitz connoissoit bien les differens interets des Princes, & les ressorts qui remuent





les grands événemens. Son Livre des Démonstrations Politiques pour l'Élection d'un Roi de Pologne, qu'il composa à l'âge de vingt-deux ans, fut son premier coup d'essai, mais un coup d'essai qui lui fit beaucoup d'honneur. Il donna ensuite de nouvelles preuves de ses talents, par son Traité du Droit d'Ambassade & de Souveraineté des Princes de l'Empire, Ouvrage qu'il exécuta d'une manière fine & délicate. Mais on lui reproche avec raison, de s'y être montré partisan trop zélé de la Cour Impériale, en soutenant que tous les États Chrétiens, du moins ceux d'Occident, ne forment qu'un Corps Politique, dont l'Empereur est le Chef Temporel, comme le Pape en est le Chef Spirituel.

Philosophie.

Il faut encore convenir, qu'une des Sciences que M. Leibnitz cultiva davantage, fut la Philosophie, cette noble Science qui forme le jugement, qui perfectionne la raison, & qui la guide dans la recherche de la vérité. Hierocles l'estimoit tant, qu'il la nommoit la purification de la vie humaine; du moins est-elle la base de toutes les Sciences spéculatives. M. Leibnitz s'y at-

attacha dès sa jeunesse, & choisit pour che à la l'objet constant de ses lectures Philosophiques, celle des Oeuvres de Platon, d'Aristote, & de Descartes.

Platon Disciple de Socrate, mais Disciple qui fit toujours honneur à son Maître de tout ce qu'il savoit, reçut une éducation conforme à son illustre naissance, & joignit au plus beau naturel du monde, une immense capacité. C'étoit un homme d'un génie des plus élevés; d'un esprit gai, brillant, délicat, poli, & perfectionné par les voyages; d'une imagination vive, fertile en inventions, en expressions, en figures; donnant mille tours différens, mille couleurs nouvelles, & toutes agréables, à chaque chose, un des plus beaux parleurs de l'Antiquité; toujours fleuri, mais pas toujours également solide.

Aristote n'a eu ni la naissance, ni l'éducation de Platon son Maître; mais il répara ces deux avantages qui ne dépendoient pas de lui, par un génie si heureux, une si grande ardeur pour l'étude, tant de bon-sens & de pénétration, qu'il devint l'ame de l'École où il étoit, & se fraya des routes incon-

che à la lecture de Platon, d'Aristote & de Descartes. Caractère de Platon.

Caractère d'Aristote.



nues, pour établir une nouvelle Doctrine. Après quinze ans d'application, il embrassa des sentimens différens de ceux de son Maître, sans néanmoins blesser ni le respect, ni la reconnaissance qu'il lui devoit. Son temperament porté à la contemplation, sa méthode de soumettre ses pensées à la févérité du raisonnement, lui fit approfondir les matieres les plus épineuses, & les disposer dans un grand ordre, quand il les avoit une fois approfondies. Avec ces talens, il osa tenter le premier, de rassembler toutes les parties de la Philosophie, pour en former un Systéme complet. Ses raisonnemens sont subtils, mais embarassés; sa diction unie, mais seche, & d'ailleurs remplie de tant de termes obscurs, que le sens en est souvent impénétrable.

Caractere  
de Descartes.

Descartes né en France, & mort en Suede, est un des plus beaux génies, qui ait paru dans le siecle passé qui en a tant produit; Homme d'un esprit fertile, & d'une profonde méditation. Son Systéme, tout mêlé qu'il est d'ancien & de moderne, est bien arrangé, bien lié, & bien imaginé suivant ses principes; mais ayant tout voulu rédui-

re

re à des Hypotheses, il a plus pensé à faire paroître son esprit, qu'à consulter la Nature, & il s'est laissé entrainer à des erreurs agréables, sans prendre ses sûretés par l'expérience.

Voilà quel me paroît être le caractère des trois Philosophes, que M. Leibnitz a tant étudié. Il est important de les bien connoître, puisqu'on trouve entre eux & lui, une si grande conformité de principes & de génie. C'est chez eux, qu'il a puisé des Projets vastes sur les Arts & les Sciences, & je pense aussi trop de goût pour les Systémes; écueil dangereux, où il a échoué, & dont il faut se délier d'autant plus, qu'il offre un spectacle pompeux à l'esprit humain, qui se plaît à rassembler sous ses yeux une grande étendue, & s'expose par cet appas à ne rien voir que confusion.

On reconnoît dans les Ouvrages de M. Leibnitz, bien des vues & des idées de Platon; témoin ses Monades, & son Systéme de l'Harmonie Préétablie. La lecture d'Aristote n'eut pas moins d'influence sur sa maniere de penser & d'écrire. Cette lecture lui a beaucoup servi dans les matieres qui demandent

II 4 de

Il est important de bien connoître ces trois Philosophes.



de la méthode, de la subtilité, & de la précision; mais elle a répandu, par une suite nécessaire, de la sécheresse & de l'obscurité dans ses productions, lors même qu'il croyoit être le plus à l'abri de ces deux défauts. Enfin il s'appliqua pareillement à bien entendre la Philosophie moderne de Descartes, qui l'éclaira plus qu'elle ne le persuada. La connoissance qu'il en prit, lui donna lieu de défendre avec éclat, des sentimens opposés sur les Causes finales, sur la Matière, sur l'Étendue, sur la Force des Corps, sur les Loix du Mouvement, en un mot sur les principaux articles de la Physique générale.

Méta-  
physi-  
cien,

Comme la Métaphysique est le véritable commencement de la Philosophie, & qu'elle lui sert de base & de règle, il est aisé de conclure, que M. Leibnitz ne seroit pas digne du titre de Philosophe, qu'il a mérité justement, sans être en même tems profond Métaphysicien. Aussi paroît-il qu'il étoit tel, par son Ouvrage de la Théodicée, par ses disputes avec M. Bayle, M. Arnaud, le P. Dom François Lamy Benedictin, M. Clarke, &

& enfin par divers morceaux (a) qu'il a semés çà & là dans les Journaux de l'Europe, selon sa coutume, & qu'on peut regarder comme des échantillons d'une nouvelle Métaphysique qu'il avoit projetée.

Ses Principes généraux étoient, que rien n'existe ni n'arrive sans une raison suffisante. Qu'il résulte de la première perfection de Dieu, qu'en produisant l'Univers, il a choisi le meilleur plan possible, où il y ait le plus de variété avec le plus grand ordre; le terrain, le lieu, les tems les mieux ménagés; le plus d'effets produits par les loix les plus simples; le plus de puissance, le plus de connoissance, le plus de bonheur & de bonté dans les Créatures; que l'Univers en pouvoit admettre; car tous les possibles prétendus à l'existence dans l'entendement de Dieu, à proportion de leurs perfections, le résultat de toutes ces productions doit être le Monde actuel, & le plus parfait qu'il soit possible. Que ce Monde corporel est une Machine,

H 5 ou

(a) Nous avons indiqué ces morceaux par ordre chronologique dans le Catalogue de ses Ouvrages.

Détail  
abrégé de  
sa Méta-  
physique.



ou une montre, qui va toujours sans que Dieu la corrige, parce qu'il a tout prévu, & remedié à tout par avance. Qu'il s'y conserve la même quantité de la Force totale & absolue ou de l'Action, la même quantité de la Force reflexive ou de la Réaction, la même quantité enfin de la Force directive. Que le meilleur y est mêlé partout avec un plus grand, ou ce qui revient au même, les loix de convenance avec les loix nécessaires ou Géométriques. Que les changemens ne se font point brusquement & par sauts, mais par degrés & par nuances, comme dans les suites des nombres. Voici ses autres idées particulières sur la Métaphysique.

La Substance est un Etre capable d'action. Toute substance est active, & l'Âme surtout; mais la Matière première, prise dans les Ames ou Vies qui lui sont unies, est passive, parce qu'elle n'est pas une substance, mais quelque chose d'incomplet, & que la Matière seconde, comme par exemple le Corps organique, n'est pas non plus une substance, mais un composé de plusieurs substances, tel qu'est un trou-

peau

peau de brebis. La substance se divise en simple, & en composée. La substance simple est celle qui n'a point de parties; la substance composée est l'assemblage des substances ou des Monades.

*Monas* est un mot Grec, qui signifie l'unité, ce qui est un: les substances composées ou les Corps, sont les multitudes: & les substances simples, autrement les Vies, les Ames, les Esprits, sont des unités. Il y a partout des substances simples, parce que sans les substances simples, il n'y en auroit point de composées; & par conséquent toute la Nature est pleine de vie.

Les Monades, ces substances simples, indivisibles, indépendantes de toute autre chose créée ou concrète, & qui peuvent dire *Moi*, reçoivent, des lieux où elles sont, des impressions de tout l'Univers; mais des impressions confuses, à cause de leur multitude. Chaque Monade est un miroir vivant, ou doué d'action interne, représentatif de l'Univers suivant son point de vue, & aussi réglé que l'Univers même. Par-là il expliquoit l'origine des perceptions; une Monade est

H 6 d'au



d'autant plus parfaite, quelle a des perceptions plus distinctes. Ainsi il poisoit une infinité de degrés dans les Monades, les unes dominant plus ou moins sur les autres; car il établisoit qu'il y a dans l'Âme raisonnable ou l'Esprit, quelque chose de plus que dans les Monades ou dans les simples Ames: Que l'Âme raisonnable n'est pas seulement un miroir de l'Univers des Créatures, mais encore une image de la Divinité, entrant, en vertu de la Raison & des Vérités éternelles, dans une espèce de société avec Dieu, & devant membre de la Cité de Dieu, c'est-à-dire du plus parfait Etat, formé & gouverné par le plus grand & le meilleur des Monarques; Etat où se trouve autant de bonheur & de vertu qu'il est possible.

Les perceptions, dans la Monade, naissent les unes des autres par les loix des appétits ou des causes finales du bien & du mal; de sorte qu'il regne une harmonie parfaite entre les perceptions de la Monade, & les mouvemens des corps, préétablie d'abord entre le Système des Causes efficientes, & celui des Causes finales; & c'est en cela que consiste l'union physique de l'Âme & du Corps, sans que l'un puisse

se changer les loix de l'autre. Il y a cette différence dans les perceptions des Monades simples ou des Animaux, & celles des Monades raisonnables ou Esprits, que dans les premiers, la perception ne vient que de la mémoire des faits, & dans les autres, de la connoissance des causes. Toutes les Monades n'ayant point de parties, ne sauroient être formées ni défaits; elles ne peuvent commencer ni finir naturellement, & durent par conséquent autant que l'Univers, qui sera changé mais qui ne sera point détruit.

C'est-là un abrégé de la Métaphysique de M. Leibnitz, que je n'avois pas encore eu lieu de donner dans le cours de sa Vie, parce qu'il n'a publié sur ce sujet que des Pièces détachées, qu'il fut rejoindre, & dont l'enchaînement dépend les unes des autres. On trouvera d'autres particularités de sa Métaphysique sur l'Espace, le Vuide, les Atomes, le Naturel, le Surnaturel, la Liberté, dans un Livre imprimé à Londres en 1717 (a), qui contient les disputes

(a) Intitulé, *Collection of papers which pass'd between the late learned M. Leibnitz and Dr. Clarke*, London 1717 in 8. En Anglois & en François.



putes qu'il eut à soutenir sur ces matieres avec l'illustre M. Samuel Clarke; disputes qui commencerent en 1715, & qui ne se terminerent que par la mort de notre Philosophe, au grand regret des Spectateurs, qui y donnoient leur attention avec d'autant plus de plaisir, que la contestation s'étendoit davantage à mesure qu'elle s'animoit.

Remarques sur sa Métaphysique.

Il est vrai cependant que la Métaphysique de M. Leibnitz n'a pas été goûtée généralement de tout le monde. Ses idées sur les Monades, sur le Plan du meilleur que Dieu a suivi, sur l'union de l'Âme & du Corps, n'ont pas eu le succès que l'Auteur se promettoit. Mais M. Nicolas Hartzoecker, qui d'homme gai & modéré, devint tout d'un coup Censeur, amer & chagrin, en a parlé en des termes si peu ménagés, dans son *Recueil de plusieurs Pièces de Physique*, que ses Manes me pardonneront, si j'avance qu'il a péché dans cette occasion, & contre les règles de la bienséance, & contre tous les égards qu'il devoit à une personne, dont il avoit reçu cent politesses en sa vie.

Ce

Ce qu'il est permis de penser & de dire sur la Métaphysique de M. Leibnitz, c'est que ses Principes, nobles & spécieux, sont trop arbitraires, & très-difficiles à appliquer. En particulier, son Hypothèse de l'Harmonie Préétablie est non seulement sujette aux plus fortes difficultés, mais paroît même insoutenable. Elle élève, par exemple, au dessus de tout ce qu'on peut concevoir, la puissance & l'intelligence de l'Art Divin. Quand je m'exprime ainsi, je ne prétends pas donner des bornes à la Puissance & à la Science de Dieu; je veux dire seulement, que la nature des choses ne souffre point, que les facultés communiquées à la Créature, n'aient pas nécessairement certaines limites; car il faut de toute nécessité, que l'action des Créatures soit proportionnée à leur état essentiel, & qu'elle s'exécute selon le caractère qui convient à chaque machine. Or M. Leibnitz met une Harmonie continue entre deux substances, qui n'agissent point l'une sur l'autre. Personne n'a poussé plus solidement cette objection que Bayle, & personne n'a mieux compris le fort & le

soi.





foible de l'Hypothese en question, que ce célèbre Ecrivain (a).

Mais tout cela n'empêche point qu'on ne doive rendre justice à la pénétration de M. Leibnitz, & qu'on n'ait raison de l'estimer un profond & subtil Métaphysicien. Certainement ses principes partent d'un génie sublime, ils forment un Systême bien lié, & ils ne tendent qu'à donner une merveilleuse idée de l'intelligence du Créateur. S'ils ne font pas à l'abri d'erreurs, il faut peut-être s'en prendre moins à l'Auteur qu'à l'objet de ses recherches. Comme la Métaphysique manque de définitions certaines, de principes sûrs, universellement reçus, on marche sans guide par des voyes inconnues, & par des chemins peu fréquentés. Est-ce une chose étrange, si l'on s'égare? Combien compte-t-on de Métaphysiciens qui aient voyagé sûrement dans le Monde intellectuel?

M. Leibnitz étoit

Toute l'Europe est si fort convaincue qu'il étoit un Mathématicien du pre-

(a) Voyez son Dictionnaire, Article ROBERTUS W. Leibnitz a souvent renouvelé la plainte de n'être point entendu sur cette matiere, même de ses plus grands adversaires.

mier ordre, que je n'aurois eu garde de renvoyer jusqu'à cette heure à le considérer sous cette forme, s'il m'eût été possible de le faire ailleurs plus commodément. C'est par son habileté dans les Mathématiques, qu'il est principalement connu dans le monde. Tous les Journaux des Savans sont pleins de lui, entant que Géometre. En un mot, il est mêlé dans tout ce que la Géometrie moderne a fait de plus relevé, de plus difficile, & de plus important.

Il a le premier recherché, avec M. Newton, les efforts des Planetes touchant les Orbes qu'elles décrivent; & quoiqu'il semble que c'est une hardiesse extrême, d'oser même y penser, tous deux cependant en ont donné la Démonstration, chacun à sa maniere; M. Newton dans ses Principes de la Philosophie Naturelle (a), & M. Leibnitz dans les Actes de Leipzig (b).

Son nom est à la tête des plus sublimes Problèmes qui aient été résolus sur la fin du siècle passé. L'on fait que ce sont-là des fortes d'Enigmes, très-difficiles.

(a) Libr. I. Proposit. 11, 12, 13.

(b) Ann. 1689.

un Mathématicien du premier ordre

Il a résolu les Problèmes les plus difficiles.



rées de la fine Géometrie, & choisies avec grand soin par leurs difficultés, pour mettre l'Esprit à la gêne. Ou si vous voulez, ce sont des especes de défis que les grands Mathématiciens se font les uns aux autres, pour mesurer leurs forces, & apprendre à connoître leurs pareils; défis au reste, où on n'a à craindre ni piège, ni supercherie. Le champ de bataille est ouvert à toutes les Nations. L'Allemagne fournissoit alors pour sa part M. Leibnitz, l'Angleterre M. Newton, la France M. De l'Hopital, la Hollande M. Huygens, & la Suisse Mrs. Bernoulli. Quelles gens! Quels Rivaux pour courir la même carrière! M. Leibnitz n'offroit le cartel que rarement, mais il l'acceptoit toujours, sur d'être du nombre des vainqueurs. J'en vais donner quelques exemples qui se sont suivis de près, & qui méritent d'être connus.

Exemple.

En 1692, M. Viviani proposa dans les Actes de Leipzig un Problème, qui consistoit à trouver l'art de percer une voûte hémispherique de quatre fenêtres, telles que le reste de la voûte fût absolument quarrable. Le Problème

ve-

venoit, *A. D. Pio Lisei Puffillo Geometra*; qui étoit l'Anagramme de *Poffremo Galilei Discipulo*, titre que prenoit M. Viviani; & il marquoit que l'on attendoit cette solution de la Science secreete des illustres Analytiques du tems. Ce Problème fut effectivement bientôt expédié par cette Méthode; car M. Leibnitz le résolut le même jour qu'il le vit, en une infinité de manieres (a).

La même année, M. Jaques Bernoulli proposa le fameux Problème de la *Autre* *Exemple.* Chainette. Tous ceux qui lisent les Journaux, & qui savent au moins les nouvelles des Sciences, en ont entendu parler. Il est question de déterminer la courbure que doit prendre une chaîne, attachée fixement par ses deux extrémités, également pesante en toutes les parties, dont chacune est tirée en bas par son propre poids, & en même tems retenue par les points fixes. Le Problème ne fut résolu que par M. Leibnitz (b) M. Huygens, & M. Jean Bernoulli.

Ce

(a) Voyez les solutions qu'il en donna dans les *Acta Eruditorum*, Ann. 1692. pag. 274.

(b) Voyez la solution de M. Leibnitz dans le Journal des Savans du 31 Mars 1692.



Troisième Exemple.

Ce dernier proposa à son tour, en 1693, une question qui n'étoit pas moins épineuse. Il s'agissoit de trouver une Courbe, telle que toutes ses Tangentes terminées à l'axe, soient toujours en raison donnée avec les parties de l'axe interceptées entre la Courbe & les Tangentes. M. Leibnitz (a), M. De l'Hôpital, M. Huygens, & M. Jaques Bernoulli, Frere de celui qui avoit fait le défi, furent les seuls qui résolurent le Problème.

Dernier Exemple.

Il arriva de toutes ces solutions, que le même M. Jean Bernoulli, piqué au jeu, ramassa ses forces, & proposa encore en 1696, à tous les Mathématiciens de l'Europe, & à son Frere en particulier, le célèbre Problème de la plus vite Descente. Il demandoit, supposé qu'un corps pesant tombât obliquement à l'Horizon, quelle étoit la ligne courbe qu'il devoit décrire, pour tomber le plus vite qu'il fut possible? On peut juger de la difficulté du Problème, par l'intention dans laquelle il fut choisi; & cependant il en parut quatre solutions dans l'espace d'un an.

(a) Voyez *Acta Eruditorum* Ann. 1697. pag. 205.

an. Elles étoient de M. Leibnitz (b), de M. Newton, de M. De l'Hôpital, enfin du Frere Jaques Bernoulli que le cartel regardoit principalement.

Il falloit que ces Hommes-là, pour s'être ainsi rendus les seuls maîtres des Problèmes Géométriques, eussent, outre leur génie naturel, un secret, une Clé particulière, qui ne fût qu'entre leurs mains. Ils en avoient une en effet, c'étoit la Clé des Infiniment-petits, ou du Calcul Differential. Comme dans la nouvelle Géométrie, l'on conçoit que toutes les grandeurs finies se résolvent en grandeurs infiniment petites, on appelle Calcul Differential, l'Art de trouver ces grandeurs infiniment petites, d'opérer sur elles, & de découvrir par leur moyen d'autres grandeurs finies. Ensuite l'art de retrouver par les grandeurs infiniment petites, les grandeurs finies à qui elles appartiennent, se nomme le Calcul Integral, qui est l'opposé, & pour ainsi dire le renversement du Calcul Differential. Celui-ci descend du fini à l'Infiniment-petit, l'Integral remonte de l'Infiniment-petit au fini; l'un décom-

Ces solutions se doivent au Calcul Differential.

Définition de ce Calcul.

Définition du Calcul Integral.

posé

(b) Ibidem Ann. 1697. pag. 201.



posé une grandeur, l'autre la rétablit autant qu'il peut.

Eloge du  
Calcul  
Différen-  
tiel.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la Méthode du Calcul Différentiel porte nos connoissances dans l'Infini, & beaucoup au delà des bornes où étoit renfermée l'ancienne Géométrie. C'est une Science toute neuve, née sur la fin du siècle passé, très-étendue, très-subtile, & très-sûre. C'est la découverte d'un nouveau Monde, inconnu jusques-là, d'un abord difficile, & dont on a tiré des richesses immenses. Mon dessein n'est pas d'étaler les avantages de ce Calcul; la gloire de son invention est des plus grandes, & la jalousie qu'elle a excitée entre les deux premiers Mathématiciens de notre siècle, M. Leibnitz & M. Newton, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre, en fait mieux l'éloge, que les plus beaux discours du monde. Les bornes que je me suis prescrites, ne me permettant pas d'entrer dans le détail de cette fameuse dispute, je me contenterai d'en donner succinctement l'Histoire, mettant à part toutes réflexions & toutes digressions étrangères, & tirant simplement mon rapport des Pie-

Histoire  
de ce  
Calcul.

ces

ces qui ont été produites jusqu'à présent de part & d'autre.

Il n'est presque pas besoin de remarquer, que nos deux illustres Géomètres se servent d'une même Méthode d'Analyse, sous des noms & des Caractères différens; le fait est trop connu. M. Newton, & les Mathématiciens d'Angleterre après lui, appellent cette Méthode, la METHODE DES FLUXIONS; & M. Leibnitz lui a donné le nom de CALCUL DIFFÉRENTIEL, en quoi il a été suivi par presque tous les Géometres des Pais Etrangers. D'ailleurs, ils procedent tous deux de même sorte dans les Opérations Géometriques, & par voye de progressions à l'infini; avec cette différence seulement, que M. Leibnitz embrassa d'abord le Syffème des Infiniment-petits dans toute la rigueur Géometrique, & qu'ensuite il en parut être effrayé lui-même, & ne prit plus les grandeurs infinitésimales pour des zéro, comme a toujours fait M. Newton, mais pour des quantités incomparablement ou indéfiniment petites: adoucissement qu'ont rejeté ceux-la même qui ont emprunté de lui le Calcul.

II



M. Leib-  
nitz le  
publia en  
1684.

Il en publia le premier les Règles dans les Actes de Leipzig de l'année 1684 (a). En 1687 parut l'admirable Ouvrage Latin de M. Newton, des Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle (b), Ouvrage presque entierement fondé sur le même Calcul. On y trouve en particulier les Principes de la Méthode des Fluxions dans le second Lemme du deuxieme Livre, Lemme auquel l'Auteur ajouta le Scholie suivant (c): " Dans le com-  
,, merce

M. New-  
ton en  
1687.

(a) Octobre pag. 497 & suiv. sous ce titre, *Nova Methodus pro Maximis & Minimis, itaque tangentibus, que nec fractas nec irrationales quantitates moratur, & singulare pro istis Calculi genus, per G. G. L.*

(b) *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica, ab I. Newtono.* London 1687. in 4.

(c) Pag. 253 & 254. *Ita literis que mihi cum Geometra perissimò, G. G. Leibnitio, amissis abbinè decem intercelebant, cum significarem me compositum esse methodi determinandi Maximas & Minimas, ducenti tangenti, & similia peragenti, que terminis surdis aequè ac in rationabilibus procederet, & literis et responsis hanc sententiam involventibus (data aequatione, quovisunque fuerit, quantitates involventi, fluxionibus invenire & vice versa) eandem celerrimè; respiciens Vir Clarissimus, se quoque in ejusmodi methodum inveni-*  
dissa :

merce de Lettres que j'ai eu (b), il y a dix ans, avec M. Leibnitz très-habile Géometre, lorsque je lui fis savoir que j'avois une Méthode de déterminer les quantités les plus grandes ou les plus petites, de mener des Tangentes, & d'effectuer d'autres choses semblables en termes sourds, aussi bien qu'en termes rationels, que je cachai sous des lettres transposées qui renfermoient ce sens. Une équation donnée qui contient des quantités fluantes, trouver les fluxions, & réciproquement; ce célèbre Personnage me répondit, qu'il étoit tombé sur une Méthode qui faisoit aussi cet effet, & me communiqua ladite Méthode, qui ne differoit gueres de la mienne que dans les termes & dans les Caractères.

Les Lettres par lesquelles M. Newton  
Théodicée Tom. I I ton

Mais ce  
dernier

dissa: *methodum suam communicavit a meâ vix absudentem, præterquam in verborum & notarum formulis. Utriusque fundamentum continetur in hoc Lemmate.*

(b) Savoir par le canal de M. Oldenbourg, natif de Brème, Ville du Cercle de la Basse-Saxe en Allemagne, & habitué en Angleterre, où il devint Secrétaire de la Société Royale.



le possé-  
doit avant  
l'an 1671.

ton avoit marqué à M. Leibnitz possé-  
der une Méthode de déterminer les  
quantités les plus grandes ou les plus  
petites, de mener des Tangentes &c.  
sont datées l'une du 13 de Juin, & l'autre  
du 24 d'Octobre 1676 (a). Or par  
la dernière de ces Lettres, il paroît  
que M. Newton avoit déjà travaillé  
cinq ans auparavant, c'est-à-dire en  
1671, à un Traité, où la Méthode des  
Fluxions, & celle des Suites, étoient  
jointes ensemble.

M. Leib-  
nitz en  
passoit  
néan-  
moins  
pour le  
premier  
Inven-  
teur.

Cependant la voix du Public don-  
noit généralement l'honneur du Calcul  
Différentiel à M. Leibnitz. Per-  
sonne n'ignore avec quelle rapidité ce  
Calcul se répandit dans le Monde sa-  
vant. En France, l'illustre Marquis  
de PHôpital Péduioit jusques dans sa  
Tente, & travailloit à en communi-  
quer au Public les mysteres les plus ca-  
chés (b). En Hollande, M. Huygens qui

(a) Elles ont été publiées ces deux Let-  
tres par M. Wallis au Tom. III. de ses Oeu-  
vres Mathématiques, pag. 522 & 633. La  
Lettre de M. Leibnitz à M. Newton datée du  
21 de Juin 1677 dans laquelle il lui fait part  
de son Calcul, se trouve aussi à la pag. 648.

(b) Ce qu'il exécuta en 1696 dans son fa-  
meux Ouvrage de l'Analyse des Infiniment  
petits.

qui n'avoit point encore employé la  
Géometrie des Infiniment-petits, &  
qui néanmoins s'étoit fait une réputation  
des plus brillantes, ne pouvoit  
se lasser de dire, que de quelque côté  
qu'il tournât ses vuz, il voyoit avec  
admiration l'étendue & la fécondité de  
l'Algorithme Infinitésimal. En Suisse,  
les célèbres Freres Jaques & Jean Ber-  
noulli, ayant senti des premiers, tous  
les usages de cet Art, s'attachèrent  
d'abord à en pénétrer le secret, & par  
l'encouragement de M. Leibnitz lui-  
même, ils y réussirent de la manière  
la plus heureuse & la plus éclatante;  
de sorte qu'en 1695, la Méthode Dif-  
férentielle prévaloit déjà par leur mo-  
yen presque dans toute l'Europe, sous  
le nom de M. Leibnitz, & avec les  
Caractères qu'il avoit inventés. On la  
nommoit cette Méthode aussi commu-  
nément le Calcul de M. Leibnitz,  
qu'on a dit la Spirale d'Archimede, la  
Conchoïde de Nicomede, la Cissoïde  
de Dioclès, les Développées de M.  
Huygens.

Les Géometres Anglois ne virent  
point sans chagrin, des différences si  
marquées pour M. Leibnitz, & qui leur

En 1695,  
M. Wal-  
lis infi-  
nue que



c'étoit M. Newton. paroiffoit fi vifiblement contraires à la gloire que M. Newton méritoit dans cette concurrence. Auffi arriva-t-il, que M. Jean Wallis, grand Mathématicien, & connu déjà par fon beau Traité d'Algebre (a), mettant au jour en 1695 les deux premiers Volumes de fes Oeuvres Mathématiques (b), prit à tâche de marquer expreffément par une addition faite à la Préface du premier Tome, que la Méthode des Fluxions, femblable pour le fond des chofes à celle des Differences de M. Leibnitz, comme on la nommoit communément, avoit été trouvée par M. Newton, avant l'année 1671, fans déterminer pourtant l'Epoque de celle de M. Leibnitz, ni décider lequel des deux étoit le premier Inventeur, fe contentant feulement de le donner à entendre en faveur de M. Newton.

En 1699. Mais quelques années apres, M. Nicolas Fatio de Duillier, qui de Geneve fa Patrie, s'étoit retiré en Angleterre, plus loin.

(a) *Treatise of Algebra both Historical and Practical*, by John Wallis London 1685 in folio.

(b) Joh. Wallis S. T. D. *Geometria Prof. Siciliani in Acad. Oxon. Opera Mathematica* Oxoniae 1695 in fol.

erre, où il cultivoit avec diftinction l'étude des Mathématiques, parla plus affirmativement & plus hardiment. Car il avança dans un Ecrit fur la Ligne de la plus courte Defcente (a), publié en 1699, "qu'il étoit obligé par l'évidence du fait, de reconnoître M. Newton pour le premier Inventeur du Calcul Differentiel, & de plusieurs années le premier; & qu'il laiffoit à juger à ceux à qui les Lettres & les Manufcrits du Géometre Anglois étoient connus, fi M. Leibnitz, fecond Inventeur, n'avoit pas emprunté quelque chofe du premier (b).

Cette diftinction précife de premier M. Leibnitz & de fecond Inventeur, & furtout ce foupçon de M. Fatio.

I 3

foup-

(a) Intitolé, Nicolai Fatio Duillerii R. S. S. *Linea breviffimi descensus Investigatio Geometrica duplex. Cui adita est Investigatio Geometrica solidi rotundi in quo minima fit resistenta* Londini 1699 in 4. pag. 24.

(b) *Newtonum primum* (dit-il) ac pluri- bus amicus vetiffimum hujus Calculi Inventorem, ipsa verum evidentiâ coactus agnosco; a quo utram quicquam mutuatus fit Leibnitius, secundum ejus Inventor, maiò eorum quam meum fit iudicium, quibus visa fuerint Newtoni Litteræ, aliique quidem manufcripti Collee. Pag. 3.

soupçon qu'il insinuoit, ne permirent pas à M. Leibnitz de garder entièrement le silence, quoiqu'il lui parût visiblement, en lisant l'Écrit de M. Fatio, que l'Auteur y découvroit bien plus de passion & de chagrin contre lui Leibnitz, & Mrs. Bernoulli, que d'amour pour la vérité, & de zèle même pour la cause de M. Newton.

Aussi c'est à ce dernier à qui M. Leibnitz se contenta d'en appeller dans la Réponse (a) ingénieuse, & parfaitement bien tournée, qu'il fit à M. Fatio. "Ce grand homme (b) (lui dit-il,

» en

(a) Elle est insérée dans le Journal de Leipzig, Majo 1700, pag. 198. sous ce titre, G. G. L. *Responsio ad Nicol. Fatio Duillerii Imputationes.*

(b) Voici les termes en Original: *Certe Vir egregius aliquoties locutus amicis meis, semper bene de me sentire visus est, neque unquam, quod sciam, querelas jecit: publice autem ita mecum egit, ut iniquus sim, si querar. Ego vero libenter ejus ingentia merita, oblati occasione, predicavi: Et ipse sibi novus omnium optime, satisque indicavit publice, cum sua Mathematica Natura Principia publicaret, anno 1687, nova quaedam Inventa Geometrica, que ipsi concessum mecum fuere, neutrum luci ab altero accepta, sed meditationibus quæcumque suis debere, Et a me*

en parlant de M. Newton) me sem-  
ble avoir eu quelquefois bonne opi-  
nion de moi, & jamais que je sache  
ne m'a fait aucune querelle: il a  
agi avec moi publiquement de telle  
manière, que je serois injuste de me  
plaindre de lui. J'ai aussi loué vo-  
lontiers dans toutes les occasions  
son mérite supérieur. Il fait mieux  
que personne, & il l'a assez indiqué  
quand il publia en 1687 ses Prin-  
cipes Mathématiques, que quelques  
nouvelles Inventions Géométriques  
qui m'ont été communes avec lui,  
n'ont point été prises l'un de l'autre,  
mais que chacun de nous les devoit  
à ses propres méditations, & que je

I 4 „ les

jam deconvio ante exposita fuisse. Certe cum  
Elementa Calculi mea edidi anno 1684, ne  
constabat quidem mihi aliud de Inventis ejus  
in hoc genere, quam quod ipse solum significa-  
verat in Litteris, posse se tangentes invenire  
non sublatis irrationalibus: quod Hugenius  
quoque se posse mihi significavit postea, etsi ce-  
terorum istius Calculi adhuc expert: sed ma-  
jora multo consecutus Newtonum, viso de-  
mum libro Principiorum ejus, satis intellecti.  
Calculum tamen Differentiali tam similem ab  
eo excipere, non autè didicimus, quam cum  
non ita pridem magni Geometrae Job. Wallisii  
Opera Volumina primum Et secundum pro-  
dier. Pag. 203. Ibid.

„ les avois déjà exposées dix ans au-  
 „ paravant. Certes quand je publiai  
 „ en 1684 les Elémens de mon Cal-  
 „ cul, je ne favois rien de ses décou-  
 „ vertes en ce genre, que ce que lui-  
 „ même m'en avoit marqué par Let-  
 „ tres, qu'il pouvoit trouver les Tan-  
 „ gentes sans ôter les irrationnelles ;  
 „ chose que M. Huygens me manda  
 „ dans la suite pouvoir aussi trouver,  
 „ quoiqu'il fût encore ignorant de ce  
 „ Calcul ; mais si tôt que je vis le Li-  
 „ vre des Principes de M. Newton,  
 „ j'ai compris qu'il avoit été beaucoup  
 „ plus loin. Cependant je n'ai point  
 „ su qu'il avoit une Méthode si appro-  
 „ chante du Calcul Differentialiel, avant  
 „ que les deux premiers Volumes des  
 „ Oeuvres de M. Wallis eussent paru  
 „ dernièrement.

La dispu-  
 te fut af-  
 foupie  
 jusqu'en  
 1705 ou  
 1708.

Les choses en resserent là entre M.  
 Leibnitz & M. Fatio, & la dispute pa-  
 rut finie ; mais elle fut seulement sus-  
 pendue jusqu'en 1705, qu'elle se rallu-  
 ma par un incident que je vais rappor-  
 ter, & qui devint la cause, ou le pré-  
 texte d'une nouvelle guerre bien plus  
 cruelle que la première, qui n'avoit été  
 qu'une escarmouche en comparaisont.

Mais le Le Calcul Infinitésimal mis entre les  
 mains

mains des plus fameux Géometres de  
 l'Europe, montoit tous les jours à un  
 degré de perfection qui étonnoit même  
 ses Inventeurs. Et M. Leibnitz, ain-  
 si que je l'ai remarqué, étant celui qui  
 l'avoit publié le premier, & dont on  
 suivoit la Méthode Caractéristique  
 presque partout, c'étoit sur lui que re-  
 tombaient la plupart des éloges, qu'on  
 s'empressoit de donner à cette Décou-  
 verte. Les savans Journalistes de Leip-  
 zig n'étoient pas les moins éloquentes.  
 Ils ménageoient pourtant toujours les  
 intérêts de M. Newton, & M. Leib-  
 nitz leur en monroit l'exemple. Mais  
 tout est relatif dans ce monde, & le  
 mérite plus que tout autre chose ; il  
 est donc difficile de louer souvent,  
 sans comparer ; les comparaisons sont  
 des pas glissans, & celles qui entrent  
 dans les éloges, ne connoissent gueres  
 les loix de l'équilibre : voilà le malheur.

M. Newton avoit fait imprimer en  
 1704, à la fin de son Optique, écrite  
 originairement en Anglois, un Traité  
 Latin De la Quadrature des Courbes  
 (a) ; Traité fondé sur la Méthode des  
 Flu.

(a) Isaac Newtoni *Traclatus duo, de Sphe-  
 ricis & Magnitudine Figurarum Curvill.  
 novum.* Lond. 1704. in 4.

Calcul  
 faisoit  
 toujours  
 plus de  
 bruit.

Un passa-  
 ge ambig-  
 u des  
 Actes de  
 Leipzig  
 cause de  
 la guerre.



Fluxions, que l'auteur assure dans l'Introduction de ce Livre, avoir inventée en 1665 ou 1666. M. les Journalistes que je viens de nommer, rendirent compte de cet Ouvrage dans leur Journal du mois de Janvier 1705 (a).

Là, peut-être un peu moins en garde contre leur propre cœur, ou leur propre pensée, ils comparèrent la Méthode des Fluxions avec celle des Différences. " Les Elémens de cette dernière Méthode ( dirent-ils ) ont été donnés dans ce Journal par M. Leibnitz qui en est l'Inventeur. Il en a encore fait voir les divers usages, ainsi que Mrs. les Freres Bernoulli, & M. le Marquis de l'Hôpital. Or donc à la place des Différences de M. Leibnitz, M. Newton employe, & a toujours employé les Fluxions; de même que le P. Honoré Fabri a substitué dans son Abregé de Géométrie, le Progrès des Mouvements à la Méthode de Cavalieri (b).

C'est

(a) *Acta Eruditorum*, Mense Januario Ann. 1705. pag. 30.

(b) Le passage en Latin est tel. *Cujus Calculi Elementa ab inventore D. Godofredo Guilielmo Leibnitio in huius Actis sunt tradita, varietate*

C'est-là la comparaison qui fut le signal, quoique peut-être innocent, de la guerre. Les Sectateurs de M. Newton en conclurent, que comme le P. Honoré Fabri n'est pas l'Inventeur de sa Méthode, mais qu'il l'a prise de Cavalieri; Mrs. les Journalistes de Leipzig avoient voulu faire entendre aussi, que M. Newton n'étoit pas non plus l'Inventeur du Calcul des Fluxions, mais qu'il l'avoit pris de M. Leibnitz.

Cependant M. Leibnitz répondoit, qu'à son avis; il n'y avoit pas un mot dans tout le passage cité, qui dit que M. Newton eût fabriqué son Calcul sur le sien. Que ces seules expressions *M. Newton employe & a toujours employé*

I 6

*riusque usque tum ab ipso, tum a D. Fratruibus Bernoulliis, tum & D. Marchione Hospitatio, (cujus nuper extincti immaturam mortem unum magno opere dolere debent, qui profundioris doctrinæ profectum amat) sunt ostensi. Pro differentiis igitur Leibnitianis Dominus Newtonus adhibet, semperque attribuit Fluxiones, qua sunt quam proxime ut fluxionum augmenta equalibus temporis particulis quam minimis genita: usque tum in suis Principiis Naturæ Mathematicæ, tum in aliis postea editis eleganter est usus, quæcummodum & Honoratus Fabrius in sua Synopsi Geometrica notuam progressus Cavalierianæ Methodo substituit.*

Exposition de ce passage luivant M. Leibnitz.



yé, sembloient avoir été mises là exprès, pour marquer que déjà avant la publication de son Calcul, M. Newton s'étoit servi de Fluxions; pendant qu'on avoit dit en parlant du P. Fabri qui étoit venu après Cavallieri, & qui en avoit changé les expressions, que ce Pere a *substitué* son Hypothese: en quoi se trouve la différence; savoir, que M. Newton a toujours employé sa Méthode, au lieu que le P. Fabri n'a forgé la sienne qu'à l'imitation d'un autre. Il ajoutoit, que si on avoit trouvé ces paroles obscures, on auroit pu avant que de lui en faire un procès, en demander l'explication; & les Journalistes eussent sans doute pris plaisir de repeter, ce qu'on avoit dit ailleurs plusieurs fois, qu'on croyoit que M. Newton y étoit parvenu de son chef. Enfin il disoit qu'il n'étoit pas l'Auteur de la comparaison, qu'il n'adoptoit point le sens qu'on y donnoit en Angleterre, & que s'il se l'approprioit en quelque sorte, c'étoit dans une intention tout opposée à celle de semer la discorde

En 1708.  
M. Keill  
l'accuse

Quoi qu'il en soit, le feu selon les apparences mal éteint reprit vigueur; la

la guerre s'alluma; & ce fut M. Jean Keill Docteur en Médecine, & Professeur d'Astronomie à Oxford, qui, à la tête des Anglois, se mit à agir non seulement défensivement, mais offensivement. Car il ne se contenta pas de soutenir dans une Brochure Latine sur les Loix des Forces Centripetes, insérée dans les Transactions philosophiques de l'année 1708 (a), que le Chevalier Newton étoit Inventeur Original, ou Premier Inventeur de la Méthode des Fluxions; mais de plus il décida positivement, que M. Leibnitz avoit pris de lui cette Méthode, la faisant changer de nom & de notes.

Quand M. Leibnitz eut vu l'Ecrit de M. Keill, où il étoit accusé si nettement de plagiat, il fut frappé de cette seconde attaque, portée contre lui quand il y songeoit le moins, par un homme considéré en Angleterre, & connu des Etrangers. Il se vit réduit à justifier & son esprit & son cœur, sa gloire d'Auteur, & sa réputation d'Honnête-homme. C'est à l'atteinte que recevoit celle-ci, qu'il parut le plus sensible

En 1711.  
M. Leibnitz s'en plaignit à la Soc. Roy.

(a) Septemb. & Octob. pag. 174. & suiv. sous ce titre: J. Keill De *Legibus Virium Centripetarum*.



sible, comme il convient, & comme il s'en étoit toujours piqué. Il prit à témoin de sa candeur, le Public, M. Newton lui-même, qui ne lui avoit jamais (disoit-il) contesté la gloire de l'Invention. Enfin étant Membre de la Société Royale, & M. Keill l'étant aussi, il porta ses plaintes contre son accusateur à cette savante Assemblée, par une Lettre datée du 4 Mars 1711. N. S. qu'il adressa à M. Hans Sloane, alors Secrétaire, & aujourd'hui Président de la Société, homme renommé dans toute l'Europe par son amour pour les Sciences, son ardeur à les servir, son bel Ouvrage de l'Histoire Naturelle de la Jamaïque, & son magnifique Cabinet de Raretés.

La même  
année la  
Soc. Roy  
nomme  
des Com-  
missaires.

M. Keill, à qui on communiqua la Lettre de M. Leibnitz, maintint ce qu'il avoit avancé, & s'engagea même de l'appuyer de nouvelles raisons. On devine sans peine si la contestation s'aigrit. Le résultat fut, pour le dire en deux mots, que les Factums en forme de Lettres se succéderent toujours plus vivement, d'abord entre M. Keill & M. Leibnitz, & enfin entre ce dernier & M. Newton qui parut ouverte-  
ment

ment sur la Scène. La Société Royale, établie Juge du Procès, nomma des Commissaires Anglois & Etrangers, pour examiner toutes les anciennes Lettres des savans Mathématiciens, que l'on pourroit retrouver qui regarderoient cette matiere, & principalement les Manuscrits de M. Collins, qui avoit eu commerce avec les plus grands Géometres de son siecle. Elle chargea en même tems ses Commissaires de lui remettre les Pièces qui auroient du rapport avec la question dont il s'agissoit, & d'y joindre leur sentiment.

Après cet examen, les Commissaires Leur Jure-  
prononcèrent un Jugement, dont gement.  
le sommaire revient à ceci: Que la Méthode Differentielle est parfaitement la même chose que la Méthode des Fluxions, si l'on en excepte le nom & les marques: Qu'il ne paroïssoit pas que M. Leibnitz eût rien su de la dite Méthode, avant une Lettre de M. Newton, écrite sur la fin de 1672, qui lui avoit été envoyée à Paris par M. Collins, & dans laquelle le Calcul des Fluxions étoit assez expliqué, pour donner toutes les ouvertures nécessai-  
res



res à un Homme aussi intelligent : Qu'il étoit clair par la Lettre de M. Newton du 13 de Juin 1676, qu'il possédoit la Méthode des Fluxions plus de cinq ans avant qu'il écrivit cette Lettre : Et même qu'il consistoit par son Traité intitulé, *Analysis per aequationes numero terminorum infinitas* (a), & communiqué par M. Barrow à M. Collins, que l'Auteur avoit inventé la Méthode avant 1669, & conséquemment quinze ans auparavant que M. Leibnitz eût rien donné sur ce sujet dans les Actes de Leipzig. De tout cela ils concluoient, que M. Newton étoit le premier Inventeur, & que M. Keill en le soutenant, n'avoit point calomnié M. Leibnitz.

On le publia en 1712. La Société Royale fit imprimer sur la fin de l'année 1712, ce Jugement ou Rapport des Commissaires, en entier, avec le Recueil de toutes les Pièces qui y appartenoient (b).

## M.

(a) Ce Traité-là de M. Newton fut publié la même année 1711 par M. Jones, dans le Recueil intitulé, *Analysis per Quantitatem Seriem, Fluxiones, ac Differentias, cum enumeratione Linearum tertii ordinis*. in 4.

(b) Sous ce titre: *Commercium Epistolæ cum D. Joh. Collins & aliorum de Analysi* 1702.

M. Leibnitz en reçut à Vienne la nouvelle, avant que le Livre lui fut rendu ; mais ayant su qu'on en avoit envoyé un Exemplaire au célèbre M. Jean Bernoulli, qui connoissoit à fond l'Invention dont il s'agissoit, & qui l'avoit fait valoir autant que personne par de belles découvertes, il le pria de lui en dire son sentiment.

M. Bernoulli (à ce que marqua M. Leib-

*promota, jussu Societatis Regiæ in lucem editum.* Londini 1712. in 4. p. 112. Les Transactions Philosophiques en contiennent un Extrait, qui a été traduit ensuite en François, & imprimé à Londres. Il est intitulé, Extrait du Livre intitulé *Commercium Epistolæ cum Collins & aliorum de Analysi promota*, publié par ordre de la Société Royale à l'occasion de la dispute élevée entre M. Leibnitz & le Dr. Keill, sur le droit d'Invention à la Méthode des Fluxions, par quelques-uns appelée Méthode Differentielle, in. 8. pag. 38.

Ce même Extrait fut envoyé par M. Keill aux Auteurs du Journal Littéraire, qui l'ont inséré aux Tome VII. de leur Journal page 114. 158. & 344. 365. Je crois que T. Johnson l'imprima le *Commercium Epistolæ* qui étoit peu commun, parce que le petit nombre d'Exemplaires qu'on en tira dans l'Édition de Londres, fut distribué en présent par toute l'Europe.

En 1713, parut une Défense de Mr Leibnitz.



Leibnitz au Comte de Bothmer (a), )  
 lui écrivit une Lettre en réponse, da-  
 tée de Bâle le 7 de Juin 1713, dans la-  
 quelle il lui disoit, qu'il paroïssoit  
 vraisemblable que M. Newton avoit  
 fabriqué son Calcul, après avoir vu ce-  
 lui des Différences, puisqu'il avoit eu  
 plusieurs fois occasion dans ses Ouvra-  
 ges, d'employer ce Calcul, sans qu'il  
 en paroisse aucune trace; & même qu'il  
 avoit fait des fautes qui sembloient in-  
 compatibles avec une véritable intelli-  
 gence du Calcul. » Un de mes amis  
 ( ajoute M. Leibnitz ) a publié cette  
 » Lettre avec des Réflexions, & com-  
 » me j'avois assez d'autres occupa-  
 » tions, je ne voulus point entrer da-  
 » vantage là-dedans, d'autant que M.  
 » Newton n'avoit point parlé lui-mê-  
 » me; ainsi j'ai cru qu'il suffisoit d'a-  
 » voir opposé aux crâilleries de ses  
 » adhérens, le jugement d'une per-  
 » sonne de la science & de l'impartia-  
 » lité de M. Bernoulli.

On en  
 ignore  
 encore  
 l'Auteur.

La Lettre en question, qu'on publia  
 en Allemagne pour Réponse générale  
 au *Commerce Epistolaire* d'Angleterre,  
 étoit

(a) Voyez Tom. 2. du *Recueil de diverses  
 Pièces sur la Philosophie* &c. par M. Des Mal-  
 zéaux, p. 44.

étoit en Latin, & parut d'abord dans  
 une feuille volante, datée du 29 de  
 Juillet 1713. Une chose vraiment sin-  
 gulière, c'est qu'on ignore encore, si  
 cette Lettre est de M. Bernoulli, ou  
 non. Ce qui seroit soupçonner qu'elle  
 n'est point de cet illustre Mathémati-  
 cien, c'est qu'elle le cite en tierce  
 personne, en faisant de lui des éloges  
 qu'il se contente, sans doute, de mé-  
 riter. » Comme (dit-elle) il a été re-  
 » marqué il y a longtems par un Ma-  
 » thématicien du premier ordre (a) ».  
 Il seroit cependant bien étonnant, que  
 M. Leibnitz eût cité à faux, & cité  
 une personne vivante, qui pouvoit le  
 démentir sur le champ. Mais le seroit-  
 il moins, que cette même personne,  
 que M. Bernoulli, se fût donné lui-  
 même, dans sa propre Lettre, les élo-  
 ges qu'il mérite?

Quelque parti qu'on prenne, la sur-  
 prise paroît juste. Ne seroit-il point  
 arrivé (pour proposer une conjecture)  
 que l'ami de M. Leibnitz qui a publié  
 cette Lettre avec des Réflexions, l'au-  
 ra changée par-ci par-là, & entre au-  
 tres

(a) *Quemadmodum ab eminenti quodam  
 Mathematico dudum notatum est; ce sont  
 les propres termes Latins.*



tres changemens, aura ajouté le Passage qui est à l'honneur de M. Bernoulli ? Du moins ce Passage ne se trouve-t-il point dans la Traduction Françoisé de cette Lettre, qui fut publiée dans les Nouvelles Littéraires du 28 de Decembre 1715 (a). C'est un fait, si l'on veut, qui ne sera peut-être jamais bien éclairci ; à la bonne heure : je vis pourtant dans l'esperance d'avoir des lumieres d'une bonne main pour la solution de ce Problème.

M. Keill  
y répon-  
dit la  
même  
année.

Peu de temps après que la Lettre datée de Bâle du 7 Juin 1713, accompagnée des Remarques d'un Anonyme (b), eut été répandue dans le monde, M. Keill ne manqua pas d'y faire une Replique (c) détaillée, savante, in-

(a) Pag. 414.

(b) On peut voir ces Remarques d'un Anonyme &c. dans le Journal Literaire Tom. 2. Partie 2. pag. 445.

(c) La Replique de M. Keill intitulée, Réponse de M. Keill M. D. Professeur d'Astronomie Savoyen, aux Auteurs des Remarques sur le Différend entre M. Leibnitz & M. Newton, publiées dans le Journal Literaire de la Haye, de Novembre & Decembre 1713, a d'abord paru à Londres en François ; mais comme on n'en tira qu'une dou-

zaine

généuse, & comme on peut croire, assez vive.

Les choses étoient parvenues à ce point, quand M. Jean Chamberlain, Membre de la Société Royale, & après lui M. l'Abbé Conti, employèrent leurs bons offices, pour réconcilier M. Leibnitz & M. Newton. On ne peut que louer les généreux efforts des amis modérés, qui s'entremirent pour terminer leur querelle ; car les brouilleries des Savans empêchent le progrès des Sciences, & n'aboutissent qu'à éclaircir des faits souvent peu importants pour le Public ; ou même sans rien éclaircir, qu'à révéler bien des faiblesses dans ceux qui en font les auteurs ou les agens. Cependant s'il s'agit entre les deux Rivaux, d'une gloire délicate, que chacun trouve avoir été blessée : qu'il est difficile alors de ménager une réconciliation ! Les Gens-de-Lettres d'un certain ordre sont les Ambitieux du Cabinet. La préséance de leur Rang, leurs Titres, & leurs Dignités, sont fondées sur leurs Dé-

cou-

zaine d'Exemplaires ; l'Auteur la fit ensuite insérer dans le IV. Tome du Journal Literaire Ann. 1714, page 319.



couvertes. Ce font-là leurs Seigneuries, & d'ordinaire leurs uniques Seigneuries, d'autant plus grandes néanmoins, qu'après leur mort ils en retiennent encore hommage des autres Savans du métier, qui à cet égard ne relèvent que d'eux. M. Leibnitz & M. Newton, si jaloux de ce point-d'honneur, si sensibles à ce genre de gloire, défendirent chacun leurs droits & leurs prétentions, d'une manière à faire sentir les difficultés insurmontables à un accommodement. Toutes les Lettres qu'ils s'écrivirent, irritèrent le mal & l'ouvrirent la playe, bien loin de la fermer; comme la suite va nous l'apprendre.

En 1714 M. Chamberlainne dont j'ai parlé, entama la médiation, & fit connoître à M. Leibnitz, combien il seroit charmé de le voir en bonne intelligence avec M. Newton, & de pouvoir y contribuer en quelque chose. Sur quoi M. Leibnitz le remercia de ses bons sentimens, & de son offre obligeante, par une Lettre de Vienne, datée du 23 Avril de la même année.

Lettre de M. Leibnitz. Il Passure dans cette Lettre, que ce n'est

n'est pas lui qui a rompu cette bonne intelligence; qu'un nommé M. Keill l'avoit injurieusement attaqué dans les Transactions Philosophiques, & qu'en ayant demandé réparation, on avoit pris la chose, comme s'il plaidoit devant la Société, & on y avoit prononcé contre lui sans l'entendre, & sans favoir s'il ne tenoit aucun des Juges pour suspects. Que quoiqu'il ne pût croire que le Jugement porté contre lui, pût être pris pour un Arrêt de la Société, cependant M. Newton l'avoit fait publier dans le Monde par un Livre imprimé exprès pour le décréditer, & envoyé en Allemagne, en France, & en Italie, comme au nom de la Société. Il ajoute, que ce Jugement prétendu ne trouvera gueres d'approubateurs dans le monde, & qu'il espéroit que dans la Société même, tous les Membres ne l'approuvoient pas; que d'habiles François, Italiens, & autres, blamoient hautement ce procédé, & s'en étonnoient. „ Pour moi „ (continue-t-il) j'en avois toujours „ usé le plus honnêtement du monde „ envers M. Newton; & quoiqu'il se „ trouve maintenant, qu'il y a grand lieu

M. Leib-  
nitz à ce  
sujet.



lieu de douter s'il a su mon Invention avant que de l'avoir eue de moi, j'avois parlé comme si de son chef il avoit eu quelque chose de semblable à ma Méthode; mais abusé par quelques flatteurs mal-avisés, il s'est laissé porter à m'attaquer d'une manière très-sensible. Jugez maintenant, Monsieur, (poursuit-il) de quel côté doit venir principalement ce qui est nécessaire pour faire cesser cette contestation.

Réponse  
de M.  
Newton.

M. Chamberlaine communiqua cette Lettre à M. Newton, qui y répondit en peu de mots (a): Qu'il n'avoit eu aucune part à ce que M. Fatio avoit écrit contre M. Leibnitz, dans la Dissertation *De la Courbe de la plus prompte descente*, mais qu'il y avoit environ neuf ans, que M. Leibnitz avoit attaqué sa réputation dans le Journal de Leipzig de l'année 1705 (b), en y donnant à entendre qu'il avoit emprunté de lui Leibnitz, la Méthode des Fluxions; que M. Keill l'avoit seulement défendu

(a) Par une Lettre à M. Chamberlaine, datée du 21 de Mai 1714. V. S.

(b) M. Newton entend ici le Passage rapporté ci-dessus en Latin & en François, pag. 198, 199.

du dans les Transactions Philosophiques; & qu'il n'avoit rien su de cet endroit que M. Leibnitz avoit mis dans le Journal de Leipzig, jusqu'à l'arrivée de sa première Lettre contre M. Keill, où il demandoit en effet que lui Newton retractât ce qu'il avoit publié. Qu'au reste, si M. Chamberlaine pouvoit lui marquer quelque chose, en quoi il eût fait tort à M. Leibnitz, il tâcheroit de lui donner satisfaction; mais qu'il ne vouloit pas retracter des choses qu'il savoit être véritables: & qu'il croyoit aussi, que le Comité de la Société Royale n'avoit fait aucun tort à M. Leibnitz.

Cette Lettre de M. Newton étoit adressée à M. Chamberlaine, qui l'envoya à M. Leibnitz, avec la Réponse de M. Keill aux Remarques insérées dans le Journal Littéraire, & une Copie de la Déclaration que fit la Société Royale le 20 de Mai 1714; favoro qu'elle ne prétendoit pas, que le Rapport des Commissaires passât pour une décision de la Société. Elle donna cette Déclaration qui fut couchée dans son Journal, pour montrer au Public, qu'elle n'avoit pris aucun parti dans cette contestation.

Declaracion de la Société Royale faite en 1714.

Theodice Tome I. K tel.



testation, & pour prévenir les disputes qui pourroient naître là-dessus.

Autre Lettre de M. Leibnitz à M. Chamberlain. M. Leibnitz ayant reçu le paquet contenant l'Écrit de M. Keill, la Lettre de M. Newton, & la Copie de la Déclaration de la Société Royale, marqua à M. Chamberlain (a), qu'il lui étoit obligé de la tentative qu'il avoit faite auprès de la Société Royale, & qu'il étoit content de la manière dont la Société venoit d'en user à son égard; mais que quant à la Lettre polie de M. Newton, il la tenoit *pro non scripta* (pour non écrite), aussi bien que l'Imprimé François de M. Keill. Il ajoutoit, que puisqu'il sembloit qu'on avoit encore des Lettres qui le regardoient, parmi celles de M. Oldenbourg & de M. Collins, qui n'avoient pas été publiées, il souhaitoit que la Société Royale voulût donner ordre de les lui communiquer, se proposant de publier nulli un *Commerce Epistolaire*, où il ne donneroit pas moins les Lettres qu'on pouvoit alleguer contre lui, que celles qui le favorisoient, & qu'il en laisseroit le jugement au Public.

Cette

(a) Par une Lettre de Vienne datée de 25 Août 1714.

Cette Lettre ayant été lue devant la Société Royale, on représenta, que les dernières paroles étoient injurieuses aux Commissaires de la Société, qu'on supposoit n'avoir pas fait un choix impartial des Pièces qu'elle avoit ordonné de recueillir. Que M. Newton n'ayant point donné lui-même le Livre du *Commerce Epistolaire*, M. Leibnitz, qui étoit l'autre partie intéressée, ne devoit pas non plus en publier un de sa façon. Et quant aux Originaux des Lettres de Mrs. Oldenbourg & Collins, qu'il sembloit demander, qu'on ne pouvoit gueres les lui envoyer, mais qu'on pourroit néanmoins lui en fournir des Copies bien attestées, s'il le souhaitoit.

Sur ces entrefaites, M. l'Abbé Antonio Conti, noble & savant Venitien, En 1715 l'Abbé Conti vint voyager en Angleterre. Là il reçut une Réponse de M. Leibnitz à une Lettre qu'il lui avoit écrite pour le consulter sur une opinion particulière, que défendoit M. Nigrifoli, au sujet de la Génération des Êtres Vivans. A cette Réponse, qui ne regardoit que cette matière de Phylologie si abstraite, M. Leibnitz joignit une Apostille, Réponse qu'on y fit dans la Société Royale.

K 2 dans





dans laquelle, après avoir félicité M. l'Abbé Conti de son arrivée dans un Pais, où il avoue qu'il y a de quoi profiter, & de très-habiles gens, il ajoute, que cependant ils voudroient passer pour être presque seuls Inventeurs, en quoi vraisemblablement ils ne réussiroient pas. Qu'il ne paroît point que M. Newton ait eu avant lui la Caractéristique, ou l'Algorithme infiniésimal, suivant ce que M. Bernoulli avoit très-bien jugé. . . Que ceux qui ont écrit contre lui, n'avoient pas fait difficulté d'attaquer sa candeur par des interprétations forcées, mais qu'ils n'auroient pas le plaisir de le voir répondre à de petites raisons de gens qui en usent si mal, & qui d'ailleurs s'écartent de la question; qu'ils auroient mieux fait de donner les Lettres entières, comme M. Wallis, au lieu qu'ils n'ont publié dans le *Commerce Epistolaire*, que ce qu'ils ont cru capable de recevoir leurs mauvaises interprétations. . . Qu'il est fâché qu'un aussi habile homme que M. Newton, se soit attiré la censure des personnes intelligentes, en désé- rant trop aux suggestions de quelques flatteurs, qui l'ont voulu brouiller avec lui.

Non

Non content de ces plaintes, M. Leibnitz s'ouvre une carrière plus vaste à la critique; il se jette sur la Mathématique d'Angleterre, qu'il traite de commune & de superficielle; sur la Métaphysique, qu'il qualifie de bornée, *a narrow one*; mais surtout sur la Philosophie de M. Newton. Il critique ses sentimens sur la Gravité, sur le Vuide, sur l'intervention de Dieu pour la conservation de ses Créatures, sur les Atomes. Il l'accuse de ramener les qualités occultes des Scholastiques, ou de supposer perpétuellement des Miracles. Enfin c'étoit alors un homme piqué, un Auteur attaqué dans son endroit le plus sensible. Il finit en priant M. l'Abbé, de tâter le pouls aux Analystes Anglois, comme de soi-même, ou de la part d'un Ami, en leur proposant le fameux Problème des Trajectoires.

M. Conti n'ayant pas jugé à propos de tenir cette Apollille secrète, ce fut là vraiment de quoi bien réchauffer les esprits. Elle excita de grands bruits parmi les Savans de Londres. La Cour retentit bien-tôt des clameurs du Li-céc. Enfin le Roi, qui connoissoit per-

K 3 son-

Cette  
Lettre fit  
grand  
bruit.

sonnellement, & qui estimoit particulièrement les deux illustres Rivaux, voulut être informé de toute l'affaire par la bouche de l'Abbé Conti, & lui demanda, si M. Newton ne répondroit point. M. Newton ayant su le discours du Roi, se présenta deformaïs ouvertement à sa propre Cause, & adressa sa Réponse, datée du 26 Fevrier V. S. 1716, à M. l'Abbé Conti, qui Penvoya par la Poste à M. Leibnitz.

M. Newton y répondit en 1716.

M. Newton commence sa Réponse, par prendre M. Conti à témoin, que le *Commerce Epistolaire* ne renferme que des Lettres & papiers de vieille date, qui ont été conservés dans les Archives de la Société Royale, ou dans la Bibliothèque de M. Collins; & que lesdits papiers ont été ramassés & publiés par un Comité nombreux de personnes distinguées, de plusieurs Nations, assemblées exprés par ordre de la Société Royale; qu'ainsi donc, M. Leibnitz n'a aucune raison pour refuser d'y répondre.

Il ajoute, que M. Keill a répondu à l'Ecrit du Mathématicien, ou prétendu Mathématicien, fait en défense de M. Leibnitz, daté du 7 Juin 1713,

in.

inferé dans une Lettre diffamatoire, datée du 29 Juillet de la même année, & publiée en Allemagne, sans que le nom de l'Auteur, ni de l'Imprimeur, ni le lieu de l'Impression y fussent marqués; mais qu'on n'a point encore répliqué à la Réponse de M. Keill.

Que M. Leibnitz met un nouveau prétexte en usage pour éviter de répondre; quand il dit, qu'il ne veut pas que les Anglois aient le plaisir de le voir répondre à leurs petites raisons; & que cependant pour donner le change, il tâche de Pengager lui Newton dans des disputes Philosophiques, & lui propose des Problèmes à résoudre qui n'ont aucun rapport à la dispute. Que si on vouloit aussi par représailles examiner sa Philosophie, il ne seroit pas difficile d'en faire voir le foible, & d'en montrer les erreurs, comme par exemple, de ses idées sur les Miracles, sur les Qualités occultes; sur l'Ame, sur l'Harmonie Précétable; & sur d'autres articles qui ne regardoient point la question dont il s'agissoit entre eux.

Ensuite M. Newton, pour convaincre M. Leibnitz qu'il n'a tout au plus

K 4

in.



inventé qu'en second la Méthode des Différences, le rappelle à son propre témoignage, & à son propre aveu; aveu qu'il avoit fait dans diverses Lettres écrites à lui Newton, & publiquement dans les Imprimés; en particulier, qu'il avoit reconnu dans une Réponse à M. Fatio, publiée dans les Actes de Leipzig pour le mois de Mai 1700. que personne n'avoit possédé cette Méthode avant M. Newton & lui, & que personne n'avoit donné des preuves par aucun Ouvrage rendu public, qu'il eût possédé cette Méthode auparavant. " M. Leibnitz avoue  
 " donc ici, (conclud M. Newton)  
 " que j'avois cette Méthode avant  
 " qu'elle eût été publiée, & avant  
 " qu'il l'eut communiquée en Allemagne à qui que ce fût; il avoue que  
 " mon Livre des Principes étoit une  
 " preuve que j'avois cette Méthode,  
 " & que ce Livre contenoit les premiers Essais rendus publics de l'application qu'on en pouvoit faire aux  
 " Problèmes les plus difficiles: je m'attens donc qu'il continuera toujours  
 " à le reconnoître. Il ne nieoit point  
 " alors ce que M. Fatio avoit avancé,  
 " (que

" (que j'étois le premier Inventeur,  
 " & que la date de mon Invention  
 " étoit antécédente à celle de M. Leibnitz de plusieurs années: ) s'il le nie  
 " à présent, on en pourra conclure  
 " qu'il agit de mauvaise foi.  
 " Le Dr. Wallis (dit plus bas M. Newton) dans la Préface des deux premiers Volumes de ses Oeuvres, publiées en 1695, marque que dans mes deux Lettres écrites en 1676, j'avois expliqué à M. Leibnitz la Méthode, appelée par moi la Méthode des Fluxions, & par lui la Méthode Differentielle; & que j'avois inventé cette Méthode dix ans auparavant ou plus tôt, (c'est-à-dire dans l'année 1666 ou avant); & M. Leibnitz ayant eu un commerce de Lettres avec le Dr. Wallis depuis ce tems-là, & n'ayant point contredit ce qu'il avoit avancé, & même n'y ayant point trouvé à redire, je m'attens qu'à présent il y voudra bien encore acquiescer.  
 M. Newton finit sa Lettre, par se plaindre que M. Leibnitz est l'agresseur dans leur Differend; qu'il lui a intenté une accusation qui va à le faire  
 K 5 pas



passer pour Plagiaire; & que s'il persiste, il est obligé selon les Loix établies, de la prouver, à peine de passer pour coupable de Calomnie. Enfin, que M. Leibnitz s'est contenté jusqu'alors, sans aucune bonne raison, de mépriser ses adversaires, & d'écrire à ceux avec qui il étoit en commerce, des Lettres pleines d'affirmations, de plaintes, & de réflexions qui ne prouvent rien.

Replique  
de M.  
Leibnitz  
à la Ré-  
ponse de  
M. New-  
ton.

Dans la Replique que M. Leibnitz ne tarda pas de faire à cette Lettre de M. Newton, il débute par dire, qu'il n'a point voulu entrer en lice avec des enfans perdus, détachés contre lui par M. Newton, soit qu'on entende celui qui a fait l'accusateur sur le fondement du *Commerce Epistolaire*, soit qu'on regarde la Préface pleine d'aigreur, qu'un autre a mise devant la nouvelle Edition de ses *Principes*. Mais que puisqu'il ne sera chatmé de lui donner satisfaction.

Il observe premierement, que c'est bien à tort qu'il étoit accusé d'être l'auteur dans cette dispute, ne se souvenant pas d'avoir parlé de M. New-  
ton

ton, que d'une manière fort obligeante; mais qu'on abusoit, pour former cette accusation, d'un passage (a) des Actes de Leipzig, du mois de Janvier 1705, sur lequel M. Newton s'étoit laissé tromper, par un homme qui avoit empoisonné ces paroles des Actes, qu'on supposoit n'avoir pas été publiées sans la connoissance de lui Leibnitz; ou bien qu'on a été ravi de trouver un prétexte de s'attribuer, ou faire attribuer privativement l'Invention du Nouveau Calcul, depuis qu'on en a remarqué le succès, & le bruit qu'il faisoit dans le Monde.

Il ajoute, que pour ce qui est du Comité nombreux de personnes distinguées &c. dont parloit M. Newton, on ne lui en avoit donné aucune part; & que dans le tems qu'il écrivoit cette Lettre, il ignoroit encore les noms de tous ces Commissaires, & particulièrement de ceux qui ne sont pas des Isles Britanniques. Qu'il ne croyoit pas même qu'ils approuvassent tout ce qui  
K 6                    avait

(a) C'est toujours la comparaison des Actes de Leipzig rapportée à la page 198. dont il est question.



avoit été mis dans l'Ouvrage publié contre lui. Là-dessus il réitère ses plaintes qu'on n'a point donné le *Commerce Epistolaire* tout entier; qu'on en a tronqué des Lettres, qu'on en a supprimé des endroits qui pouvoient être au desavantage de M. Newton, au lieu qu'on n'y avoit rien omis de ce qu'on croyoit pouvoir tourner contre lui Leibnitz, par des Gloses forcées.

Il assure que c'est à cet égard, que voyant tant de chicanes, il avoit cru indigne de lui, d'entrer en discussion avec des gens qui en usoient si mal. Qu'il prévoyoit qu'en les refusant on auroit de la peine à éviter des reproches, & des expressions fortes, telles que méritoit leur procédé. Qu'il n'avoit point envie de donner ce spectacle au Public, ayant dessein de mieux employer son tems, & méprisant assez le jugement de ceux qui, sur un tel Ouvrage, voudroient prononcer contre lui, d'autant plus que la Société Royale même ne l'avoit point voulu faire.

Il ajoutoit, que ce n'étoit par aucun prétexte, qu'il n'avoit pas encore répondu au *Commerce Epistolaire*; mais que pour y repliquer de point en point,

il

il falloit un autre Ouvrage, aussi grand pour le moins que celui-là, il falloit entrer dans un grand détail de minuties passées trente ou quarante ans auparavant, chercher de vieilles Lettres, dont plusieurs étoient perdues, & les autres ensevelies dans des tas de papiers, qu'on ne pouvoit débrouiller qu'avec du tems & de la patience; ce que son loisir n'avoit gueres pu lui permettre encore, ayant été chargé d'occupations d'une tout autre nature. Cependant il remarque, qu'il ne croit pas avoir dit, comme M. Newton le lui impute, que les Anglois n'auront point le plaisir de le voir répondre à leurs petites raisons, ne pensant pas d'ailleurs, que tous les Anglois fissent leur cause de celle de M. Newton.

M. Leibnitz se plaint ici lui-même, que M. Newton lui impute à tort, d'avoir voulu faire diversion en combattant sa Philosophie, & en voulant l'engager dans des Problèmes. Que quant à la Philosophie, il a donné publiquement quelque chose de ses Principes, sans attaquer ceux de M. Newton; si ce n'est que par occasion, il en a parlé dans des Lettres particulières, depuis



puis qu'on lui en a donné sujet. Et que pour ce qui est des Problèmes, il n'a garde d'en proposer à M. Newton, puisqu'il ne voudroit pas s'y engager lui-même quand on lui en proposeroit. Qu'à l'âge où M. Newton & lui sont parvenus, ils peuvent tous deux s'en dispenser; mais qu'ils ont des amis qui y peuvent suppléer à leur défaut. Que par cette raison il ne vouloit pas entrer dans le détail de ce que M. Newton dit un peu aigrement contre sa Philosophie, parce que ce n'en étoit pas le lieu.

„ Si M. Newton (poursuit-il) veut  
 „ que j'avoue & que j'accorde, ce que  
 „ j'ai avoué ou accordé il y a quinze  
 „ ans, on devroit en attendre autant  
 „ de lui. Car il y a maintenant quin-  
 „ ze ans, que dans la première Edi-  
 „ tion de ses *Principes*, il m'accorda  
 „ l'Invention du Calcul des Differen-  
 „ ces indépendamment de la sienne;  
 „ & depuis il s'est avisé, je ne fai  
 „ comment, de faire soutenir le con-  
 „ traire. . . . Quand il allégué les Let-  
 „ tres, & Passages, où j'accorde qu'il  
 „ a eu un Calcul approchant de mon  
 „ Calcul des Differences, il pourra  
 „ bien

„ bien se souvenir, qu'il m'en a accor-  
 „ dé autant; & s'il lui est permis de  
 „ se retracter, pourquoi ne me fera-t-  
 „ il pas permis de le faire aussi, sur-  
 „ tout après les vérifimilitudes que M.  
 „ Bernoulli a remarquées? . . . Je ne  
 „ saurois dire aujourd'hui, si j'ai re-  
 „ marqué le Passage de M. Wallis, qui  
 „ porte que M. Newton favoit déjà la  
 „ Méthode des Fluxions en 1666. Mais  
 „ quand je ferois remarqué, je l'au-  
 „ rois laissé passer apparemment, étant  
 „ fort porté alors à croire M. Newton  
 „ sur sa parole.

„ M. Newton (dit M. Leibnitz pour  
 „ conclusion) prétend que je l'ai accu-  
 „ sé d'être plagiaire; mais où est-ce  
 „ que je l'ai fait? Je conviens avec  
 „ lui, que la malice de quiconque in-  
 „ tente une telle accusation sans la  
 „ prouver, le rend coupable de ca-  
 „ lomnie. Il finit sa Lettre en m'ac-  
 „ cusant d'être l'agresseur, & j'ai com-  
 „ mencé celle-ci en prouvant le con-  
 „ traire: il seroit pourtant fort aisé de  
 „ vider ce point préliminaire, sur le-  
 „ quel il y a du mécontentu.

Cette Réplique de M. Leibnitz étoit  
 datée d'Hannover du 14 Avril 1716,  
 & Il envoya  
 sa Répli-  
 que par la  
 France.





& fut adreſſée à M. l'Abbé Conti ; mais il lui écrivit en même tems, que pour avoir hors de Londres " des témoins neutres & intelligens " (ce ſont ſes paroles) il faiſoit paſſer ſa Réponſe par Paris, où il l'adreſſoit au ſavant M. Remond, pour qu'il la lût à M. l'Abbé Varignon, & à d'autres perſonnes de l'Académie Royale des Sciences, à qui il voudroit en faire part, avant que de l'envoyer en Angleterre. Cependant elle y vint aſſez vite : mais M. Newton, craignant ſans doute plus le bruit que cela pourroit faire, qu'il n'aimoit l'éclat ; peut-être auſſi dégouté d'une diſpute à laquelle il s'étoit prêté fort tard, & comme malgré lui, " réſolut

" (a) de ne pas pouſſer plus loin la diſpute ; & lorsque la Réponſe de M. Leibnitz fut venue de France, il la refuſa par des *Remarques*, qu'il communiqua ſeulement à quelques Amis.

M. Leibnitz mourut ſix mois après la date de ſa Réponſe ; & d'abord que M. Newton eut appris ſa mort,

Et mourut 6. mois après.

(a) Au rapport de M. Des Maizeaux, qui je penſe, a été très bien informé, & qui au reſte a écrit avant moi l'Hiſtoire de cette Diſpute, dont j'ai fait uſage.

il fit imprimer à Londres l'Apôſtrophe & la Lettre de M. Leibnitz à M. l'Abbé Conti, la Lettre de lui Newton au même Abbé, & les *Remarques* ſur la dernière Lettre de M. Leibnitz (b).

Voilà une courte expoſition, mais qui peut néanmoins ſuffire, pour donner la connoiſſance générale du point hiſtorique de ce fameux démêlé. La diſcuſſion Géométrique ſeroit trop vaſte, & ne pourroit ſe faire ſans un détail encore plus grand, qui entreroit dans la plus haute Géometrie, & qui par conſéquent ſeroit fort au deſſus de mes lumières. Après cet aveu, je me condamnerois moi-même de témérité, ſi je me hazardois de prononcer aucun jugement dans cette querelle ; mais j'eſpere que les Cenſeurs les plus rigides me pardonneront, ſi ſans m'avancer dans une carrière ſi épineuſe, j'oſe apporter des préſomptions, pour juſtifier M. Leibnitz du Plagiat, dont il me ſemb-

On peut juſtifier M. Leibnitz de Plagiat dans l'af faire du C. D.

(b) Toutes ces Pieces ont été jointes en forme de Supplément à l'Ouvrage intitulé, *Rapport's History of Fluxions* : enſuite elles ont paru plus corrigées dans le *Recueil de diverſes Pieces ſur la Philoſophie* &c. 1759 in 12.



semble que les Commissaires de la Société Royale l'ont jugé coupable.

Par ses  
talens &  
son ca-  
ractere  
d'esprit.

Ces présomptions, que je ne ferai qu'indiquer, je les tire des talens & du caractère d'esprit de M. Leibnitz. Tout le monde est assez persuadé qu'indépendamment de la découverte du Calcul des Différences, il étoit d'ailleurs extrêmement riche de son propre fonds en fait de Mathématique, & très-capable de le trouver par lui-même ce Calcul, sans le dérober à personne. Je sai bien que le vol, quand on le supposeroit certain, seroit une assez bonne preuve de la capacité de M. Leibnitz, puisqu'il y a d'habiles gens qui ne voyent dans le *Commerce Epistolaire* d'Angleterre, aucun endroit où il ait pu puiser sa Méthode. Mais il est encore d'un plus grand génie, de n'avoir pas commis ce larcin, quelque subtil qu'il ait dû être; & le caractère d'honnête-homme y trouve mieux son compte. C'est ce dernier point que notre Savant a toujours eu le plus à cœur, & dont il s'est plus piqué, & avec raison, que de celui d'Auteur; car à cet égard-ci, il s'est montré d'un entier desintéressement, évitant de se plaindre

Par son  
desinte-  
ressement

dre de ceux qui avoient profité de ses en d'au-  
lumières, & ne refusant jamais de don-  
ner aux Gens-de-Lettres des conseils-  
& des ouvertures pour leurs entrepri-  
ses. Il disoit quelquefois, mais sans affectation, qu'il aimoit à voir croître dans les Jardins des autres, des Plantes dont il avoit fourni les graines. Quand on agit par des principes si généreux, on est fort éloigné de vouloir s'emparer injustement du bien d'autrui.

Je vois que dans le Journal de Leipzig (a), il y blâme Descartes, (quoique selon mes idées trop définitivement) de n'avoir fait honneur ni à Kepler de la cause de la Pesanteur tirée des Forces Centrifuges, ni à Snellius des Loix de la Réfraction: „Pettis artifices (dit-il) qui ont fait perdre à ce grand-homme beaucoup de véritable gloire auprès de ceux qui s'y connoissent (b)”. Se pourroit-il qu'il eût négligé cette véritable gloire qu'il connoissoit si bien? N'auroit-il pas senti qu'il lui en restoit encore une

(a) Anno 1690. Majo, pag. 231.

(b) Et sane, (ce sont ses termes) licet Vir summus fuerit Cartesius, his tamen artificiosis multa solida laudis amissa apud Judices intelligentes. Ibid.



une fort grande, par rapport au sujet même qu'il a tant éclairci? Ne favoit-il pas que si le Public voit avec admiration le premier travail, celui des Inventeurs; il doit également son estime, & peut-être plus de reconnaissance aux seconds qui se font empreintes à le communiquer, & qui ont contribué à le perfectionner?

On lit dans un des Volumes suivans du Journal que je viens de citer (b), l'histoire ingénue qu'il fait à M. Bernoulli de ses Méditations Mathématiques. Il n'oublie pas d'y témoigner sa reconnaissance aux personnes à qui il devoit le plus en ces matières, à Galilée, à Descartes, à Gregoire de St. Vincent, à Guldin, à M. de Fermat, à Pascal, à M. Huygens. Pourquoi dans cette rencontre, où il paroît si sincère & si exempt de vanité, n'auroit-il pas donné place à M. Newton? Auroit-il péché par ingratitude envers lui seul? Mais je trouve un détail de ses Etudes Géométriques encore plus circonstancié, dans une de ses Lettres à l'Abbé Conti. Là il lui indique spé-

(b) *Adv. Eruditor.* Ann. 1691, Septembr. pag. 438.

ciellement, comment il étoit parvenu à la science du Calcul Differential. Le morceau est trop intéressant & fait trop au sujet, pour ne le pas transcrire.

» Il est bon de savoir, (écrit-il à cet Abbé) qu'à mon premier voyage d'Angleterre en 1673, je n'avois pas la moindre connoissance des Séries Infinies, telles que M. Mercator venoit de donner, ni d'autres matieres de la Géometrie avancée par les dernières Méthodes. Je n'étois pas même assez versé dans l'Analyse de Descartes. Je ne traitois les Mathématiques que comme un Parergon, & je ne savois gueres que la Géometrie des Indivisibles de Cavalieri, & un Livre du P. Leotaud, où il donnoit les Quadratures des Lunules, & Figures semblables; ce qui m'avoit donné quelque curiosité. Mais je me divertissois plutôt aux propriétés des Nombres, à quoi le petit Traité que j'avois publié presque petit garçon, de l'Art des Combinaisons, en 1666, m'avoit donné occasion; & ayant observé dès-lors l'usage des Différences pour les Sommes, je l'appliquai à

,, des

Il a exposé comment il a découvert le Calcul Differential.



„ des Suites de Nombres. On voit  
 „ bien par mes premières Lettres  
 „ échangées avec M. Oldenbourg, que  
 „ je n'étois gueres allé plus avant.  
 „ Aussi n'avois-je point alors la con-  
 „ noissance de M. Collins, quoiqu'on  
 „ ait feint malicieusement le contraire.  
 „ Ce fut peu à peu que M. Huygens  
 „ me fit entrer en ces matières, quand  
 „ je le pratiquai à Paris; & cela joint  
 „ au Traité de M. Mercator que j'a-  
 „ vois rapporté avec moi d'Angleter-  
 „ re, parce que M. Pell m'en avoit  
 „ parlé, me fit trouver environ vers  
 „ la fin de l'an 1673, ma Quadrature  
 „ Arithmétique du Cercle, qui fut  
 „ fort approuvée par M. Huygens, &  
 „ dont je parlai à M. Oldenbourg dans  
 „ une Lettre de l'an 1674. Alors ni M.  
 „ Huygens, ni moi, ne savions rien  
 „ des Séries de M. Newton, ni de M.  
 „ Grégory. Ainsi je crus être le pre-  
 „ mier qui eût donné la valeur du  
 „ Cercle par une suite de Nombres  
 „ Rationels, & M. Huygens le crut  
 „ aussi.  
 „ J'en écrivis sur ce ton-là à M. Ol-  
 „ denbourg, qui me répondit, qu'on  
 „ avoit déjà de telles Séries en Angle-  
 „ ter-

„ terre; & l'on voit par ma Lettre du  
 „ 15 Juillet 1674, & par la Réponse  
 „ de M. Oldenbourg du 8 Décembre  
 „ de la même année, que je n'en de-  
 „ vois avoir alors aucune connoissan-  
 „ ce; autrement M. Oldenbourg n'au-  
 „ roit pas manqué de me le faire sen-  
 „ tir, si lui ou M. Collins m'en eussent  
 „ marqué quelque chose auparavant.  
 „ Ce ne fut donc qu'alors que j'en ap-  
 „ pris quelque chose. Mais je ne sa-  
 „ vois pas encore les Extractions des  
 „ Racines des Equations par des Sé-  
 „ ries, ni les Regressions, ou l'Extrac-  
 „ tion d'une Equation Infinie. J'étois  
 „ encore un peu neuf en ces matières;  
 „ mais je trouvai pourtant bientôt ma  
 „ Méthode générale par des Séries Ar-  
 „ bitraires, & j'entrai enfin dans mon  
 „ Calcul des Différences, ou les ob-  
 „ servations que j'avois faites encore  
 „ fort jeune sur les Différences des  
 „ Suites des Nombres, contribuèrent  
 „ à m'ouvrir les yeux. Car ce n'est  
 „ pas par les Fluxions des Lignes,  
 „ mais par les Différences des Nom-  
 „ bres que j'y suis venu, en confide-  
 „ rant enfin que ces Différences appli-  
 „ quées aux Grandeurs qui croissent

„ con-



„ continuellement , évanouissent en  
 „ comparaison des Grandeurs diffé-  
 „ rentes , au lieu qu'elles subsistent  
 „ dans les suites des Nombres.

Cette ex-  
 position  
 paroît  
 sincere.

Ainsi dans cette Lettre, M. Leibnitz  
 avoueroit franchement son ignorance,  
 sur une découverte de Géometrie qu'il  
 croyoit avoir faite le premier, tandis  
 qu'il déguiseroit artificieusement son  
 vol sur une autre découverte de même  
 nature. Le croira-t-on facilement? Un  
 homme qui convient galamment de ses  
 fautes, acquiert par-là le droit d'être  
 presque cru sur sa parole, de ce dont  
 il ne convient pas. Des actes répétés  
 de candeur, marqués dans le cours  
 d'un grand nombre d'années, ont dû,  
 selon les apparences, être dominans en  
 toute occasion. Ces divers préjugés en  
 faveur de M. Leibnitz, ne peuvent  
 être détruits que par des preuves évi-  
 dentes & démonstratives du contraire;  
 car il en faut de telles, pour renverser  
 l'opinion générale du Public qui le re-  
 garde comme Inventeur, de ce Public  
 qui a reçu de lui le Calcul, & auprès  
 duquel il a eu le caractère d'honnête-  
 homme.

On peut <sup>1</sup> Quoi que les Commissaires de la So-  
 ciété.

ciété Royale puissent avoir bien jugé <sup>doncon</sup>  
 sur les papiers du procès qu'ils avoient <sup>clure que</sup>  
 entre les mains, cependant ils ne les <sup>M Leib-</sup>  
 ont pas eu tous, & ils n'ont point vu <sup>niz est</sup>  
 plusieurs Pieces, qui étoient entre les <sup>inven-</sup>  
 seules mains de M. Leibnitz, & qu'il <sup>teur du</sup>  
 se proposoit de publier en opposition <sup>C. D.</sup>  
 au *Commerce Epistolaire* d'Angleterre.  
 Il écrivit même à M. Wolff peu de  
 jours avant sa mort, qu'outre ce *Com-*  
*merce* qu'il esperoit de faire paroître, il  
 avoit encore à donner sur le Calcul  
 quelque chose d'inespéré, & qui n'au-  
 roit rien de semblable aux Inventions  
 de M. Newton; & à celles des autres  
 Géometres Anglois. Concluons donc,  
 que toutes les vraisemblances vont à  
 justifier M. Leibnitz de Plagiat dans la  
 découverte du Calcul Différentiel. Je  
 ne sache point, qu'il se soit jamais dé-  
 pouillé en d'autres conjonctures, du  
 caractère du galant-homme; & pour ce  
 qui est de son génie inventif, il n'est  
 personne doué de quelques connoissan-  
 ces, qui le revoque en doute.

M. Newton n'avoit parlé de sa Mé-  
 thode à M. Leibnitz que par énigmes;  
*litteris transpositis*, avant que M. Leib-  
 nitz

*Théodicee* Tome I. L nitz



nitz lui communiquât la sienne, pleinement & ouvertement. Je ne m'exprime pas ainsi, pour contester à M. Newton sa propre découverte: quoi qu'en ait dit son Rival dans la chaleur de la dispute, je n'ai garde d'y souffrir. Je rends toute la justice possible à son mérite, & je le ferai en tems & lieu, en donnant l'Histoire de sa Vie, une des plus glorieuses, & des plus illustres, qui aient éclairé l'Empire des Lettres. J'avouerai même par avance, & je crois pouvoir le faire sans cesser d'être équitable, & sans me contredire, que suivant mes idées, M. Newton est le premier Inventeur du Calcul Differential: mais je pense aussi que M. Leibnitz y est parvenu après lui de son chef, par ses seules lumieres, par la fertilité de son génie, & par une suite de ses premières méditations sur cette partie des Mathématiques, qu'on nomme la Science des Nombres.

M. Leibnitz avoit entrepris un Ouvrage de la Science de l'Infini.

Pour achever ce qui me reste à dire des talens & de l'esprit Géométrique de M. Leibnitz, il faut ajouter ici, qu'il ne se rendit pas plutôt maître du Calcul Differential, que rempli des plus grandes vues qu'on puisse former, il

il tenta de le réunir au Calcul Integral. Je crois avoir remarqué ci-dessus, ce qu'on entendoit par ce dernier Calcul; c'est l'Art de rassembler les Touts que l'autre a su résoudre en leurs Parties infiniment petites. Cet Art si difficile, digne de tous les efforts des plus grands Mathématiciens, & peut-être le comble de la perfection où peut jamais tendre la sublime Géométrie, fut l'objet de ses premières recherches, conjointement avec l'Algorithme Infinésimal. Il avoit trouvé avant l'année 1700, une Méthode générale pour intégrer les Grandeurs, comme il le manda à M. Bernoulli, en lui marquant qu'il reservoit sa découverte pour un Ouvrage *De la Science de l'Infini*, auquel il s'occupoit, & dont sa Méthode devoit faire une des plus considérables parties. Il ne se vantoit pas à faux, & il ne garda pas même son secret long-tems; car plein de zèle pour l'avancement des Mathématiques, il le publia dans les Actes de Leipzig de l'année 1702 (a) C'est une perte considérable, qu'il n'ait pas eu le loisir avant la fin de ses jours, d'achever l'Ouvrage

Il n'a pas eu le loisir de le faire.

L 2 dont

(a) Manusc. Majo, pag. 210.





dont ce Morceau, qui nous reste par hazard, n'étoit qu'un leger échantillon. Jamais la mort d'un Savant ne fait tant de tort aux Sciences, que quand elle interrompt des entreprises utiles & de longue haleine. Un grand nombre de vûes, un certain fil d'idées, quelquefois unique, périssent avec l'Inventeur.

M. Leibniz étoit aussi Mécanicien.

La Théorie des diverses parties des Mathématiques que possédoit M. Leibniz, & cela est presque immense, le conduisoit quelquefois à la pratique, du moins autant que lui permettoient ses autres occupations. Le fruit de ses connoissances spéculatives étoit toujours de nouvelles vûes pour perfectionner quelque Machine utile ou curieuse; je m'exprime ainsi, parce que le sort veut qu'entre les Inventions que produit la Mécanique; il y en ait assez de curieuses, peu d'utiles, & même entre les utiles, peu de suivies. Rarement le dessein le mieux pensé vient à un heureux terme; trop d'accidens imprévus rompent les mesures les plus prudentes.

Il commença dès l'année 1675, à donner des preuves de son goût pour la

la Mécanique. On ne s'entretenoit alors parmi les gens de ce monde-là, de rien davantage, que de la nouvelle invention des Montres de poche avec le Ressort en Spirale. L'artifice consistoit à rectifier le mouvement du Balancier qui est fort inegal en lui-même, par le moyen d'un tel Ressort. Ce fut M. Huygens qui fit faire le premier une Montre de cette maniere, dont l'Invention, pratiquée jusqu'à ce jour, parut fort ingénieuse & fort utile. A peu près vers le même tems, M. Leibnitz, qui ne fut pas des derniers à en entendre parler avec éloge, proposa lui-même dans les Transactions Philosophiques (a), une autre idée pour perfectionner la construction des Montres; c'étoit d'employer dans le Mouvement, deux Balanciers & deux Ressorts, qui se banderoient & se débanderoient alternativement sans interruption. On me dispensera d'entrer dans le détail, qu'il est plus aisé d'exposer à l'œil qu'à l'esprit; je renvoye les Curieux aux Mémoires de la Société Royale d'Angleterre, que je viens de citer. D'ailleurs, ce sujet a perdu

L 3 les

(a) N. 113. pag. 285, Mensé Aprili Ann. 1675.



les agrémens de la nouveauté ; tant de personnes se sont depuis exercés à cette curieuse Machine de Méchanique , qu'il semble à présent , que la Théorie n'a plus rien à y ajouter , & que tout ne dépend que du travail. Du moins ce seroit à des personnes du génie & de l'adresse d'un Sully, d'un Greham, d'un Le Roi, à inventer quelque chose de neuf, & à l'exécuter.

M. Leibnitz avoit aussi songé à rendre les Voitures ordinaires plus legeres & plus commodes ; mais j'ignore s'il a mis en œuvre ce dessein. Je sai seulement que Jean Joachim Becher, Docteur en Médecine, né à Spire, & mort misérablement dans le Duché de Cornouaille, homme d'une mauvaise conduite & d'un esprit mal tourné, connu des Alchymistes par divers Ecrits sur la Pierre Philosophale, se prit à M. Leibnitz de n'avoir pas eu une pension du Duc d'Hannover, & pour se vanger, il lui imputa dans une Brochure (a) d'avoir formé l'entreprise de construire une Voiture, qui auroit fait en vingt-quatre heures le Voyage d'Han-

(a) Ecrite en Allemand sous le titre *Die Narvische Weisheit*, c'est-à-dire *De la Sagesse folle*.

d'Hannover à Amsterdam, c'est-à-dire autour d'une cinquantaine de lieues d'Allemagne dans cet espace de tems ; accusation bien mal forgée, quand elle tombe sur un homme qui n'est pas tout-à-fait fou !

L'on fait que M. Leibnitz avoit encore donné beaucoup de soins à la construction d'un Moulin à vent, pour s'en servir à puiser l'eau des Mines les plus profondes. C'est-là une Machine plus compliquée qu'on ne pense d'ordinaire ; car elle est toute fondée sur la Géométrie, & dépend entièrement de la Théorie des Mouvemens composés, comme M. Parent, fort habile Méchanicien, l'a démontré. Cette Invention, qu'on croit nous avoir été apportée d'Asie dans le tems des Croisades, a fait fortune dans toute l'Europe. Effectivement, elle est très-commode, elle avance considérablement l'Ouvrage, & elle épargne de grandes dépenses. Cependant les Ouvriers qui n'entendent pas toujours leurs intérêts, & qui pour de l'argent sacrifient volontiers leur santé au travail des Mines, furent ceux-là même qui firent manquer le dessein de M.



Leibnitz, en s'y opposant de toutes leurs forces.

Mais sa fameuse Machine Arithmétique, dont on peut voir la Description & la Figure ébauchée dans les Mélanges de Berlin (a), est celle à laquelle il a le plus occupé son tems, quoiqu'il l'ait laissée imparfaite. Au reste, il n'est pas le seul, non plus que M. Pascal, qui ait exécuté le Projet de faciliter les Opérations Arithmétiques sans qu'il soit besoin d'écrire. En Angleterre le Chevalier Samuel Morland, le Lord Nepper en Ecoffe, & dernièrement le Marquis Poleni en Italie, se sont distingués par l'Invention de semblables Machines; pour ne rien dire de celles de divers autres Mécaniciens, mentionnés çà & là dans l'Histoire de l'Académie Royale. Quelques ingénieuses néanmoins que soient ces fortes d'Inventions, quelque commodes qu'elles paroissent à leurs Auteurs, elles n'ont point eu jusques ici tout le succès qu'ils en esperoient; & il est apparent que cet usage si général, & consacré depuis si long-tems, de calculer avec la plume, aura toujours

(a) Voyez *Miscellanea Berolinensia*, pag. 117.

jours la préférence, du moins chez les Négocians, qui en ont un besoin absolu pour tenir leurs Livres de Compte.

M. Leibnitz étant un Savant aussi universel que nous l'avons dépeint, on juge sans peine, qu'indépendamment de son génie naturel, il avoit prodigieusement lu. Ce n'étoit point uniquement les bons Livres qu'il se faisoit un plaisir de dévorer, il parcourtoit aussi ceux qui ne sont point marqués à ce coin; & comme le dit M. de Fontenelle à sa maniere, "il est étonnant à combien de Livres médiocres & presque absolument inconnus il avoit fait la grace de les lire". C'étoit son opinion, qu'il n'existoit point de si mauvais Ouvrages, où il n'y eût quelque profit à faire. Cette coutume si basse, & si méprisable, de lire à dessein de critiquer, étoit bien éloignée de son caractère. "Je cherche dans les Livres (écrit-il à son Ami M. Remond de Montmaur) non pas ce que j'y pourrois reprendre, mais ce qui mérite d'y être approuvé, & dont je puis profiter. Cette façon n'est point la plus à la mode, mais elle est la plus équitable & la plus utile."

Il avoit  
une grande  
lecture.



Il faisoit  
des Ex-  
traits de  
ses lectu-  
res.

Sa méthode étoit de faire des Précis, ou Extraits de ses lectures, pour les mieux graver dans sa mémoire, qu'il avoit si facile que tout s'y imprimoit, & si heureuse qu'il pouvoit encore dans sa vieillesse réciter presque des Livres entiers de Virgile. Aussi le feu Roi d'Angleterre George I. Papelloit à Hannover, son Dictionnaire vivant.

Il enten-  
doit di-  
verses  
Langues.

Il savoit la plupart des Langues mortes & des Langues vivantes; & comment eût-il pu acquérir sans leur secours un savoir aussi étendu & aussi varié? Les Langues sont la Clé des Sciences; elles ouvrent également l'entrée à une profonde, ou à une agréable & facile érudition. Le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels, vient en partie d'en avoir négligé la culture. Notre Savant ne donna ni dans ce travers, ni dans celui des personnes qui en font une trop haute estime. Il ne crut pas devoir dédaigner leur étude, au contraire il tira quelquefois de grands avantages de cette connoissance; mais il évita de consumer à leur recherche une partie trop considérable d'un tems précieux, qui

qui doit être consacré à s'avancer plus avant. Car on peut dire de toutes les Langues, qu'elles ne font que Servantes, & que les Sciences sont les Maîtresses. Ainsi, en homme sage, il ne fit à Melanthe & à Polydora, que l'accueil nécessaire pour entrer dans la maison de Penelope.

Il a peu écrit dans sa Langue maternelle, à laquelle il sembloit avoir préféré le François, qu'il entendoit si parfaitement, & qu'il écrivoit si purement, qu'on ne sache point d'Etranger qui l'ait surpassé. Sa Théodicée, ses Lettres, sa dispute avec M. Pellisson sur la Tolérance, en peuvent servir de preuves, ayant également réussi dans le genre Epitolaire, & dans la manière de traiter les sujets les plus abstraits. Il s'en faut de beaucoup que sa Diction Latine mérite cet éloge, comme je pense l'avoir remarqué quelque-part. Mais en revanche, sa Poésie dans cette dernière Langue est belle, heureuse, pleine de force & de feu; au-lieu que ses Vers François sont foibles, languissans, profaiques.

Dans tous les Ouvrages qu'il a publiés lui-même, il ne s'est jamais déli-

L 6

Il écri-  
voit très-  
purement  
en Fran-  
çois.

Sa façon  
de mettre  
son nom.



à ses Ouvrages.

gné que par les trois Lettres initiales de son nom, G. G. L. simplement, modestement, & sensément. Il lui étoit effectivement bien inutile de se parer de ces vains Titres d'honneur, si chers aux esprits du commun. Son nom seul faisoit son plus grand Titre, & marquoit le prix de ses productions. Les Anciens n'en usoient pas autrement, & les gens sages d'entre les Modernes n'ont point cru devoir renchérir sur leurs Maîtres.

Ses Voyages.

Porté d'une inclination naturelle pour les Voyages, que justifie suffisamment leur utilité, il eut le bonheur de satisfaire ses desirs à cet égard. Il voyagea dans les parties de l'Europe les plus civilisées par les Arts & par les Sciences, en France, en Angleterre, en Hollande, en Italie, & en Allemagne. Dans tous ces Pais, il s'attacha à voir tout ce qui est un Spectacle pour un Homme de Lettres; Bibliothèques, Manuscrits, Livres, Antiquités; Curiosités de l'Histoire Naturelle, Ouvrages de l'Art, & ce qui vaut encore plus que ces diverses Rarités, les Gens de mérite & d'un savoir éminent. Toutes ces choses sont pour

pour un grand génie; & même pour un génie médiocre, des sources fécondes d'une infinité de connoissances.

C'est au séjour qu'il fit en France, & en Angleterre, ou plutôt aux Conférences qu'il eut avec Messieurs Huygens, Pascal, Oldenbourg, Newton, & les autres Savans, dont l'Académie des Sciences de Paris, & la Société Royale de Londres ne manquèrent jamais, qu'il dut principalement ses lumières dans la sublime Géométrie. C'est en partie dans ses Voyages d'Allemagne & d'Italie, qu'il acquit ses vastes notions du Droit, de l'Histoire, & de la Politique.

Les liaisons qu'il fit dans ses Voyages, son savoir, & sa réputation, lui frayèrent de toutes parts le chemin à un prodigieux Commerce de Lettres, auquel il ne refusa jamais de se prêter. C'est-là un genre d'occupations fort utile & fort agréable, quand il est renfermé dans de certaines bornes; mais qui se change facilement en servitude, dès qu'il les passe. A la vérité, c'est une servitude qui ne manque pas d'être accompagnée de douceurs & de plaisirs, mais comptez qu'elle a aussi ses peines



peines & ses épinés. Cependant chez M. Leibnitz, son Commerce, quoique si vaste, lui seroit toujours de détail, & de récréation; il en recueilloit tout le fruit, sans gêne & sans embarras. Il avoit l'honneur d'être en correspondance avec la Princesse de Galles, depuis Reine d'Angleterre, avec la Duchesse Douairière d'Orléans, avec Jean Frederic Duc de Brunswick-Lunebourg, avec Ernest Landgrave de Hesse, avec le Duc de Wolfenbuttel, & avec d'autres personnes de la première qualité.

Mais les Savans de toutes les Professions, les personnes de l'esprit le plus orné, ou le plus délicat, & même divers Missionnaires de la Chine, formoient la classe la plus étendue de ceux avec qui il correspondoit. De ce nombre étoient l'illustre Abbé Bignon, M. l'Abbé Boizot, M. Bayle, Mrs. Burnet, Mrs. Bernoulli, le R. P. Bouvet, M. Bourguet, M. Collins, M. De la Croze, M. De Fermat, M. Fardella, M. Grævius, M. Guglielmini, M. le Marquis de l'Hôpital, M. Huygens, M. D'Hozier, M. Hoffman, M. Herman, M. Hartzoeker, M. Ludolf, M. Ma-

Magliabechi, M. Mencken, M. Des Maizeaux, M. l'Abbé Nicaise, M. Oldenbourg, M. Peliison, le R. P. Papebrock, M. Remond de Montmort, M. Ramazzini, M. Spanheim, M. Ste-non, le R. P. Tournemine, M. Tschirnaus, M. Thomafius, M. Wolff; & combien d'autres qui nous sont inconnus, ou que nous ne rappellons pas à notre mémoire dans ce moment! Il apprenoit par eux toutes les Nouvelles des Sciences, les Découvertes, les particularités Littéraires, les Livres nouveaux, les Projets de Livres, l'Histoire anecdote des Ouvrages, des Auteurs, des Editions; Pais vaste, curieux, singulier, & connu seulement d'une poignée de monde.

Ami né de tous les Savans, ou de ceux qui cherchent à le devenir, il les encourageoit à mettre au jour leurs Ouvrages, quand il en prévoyoit quelque utilité; il les animoit par des Lettres obligeantes, leur donnoit des avis, leur communiquoit ses Remarques; content de recueillir pour tout fruit de ses libéralités, le plaisir secret de pouvoir contribuer à l'avancement des Sciences, & au bien du Public, ses deux

Il étoit  
comme  
Ami né  
des autres  
Savans.





deux passions favorites. Qu'on est estimable, quand les vertus font des passions!

Il fut estimé & pensionné de plusieurs Princes.

Voilà comment M. Leibnitz se fit connoître dans l'Empire des Lettres. Aussi les Académies les plus célèbres s'empresèrent de se l'acquérir. Mais sa réputation ne se borna pas seulement au Lycée, elle vola jusqu'à la Cour, où ce n'est d'ordinaire qu'une grande naissance & une fortune illustre qui annoncent les Hommes. Le nom de Savant a bien du chemin à faire pour parvenir jusqu'aux oreilles des Têtes Couronnées, & si cela arrive, c'est presque toujours fort tard, ou même uniquement à celles d'un Prince Protecteur des Sciences. Cependant le nom de M. Leibnitz vint de bonne heure, & pour ainsi dire de concert, à la connoissance de plusieurs Souverains. L'Électeur de Mayence, le Duc de Brunswick-Luncbourg; Ernest Auguste son Successeur, le Roi de Prusse, l'Empereur Joseph, l'Empereur Charles VI, le Roi George I, le Czar, lui marquèrent leur estime, par des présens, des Pensions, ou des Titres honorables. Pour parler aussi de Souveraines, &

c'est

c'est un double honneur pour lui, d'avoir eu quelque part à leur bienveillance; les deux Imperatrices Amélie & Elisabeth, la Reine de Prusse Sophie-Charlotte, la Princesse Sophie Epouse d'Ernest Auguste de Brunfwick, lui ont donné plusieurs fois des marques du cas quelles faisoient de son mérite.

Enfin il a eu le bonheur de n'avoir point senti une longue & languissante vieillesse, & d'avoir conservé la vigueur de son esprit jusqu'à la fin de ses jours; avantage assez rare chez les personnes qui ont passé leur vie dans l'yvresse des Muses. Il montra toujours beaucoup de grandeur d'ame & de fermeté dans ces tristes instans où les vertus d'emprunt disparaissent, & où la plupart des hommes se dégradent eux-mêmes. Il vit venir les approches de la mort sans surprise, sans regrets, sans faiblesse, & sans crainte. Les uns disent que peu d'heures auparavant, il raisonnoit de la manière dont le fameux Furstenback avoit changé la moitié d'un clou de fer en or; & d'autres assurent qu'il lisoit l'Argenis de Barclai, ce Livre qui a trouvé & qui trouve encore tant de censeurs & d'approbateurs,

Il est mort en grand homme.



Il n'avoit  
point été  
marié.

teurs, tant de critiques & de partisans. L'on fait que M. Leibnitz n'a point été marié. Il avoit pensé l'être à l'âge de cinquante ans; la personne qu'il vouloit épouser demanda un délai pour faire ses réflexions; pendant cet intervalle il en fit aussi de nouvelles, & conclut avec d'habiles gens, que le mariage est bon, mais que le Philosophe & l'Homme de Lettres y doivent songer toute leur vie.

Son hu-  
meur.

Son humeur étoit gaye, sa conversation agréable, utile, & polie par l'usage du beau monde. On dit qu'il se mettoit aisément en colere, mais qu'il en revenoit facilement. Il avoit l'air appliqué, la physionomie douce, la vue très-courte, mais infatigable. Il étoit d'une taille médiocre, plutôt maigre que gras, d'une vigoureuse complexion, n'ayant gueres eu de maladies, excepté la Goute; & des vertiges qui provenoient vraisemblablement de sa maniere de vivre & d'étudier. Il mangeoit beaucoup, buvoit peu quand on ne le forçoit pas, & jamais de vin sans eau. Chez lui il étoit absolument le maître, car il mangeoit tout seul; la faim ou ses études mar-

Sa façon  
de vivre.

quoient

quoient l'heure de ses repas; il ne tenoit point de ménage, & envoyoit querir chez un Traiteur la première chose qui se présentoit. Dès qu'il eut la Goute, il ne dinoit que d'un peu de lait; mais il faisoit un grand souper fort tard, sur lequel il se couchoit. On rapporte que souvent il ne dormoit qu'allié sur une chaise, & ne se réveilloit pas moins frais à trois ou quatre heures du matin qu'il se remettoit de nouveau à l'étude sans quitter le siege, & même pendant des mois entiers. Son nom justifiera, j'espère, ces petits détails, qu'autrement nous ne manquions pas de faire (a).

Quoiqu'il eût de grands revenus, & qu'il parût faire une médiocre dépense, on n'a pas trouvé des biens si considérables après sa mort. Il avoit employé de grandes sommes pour exécuter divers desseins, & principalement sa Machine Arithmétique. Il avoit formé une assez belle Bibliothèque, dont le Prince se contenta pour le droit d'Aubaine, qui est dans l'Electorat d'Hannover du tiers de ce que possède l'E-

(a) On a tiré tous ces détails des divers Mémoires imprimés de la Vie de M. Leibnitz.



FEtranger; d'ailleurs sa Bibliotheque avoit été si confondue avec celle du Roi, qu'on ne pouvoit distinguer les Livres de l'un & de l'autre. On compte qu'il a laissé une soixantaine de mille Écus. Outre cela, on trouva dans sa chambre une grosse somme d'argent comptant qu'il avoit caché; c'étoient deux ou trois années de son revenu.

La découverte de ce dernier trésor fut funeste à la femme de son unique héritier M. Loeslerus, fils de sa Sœur uterine, & Curé d'un Village près de Leipzig. Cette Femme, à la vue de cet argent qui lui tomboit en partage, fut si fautive de plaisir, qu'elle en mourut subitement. Il ne faut pas se figurer qu'elle soit la seule personne au monde que la joie ait, pour ainsi dire, étouffée. L'Histoire Grecque parle non seulement d'une Polycrata, mais de Chilon, de Sophocle, de Diagoras, de Philippides, & de l'un des Denys de Sicile, qui moururent tous de la sorte. L'Histoire Romaine assure la même chose du Consul Manius Juventius Thalna, & de deux femmes de la Ville de Rome qui ne purent digérer le contentement que leur causa la présence de leur

Son héritière mourut de joye.

Exemples de pareilles morts.

leur fils, après la déroute arrivée au Lac de Trasymene (a). L'Histoire de France nomme la Dame de Châteaubriant, que le trop d'aïse fit expirer soudainement, voyant son mari de retour du Voyage de St. Louis. L'Histoire d'Angleterre fournit l'exemple du Vicomte de Lille, qui étant prisonnier à la Tour, reçut avec tant de plaisir la nouvelle de sa liberté, accompagnée d'une bague enrichie d'un diamant de grand prix, que Henri VIII lui envoya comme gage d'une entière reconciliation, qu'il succomba aux mouvemens de sa joie, & en mourut peu d'heures après (a). L'Histoire d'Italie fait mention de Jules Castellano (b). Ce Savant, réduit à la misere par la perte de sa pension & de son emploi de Professeur en Philosophie, fut si sensible à la nouvelle que Sixte V lui donnoit un Evêché, que succombant à la joie, il en mourut subitement. On trou-

(a) Voyez Aulo-Gelle Liv. III. Chap. 15. Ciceron dans ses Tusculanes Liv. I. Valere Maxime Liv. IX. Chap. 12. Tite-Live Liv. XXII. Chap. 7. Plin Liv. VII. Chap. 53. &c.

(a) Herbet. Larrey.

(b) En 1586 Il étoit âgé de 58 ans. De Thou Liv. LXXXIV.



trouve encore quelques exemples semblables parmi les Observations de Messieurs les Médecins, comme dans les Actes des Curieux de la Nature (c), dans le Journal de Leipzig (d), dans Korman (e), & ailleurs. Cependant si la joie détruit quelquefois la machine, elle la rétablit beaucoup plus souvent; & pour parler encore mieux, c'est une des causes de la mort si rare & si singulière, qu'on n'a pas besoin de remèdes de précaution afin d'en prévenir les attaques: cette passion de l'ame qui lui est opposée, la tristesse ou la mélancholie, est bien autrement à craindre, & fait bien d'autres ravages.

M. Eccard, qui se chargea de faire à M. Leibnitz une sépulture honorable, invita pour cet effet toute la Cour à ses funérailles; & personne n'y parut, parce que les Courtisans n'agissent gueres que pour la faveur ou l'intérêt, & ne payent libéralement des devoirs qu'à

(c) *Acta Naturæ Curiosorum*, Decor. II. Ann. 9. Observat. 22.

(d) *Acta Eruditorum*, Anno 1686. Men. & Jun. pag. 284.

(e) Kormanus, *De Miraculis mortuorum*, Part. IV. Cap. 106.

M. Eccard eut soin de ses funérailles.

qu'à ceux qui peuvent contribuer à leur fortune. Il avoit mis sur la Tombe de M. Leibnitz plusieurs Emblèmes. A la droite étoit un Tournesol avec ces paroles au dessus, *inclinata resorget*; & au milieu ces quatre Vers d'Horace, qui marquoient fort bien le caractère de son Ami décedé :

*Virtus recludens inmeritis morti  
Calum, negatâ tentat iter viâ,  
Catusque vulgares, & ndam  
Spernit humani fugiente penam.*

On voyoit ensuite une Aigle qui s'élevé vers le Soleil, avec ces mots, *Haurit de lumine lumen*. A la gauche on avoit placé la représentation d'un Phénix qui se brule sur un Autel, avec la Devise, *Ceneri manebit honos*. Au milieu étoient gravées ces paroles, *Pars vitæ quoties perditur hora perit*. Enfin il y avoit pour Emblème le Chiffre I, avec cette Devise, *Omnia ad unum*. On lisoit au bas l'inscription suivante :

*Ossa  
Illustris Viri  
Godofredi Gulielmi  
Leibnitii,*

S.

S. Cos. Maj. Consil. Aulici,  
S. Reg. Maj. Britanniarum,  
S. Rectorum Monarchæ.  
A Consiliis Justitiæ  
Intimus.

Natus Ann. M. DCXLVI.

Die XXIII Junii.

Decessit An. M. DCCXVI.

Die XIV. Novembr.

Les Poëtes jetterent aussi des fleurs sur son Tombeau, & firent grand nombre de Vers en plusieurs Langues à son honneur (a). C'est à la vérité une espe-

(a) Je ne transcrirai qu'une Élégie Latine que fit alors M. Chrét. Golbach, Conseiller de la Cour du Roi de Prusse.

Ut resiler Phœbi Tellus animosa quadrigæ  
Ambiat, & liquidam pendula rotat iter;  
Ut ruat, inque Junon rapide revolubilis axem,  
Stelliferos faciat nocte redire choros;  
Queque bipartitos cœcis vis entheæ motus,  
Leibnitii potuit diminuerare labor.  
Terrasque trassasque Maris super ipse vagatus,  
Spasmas Naturæ viittis evanidis opes.  
Se Gallis, Batavisque dedit, Sociumque  
Britannis,  
Nec sacrem nescis, Romula Dia, Viri.  
Quis est ad extremos arcanum penetraverat Indos,  
Et Sinicos nostros fissit in orbe Lares.  
Nulli nota prius verum discrimina scitola,  
Et numeration nodos solvere natus erat.

Germana.

ce d'hommage qu'on rend en Allemagne aux Gens de Lettres plus volontiers, & plus fréquemment qu'en tout autre endroit du monde; cependant, si quelqu'un s'en est jamais montré digne, c'est sans doute celui que toute la Nation met d'un consentement universel à la tête des Savans qu'elle a produit.

Mais au grand Savoir on n'allie pas toujours le plus de Religion; l'étude nourrit l'esprit, & la foi se perd. Voilà, prétendent quelques personnes de mérite, ce qui est arrivé à M. Leibnitz, ce dont ses propres Pasteurs ont accusé, & ce qui a même passé en proverbe. On nous permettra néanmoins de dire, qu'on ne sauroit être trop retenu dans les jugemens si souvent faux qu'on porte des Hommes à vue de Théodécée Tome I. M pas

Germanique Italum que din eius luderet ær.  
So licetis consil reddidit ille Viris.  
Cur levat argenti formosior aura liquorem,  
Cur pluvio cedat ovada mæssa Jovi?  
Nec totam reputes a summo cortice laudem,  
Infima terrarum viscera anhelus edit;  
En' vaque propitia tonuit præcordia cryptæ,  
Que nisi illoinis mater aurora negat.  
Nil jam, Terra, dabas quo pergeret. In-  
volat Aëvis  
Fallor? An hic etiam cognita cuncta videt?

On reproche à M. Leibnitz que son Savoir n'étoit pas consacré par la Religion.



païs sur cet article, & le plus sage est à coup sûr de remonter aux sources. On ne croit pas qu'on trouve des traits contre la Religion dans aucun des Ecrits de M. Leibnitz. Au contraire, le morceau qu'il écrivit étant à Vienne en 1714, pour M. le Prince Eugene, intitulé, *Principes de la Nature & de la Grace fondés en raison*, renferme des propositions qui tendent à établir la Religion en général; & quoi qu'il n'y parle pas de Révélation, parce qu'il s'agissoit d'un Système purement Métaphysique, l'on y apperçoit pourtant des vues qui menent naturellement à la Religion Révélée. D'ailleurs l'on sait qu'il avoit autrefois défendu en Chrétien, même Orthodoxe, le dogme de la Trinité contre le fameux Wislowatius. Il est encore avéré, qu'il fit toujours profession extérieure du Luthéranisme.

Il est vrai qu'il n'alloit pas beaucoup aux Assemblées publiques de Dévotion: mais ce Culte extérieur caractérise-t-il seul la Religion? Combien de gens oisifs de l'un & de l'autre sexe, qui en tous lieux se font un païs-tems réglé d'assister aux Eglises, & qui sans ce secours seroient fort embarrassés de leur

leur figure, & plongés dans un mortel ennui? Combien d'autres qui n'y sont attirés que par vanité, par fausse dévotion, & peut-être par des passions plus honteuses? La grande assiduité aux Eglises n'est donc pas davantage une preuve de Religion, qu'une fréquentation plus rare le seroit d'irréligion; & à tout prendre, M. Leibnitz ne deviendroit blâmable que d'avoir négligé un devoir extérieur & des Rits cérémoniels.

Les bruits vulgaires contre lui ne servent jamais de preuves. Comme il étoit fort modéré par rapport aux trois Religions qui dominent dans l'Empire, & qu'il estimoit beaucoup plusieurs Jésuites & leur savante Société en général, quelques Catholiques se flatterent de pouvoir le gagner, surtout quand il fut fait Conseiller Aulique & qu'il vint à Vienne; mais dès qu'ils le virent de retour à Hannover, ils commencèrent à perdre cette espérance, & l'on fit alors sur lui ce jeu de mots Allemand, LEIBNITZ GLAUBT NITZ (a), c'est-à-dire, *Leibnitz ne croit rien*, par allu-

M 2 sion

(a) Pour parler correctement, il auroit fallu dire NICHITZ, Rien.





sion à la terminaison de son nom ; plaisanterie qui est insensiblement passée en Proverbe. Ajoutez à cela, ce qu'a écrit M. Pfaff soutenu de M. Le Clerc, que la Théodicée paroïsoit n'être qu'un pur jeu d'esprit, & vous aurez une partie des sources où l'on a puisé cette idée que son Auteur n'étoit qu'un rigide observateur de la Religion Naturelle. Toujours est-ce une vérité constante, que de tout tems, & en tout pais, on a décidé de la Religion de quantité d'habiles gens sur des fondemens aussi peu solides.

Il est arrivé une fois à M. Leibnitz d'avoir feint une dévotion, à laquelle il n'ajoutoit certainement point de créance. Voici le fait (a). Un jour dans une de ses courses sur la mer d'Italie, il s'éleva une furieuse tempête ; le Pilote déconcerté, qui ne croyoit pas être entendu par un Allemand qu'il regardoit comme la cause de l'orage, le jugeant hérétique, proposa de le jeter dans la mer ; sur quoi le Jonas Luthérien sans marquer aucun trouble tira un Chapelet, qu'il avoit peut-être pris par

(a) Histoire de l'Académ. Roy des Scienc. Ann. 1716. Eloge de M. Leibnitz.

par précaution, & le tourna d'un air assez dévot pour parer le coup qu'un zèle superstitieux lui préparoit. Mais si quelqu'un vouloit se servir de cette particularité comme d'une preuve du peu de Religion du Voyageur, il faut l'avertir par avance qu'il feroit grand tort à son jugement.

On accuse aussi M. Leibnitz d'avarece. Il est vrai qu'il auroit dû vivre d'une maniere moins économe, & rechercher davantage les commodités du bien-être, que ses revenus lui permettoient de se procurer. M. De Fontenelle, qui s'est laissé quelquefois séduire par des jeux de mots, dit à ce sujet, que M. Leibnitz dépensoit beaucoup en négligence.

Il se plaisoit, dit-on, à former quantité de Projets, qu'il n'a point remplis, & auxquels sa vie & celle de plusieurs personnes ensemble n'eussent pu suffire. Cependant, il n'est point d'habiles gens qui ne se trouvent dans ce cas-là. Le génie & le savoir fournissent plus de vues, inspirent même un courage plus entreprenant, que ne comporte la condition humaine ; & peut-être ne feroit-on pas tout ce qu'on peut, sans

On l'accuse aussi d'avarece.

De sa passion pour des Projets.



L'esperance de faire plus qu'on ne pourra. Le succès dans les Sciences, comme dans les affaires de la vie civile, n'est souvent le prix que d'une certaine hardiesse. Il y a des témérités qui ne peuvent venir que de grands Maîtres. Si celui-ci n'avoit pas beaucoup exécuté, on pourroit mettre ses projets au rang des Chimères, dont quelques Gens de Lettres ont bercé le Public.

D'envie de passer pour un d. s premiers Savans.

M. Leibnitz étoit extrêmement sensible à la passion de passer dans l'esprit des autres hommes, pour un des premiers Savans de son Siècle. On l'avoue. Mais ses travaux ne justifient-ils point cette sensibilité? L'ardeur pour l'étude donne naturellement l'idée d'un homme avide de gloire. Car enfin, pour tant de veilles qu'il endure, peut-il butter à d'autres récompenses qu'à la louange & à l'estime? C'est la flatteuse esperance d'être considéré, qui sert d'aiguillon à la vertu. Ceux qui n'en sont point touchés, rampent toujours confondus dans la foule; tandis que ceux qui sont soutenus par cette noble ambition, s'élevent au dessus de leurs égaux, & marchent à pas de géant dans le chemin de l'immortalité.

Mais,

Mais, ajoute-t-on, M. Leibnitz a poussé trop loin la vanité sur cet article, & en particulier sur ses travaux & ses découvertes. Les peines & les soins qu'on prend, l'amour de ce qu'on a trouvé, la douceur de s'en assurer la possession, pourront presque lui servir d'excuses assez légitimes.

Enfin on lui reproche d'avoir ensuite abandonné cette passion des Muses, & recherché davantage sur les dernières années de sa vie, d'être Courtisan que Philosophe. Ce seroit alors un foible difficile à justifier. Laissons aux personnes qui l'ont vu & connu dans ce tems-là, à prononcer sur la validité de cette accusation. Si elle se trouve bien fondée, c'est apparemment parce que la Cour est un pais où toutes les professions se changent assez vite en celle de Courtisan.

Nous supprimons quelques autres reproches qu'on a faits à M. Leibnitz M. E. card avoit promis la (a), & dont personne n'auroit pu mieux

M 4 nous

(a) Nous omettons aussi certaines particularités qu'on a débitées sur son compte sans aucune preuve, & avec très-peu de fondement; comme par exemple, ce que nous avons lu quelque part, qu'il avoit refusé l'Emploi



Vie de  
M. Leib-  
nitz.

nous éclaircir que M. Eccard son éleve, son compagnon de travail, son intime ami, qui a vécu pres de dix-neuf ans avec lui, & qui lui a succédé dans son Emploi d'Historiographe & de Bibliothecaire du Roi à Hannover; au reste, Savant très-versé dans l'Histoire d'Allemagne, & connu par un grand nombre d'Ouvrages (b). Il avoit promis une Vie complete de M. Leibnitz, ses Oeuvres posthumes, une Collection de ses Lettres, une continuation de l'Hif-

ploi de Bibliothecaire du Vatican; qu'il avoit eu dans sa jeunesse un fils naturel, nommé Guillaume Dinniger &c. Ceux qui nous ont communiqué ces sortes d'Anecdotes, n'ont pas été certainement bien informés.

(b) Les principaux sont les suivans, qu'il n'est pas inutile de connoître.

*Leges Francorum Salicae ac Ripuariorum.* Lipsie 1720. in fol.

*Veterum Monumentorum Quaternio.* Hannoveræ 1720. in fol.

*Epistola de Nummis quibusdam in honorem Imperatorum Zenonis & Anastasii cæsaris.* Hannoveræ 1720. in 4.

*Historia Genealogica Principum Saxonie.* Lipsie 1722. in fol.

*Epistola de Nummis quibusdam explicata difficultatibus.* Lipsie 1722. in 4.

*Corpus Historicum Medii Aevi.* Lipsie 1723. 2 Vol. in fol.

l'histoire de Brunswick; des Leibniziana, & un Recueil exact de tous ses petits Ouvrages épars çà & là, avec des additions & des remarques. Mais le Public n'a pas profité de ses promesses, par une suite d'évenemens inopinés qui sont venus à la traversé, & qui peuvent être un exemple des vicissitudes d'ici-bas, auxquelles un Savant est exposé comme un autre (a).

M. Camusar avoit aussi prémédité de donner une Vie de M. Leibnitz fort étendue; mais la mort l'a enlevé lui-même

M. Camusar y avoit aussi songé.

(a) Il suffira de rapporter ici le fait tout simplement, en forme de note.

M. Eccard, devenu triste & mélancholique sur les dernières années de sa vie, après avoir demeuré à Hannover jusqu'en 1724, remplissant les Emplois qu'avoit possédés M. Leibnitz avant lui, en sortit un jour à pied, mal vêtu, sans argent, & se retira d'abord dans l'Abbaye de Corwey en Westphalie. De là il se rendit à Cologne, où après avoir embrassé la Religion Catholique. on lui offrit tout à la fois trois Charges fort honorables; l'une de Bibliothecaire de l'Empereur; l'autre, de Conseiller & Bibliothecaire de l'Evêque de Passaw; & la troisieme, de Conseiller, d'Archiviste, & de Bibliothecaire de l'Evêque de Wurtzburg, avec mille Ecus de pension, qui est l'Employ auquel il donna la préférence,

même à la fleur de son âge, dans le tems qu'il étoit chargé d'autres occupations plus pressantes, & avant qu'il ait pu commencer ce travail. A ce que ces deux habiles Hommes n'ont fait que projeter, on vient de tâcher de suppléer en partie par ce petit Ecrivain, que l'on se flatte de pouvoir retoucher quelque jour, & le donner alors moins imparfait & moins defectueux.

E I N.



C A.

# CATALOGUE

## CHRONOLOGIQUE

### DES OUVRAGES

DE M.

## LEIBNITZ.

Remarquez que les Chiffres accompagnés d'une \* indiquent les Morceaux qui se trouvent parsemés çà & là dans plusieurs Livres différens.

I

**S**pecimina Juris. I. Specimen difficultatis in Jure. seu Dissertatio de Casibus Perplexis. II. Specimen Encyclopadia in Jure, seu Quaestiones Philosophicae antiquiores ex Jure collectae. III. Specimen certitudinis, seu Demonstrationum in Jure, exhibitorum in Doctrina Conditionum. Lipsiae in 12.

C'est un Recueil de trois Theses qu'il soutint pendant le Cours de ses Etudes de Droit.

II.

*Nova Methodus discenda docendaque Jurisprudencia* Francof. 1667. in 12. Nous en avons parlé dans sa vie.

III.

*Corporis Juris recensendum Ratio*. Moguntiae 1668. in 12.

On peut regarder ce Livre comme une suite du précédent. On en a aussi parlé.

Ml 6

LV.

## IV

G. G. L. *Arts Combinatoria*. Lipsiæ 1668. Francof. 1690 in 4.

Cet Ouvrage a été imprimé à l'insu de M. Leibnitz. Il paroit composé fort jeune en 1668, n'étant âgé que de 22 ans. Voyez Leibnitiana, p. g. 111. Morhof Tom. I. pag. 352. Acta Eruditerum Ann. 1691, pag. 63. Anno 1728, pag. 546.

## V.

*Specimen Demonstrationum Politicarum prolegendo Rege Polonorum, novo scribendi genere, ad claram certitudinem exactum; Auctore Georgio Ulicovio Lithuano*. Vilnæ 1669. in 12.

Nous en avons parlé amplement.

## VI.

*Marii Nizolii Anti-barbarus Philosophus, seu de veris Principiis & vera Ratione Philosophandi contra Pseudo-Philosophos, cum Prefatione & notis G. G. Leibnitii*. Francof. 1670 in 4.

Cet Ouvrage, dont nous avons rendu compte, avoit été imprimé à Parme en 1553 in 4. pour la première fois; mais il étoit entièrement tombé dans l'oubli, quand M. Leibnitz crut qu'il méritoit de paroître de nouveau. Voyez Morhof Tom. 2. pag. 80. Aujourd'hui ce Livre de Nizolius est derechef abandonné à son sort.

## VII.

*Sacro-Sancta Trinitas per novæ Proventa Logice defensa*. 1671 in 12.

Nous avons fait mention de cette Brochure.

## VIII.

*Nova Hypothesis Physica, quâ Phænomeno-*

7103

*rum Naturæ pleorumque Causæ ab unico quodam universali deorsu in Globo nostro supposito repetantur. Seu Theoria Motus Abstracti & Concreti*. Moguntiæ 1671 in 12. Item Londini dem.

Nous avons mentionné ce Livre, qui forme deux Traités, l'un sur le Mouvement Abstrait. & l'autre sur le Mouvement Concret. Il dédia le premier à l'Académie Royale des Sciences de Paris, & le second à la Société Royale de Londres. On peut voir Morhof, Tom. 2. pag. 148. sur ce sujet. M. Knoor de Rosenroth a traduit cet Ouvrage de M. Leibnitz en Allemand, sous le nom déguisé de *Christophorus Pegantius*, & l'a joint à une Traduction qu'il a fait de la *Pseudodoxia Epidemica*, de Thomas Brown. L'Édition est de Nuremberg en 1680 in 4. Le Docteur Wallis a exposé dans les Transactions Philosophiques N. LXXIV, pag. 2227, son sentiment sur ces deux Brochures de M. Leibnitz.

## IX. \*

*Confessio Naturæ contra Atheos.*

C'est une Brochure, que M. Spitzelius a insérée dans un Écrit contre les Athées.

## X. \*

*Notitia Optica promota.*

Brochure que M. Leibnitz envoya à Spinosa avec une Lettre datée du 5 Octob. 1671, dans laquelle il lui propose une Méthode pour perfectionner les verres de Lunettes. Sa Lettre & la Réponse de Spinosa se trouvent dans les Oeuvres Posthumes de ce dernier, pag. 359.

## XI. \*

## XI.\*

*Extrait d'une Lettre touchant le principe de la Justesse des Horloges portatives de l'invention de M. Leibnitz.*

Inseré dans le Journal des Savans du xxv Mars 1675.

## XII.\*

*Lettre écrite d'Hannover le 18 Juin 1677, contenant la Relation de la figure d'un Chevreuil coiffé d'une manière fort extraordinaire.*

Dans le Journal des Savans du v Juillet 1677. Augmentée dans les Mélanges de Berlin.

## XIII.

*Casarini Fœderis de Jure Suprematus & Legationis Principum Germania.* 1677 in 12.

Nous nous sommes étendus sur le sujet de cet Ouvrage. Nous ajouterons ici seulement qu'il fut imprimé en Hollande, & l'imprimé d'abord en Allemagne jusqu'à quatre fois en tres-peu de tems. Il parut aussi bientôt en François sous ce Titre: Entretiens de Philarete & d'Eugene, sur la question du tems agitée à Nimegue touchant le Droit d'Ambassade des Electus & Princes de l'Europe, in 12. à Duysburg en 1677.

## XIV.\*

*Observation nouvelle de la maniere d'essayer si un Nombre est primitif.*

Inseré dans le Journal des Savans du xxviii Fevrier 1678.

## XV.\*

*Lettre touchant la Quadrature d'une portion de la Roulette.*

Journal des Savans du xxiii Mai 1678.

## XVI.\*

## XVI.\*

*De Vera Ratione Circuli ad Quadratum Circumscription in Numeris Rationalibus, à G. G. Leibnitio expressa.*

Journal de Leipzig, Fevrier, Ann. 1682. pag. 41. M. Leibnitz fit en 1671 la Découverte de la Quadrature Arithmétique du Cercle, dont il s'agit ici. Il crut d'abord, de même que M. Huygens, qu'il étoit le premier qui eût donné la valeur du Cercle par une suite de Nombres Rationaux: mais il apprit bientôt par une Lettre de M. Oldenbourg, que M. Newton avoit déjà donné des choses semblables, non seulement sur le Cercle, mais encore sur toutes sortes d'autres Figures, & il en reçut même des Essais.

## XVII.\*

*Unicum Optica, Catoptrica, & Dioptrica Principium, Autore G. G. L.*

Journal de Leipzig, Juin, pag. 185.

## XVIII.\*

*G. G. L. Meditatio de Separatione Salis & Aqua dulcis, novoque Separationum Chymicarum genere.*

Journal de Leipzig Decemb. pag. 186.

## XIX.\*

*G. G. L. Meditatio Juridico-Mathematica de Interferio suspicæ.*

Journal de Leipzig, Octob. 1683. pag. 425.

## XX.\*

*De Dimensionibus Figurarum inventientis.*

Journal de Leipzig, Mai 1684. pag. 233.

## XXI.\*

*Demonstrationes novæ de Resistencia Solidorum.* Autore G. G. L.

Journal de Leipzig, Juillet, Ann. 1684. pag. 359.

## XXII.\*





## XXII.\*

*Nova Methodus pro Maximis & Minimis, itemque Tangentibus quae nec frustas nec irrationibus qu'interiores moratur; & Singulare pro illis Calculi generis, per G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1684. Octob. pag. 4-7. C'est ici le premier Morceau qu'il publia sur le Calcul Differential.

## XXIII.\*

*Meditationes de Cognitione, Veritate, & Ideis, per G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1684. Novemb. pag. 537.

## XXIV.\*

*Additio ad Schedam in Artibus proxime antecedentibus Moysi pag. 233 editam, de Dimensionibus Curvilinearum, per G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1684. Decemb. pag. 585.

## XXV.\*

*G. G. L. Demonstratio Geometrica Regulae apud Staticos recepta, de Momentis Gravium in Planis inclinatis, nuper in dubium vocatis & Solutio casus elegantis in Act. Erud. Novemb. pag. 512. An. 1684, propositi, de Globo duobus Planis Angulum rectum facientibus simul incumbente, quantum nunquamque Planorum prematur determinans.*

Journal de Leipzig. Novemb. 1685. pag. 501.

## XXVI.\*

*G. G. L. Brevis Demonstratio erroris memorabilis Corsetii & aliorum circa Legem Naturae, secundum quam volans a Deo eandem semper quantitatem Motus conservari, quâ & in re Mechanicâ abutantur; communicata in Literis d. 6. Jan. datis.*

Journal.

Journal de Leipzig Mars 1686. pag. 161. Cette Démonstration est en François, & suivie d'une Réponse, dans les Nouvell. de la Republ. des Lettres, Sept. 1686. pag. 995.

On demande en Physique, si la Force d'un Corps dans le choc, doit être mesurée par le produit de sa Masse & de sa Vitesse, ou par le produit de la Masse & du Quarré de la Vitesse? Question fameuse, qui partage encore tous les Physiciens! C'est la seconde maniere d'estimer la Force du choc des Corps, que propose ici M. Leibnitz, sur quoi M. Newton s'est rangé d'un avis contraire. Tous deux ont trouvé de grands & de zélés partisans, & ce qui paroitra plus singulier, des Géometres du premier ordre, qui ne parlent qu'après des Experiences. L'Histoire de cette seule dispute, bien détaillée, formeroit un Ouvrage. Mais il suffira de dire pour le présent, que d'un côté, toute l'Angleterre, & en particulier les Drs. Clarke, Pemberton & Desaguliers, se sont hautement déclarés pour M. Newton; de l'autre, M. Herman, M. Wolff, M. le Marquis Poleni, & M.'s Gravelande ont pris le parti de M. Leibnitz. Tant il est vrai que la Géometrie Mixte, où il entre des idées de Physique, participe à une portion de cette incertitude qui est une Compagne inseparable de la Science des choses naturelles; hormis que quelqu'un ne juge que dans la Contestation dont je parle, il se trouve plus d'opposition dans les termes que dans les idées.

## XXVII.\*

*G. G. L. Meditatio nova de natura Angulû contactû & osculû, bornumque usu in practica*

Ma-



*Matheſi, ad Figuræ faciliores ſuccedaneas adſcriptionibus ſubſtituentur.*

Journal de Leipzig. Ann. 1689. Juin, pag. 258, & 289.

## XXXVIII \*

G. G. L. De *Geometria Recondita, & Anaxiſi Indivifibilium & Inſinuationum.*

Journal de Leipzig. Ann. 1689. pag. 292. Ajoutez ici ce qui a été dit dans le même Journal Ann. 1684. Mai, pag. 233. Octob. pag. 264. Decemb. pag. 586.

## XXXIX \*

G. G. L. De *Lineis Opticis, & Aſia.*

Journal de Leipzig. Janv. 1689. pag. 36.

## XXX \*

G. G. L. *Sebediſſima de Reſiſtentiæ Mediæ, & Motu Projektorum Gravium in Medio reſiſtente.*

Journal de Leipzig. Ann. 1689. pag. 38.

## XXXI \*

*Tentamen de Motuum Cæleſtium cauſis, Auth. G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1689. Fevr. pag. 82.

## XXXII \*

G. G. L. De *Linea Iſochrona, in quâ Gravæ ſine ac æratione deſcendit; & Controverſia cum D. Abbate D. C.*

Journal de Leipzig. Ann. 1689. Avril, pag. 192. Voyez *Otiùm Hannoveranum*, pag. 21. *Biblioth. Anc. & Modern. Tom. 4. pag. 193.*

## XXXIII \*

G. G. L. De *cauſa Gravitatis, & Deſenſu ſententiæ ſuæ de Veritæ Natura Legibus contra Cartefianos.*

Journal de Leipzig. Mai, 1690. pag. 228.

## XXXIV.

## XXXIV. \*

G. G. L. *ad ea quæ Vir Clar. J. Bernoulli menſe Majo ſuper de ſorte Alearum publicavit, Reſponſio.*

Journal de Leipzig, Ann. 1690. Juillet, pag. 359.

## XXXV \*

*Lettre ſur la Queſtion, Si l'Effence du Corps conſiſte dans l'Étendue.*

Journal des Savans du XVIII Juin 1690, & du 7 Janv. 1693. C'eſt un point de Phyſique ſur lequel M. Leibnitz a été ſez chancelant, ayant tenu, tantôt pour l'affirmative, tantôt pour la négative.

## XXXVI \*

O. V. E. *Quadratura Arithmetica communis Sectionum Conicarum quæ Centrum habent, indeque ducta Trigonometria Conica, ad quantumcumque in Numeris certitudinem Tabularum neceſſitate liberata; cum uſu ſpeciali ad Lineam Rhomborum Nauticam, & ſtatimque illi Planipharum.*

Journal de Leipzig. Ann. 1691. pag. 178.

## XXXVII \*

*De Linea in quâ ſicilicet ſe pondere proprio curvat, uſque uſu inſigni ad invenientiam quotenique Mediæ Proportionalæ & Logarithmorum. Auth. G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1691. pag. 277.

## XXXVIII \*

*De Solutionibus Problematis Catenarum vel Funicularis a D. J. Bernoulli propoſitis.*

Journal de Leipzig. Septemb. 1691. pag. 435.

## XXXIX \*

G. G. L. *De Legibus Naturæ, & vera aſſerunt.*

*matione Virtutum Morviciam contra Cartestios*.  
*anos. Responsio ad Rationes à D. P. Junio*  
*in Act. hist. pag. 6. propositas.*

Journal de Leipzig. Sept. 1691. pag. 439.  
 X L. \*

G. G. L. *Alditatomacula ad Considerationes*  
*Perditi Heisteri Liebfeldii.*

Journal de Leipzig. Octob. 1691. pag. 500.

X L I.

*De la Tolérance des Religions. Lettres de*  
*M. Leibnitz, & Réponses de M. Pellisson.*  
 Paris 1692. in 12.

On l'imprima d'abord en Hollande ce petit Ouvrage, dans lequel M. Leibnitz approuve la Tolérance, & M. Pellisson la rejette. Les Lettres de ces deux Messieurs sur ce sujet sont insérées en partie dans l'Otium Hannoveranum. Il y regne beaucoup de bonne-foi, de politesse, & de charité de part & d'autre. D'ailleurs ils n'ont fait qu'éclaircir légèrement cette matière, que d'habiles gens, & surtout en Angleterre, ont si bien approfondie, qu'ils l'ont épuisée.

X L II.

*De la Chabrette; ou Solution du Problème fameux proposé par Galilée, pour servir d'Essai d'une nouvelle Analyse des Infinités, avec son usage pour les Logarithmes, & une application à l'avancement de la Navigation.*

Journal des Savans du xxxi Mars 1692.

X L III. \*

*De Linea ex Lineis numero infinitis ordinata ductis inter se concurrentibus formata, etique omnes tangente; ac de novo in ea re Analysis Infinitorum usum.* *Auth. O. V. E.*

Jour-

Journal de Leipzig. Avril 1692. pag. 168.

X L IV. \*

*Lettre sur quelques Axiomes de Philosophie à M. l'Abbé Foucher.*

Journal des Savans du 11 Juin 1692.

X L V. \*

*Epistole tres, de Novis Literariis, ad V. C. Eru. Tentzelium.*

Dans le Livre de Tentzelius intitulé, Colloquia Menstrua. Ann. 1692.

X L VI. \*

*Constructio Testudinis Quadrabilis Hemisphærica.* *Auth. G. G. L.*

Journal de Leipzig. Juin 1692. pag. 275.

X L VII. \*

*Nouvelles Remarques touchant l'Analyse des Transcendentes, différentes de celles de M. Descartes.*

Journal des Savans du xiv Juillet 1692.

X L VIII. \*

*Courbes sur l'Origine du mot Flacon.*

Journal des Savans du xxviii Juillet 1692.

X L IX. \*

G. G. L. *Generalia de natura Linearum, angulorum, & ceteris quæ sunt pervolutionibus aliisque cognitis, & eorum usibus nominatis.*

Journal de Leipzig. Ann. 1692. Sept. pag. 440.

L. \*

*Protogea.* *Auth. G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1692 & 1693.

Jan. pag. 40. C'est un Essai sur l'état du Territoire d'Allemagne, de ses Mines, de ses Montagnes, de ses Lacs, tel qu'on pouvoit conjecturer qu'il étoit autrefois, & avant ce que l'Histoire nous en apprend. Cet Essai - là au-  
 roit

roit formé un Traité sur ce sujet, & ce Traité devoit précéder l'Histoire de Brunswick.

L I \*

*Additio* G. G. L. ad *Solutionem Problematis in Aët. Erud. Ann. 1692. pag. 274. propositi.*  
Journal de Leipzig. Ann. 1693. pag. 42.

L II \*

*Excerpta ex Epistola VI. Cal. Mart. 1693. de Codice Juris Gentium edendo, in Collectio-  
ne Tractatum & Aëtorum Publicorum per  
Europam, authenticis ad Archivozum silem  
Diplomatibus, sed ineditis pierunqne, aut  
certe minus obviis, comprehensurum; ex Re-  
cens. G. G. L.*

Journal de Leipzig. Ann. 1693. pag. 147.

L III \*

G. G. L. *Supplementum Geometrie Præli-  
ca, sese ad Problemata transcenduntia exten-  
dunt, ope Novæ Methodi Generalissima per Se-  
ries Infinitas.*

Journal de Leipzig. Ann. 1693. pag. 178.

L IV \*

*Lettre à M. l'Abbé Nicaïse, sur la Philoso-  
phie de M. Descartes.*

Journal des Savans du XIII Avril 1693.

L V \*

G. G. L. *Problema Majore unperio in his Ac-  
tis, Ann. 1693. pag. 215, propositum.*

Journal de Leipzig. Ann. 1693. pag. 113.

L VI \*

*Lettre à M. Faucher, Chancelier de Dijon.*  
Journal des Savans du III Août 1693. Et  
le roule sur quelques Axiomes de Philoso-  
phie.

L VII \*

*Règle générale de la Composition des Mon-  
vements.* Jour-

Journal des Savans du VII Septemb. 1693.

LVIII \*

*Deux Problèmes construits par M. Leibnitz,  
en employant la Règle générale de la Composi-  
tion des Mouvements.*

Journal des Savans du XIV Sept. 1693.

L IX \*

G. G. L. *Supplementum Geometrie Dimen-  
soria. Seu Generalissima omnium Tetragonij-  
morum effectio per Motum: Similiterque mul-  
tiplex Constructio Lineæ ex data Tangentium  
conditione.*

Journal de Leipzig. Sept. 1693. pag. 385.

L X \*

*Excerpta ex Epistola G. G. L. cui precedunt  
meditatio suis inclusa.*

Journal de Leipzig. Octob. 1693. pag. 476.

L XI.

*Cogitationes de Hæcisi Censura Philosophiæ  
Cartesiana; & Swelingii Responsio, de Vita  
& Doctrina Cartesii.*

M. Leibnitz avoit déjà marqué comparant  
à l'Abbé Nicaïse ce qu'il pensoit sur Descar-  
tes; il s'en entretint plus au long avec M.  
Chr. Thomæus, qui inséra dans son Livre  
intitulé, *Historia Sapientiæ & Sæcultæ*, ce  
que M. Leibnitz lui avoit communiqué tou-  
chant Descartes.

L XII.

*Codex Juris Gentium Diplomaticus, in quo  
Tabula Authentica Aëtorum Publicorum, ple-  
væque inedita vel selecta continentur, quem ex  
Mss. præsertim Bibliothecæ Augustæ Gue-  
biterianæ Codicibus, & Monumentis Regiorum  
aëtorumque Archivozum, ac propriis detiqne*

Col-



*Collectedis, editis G. G. L. Horocera, in-  
pensis Samuelis Anno 1691. in fol.*

Ce beau Recueil commence à l'année  
1696, & finit en 1499. Toutes les Pièces  
qu'il contient, y sont rangées selon l'ordre  
des temps. Il y a mis à la tête une Preface  
de bon goût, & très-feasée. Il publia en-  
suite un Supplément à ce Recueil. On peut  
consulter sur le Code du Droit des Gens,  
le Journal de Leipzig, Ann. 1693, pag. 170,  
& M. Fabricius, *Historia Biblioth. Propri.* Part.  
2. pag. 311 &c. Nous avons aussi parlé au  
long de cet Ouvrage.

LXIII.\*

G. G. L. *De prima Philosophia emendatio-  
ne, & de notionibus Substantia*

Journal de Leipzig, Ann. 1694, pag. 110.

LXIV.\*

G. G. L. *Novo Calculi Differentialis appli-  
catio, & usus, ad multiplicem Linearum Con-  
structionem ex data Tangentium conditione.*

Journal de Leipzig, Ann. 1694, pag. 311.

LXV.\*

*Lettre sur une Manière de perfectionner la  
Médecine.*

Journal des Savans Ann. 1694, le XVI  
Juillet. Cette manière qu'entend ici M. Leib-  
nitz, seroit d'ajouter chaque année aux Lis-  
tes Annuelles des Baptêmes & des Morts,  
une Histoire de la constitution de l'Air, des  
Saisons, des Maladies qui ont régné parmi  
les Animaux, & de celles qui ont eu cours  
parmi les Hommes &c. à peu près selon le  
plan de Rsm-zzini, sur lequel on encheri-  
roit facilement, en le faisant faire par ordre  
pu-

public, par d'h'bles gens, & en le rendant  
plus general & plus étendu. Alors on dres-  
seroit tous les ans un Re.ueil succinct de ce  
genre d'Observations, qui ne pourroient que  
devenir d'un grand usage à la suite des tems.  
Tout cela est fort judicieux; mais, comme  
M. Leibnitz l'a dit lui-même, c'est une vé-  
rité aussi certaine que déplorable, que le soia  
de l'Âme & du Corps sont les premières cho-  
ses auxquelles on devroit penser, & les der-  
nières auxquelles on pense.

LXVI.\*

*Considerations qu'il y a à observer entre l'A-  
rithmétique ordinaire, & le Nouveau Calcul des  
Transcendentes.*

Journal des Savans du XXIII Août 1694.

LXVII.\*

G. G. L. *Constructio propria Problematum de  
Curva Hyperbolæ Paracetrice, ubi & genera-  
tiona que tam de natura & Calculi Differentia-  
li Observantur, & de constructione Linearum  
Transcendentium, una maxime Geometrica,  
a vera Mechanica quidem, sed generalissima.  
Accessit modus resolvendi Inventiones Trans-  
cendentium Linearum Universales, & quoniam  
easum comprehendant, & transceant per  
proportionem datam.*

Journal de Leipzig, Ann. 1694. Août pag.  
364

LXVIII.\*

*Lettre sur une fautive Vie du P. La Chaise,  
Dans les Colloquia de Tentzelius. 1694.*

LXIX.\*

*Epistola in qua contra V. C. Pfaumerum  
desponditur Falsus inter Cæsarum Regem Gal-  
læ, & Ducem Saxoniam Fridericum aique Wili-  
Thibodæes Tome I. N. Leibniz.*

*Leibniz*, Anno 1444 in *itum*, & in *Codice Diplomatico assertum*.

Des Actes d'Allemagne, §. xxiii.

LXX.\*

Vom Unterscheid &c. (*Id est*) De *Discrimine inter Vexillum Imperii & Vexillum Consilii Wittenbergense*, 1694. in 4.

Voyez *Fabricius Part. I. Hijior. Biblioth. Propr.* pag. 193.

LXXI.\*

*Specimen Dynamicum pro admittendis Naturæ Legibus circa Corporum Vires, & mutuas Actiones detegendis, & ad suas causas revocandis*, *Auth. G. G. L.*

*Journal de Leipzig*, Ann. 1695. pag. 145. M. Leibnitz étoit persuadé qu'il se trouve toujours dans la Nature la même quantité de Force, & non pas la même quantité de Mouvement, ainsi que l'a cru Descartes, & touchant le Choix des Corps, contre les Règles de Descartes, & qu'il a établi la nouvelle Science qu'il nomme la Dynamique, de laquelle il a inferé dans le *Journal de Leipzig* l'Essai dont le Titre est ici marqué.

LXXII.\*

G. G. L. *Notatiuncula ad constructionem Lineæ in qua Saccula æquilibrium cum pondere moto faciens, incedere debet, datum a Motione Hospitatis & quadam de Quadraturis*, *Journal de Leipzig*, Ann. 1695. pag. 184.

LXXIII.\*

G. G. L. *Responsio ad novum difficultates D. Berni Nieuwentyt circa Methodum Differentialem seu Logistam sumam*, in *Journal*.

*Journal de Leipzig*, Ann. 1695. pag. 310 & 396.

LXXIV.\*

*Système nouveau de la Nature & de la Communication des Substances, aussi bien que de l'Union qu'il y a entre l'Âme & le Corps*.

*Journal des Savans* du xxvii Juin & du xxix Juillet 1695. Voyez encore ci-dessous les N. 79. 80. 87. 117. 121, &c. qui contiennent les Objections qu'on fit d'abord contre le Système de M. Leibnitz, & ses Réponses. Cette matière a fait tant de bruit, & est si connue, qu'elle paroit épuisée.

LXXV.\*

G. G. L. *De novo usu Centri Gravitatis ad Utinasiones, & speciatim pro Arcu inter Curvas Paretis descriptis, seu de Reclanquibus Circulis, ubi & de Paretis in unicepsum*, *Journal de Leipzig*, Novemb. 1695. pag. 493.

LXXVI.\*

G. G. L. *Relatio ad Incertam Societatem Leopoldinam Nat. Curios. de Novo Anusiscentis eo Aneri a novis successibus comprobato*, *Journal de Leipzig*, Ann. 1695. Decemb. pag. 559.

LXXVII.

*Lettre sur la Connexion des Maisons de Brunschwick & d'Este*, 1695. in 4.

Il en est fait mention dans le *Journal des Savans* du xii Mars 1696. Cette Lettre fut bientôt traduite en Italien par l'Abbé Guidi. M. Leibnitz, comme il a été remarqué dans l'Histoire de sa Vie, l'écrivit à l'occasion du Mariage du Duc de Modene avec la Fille aînée

N 2 née





née de Jean Frederic Duc de Brunswick-Lunebourg. On l'a r'imprima en 1698. in 12.

LXXVIII.\*

G. G. L. *ad alia Decemb. 1695.* pag. 577  
*Et seq. Annotacionula.*

Journal de Leipzig. Mars 1696. pag. 145.  
 LXXIX.\*

*Eclaircissement du nouveau Systeme de la Communication des Substances, pour servir de Réponse à ce qui en a été dit dans le Journal des Savans du xxi Sept. 1695.*

Journal des Savans du 11 & du xii d'Avril 1696.

LXXX.\*

*Remarques sur l'Harmonie de l'Âme Et du Corps*

Histoire des Ouvrages des Savans 1696.  
 pag. 274.

LXXXI.\*

*Dissertation sur l'Origine des Germains.*

Dans le Nouveau Journal des Savans de Berlin, de l'an 1696.

LXXXII.\*

*Lettre de M. Leibnitz, sur son Hypothese de Philosophie, Et sur le Probleme curieux qu'une de ses Amis propose aux Mathematiciens; avec une Remarque sur quelques Points contestés entre l'Auteur des Principes de Physique, Et celui des Objections contre ces Principes.*

Journal des Savans du xix Novemb. 1696.  
 LXXXIII.

*Specimen Historia Arcana, sive Anecdota de Vita Alexandri VII Papæ.* Hanoveræ, 1696 in 4.

Ce Morceau, que M. Leibnitz a accom-

pagné d'une bonne Préface, est tiré d'une Histoire de ce Pape, écrite par Jean Burchard son Maître des Cérémonies. Il n'en avoit que cette partie, lorsqu'il la fit imprimer. La Vie entiere lui tomba depuis entre les mains, & il étoit prêt de la donner au Public, quand il est mort. Voyez Journal de Leipzig, Jul. Ann. 1707. pag. 332. M. Fabricius, *Hist. Biblioth. Propri. Part. 5.* pag. 477.

LXXXIV.\*

G. G. L. *Communicatio sive pavierque avarum alicuarum ad edendum sibi primum à D. J. Bernoullio, deinde à D. March. Hospitalio commanicatarum Solutionum Problematis Curva celerissimi descensu à D. J. Bernoullio Geometris publicè propositi, una cum Solutione sua problematis alterius ab eodem posita propositi.*

Journal de Leipzig. Ann. 1697. pag. 201.

LXXXV.\*

*Excerpta ex Epistolis ad Aëtorum Lipsien-  
 sium Collectores.*

Journal de Leipzig. Ann. 1697. pag. 254.

LXXXVI.\*

*Lettre à M. l'Abbé Nicaïse, sur la Philosophie de Descartes, avec des Réflexions.*

Journal des Savans du xvii Juin 1697.

Cette Lettre est ici plus ample qu'elle ne parut dans le même Journal du xiii Avril 1693. Voyez l'article suivant.

LXXXVII.\*

*Réponse aux Réflexions précédentes touchant les Conséquences de quelques endroits de la Philosophie de M. Descartes.*

Journal des Savans du xix & du xxvi Août 1696.

N 3 LXXXVIII.

LXXXVIII.

*Novissima Sinica, Historiam nostri Temporis Illustrantia*, edente G. G. L. 1697 in 8.

On en trouvera l'Extrait dans les Actes de Leipzig, Ann. 1697. pag. 491. C'est une Piece où M. Leibnitz expose les avantages qu'il s'assure que l'on retirera de la permission qu'obtinrent alors les Missionnaires de demeurer à la Chine.

LXXXIX.

G. G. Leibnitzii *Accessione Historica, quibus titula Superiorum Temporum Historis itelligendis Scripta, Movimentaque nondum hactenus edita, in usque Scriptores du defiderati continentur*. Lipsiæ 1698 in 4.

*Accessionum Historicarum Tom. II. continens potissimum Chronicon Alberici Monachi Tytum-Pontium*. Hannoveræ 1698 in 4.

Mrs. les Journalistes de Leipzig donnerent un Extrait de cet Ouvrage dans leur Journal de la même année, pag. 149 & 353. Voyez aussi Fabricius *Hijtor. Bibl. Propriæ*. Part. 5. pag. 236.

XC.\*

*Eclaircissement des Difficultés que M. Bayle a trouvées dans le Systeme nouveau de l'Union de l'Âme & du Corps*.

Histoire des Ouvrages des Savans, Juillet 1698. pag. 329. Ajoutez les Réponses qu'y a fait M. Bayle dans son Dictionnaire, Article *Rorarius*, Tom. 4. pag. 85.

XCI.\*

G. G. L. De *ipsâ Naturâ, sive de Vi infinitâ, adhibendisque Creatorarum, pro Dynamicis suis considerandis, illustrandisque*.

Journal de Leipzig, Sept. 1698. pag. 427.

XCII.

XCII.\*

*Extrait d'une Lettre sur la Reformation du Calendrier Grégorien, adressée à Mrs. de l'Acad. Roy. des Sc. de Paris, datée de Hannover le 26 Fev. 1706.*

Dans un Livre intitulé, *Recueil de Littérature, de Philosophie, & d'Histoire*, imprimé à Amsterdam 1710. in 12. pag. 147.

XCIII.\*

G. G. L. *Responsio ad D. Nic. Fatio Duillevii imputationes. Accessit nova Artis Analytica promotio Specimine indicata, dum designatio per Numeros assumptis loco Litterarum, Algebra ex Combinatoria Arte turen capit.*

Journal de Leipzig, Mai 1700. pag. 198. Nous en avons fait mention.

XCIV.

G. G. Leibnitzii *Manifesta Codicis Juris Gentium Diplomatiçi Hannoveræ 1700 in fol.* C'est un Supplement au Code Diplomatique du Droit des Gens cité au N. LXII. Nous en avons parlé dans la Vie de l'Auteur.

XCV.\*

*De Principiis Juris Observationes à G. G. L.* Dans le Journal Allemand de M. Eccard, intitulé, *Auszug neuer Bücher*. & imprimé à Hannover en 1700, année du commencement de ce Journal.

XCVI.\*

*Responsoria Epistola de Methodo Botanica ad Dissert. A. C. Gackenbolzii.*

Ibidem Ann. 1701.

XCVII.\*

*Annotiones de his que secundum Jus Gentium modernum ad Majestatem Regiam referuntur, occasione Coronationis Regis Prussie.*

N 4

161.



Ibidem Ann. 1701.

XCVIII.\*

*Note in Specimen Schilteri Glossarii Alemannici.*

Ibidem. Ann. 1701.

XCIX.\*

*Dissertatio de Nummis Gratiani Augusti cum GLOKIA NOVI SÆCULI*

Ibidem. Ann. 1701. Cette Dissertation a été depuis insérée dans l'Ouvrage du P. Banduri intitulé *Bibliotheca Nummaria* à Hamb. 1719 in 4. Consultez aussi M. Fabricius, *Nistor. Bibl. Propri.* Part. 5. pag. 248.

C.\*

*Extrait d'une Lettre de M. Leibnitz à M. Pison, Avocat.*

Journal de Trevoux, ou Mémoires pour servir à l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts. Ann. 1701.

CI.\*

*Lettre sur divers points de Littérature.*

Journal de Trevoux. Janv. 1701. pag. 177.

CH.\*

*Extrait d'une Lettre de M. Leibnitz, sur ce qu'il y a dans les Mémoires de Jaro, & de Fevr. 1701, touchant la Génération de la Glace, & touchant la Démonstration Cartésienne de l'Existence de Dieu par le P. Lancy Benedictin.*

Journal de Trevoux. Sept. 1701. pag. 200.

CIII.\*

*Mémoire de M. Leibnitz touchant son sentiment sur le Calcul Differential.*

Journal de Trevoux. Nov. 1701. pag. 270.

CIV.\*

*Specimen novum Analysis pro Scientia Infonti circa Summas & Quadraturas, Ancl. G. G. L. Jour.*

Journal de Leipzig. Mai 1702. pag. 210. C'est ici un Morceau très-curieux, qui renferme une Méthode générale qu'avoit trouvée M. Leibnitz quelques années auparavant, pour intégrer les Grandeurs.

CV.\*

*Lettre à M. Varignon, contenant ce qu'on a rapporté de lui sur le Calcul Differential, dans les Mémoires de Trevoux, Nov. 1701.*

Journal des Savans du xx Mars 1702.

CVI.\*

*Continuatio Analysis Quadratarum Rationalium edi capta in his Adis Esud. Maj. 1702, per G. G. L.*

Journal de Leipzig. 1703. Janv. pag. 19.

CVII.\*

*Remarques sur un endroit des Elémens d'Algebre de M. Ozanam.*

Journal des Savans du xi Juin 1703.

CVIII.\*

*Explication de l'Arithmétique Binaire qui se fait des seuls Caractères 0 & 1, avec des Remarques sur son utilité, & sur ce qu'elle donne de sens des anciennes Figures Chinoises de Fohi, par M. Leibnitz.*

Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann. 1703. pag. 8; de l'Édition de Paris. Nous avons donné l'Analyse de ce Morceau. M. De Lagny trouva, à peu près dans le même tems que M. Leibnitz, cette Invention. Consultez aussi M. Wolfius à la pag. 23 de ses Elémens de Géométrie, écrits en Latin.

CIX.\*

*Considérations de M. Leibnitz sur les Principes de Vie & sur les Natures Physiques.*

N 5

Hf



Histoire des Ouvrages des Savans, Mai  
1705. pag. 222.

## CX.

*De formation summaire pour la Succession de  
Sa Majesté Prussienne aux Comtes de Nenschtel  
& de Walensin, in Folio.*

Cet Ecrit Politique de M. Leibnitz, dont  
nous avons parlé en son lieu, est fort rare.  
Il fut imprimé d'abord en Hollande sans nom  
d'Auteur, de Lieu, d'Imprimeur, & sans da-  
te. Je crois cependant que ce fut en 1706.

## CXI.

G. G. L. De *Linea super Linea incessit*,  
*ejusque tribus speciebus, Motu radente, Motu  
provoluntis, & Motu composito ex ambobus.*  
Journal de Leipzig 1706. Janv. pag. 10.

## CXII.

*Excerptum ex Epistola G. G. L. quam pro-  
sua Hypothesi Physica Motus Planetarii olim  
(Febr. 1689.) in Act. Erud. inserta ad Anti-  
cum scripsit.*

Journal de Leipzig. Octob. 1706. pag. 446.

## CXIII.

*Epistola de Hichesti Theodoro Linguarum Sep-  
tentrionalium, Anno 1706, ad O. M. datum.*  
Journal de Leipzig. Tom. 4. Supplém.  
pag. 236.

## CXIV.

*Epistola G. G. L. ad V. Cl. Chr. Wolffium  
Prof. Math. Hal. circa Scientiam Infinitum.*  
Journal de Leipzig. Supplém. Tom. 5. pag.  
264.

## CXV.

*Remarques sur l'Article V. des Notes de la  
Répub. des Lettres du mois de Février 1706,  
où il y a des erreurs de fait qui regardent M.  
Leibnitz.* Nou-

Nouvelles de la République des Lettres  
Nov. 1706. pag. 521.

## CXVI.

*Mémoires sur les Pierres qui renferment des  
Plantes & des Poissons desséchés. Par M.  
Leibnitz.*

Histoire de l'Acad. Royal. des Sciences  
Ann. 1706. pag. 11. de l'Édit. de Paris. M.  
Leibnitz ayant vu dans l'Histoire de l'Acad.  
Roy. des Scienc. de l'Ann. 1703 une Rela-  
tion de ces Pierres tirées dans le Veronois,  
qui renferment des Plantes & des Poissons  
desséchés, communiqua de son côté à l'Ac-  
adémie, des Exemples semblables pris de son  
pâis.

## CXVII.

*Lettre de M. Leibnitz à l'Auteur des Ré-  
flexions sur l'Origine du Mahometisme.*

Cette Lettre est insérée dans le Livre intitu-  
lé, *Dissertations Historiques sur divers su-  
jets* Rotterdam 1707. in 12. pag. 164. Elle  
est datée de Berlin du 2 Decemb. 1706, &  
roule toute sur le Socinianisme & le Maho-  
metisme.

## CXVIII.

*Lettre de M. Leibnitz sur quelques faits qui  
se regardent, mal expliqués dans l'Eloge de M.  
Bernoulli, prononcé à l'Acad. Roy. des Sciences.*  
Journal de Trevoux. Ann. 1707. Mars,  
pag. 540.

## CXIX.

*Scriptores Rerum Brunsvicensium illustratio-  
ni interjectis, Antiqui omnes, & Reforma-  
tione priores. Opus in quo nomina Cbronica  
burj, vicinarumque Regionum, & Urbium,  
Episcopatumque, ac Monasteriorum, preser-  
tim*



*tim Officiis; Relectionis Architectonum, Longobardie, & Guelfonum Imperialis Germaniæ; Vita item Hominum illustrium, aut principum; omnia magno studio, sumptuque confecta esse continentur. Cura Gotfr. Gul. Leibnitii Hannoveræ 1707. in folio. 3 Tomes.*

Le Premier Tome de cette Collection parut en 1707, le second en 1710, & le troisième en 1711. On a donné des Extraits de cet Ouvrage, dont les grandes Bibliothèques ne peuvent gueres se passer, dans le Journal de Leipzig, Ann. 1707 pag. 460. Ann. 1712, pag. 138. de même que dans le Journal des Savans Ann. 1708 & 1712. & dans celui de Trevoux Ann. 1708 & 1712. Nous en avons aussi fait mention.

## CXX \*

*Remarques sur un endroit des Mémoires de Trevoux.*

Dans le dit Journal, Mars 1708. Article 35. pag. 408.

## CXXI \*

*De Reformatione Jurisprudentiæ nostræ ad Hebr. Exn. Keshneron Epistola Ann. 1708.*

Dans l'Ouvrage de M. Keshnerus intitulé, *Discursus de Principiis Jurisprudentiæ Moderna in paucula Capitula edigenensis.* Rintelii 1710. Voyez Fabricius dans l'Hist. de sa propre Bibliothèque, pag. 146. Part. I.

## CXXII \*

*Anonymi Sententia de Tractatu Cl. V. Sam. Pufendorfii qui inscribitur de Officiis Hominis & Civis.*

Inferé, je crois, sans la permission de l'Auteur, dans le Programme Académique de Juss. Christophe Boehmer, fait en 1709 in

4. & dans le Journal Allemand intitulé *Der Bucher-Saal.* Cependant cette Brochure n'estant que peu ou point connue ailleurs, elle a été traduite en François par M. Barbeyrac avec d'excellentes Remarques de sa façon. Voyez le Tome 2. du *Tratté de Pufendorf. Des Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, Edit. de 1718. pag. 429.

## CXXIII \*

*Réponse aux Objections que le P. Lamy Médecin a faites contre le Système de l'Harmonie Prétendue.*

Supplément du Journal des Savans, Mois de Juin 1709.

## CXXIV \*

G. G. L. *Brevis descriptio Meditationum de Originibus Gentium, ductis potissimum ex iudicio Linguarum.*

Mélanges de Berlin nommés en Latin *Miscellanea Berolinensia*, Berolini 1710. in 4. pag. 1. Nous avons donné l'Analyse de cette Pièce.

## CXXV \*

G. G. L. *Oedipus Chymicus Enigmati Græci & Germanici.*

Ibidem. pag. 16.

## CXXVI \*

G. G. L. *Annotatio de quibusdam Ludis, imprimis de Ludo quodam Sinico, differentiaque Scabici & Latruncularum, & novo genere Ludii Navalis.*

Ibidem. pag. 21.

## CXXVII \*

G. G. L. *Historia Inventionis Phosphori.* Ibidem. pag. 91. Il s'agit de l'invention du Phosphore Brulant. Nous avons rendu compte de ce morceau.

## CXXVIII.



## CXXVIII.\*

*Epistola G. G. L. ad Auctorem Dissertationis de Figuris Animalium que in Lapidibus observantur. Et Lithocoronum nomine centre possunt.*  
Ibidem. pag. 118.

## CXXIX.\*

G. G. L. De *Elevatione Vaporum Et de Corporibus quæ ob cavitatem incisam in ære natant possunt.*  
Ibidem. pag. 121.

## CXXX.\*

G. G. L. *Annotatio de Luce quam quidam Aurorum Borealem vocant.*  
Ibidem. pag. 117.

## CXXXI.\*

*Symbolismus memorabilis Calculi Algebraici Et Infinitesimalis in comparatione Potentiarum Et Differentiarum. Et de Lege Homogeneorum Transcendentali.*  
Ibidem. pag. 160.

## CXXXII.\*

G. G. L. *Constructio Problematis ducendi rectas que tangunt Lineas Centrorum gravitatis.*  
Ibidem. pag. 170.

## CXXXIII.\*

G. G. L. *Annotatio de Arte Norimbergensi Specula vitrea conficiendi sine solis.*  
Ibidem. pag. 263.

## CXXXIV.\*

G. G. L. *Tentamen de Natura Et Remediis resistentiarum in Machinis, quæ a Corporum superincensu oriuntur, occasione Dissertationis præcedentis ejusdem Argumenti.*  
Ibidem. pag. 307.

## CXXXV.

## CXXXV.\*

G. G. L. *Brevis Descriptio Machinæ Arithmeticæ cum Figura*

Ibidem. pag. 317. Il s'agit ici de la fameuse Machine Arithmétique qu'il inventa fort jeune, & qu'il montra en 1673 à la Société Royale de Londres. Peu de tems après, l'ayant perfectionnée davantage, il la communiqua à l'Académie des Sciences de Paris. Mrs. Tschirnaus, Huygens, & Thevenot, estimèrent beaucoup cette Invention, que l'Auteur n'a pu finir avant sa mort. Nous en avons dit un mot.

## CXXXVI.\*

*Ephemerides Bavometricæ. Mutine olim edita à B. Ramazzini, tunc Patavii recensæ, cum tota controversiâ quam idem habuit cum D. C. Gonth. Scheibavero. Accedit nova Epistola ejusd. Ramazzini cum Solutione Problematis inter ipsos agitatæ, ex Invento G. G. L. Patavii 1710. in 12.*

On en a parlé dans le Journal de Leipzig. Ann. 1711. pag. 10. Ann. 1721. pag. 494. Ann. 1728. pag. 436.

## CXXXVII.\*

*Jo. Adveſter à Teterweis Anualium Boicæ Gentis Part. III. cum Præfat. God. Leibnitii Francof. 1710 in folio.*

La Préface que M. Leibnitz a mise à cet Ouvrage est remplie de bonnes Remarques sur les Historiens de Bavière, & sur l'origine de la Nation. Il nous y apprend en passant, que Marc Velfer est le véritable Auteur du *Spiritino della Liberta Veceta*, & que ceux-là se trompent, qui avec M. Bayle, l'attribuent au Marquis De la Cueva. A propos



pos de véritable Auteur, disons aussi, que le P. Fervaux est l'Auteur de cet Ouvrage-ci, qui par de certaines raisons particulières passe sous le nom du Chancelier Adlzreilster. Je ne me ressouviens point où j'ai appris cette particularité, mais certainement je l'ai lue quelque part.

## CXXXVIII.

*Essai de Théodose sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'Homme, & l'Origine du Mal. Amsterdam 1710. 2 vol. 12. Première Edition.*

Item 1714. 2 vol. 1720. 2 vol. 1734. 2 vol. 1747. 2 vol. & actuellement 1760. 2 vol. sans compter les Editions des Pais Etrangers, & les Traductions qu'on en a fait en Latin & en Allemand. Nous avons parlé assez au long de cet Ouvrage.

## CXXXIX.

*Trois Lettres à M. Hartzoeker sur la Détériorité des Corps.*

Journal de Trevoux 1712. Mars. Art. XL. pag. 494. Avril. Art. LII. pag. 676.

## CXL.

G. G. L. *Observatio quod Rationes seu Proportiones non habeant locum circa Quantitates nihil minores, & de vero sensu Methodi Infinitesimalis.*

Journal de Leipzig. 1712. pag. 167.

## CXXI.

*Remarques sur la VI. Lettre Philosophique imprimée à Trevoux en 1703.*

Journal de Trevoux. Juillet 1712. Art. CV. pag. 1235.

## CXLII.

*Lettre de M. Leibnitz à M. Des. Maizeaux, sur son Systeme de l'Harmonie V. véritable.*

HIG

*Histoire Critique de la Répub. des Lettres de M. Mafson Tom 2. pag. 72.*

## CXLIII.

*Réponse aux Réflexions contenues dans la 21. Edit. du Diction. de M. Bayle Art. Rorarius, sur le Systeme de l'Harmonie Prétendue.*

Ibidem pag. 78.

## CXLIV.

*L'Anti-Jacobite, ou fausseté de l'Avoir aux Propriétaires Anglois, résulé par des Raisons impartiales. Hannover 1714 in 12.*

C'est une Réponse de M. Leibnitz à quelques Ecrits qui avoient paru en Angleterre contre la Religion Luthérienne, dans le dessein d'inspirer de la haine pour le Roi George I. qui venoit de monter sur le Trône. On peut juger de là que cette Brochure n'a rien qui nous intéresse aujourd'hui.

## CXLV.

*Remarques sur les Horloges.*

Inserées à la fin des Règles Artificielles du Temps par M. Sully. Vienne 1714 in 12. Voyez aussi Journal de Trevoux 1718. Mars, pag. 155.

## CXLVI.

*Lettre de M. Leibnitz à M. l'Abbé de S. Pierre, sur un Obien qui parie.*

Rapportée dans l'Histoire de l'Académ. Roy. des Scienc. Ann. 1716. pag. 2. de l'Edit. de Paris. Voyez aussi Bibliothèque Germanique, Tom. 2. pag. 214.

## CXLVII.

*Eloge Critique des Oeuvres de Mylord Shaftsbury.*

Histoire Critiq. de la Républ. des Lettres. Tom. 10. pag. 306.

CXLVIII.

## CXLVIII.\*

*Remarques sur le Premier Tome des Nouvelles Littéraires de la Haye.*

Au Tome 2 deslites Nouvelles, pag 289.

## CXLIX.\*

G. G. L. *De Origine Francorum Disquisitio.*  
Hannoveræ 1715 in 12.

Il compoſa d'abord en Latin ce petit Ouvrage dont nous avons parlé dans la Vie, & enfuite il en donna une Traduction Françoisſe excellente, qui ſe trouve inſérée dans le Recueil de diverſes Pièces ſur la Philoſophie, &c. rafſemblées par M. Des Maizeaux. L'Original Latin, mis au jour pour la 2e. fois à Francfort en 1720, & augmenté d'une Réponſe aux Objections de quelques habiles gens, parut à la ſuite du Livre in folio de M. Jean George Ecard, intitulé *Leges Francorum & Ripuariorum*. Cette Réponſe aux Objections de quelques habiles gens, regardant principalement les difficultés que lui avoit propoſées le R. P. Tournemine dans le Journal de Trevoux, comme auſſi celles que lui avoit faites M. Gundlingius Profefſeur en Eloquence dans l'Univerſité de Hall. Au reſte, ceux qui ſeront curieux de s'inſtruire de ce qu'on a publié de meilleur autrefois ſur l'Origine des François, doivent lire les Ouvrages qu'on donne à ce ſujet, Vignier, Audigier, Cluvier, & Pontanus, dont les deux premiers ont écrit en François, & les deux autres en Latin, ſous les Titres ſuivans. I. *Nicolas Vignier*, l'Origine, Eſtat, & Demeure des Anciens François. Troyes 1582 in 4. rare. II. *Audigier*, l'Origine des François & de leur Empire. Paris 1676 in 4.

III.

III. *Phil. Cluverius*, *Disquiſitio de Francia & Francis* Amſt. 1642 in 12. V. *Job Iſaacus Pontanus*, de Gallorum Origine. Harder- vici 1616. in 4.

## CL.

*Réponſe du Baron de la Hontan à la Lettre d'un Particulier oppoſé au Manifeſte du Roi de la Grande Bretagne comme Electeur d'Hannover contre la Suéde* 1716 in 8.

Brochure de Politique qui n'intereſſe plus à preſent.

## CLL.

*Histoire de Balaam.*

Brochure de Théologie, qui contient 19 pages d'un petit in 12, ſans nom d'Auteur, d'Imprimeur, ni du Lieu de l'impreſſion, & ſans date. Ignorant le tems où elle a paru, je la range ici pour faire la cſcure des Ouvrages qu'a donné M. Leibnitz pendant ſa vie. Il s'agit de *Histoire de Balaam* (Prophete ou Devin de la Ville de Pethor ſur l'Euphrate) rapportée dans l'Ecriture Sainte au Livre des Nombres Chap. XXII, XXIII, XXIV &c. M. Leibnitz l'a intitulée *Histoire de Balaam*, en liſant le mot Hébreu à la façon des Maſſorettes. Mais la difficulté n'eſt pas dans la maniere de lire le nom de Balaam, cela importe peu: elle conſiſte dans l'explication de l'Histoire même, qui partage tous les Commentateurs de l'Ecriture, Anciens & Modernes. On demande, ſi ce que raconte Moïſe, & principalement de ſon Dialogue avec l'Anceſſe, eſt arrivé réellement & à la lettre, comme le Texte ſemble le marquer, ou ſi c'eſt une Allegorie, une Viſion, un Songe, M. Leib- nitz,



nitz, sans entrer dans la discussion de ces deux sentimens, embrasse la dernière interpretation, & croit qu'il n'y a rien dans les paroles du Texte qui y soit contraire.

## OEUVRES POSTHUMES.

## I. \*

*Notitia de Historia Brunsvicensi quam edidit par. abat G. G. Leibnitius.*

Journal de Leipzig, Ann. 1717. pag. 360. Cette Notice, dont nous avons donné l'Extrait dans la Vie de l'Auteur, ne renferme qu'un Sommaire du Plan qu'il se proposoit de suivre dans l'Histoire de Brunswick à laquelle il travailloit.

## II.

*Illustris Viri G. G. Leibnitii Collectanea Etymologica, illustrationi Linguarum Veteris Cælicæ, Germanicæ, Gallicæ, a Romanis inventientia, cum Præfatione Joh. Georgii Eccard. Hannoveræ 1717. in 8. 2 vol.*

Il est question dans cet Ouvrage, auquel M. Jean George Eccard a eu beaucoup de part, de l'Origine des Langues de divers Peuples, & de la liaison que ces Langues ont entre elles. Ce n'est point ici un Traité méthodique sur ce sujet, c'est une Collection de Remarques, de Lettres, & d'autres Pièces qui y ont un rapport direct, ou indirect. Mrs. les Journalistes de Leipzig en ont donné un Extrait dans leur Journal de l'année 1717, pag. 317, auquel on peut recourir, de même qu'à l'Extrait qu'en ont fait Mrs. les Journalistes de Paris dans le cours de la

mé.

même année, mois de Decembre, pag. 645, & Janvier 1718, pag. 3 de l'Édition d'Hollande.

## III.

*A Collection of Papers which passed between the late learned M. Leibnitz and Dr. Clarke Esq. C'est-à-dire, Recueil de divers Ecrits de Mrs. Leibnitz Esq. Clarke, sur quelques Principes de Philosophie Esq. de Religion Naturelle (en Anglois & en François.) Londres 1717 in 8.*

Le même Recueil a été traduit en Allemand, & imprimé à Francfort in 8. avec des Notes de M. Kolhoër.

## IV. \*

*Problema Posthumum ob Incomparabili Vir. perillustri, Dom. G. G. Libero Baroni de Leibnitz, Mense Septembri Anni 1716, paulo ante mortem suam missum, Esq. commissum solusitum K. P. Augustini Thomæ a S. Josepho, Ordinis Sacerdotum Piarum Decani b. +. 8. — 77.*

Ce Problème qui regarde l'Arithmétique, & qu'avoit donné M. Leibnitz peu de tems avant sa mort, se trouve avec la Solution du R. Pere dans le Journal de Leipzig, Ann. 1717. pag. 353.

## V.

*Ottium Hannoveranum, sive Miscelanea ære Esq. sedes illustri Viri pia memoria G. G. Leibnitii quondam notata, Esq. descripta, cum ipsi in colligendis Esq. excerpendis rebus ad Historiam Brunsvicensium pertinentibus operam navavit Joach. Franc. Fellevus Lipsiæ 1718 in 8.*

C'est un Recueil où il y a du bon, mais beaucoup plus de mauvais; d'ailleurs mal-digéré, rempli de fautes, & contenant quantité

tité de lambeau de Lettres, ou pièces rapportées, que le bon goût indiquoit de supprimer. Quoique M. Feller, Editeur de cete Collection, n'eut fréquenté M. Leibnitz que pendant trois ans, on peut dire cependant qu'il n'a rassemblé que la moindre partie des belles pensées, ou des choses curieuses qu'il lui eût été vraisemblablement facile de recueillir & de publier. M. Jean George Ecard avoit promis des *Leibnitiana*, qui auroient sans doute été d'une tout autre valeur, s'il eût exécuté son dessein.

VI \*

*Remarques sur les Horloges.*

Dans le Journal de Trevoux, Mars 1718. pag. 255.

VII \*

*Principes de la Nature & de la Grace, fondés en raison, par feu M. le Baron de Leibnitz. Europe Savante, Ann. 1718. pag. 101. C'est une Brochure sur la Philosophie & la Religion Naturelle, que fit M. Leibnitz étant à Vienne en 1714. On a traduit en Allemand cete Brochure en 1720, sous le titre de *Monothéologie* Elle se trouve aussi en Latin dans le Supplément du Journal de Leipzig, Ana. 1721.*

VIII \*

*Lettre de M. Leibnitz à M. Arnaud, où il lui expose ses sentimens particuliers sur la Métaphysique, & sur la Physique.*

Mémoires de Littérature du P. Des Molets. Tom. VIII. pag. 211.

IX \*

*Annotatunculo subitanea ad Librum de Christianismo Myseris carente.*

Dans

Dans le second Volume des Oeuvres Posthumes de Toland, Auteur du Livre en question.

X \*

*Momenta varia inedita Joach. Freder. Felleri Lipsiæ 1724. in 4.*

Dans ce second Recueil de M. Feller, publié en 1724, on trouve les Pièces suivantes de M. Leibnitz.

I. *Lettre sur le Péché Originel*, pag. 1. II. *De Historia Juris Canonici scribenda ad Arnoltum Bunnium Epistola*, pag. 1. III. *Excerpta ex Epistolis Leibnitii*, pag. 111. IV. *De Scriptis Comitiatus ad Hesouhalerum Prof. quondam Tubingensium Epistola*, pag. 112. V. *Brevis Disquisitio utrum incolae Germaniae ceterioris aut Scandinæ ex alterius iustio profectos verissimè sit judicandum*, pag. 131. VI. *Epietre en Vers à Madame Scuderi, a la louange de Louis XIV.*, pag. 163. VII. *De ratione perficiendi & emendandi Encyclopaesian Affectationem Epistola*, pag. 214. VIII. *De utriusque Grammaticæ Cylivi utriusque Alberti von Holten ad Amicum Epistola*, pag. 217. IX. *Trois Lettres sur différents matieres*, pag. 253. 280. X. *Reflexions sur l'esprit Sécular*, pag. 519. XI. *Observationes varis de Linguis & Origine Vocabulorum, nec non de concinendo Dictionario, & porpositend Linguæ Germanicæ*, pag. 592. XII. *Observatio de variis Ludis*, pag. 642. XIII. *Observatio de Superstitiombus quibusdam Slavonicis*, pag. 691.

A tous les Ouvrages de M. Leibnitz, rassemblés ici, on se flatte, avec quelque soin & quelque exactitude, on peut joindre ces Lettres Latines imprimées dans les Oeuvres Mathé-



thématiques du D. Wallis Mais ce qui ne fera pas moins intéressant, on nous fait espérer aujourd'hui un ample Recueil d'autres de ses Lettres à divers Savans, qui n'ont point encore vu le jour. Quand elles paroîtront, elles nous fourniront apparemment de nouvelles particularités sur la Vie de ce grand Homme, dont nous nous attendons bien de profiter.

Tous ceux qui auront parcouru présentement ce long Catalogue des Productions de M. Leibnitz. & qui en même tems seront au fait du peu d'étendue qu'ont la plupart des morceaux qui le composent, ne pourront s'empêcher de rést-cher sur le dommage qu'il y a que ce grand Homme ne se fût pas fixé & ramassé davantage. En travaillant plus solidement pour le Public, il eut consacré un monument plus durable à sa gloire, qu'il semble avoir oublié, en n'oposant à l'injure des tems que des feuilles volantes. Au reste, il paroit s'en être aperçu lui-même ensuite, mais trop tard; car dans une Lettre qu'il écrivit en 1714, à son Ami M. Rémond de Montmaur, il lui manda, que s'il croyoit que quelque Libraire voudrît former un Volume des Pièces de sa main, qui se trouvent rassemblées dans tous les Journaux de l'Europe, il lui en indiqueroit les endroits. Ce qu'il n'a pas fait, & qu'il eût pu mieux faire que personne, on vient de l'exécuter ici. C'est un Ouvrage simplement de recherches & de travail; l'Auteur ne demande pas qu'on lui en tienne d'autre compte.

F I N.

P R E-



## P R E F A C E

De M. Leibnitz.

\*\*\*\*\*  
 O N a vû de tout tems que le commun des hommes a mis la dévotion dans les formalités: *la solide piété*, c'est-à-dire la lumiere & la vertu, n'a jamais été le partage du grand nombre. Il ne faut point s'en étonner, rien n'est si conforme à la foiblesse humaine; nous sommes frappés par l'exterieur, & l'interne demande une discussion, dont peu de gens se rendent capables. Comme la véritable piécé consiste dans les sentimens & dans la pratique, *les formalités de dévotion* l'imitent, & sont de deux sortes; les unes reviennent aux *ceremonies de la pratique*, & les autres aux *formulaires de la croyance*. Les ceremonies ressemblent aux actions vertueuses, & les formulaires sont comme des ombres de la Verité, & approchent  
 I b e d i c e e T o m e I. O plus



plus ou moins de la pure lumiere. Toutes ces formalités seroient louables, si ceux qui les ont inventées les avoient rendues propres à maintenir & à exprimer ce qu'elles imitent; si les ceremonies religieuses, la discipline Ecclesiastique, les regles des Communautés, les Loix humaines, étoient toujours comme une haie à la Loi divine, pour nous éloigner des approches du vice, nous accoutumer au bien, & pour nous rendre la vertu familiere. C'étoit le but de Moïse, & d'autres bons Législateurs, des sages Fondateurs des Ordres Religieux, & sur-tout de J. CHRIST, divin Fondateur de la Religion la plus pure & la plus éclairée. Il en est autant des formulaires de créance; ils seroient passibles, s'il n'y avoit rien qui ne fût conforme à la vérité salutaire, quand même toute la vérité dont il s'agit n'y seroit pas. Mais il n'arrive que trop souvent, que la dévotion est étouffée par des façons, & que la lumiere divine est obscurcie par les opinions des hommes.

Les Payens, qui remplissoient la Terre avant l'établissement du Christianisme, n'avoient qu'une seule espece de

for-

formalités; ils avoient des Ceremonies dans leur culte, mais ils ne connoissoient point d'articles de foi, & n'avoient jamais songé à dresser des formulaires de leur Théologie dogmatique. Ils ne savoient point si leurs Dieux étoient de vrais personnages, ou des symboles des puissances naturelles, comme du Soleil, des Planetes, des Elemens. Leurs Mysteres ne consistoient point dans des dogmes difficiles, mais dans certaines pratiques secretes; où les profanes, c'est-à-dire ceux qui n'étoient point initiés, ne devoient jamais assister. Ces pratiques étoient bien souvent ridicules & absurdes, & il falloit les cacher pour les garantir du mépris. Les Payens avoient leurs superstitions, ils se vantoient de miracles; tout étoit plein chez eux d'oracles, d'augures, de présages, de divinations; les Prêtres inventoient des marques de la colere ou de la bonté des Dieux, dont ils prétendoient étre les interpretes. Cela tendoit à gouverner les esprits par la crainte & par l'esperance des événements humains; mais le grand avenir d'une autre vie n'étoit guères envisagé, on ne se mettoit point

O 2 en





en peine de donner aux hommes de véritables sentimens de Dieu & de l'Âme.

De tous les anciens Peuples, on ne connoit que les Hebreux qui aient eu des dogmes publics de leur Religion. Abraham & Moïse ont établi la croyance d'un seul Dieu, source de tout bien, Auteur de toutes choses. Les Hebreux en parlent d'une manière très-digne de la Souveraine Substance, & on est surpris de voir des habitans d'un petit canton de la Terre plus éclairés que le reste du Genre-humain. Les Sages d'autres Nations en ont peut-être dit autant quelquefois, mais ils n'ont pas eu le bonheur de se faire suivre assez, & de faire passer le dogme en loi. Cependant Moïse n'avoit point fait entrer dans ses Loix la doctrine de l'immortalité des âmes : elle étoit conforme à ses sentimens, elle s'enseignoit de main en main, mais elle n'étoit point autorisée d'une manière populaire, jusqu'à ce que J. CHRIST leva le voile, & sans avoir la force en main, enseigna avec toute la force d'un Législateur, que les âmes immortelles passent dans une autre vie, ou elles doivent recevoir le salaire de leurs actions.

tions. Moïse avoit déjà donné les belles idées de la grandeur & de la bonté de Dieu, dont beaucoup de Nations civilisées conviennent aujourd'hui : mais J. CHRIST en établissoit toutes les conséquences, & il faisoit voir que la bonté & la justice divine éclatent parfaitement dans ce que Dieu prépare aux âmes. Je n'entre point ici dans les autres points de la Doctrine Chrétienne, & je fais seulement voir comment J. CHRIST acheva de faire passer la Religion naturelle en loi, & de lui donner l'autorité d'un dogme public. Il fit lui seul ce que tant de Philosophes avoient en vain tâché de faire, & les Chrétiens ayant enfin eu le dessus dans l'Empire Romain, Maître de la meilleure partie de la Terre connue, la Religion des Sages devint celle des Peuples. Mahomet depuis ne s'écarta point de ces grands dogmes de la Théologie naturelle : ses Sectateurs les répandirent même parmi les Nations les plus reculées de l'Asie & de l'Afrique, où le Christianisme n'avoit point été porté ; & ils abolirent en bien des Pays les superstitions Payennes, contraires à la véritable doctrine de l'uni-



té de Dieu, & de l'immortalité des ames.

L'on voit que J. C H R I S T, achevant ce que Moïse avoit commencé, a voulu que la Divinité fût l'objet, non seulement de notre crainte & de notre veneration, mais encore de notre amour & de notre tendresse. C'étoit rendre les hommes bienheureux par avance, & leur donner ici-bas un avant-goût de la félicité future. Car il n'y a rien de si agreable que d'aimer ce qui est digne d'amour. L'amour est cette affection qui nous fait trouver du plaisir dans les perfections de ce qu'on aime, & il n'y a rien de plus parfait que Dieu, ni rien de plus charmant. Pour l'aimer, il suffit d'en envisager les perfections; ce qui est aisé, parce que nous trouvons en nous leurs idées. Les perfections de Dieu sont celles de nos ames, mais il les possède sans bornes: il est un Ocean, dont nous n'avons reçu que des gouttes: il y a en nous quelque puissance, quelque connoissance, quelque bonté; mais elles sont toutes entieres en Dieu. L'ordre, les proportions, l'Harmonie nous enchantent, la Peinture & la Musique en font des échantillons;

Dieu

Dieu est tout ordre, il garde toujours la justice des proportions, il fait l'harmonie universelle: toute la beauté est un épanchement de ses rayons.

Il s'enfuit manifestement que la véritable piété, & même la véritable félicité, consiste dans l'amour de Dieu, mais dans un amour éclairé, dont l'ardeur soit accompagnée de lumière. Cette espece d'amour fait naître ce plaisir dans les bonnes actions qui donne du relief à la vertu, & rapportant tout à Dieu, comme au centre, transporte l'humain au divin. Car en faisant son devoir, en obéissant à la Raison, on remplit les ordres de la suprême Raison, on dirige toutes ses intentions au bien commun, qui n'est point différent de la gloire de Dieu; l'on trouve qu'il n'y a point de plus grand intérêt particulier que d'épouser celui du général, & on se satisfait à soi-même en se plaissant à procurer les vrais avantages des hommes. Qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, on est content de ce qui arrive, quand on est resigné à la volonté de Dieu, & quand on fait que ce qu'il veut est le meilleur: mais avant qu'il déclare sa volonté par



Pévenement, on tâche de la rencontrer, en faisant ce qui paroît le plus conforme à ses ordres. Quand nous sommes dans cette situation d'esprit, nous ne sommes point rebutés par les mauvais succès, nous n'avons du regret que de nos fautes; & les ingrattitudes des hommes ne nous font point relâcher de l'exercice de notre humeur bienfaisante. Notre charité est humble & pleine de modération, elle n'affecte point de régenter: également attentifs à nos défauts, & aux talens d'autrui, nous sommes portés à critiquer nos actions, & à excuser & redresser celles des autres; c'est pour nous perfectionner nous-mêmes, & pour ne faire tort à personne. Il n'y a point de piété, où il n'y a point de charité; & sans être officieux & bienfaisant, on ne sauroit faire voir une dévotion sincère.

Le bon naturel, l'éducation avantageuse, la fréquentation de personnes pieuses & vertueuses, peuvent contribuer beaucoup à mettre les ames dans cette belle assiette; mais ce qui les y attache le plus, ce sont les bons prin-

cipes. Je l'ai déjà dit, il faut joindre la lumière à l'ardeur, il faut que les perfections de l'entendement donnent l'accomplissement à celles de la volonté. Les pratiques de la Vertu, aussi bien que celles du Vice, peuvent être l'effet d'une simple habitude; on y peut prendre goût: mais quand la Vertu est raisonnable, quand elle se rapporte à Dieu qui est la suprême Raison des choses, elle est fondée en connoissance. On ne sauroit aimer Dieu, sans en connoître les perfections, & cette connoissance renferme les principes de la véritable piété. *Le but de la vraie Religion* doit être de les imprimer dans les ames: mais je ne sai comment il est arrivé bien souvent, que les hommes, que les Docteurs de la Religion se sont fort écartés de ce but. Contre l'intention de notre Divin Maître, la dévotion a été ramenée aux ceremonies, & la Doctrine a été chargée de formules. Bien souvent ces ceremonies n'ont pas été bien propres à entretenir l'exercice de la Vertu, & les formules quelquefois n'ont pas été bien lumineuses. Le croiroit-on? des Chrétiens se sont imaginés de pouvoir être



dévois sans aimer leur prochain, & pieux sans aimer Dieu; ou bien on a cru pouvoir aimer son prochain sans le servir, & pouvoir aimer Dieu sans le connoître. Plusieurs Siecles se sont écoulés, sans que le Public se soit bien apperçu de ce défaut; & il y a encore de grands restes du regne des tenebres. On voit quelquefois des gens qui parlent fort de la pieté, de la dévotion, de la Religion, qui sont même occupés à les enseigner; & on ne les trouve gueres bien instruits sur les perfections divines. Ils conçoivent mal la bonté & la justice du Souverain de l'Univers; ils se figurent un Dieu, qui ne merite point d'être imité, ni d'être aimé. C'est ce qui m'a paru de dangereuse conséquence, puisqu'il importe extrêmement que la source même de la pieté ne soit point infectée. Les anciennes erreurs de ceux qui ont accusé la Divinité, ou qui en ont fait un Principe mauvais, ont été renouvelées quelquefois de nos jours; on a eu recours à la puissance irresistible de Dieu, quand il s'agissoit plutôt de faire voir sa bonté suprême; & on a employé un pouvoir despotique, lorsqu'on devoit con-

concevoir une puissance réglée par la plus parfaite sagesse. J'ai remarqué que ces sentimens, capables de faire du tort, étoient appuyés particulièrement sur des notions embarrassées, qu'on s'étoit formé touchant la Liberté, la Nécessité, & le Destin; & j'ai pris la plume plus d'une fois dans les occasions, pour donner des éclaircissemens sur ces matieres importantes. Mais enfin j'ai été obligé de ramasser mes pensées sur tous ces sujets liés ensemble, & d'en faire part au Public. C'est ce que j'ai entrepris dans les *Essais*, que je donne ici, sur la *Bonté de Dieu, la liberté de l'Homme, & l'origine du mal*.

Il y a deux Labyrinthes fameux, où notre Raison s'égare bien souvent: l'un regarde la grande Question du *Libre & du Necessaire*, sur-tout dans la production & dans l'Origine du *Mal*; l'autre consiste dans la discussion de la *Continuité, & des Indivisibles*, qui en paroissoient les Elemens, & où doit entrer la consideration de *l'Infini*. Le premier embarrassé presque tout le Genre-humain, l'autre n'exerce que les Philosophes. J'aurai peut-être une autre fois l'occasion de m'expliquer sur le second.



& de faire remarquer, que faute de bien concevoir la nature de la substance & de la matiere, on a fait de fausses positions, qui menent à des difficultés insurmontables, dont le véritable usage devoit être le renversement de ces positions mêmes. Mais si la connoissance de la Continuité est importante pour la speculation, celle de la Nécessité ne l'est pas moins pour la pratique; & ce sera l'objet de ce Traité, avec les points qui y sont liés, savoir la Liberté de l'Homme & la Justice de Dieu.

Les hommes presque de tout tems ont été troublés par un sophisme, que les Anciens appelloient *la Raison paresseuse*, parce qu'il alloit à ne rien faire, ou du moins à n'avoir soin de rien, & à ne suivre que le penchant des plaisirs présens. Car, disoit-on, si l'avenir est nécessaire, ce qui doit arriver arrivera, quoi que je puisse faire. Or l'avenir (disoit-on) est nécessaire, soit parce que la Divinité prévoit tout, & le prétablit même, en gouvernant toutes les choses de l'Univers; soit parce que tout arrive nécessairement, par l'enchaînement des causes; soit enfin par la na-

ture

ture même de la Verité, qui est déterminée dans les énonciations qu'on peut former sur les événemens futurs, comme elle l'est dans toutes les autres énonciations, puisque l'énonciation doit toujours être vraie ou fautive en elle-même, quoique nous ne connoissions pas toujours ce qui en est. Et toutes ces raisons de détermination, qui paroissent différentes, concourent enfin comme des lignes à un même centre: car il y a une vérité dans l'événement futur, qui est prédéterminée par les causes, & Dieu la prétablit en établissant ces causes.

L'idée mal entendue de la Nécessité, étant employée dans la pratique, a fait naître ce que j'appelle *Fatum Mahometanum*, le Destin à la Turque; parce qu'on impute aux Turcs de ne pas éviter les dangers, & de ne pas même quitter les lieux infectés de la peste; sur des raisonnemens semblables à ceux qu'on vient de rapporter. Car ce qu'on appelle *Fatum Stoicum* n'étoit pas si noir qu'on le fait: il ne détournoit pas les hommes du soin de leurs affaires; mais il tendoit à leur donner la tranquillité à l'égard des événemens, par

la



la consideration de la necessité, qui rend nos soucis & nos chagrins inutiles : en quoi ces Philosophes ne s'éloignoient pas entierement de la doctrine de Notre Seigneur, qui dissuade ces soucis par rapport au lendemain, en les comparant avec les peines inutiles que se donneroit un homme qui travailleroit à agrandir sa taille.

Il est vrai que les enseignemens des Stoïciens ( & peut-être aussi de quelques Philosophes célèbres de notre tems ) se bornant à cette necessité prétendue, ne peuvent donner qu'une patience forcée ; au lieu que Notre Seigneur inspire des pensées plus sublimes, & nous apprend même le moyen d'avoir du contentement, lorsqu'il nous assure que Dieu, parfaitement bon & sage, ayant soin de tout, jusqu'à ne point négliger un cheveu de notre tête, notre confiance en lui doit être entière : de sorte que nous verrions, si nous étions capables de le comprendre, qu'il n'y a pas même moyen de souhaiter rien de meilleur ( tant absolument que pour nous ) que ce qu'il fait. C'est comme si l'on disoit aux hommes : Faites votre devoir, & so-

yez

yez contents de ce qui en arrivera, non seulement ; parceque vous ne sauriez résister à la Providence Divine, ou à la nature des choses, ( ce qui peut suffire pour être tranquille, & non pas pour être content ) mais encore parceque vous avez à faire à un bon Maître. Et c'est ce qu'on peut appeller *Fatum Christianum*.

Cependant il se trouve que la plupart des hommes, & même des Chrétiens, font entrer dans leur pratique quelque mélange du Destin à la Turque, quoiqu'ils ne le reconnoissent pas assez. Il est vrai qu'ils ne sont pas dans l'inaction & dans la négligence, quand des perils évidens, ou des espérances manifestes & grandes se présentent ; car ils ne manquent pas de sortir d'une maison qui va tomber, & de se détourner d'un précipice, qu'ils voyent dans leur chemin ; & ils fouilleront dans la terre pour découvrir un trésor découvert à demi, sans attendre que le Destin acheve de le faire sortir. Mais quand le bien ou le mal est éloigné & douteux, & le remède penible, ou peu à notre goût, la raison paresseuse nous paroît bonne par exemple, quand



quand il s'agit de conserver sa santé & même sa vie par un bon régime, les gens à qui on donne conseil là-dessus, répondent bien souvent que nos jours sont comptés, & qu'il ne sert de rien de vouloir lutter contre ce que Dieu nous destine. Mais ces mêmes personnes courent aux remèdes même les plus ridicules, quand le mal qu'ils avoient négligé approche. On raisonne à peu près de la même façon, quand la délibération est un peu épineuse, comme par exemple lors qu'on se demande, *quod vita seclaboriter?* quelle profession on doit choisir; quand il s'agit d'un mariage qui se traite, d'une guerre qu'on doit entreprendre, d'une bataille qui se doit donner; car en ces cas plusieurs seront portés à éviter la peine de la discussion & à s'abandonner au fort, ou au penchant, comme si la Raison ne devoit être employée que dans les cas faciles. On raisonnera alors à la Turque bien souvent (quoiqu'on appelle cela mal-à-propos se remettre à la Providence, ce qui a lieu proprement, quand on a satisfait à son devoir) & on employera la Raison paresseuse, tirée du Destin irrefutable,

pour

pour s'exempter de raisonner comme il faut; sans considérer que si ce raisonnement contre l'usage de la Raison étoit bon, il auroit toujours lieu, soit que la délibération fût facile ou non. C'est cette paresse qui est en partie la source des pratiques superstitieuses des Devins, où les hommes donnent aussi facilement que dans la Pierre philosophale; parcequ'ils voudroient des chemins abrégés, pour aller au bonheur sans peine.

Je ne parle pas ici de ceux qui s'abandonnent à la fortune, parcequ'ils ont été heureux auparavant, comme s'il y avoit là-dedans quelque chose de fixe. Leur raisonnement du passé à l'avenir est aussi peu fondé que les principes de l'Astrologie & des autres Divinations; & ils ne considèrent pas qu'il y a ordinairement un flux & reflux dans la fortune, *una marca*, comme les Italiens joutant à la Bassette ont coutume de l'appeller, & ils y font des observations particulières, auxquelles je ne conseilerois pourtant à personne de se trop fier. Cependant cette confiance qu'on a en sa fortune sert souvent à donner du courage aux hommes, & surtout



tout aux Soldats, & leur fait avoir effectivement cette bonne fortune qu'ils s'attribuent, comme les prédictions font souvent arriver ce qui a été prédit, & comme l'on dit que l'opinion que les Mahometans ont du Destin rend déterminés. Ainsi les erreurs mêmes ont leur utilité quelquefois; mais c'est ordinairement pour remédier à d'autres erreurs, & la Verité vaut mieux absolument.

Mais on abuse sur-tout de cette prétendue nécessité du Destin, lorsqu'on s'en fait pour excuser nos vices & notre libertinage. J'ai souvent ouï dire à de jeunes gens éveillés, qui vouloient faire un peu les Esprits-forts, qu'il est inutile de prêcher la Vertu, de blâmer le Vice, de faire espérer des récompenses, & de faire craindre des châtimens, puisqu'on peut dire du Livre des destinées, que ce qui est écrit, est écrit, & que notre conduite n'y sauroit rien changer; & qu'ainsi le meilleur est de suivre son penchant, & de ne s'arrêter qu'à ce qui peut nous contenter presentement. Ils ne faisoient point réflexion sur les conséquences étranges de cet argument, qui prou-

prouveroit trop, puisqu'il prouveroit (par exemple) qu'on doit prendre un breuvage agreable, quand on sauroit qu'il est empoisonné. Car par la même raison (si elle étoit valable) je pourrois dire: s'il est écrit dans les Archives des Parques, que le poison me tuera à present, ou me fera du mal, cela arrivera quand je ne prendrois point ce breuvage; & si cela n'est point écrit, il n'arrivera point, quand même je prendrois ce même breuvage; & par conséquent jepourrai suivre impunément mon penchant à prendre ce qui est agreable, quelque pernicieux qu'il soit: ce qui renferme une absurdité manifeste. Cette objection les arrêtoit un peu, mais ils revenoient toujours à leur raisonnement, tourné en différentes manieres, jusqu'à ce qu'on leur fit comprendre, en quoi consiste le défaut du Sophisme. C'est qu'il est faux que l'évenement arrive quoi qu'on fasse; il arrivera, parcequ'on fait ce qui y mene; & si l'évenement est écrit, la cause qui le fera arriver est écrite aussi. Ainsi la liaison des effets & des causes, bien loin d'établir la doctrine d'une nécessité préjudiciable à la pratique, sert à la détruire. Mais



Mais sans avoir des intentions mauvaises & portées au libertinage, on peut envisager autrement les étranges suites d'une nécessité fatale; en considérant qu'elle détruiroit la liberté de l'arbitre, si essentielle à la moralité de l'action; puisque la justice & l'injustice, la louange & le blâme, la peine & la récompense ne sauroient avoir lieu par rapport aux actions nécessaires, & que personne ne pourra être obligé à faire l'impossible, ou à ne point faire ce qui est nécessaire absolument. On n'aura pas l'intention d'abuser de cette réflexion pour favoriser le dérèglement, mais on ne laissera pas de se trouver embarrassé quelquefois quand il s'agira de juger des actions d'autrui, ou plutôt de répondre aux objections, parmi lesquelles il y en a qui regardent même les actions de Dieu, dont je parlerai tantôt. Et comme une nécessité insurmontable ouvreroit la porte à l'impunité, soit par l'impunité qu'on en pourroit inferer, soit par l' inutilité qu'il y auroit de vouloir résister à un torrent qui entraîne tout; il est important de marquer les différens degrés de la nécessité, & de faire voir qu'il y en a qui

ne

ne sauroient nuire, comme il y en a d'autres qui ne sauroient être admis sans donner lieu à de mauvaises conséquences.

Quelques-uns vont encore plus loin: ne se contentant pas de se servir du prétexte de la nécessité pour prouver que la Vertu & le Vice ne font ni bien ni mal, ils ont la hardiesse de faire la Divinité complice de leurs desordres; & ils imitent les anciens Payens, qui attribuoient aux Dieux la cause de leurs crimes, comme si une Divinité les pouvoit à mal faire. La Philosophie des Chrétiens, qui reconnoit mieux que celle des Anciens la dépendance des choses du premier Auteur, & son concours avec toutes les actions des Créatures, a paru augmenter cet embarras. Quelques habiles gens de notre temps en sont venus jusqu'à ôter toute action aux Créatures; & M. Bayle, qui donnoit un peu dans ce sentiment extraordinaire, s'en est servi pour relever le dogme tombé des deux Principes, ou de deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais, comme si ce dogme satisfaisoit mieux aux difficultés sur l'origine du mal; quoique d'ailleurs il reconnoisse

que



que c'est un sentiment insoutenable ; & que l'unité du Principe est fondée inconcevablement en raisons *à priori* ; mais il en veut inférer que notre Raison se confond , & ne sauroit satisfaire aux objections , & qu'on ne doit pas laisser pour cela de se tenir ferme aux dogmes revelés , qui nous enseignent l'existence d'un seul Dieu , parfaitement bon , parfaitement puissant , & parfaitement sage. Mais beaucoup de Lecteurs qui seroient persuadés de l'insolubilité de ses objections , & qui les croiroient pour le moins aussi fortes que les preuves de la vérité de la Religion , en tiroient des conséquences pernicieuses.

Quand il n'y auroit point de concours de Dieu aux mauvaises actions , on ne laisseroit pas de trouver de la difficulté en ce qu'il les prévoit , & qu'il les permet , les pouvant empêcher par sa toute-puissance. C'est ce qui fait que quelques Philosophes , & même quelques Théologiens , ont mieux aimé lui refuser la connoissance du détail des choses , & sur-tout des événemens futurs , que d'accorder ce qu'ils croyoient choquer sa bonté. Les

So-

Sociniens & Conrad Vorstius penchent de ce côté-là ; & Thomas Bonartes Jésuite Anglois pseudonyme , mais fort savant , qui a écrit un Livre de *Concordia sententiarum cum jude* , dont je parlerai plus bas , paroît l'insinuer aussi.

Ils ont grand tort sans doute ; mais d'autres n'en ont pas moins , qui , persuadés que rien ne se fait sans la volonté & sans la puissance de Dieu , lui attribuent des intentions & des actions si indignes du plus grand & du meilleur de tous les Etres , qu'on diroit que ces Auteurs ont renoncé en effet au dogme qui reconnoit la justice & la bonté de Dieu. Ils ont cru qu'étant souverain Maître de l'Univers , il pourroit sans aucun prejudice de sa sainteté faire commettre des péchés , seulement parceque cela lui plaît , ou pour avoir le plaisir de punir ; & même qu'il pourroit prendre plaisir à affliger éternellement des innocens , sans faire aucune injustice , parceque personne n'a droit ou pouvoir de contrôler ses actions. Quelques-uns même sont allés jusqu'à dire que Dieu en use effectivement ainsi ; & sous prétexte que nous sommes comme un rien par rapport à lui ,

ils



ils nous comparent avec les vers de terre, que les hommes ne se foucient point d'écraser en marchant; ou en général avec les animaux qui ne sont pas de notre espèce, que nous ne nous faisons aucun scrupule de maltraiter.

Je crois que plusieurs personnes, d'ailleurs bien intentionnées, donnent dans ces pensées, parcequ'ils n'en connoissent pas assez les suites. Ils ne voyent pas que c'est proprement détruire la justice de Dieu; car quelle notion assignerons-nous à une telle espèce de justice, qui n'a que la volonté pour règle; c'est-à-dire, où la volonté n'est pas dirigée par les règles du bien, & se porte même directement au mal? à moins que ce ne soit la notion contenue dans cette définition tyrannique de Thrasiarque chez Platon, qui disoit que *juste* n'est autre chose que ce qui plaît au plus puissant. A quoi reviennent, sans y penser, ceux qui fondent toute l'obligation sur la contrainte, & prennent par conséquent la puissance pour la mesure du droit. Mais on abandonnera bientôt des maximes si étranges, & si peu propres à rendre les hommes bons & charitables

par

par l'imitation de Dieu, lorsqu'on aura bien considéré qu'un Dieu qui se plairoit au mal d'autrui, ne sauroit être di l'ingue du mauvais Principe des Manichéens, supposé que ce Principe fût devenu seul Maître de l'Univers; & que par conséquent il faut attribuer au vrai Dieu des sentimens qui le rendent digne d'être appelé le bon Principe.

Par bonheur ces dogmes outrés ne subsistent presque plus parmi les Théologiens: cependant quelques Personnes d'esprit, qui se plaisent à faire des difficultés, les font revivre: ils cherchent à augmenter notre embarras, en joignant les controverses que la Théologie Chrétienne fait naître, aux contestations de la Philosophie. Les Philosophes ont considéré les questions de la Necessité, de la Liberté, & de l'Origine du Mal; les Théologiens y ont joint celles du Peché Originel, de la Grace & de la Prédestination. La corruption originelle du Genre-humain, venue du premier peché, nous paroît avoir imposé une necessité naturelle de pecher, sans le secours de la Grace Divine: mais la necessité étant incompatible avec la punition, on en inférera

*Theodicée* Tome I. P qu'u-

qu'une Grace suffisante devoit avoir été donnée à tous les hommes; ce qui ne paroît pas trop conforme à l'expérience.

Mais la difficulté est grande, sur-tout par rapport à la destination de Dieu sur le salut des hommes. Il y en a peu de fauvés ou d'élus; Dieu n'a donc pas la volonté dérétoire d'en élire beaucoup. Et puisqu'on avoue que ceux qu'il a choisis ne le méritent pas plus que les autres, & ne sont pas même moins mauvais dans le fond, ce qu'ils ont de bon ne venant que du don de Dieu; la difficulté en est augmentée. Où est donc sa justice (dira-t-on) ou du moins, où est sa bonté? La partialité ou *Pacception des personnes* va contre la justice; & celui qui borne sa bonté sans sujet, n'en doit pas avoir assez. Il est vrai que ceux qui ne sont point élus, sont perdus par leur propre faute, ils manquent de bonne volonté ou de la foi vive; mais il ne tenoit qu'à Dieu de la leur donner. L'on fait qu'outre la grace interne, ce sont ordinairement les occasions externes qui distinguent les hommes, & que l'éducation, la conversation, l'exemple

cor-

corrigent souvent ou corrompent le naturel. Or Dieu faisant naître des circonstances favorables aux uns, & abandonnant les autres à des rencontres qui contribuent à leur malheur, n'aura-t-on pas sujet d'en être étonné? Et il ne suffit pas (ce semble) de dire avec quelques-uns que la *grace interne* est universelle & égale pour tous, puisque ces mêmes Auteurs sont obligés de recourir aux exclamations de S. Paul, & de dire, *O profondeur!* quand ils considèrent, combien les hommes sont distingués par les Graces externes, pour ainsi dire, c'est-à-dire, qui paroissent dans la diversité des circonstances que Dieu fait naître, dont les hommes ne sont point les maîtres, & qui ont pourtant une si grande influence sur ce qui se rapporte à leur salut.

On ne sera pas plus avancé pour dire avec S. Augustin, que les hommes étant tout compris sous la damnation par le péché d'Adam, Dieu les pouvoit tous laisser dans leur misère, & qu'ainsi c'est par une pure bonté qu'il en retire quelques-uns. Car outre qu'il est étrange que le péché d'autrui doi-

P 2

ve





ve damner quelqu'un; la question demeure toujours, pourquoi Dieu ne les retire pas tous, pourquoy il en retire la moindre partie, & pourquoy les uns préférablement aux autres. Il est leur maître, il est vrai; mais il est un Maître bon & juste; son pouvoir est absolu, mais sa sagesse ne permet pas qu'il l'exerce d'une manière arbitraire & despotique, qui seroit tyrannique en effet.

De plus, la chute du premier homme n'étant arrivée qu'avec la permission de Dieu, & Dieu n'ayant résolu de la permettre qu'après en avoir envisagé les suites, qui sont la corruption de la masse du Genre-humain, & le choix d'un petit nombre d'Elus, avec l'abandon de tous les autres; il est inutile de dissimuler la difficulté, en se bornant à la masse déjà corrompue; puis qu'il faut remonter, malgré qu'on en ait, à la connoissance des suites du premier péché, antérieure au Decret, par lequel Dieu l'a permis, & par lequel il a permis en même tems, que les reprobés seroient enveloppés dans la masse de perdition, & n'en seroient point retirés: car Dieu & le Sage ne

re-

résolvent rien, sans en considérer les conséquences.

On espere de lever toutes ces difficultés. On fera voir que la *Nécessité absolue*, qu'on appelle aussi Logique & Metaphysique, & quelquefois Géométrique, & qui seroit seule à craindre, ne se trouve point dans les actions libres. Et qu'ainsi la Liberté est exempte, non seulement de la contrainte, mais encore de la vraie nécessité. On fera voir que Dieu même, quoiqu'il choisît toujours le meilleur, n'agit point par une nécessité absolue; & que les loix de la Nature que Dieu lui a prescrites, fondées sur la convenance, tiennent le milieu entre les vérités Géométriques, absolument nécessaires, & les Decrets arbitraires; ce que M. Bayle, & d'autres nouveaux Philosophes n'ont pas assez compris. On fera voir aussi qu'il y a une indifférence dans la liberté, parcequ'il n'y a point de nécessité absolue pour l'une ou pour l'autre part; mais qu'il n'y a pourtant jamais une indifférence de parfait équilibre. L'on montrera aussi qu'il y a dans les actions libres une parfaite spontanéité, au-delà de tout ce qu'on

P 3

en



en a conçu jusqu'ici. Enfin l'on fera juger que la nécessité hypothétique, & la nécessité morale, qui restent dans les actions libres, n'ont point d'inconvenient; & que la *Raison paresseuse* est un vrai sophisme.

Et quant à l'origine du mal, par rapport à Dieu, on fait une apologie de ses perfections, qui ne releve pas moins sa sainteté, sa justice & sa bonté, que sa grandeur, sa puissance & son indépendance. L'on fait voir comment il est possible que tout dépende de lui, qu'il concoure à toutes les actions des Créatures, qu'il crée même continuellement les Créatures, si vous le voulez, & que néanmoins il ne soit point l'Auteur du péché; ou l'on montre aussi comment on doit concevoir la nature privative du mal. On fait bien plus; on montre comment le mal a une autre source que la volonté de Dieu, & qu'on a raison pour cela de dire du mal de coulpe, que Dieu ne le veut point, & qu'il le permet seulement. Mais ce qui est le plus important, l'on montre que Dieu a pu permettre le péché & la misère, & y concourir même & y contribuer, sans pré-

ju-

judice de sa sainteté & de sa bonté suprêmes: quoiqu'absolument parlant, il auroit pu éviter tous ces maux.

Et quant à la matière de la Grace & de la Prédestination, on justifie les expressions les plus revenantes, par exemple: que nous ne sommes convertis que par la grace prévenante de Dieu, & que nous ne saurions faire le bien que par son assistance: que Dieu veut le salut de tous les hommes, & qu'il ne damne que ceux qui ont mauvaise volonté: qu'il donne à tous une grace suffisante, pourvu qu'ils en veuillent user: que J. CHRIST étant le principe & le centre de l'élection, Dieu a destiné les Elus au salut, parcequ'il a prévu qu'ils s'attacheroient à la doctrine de J. CHRIST par la foi vive; quoiqu'il soit vrai que cette raison de l'élection n'est pas la dernière raison, & que cette prévision même est encore une suite de son décret antérieur; d'autant que la foi est un don de Dieu, & qu'il les a prédestinés à avoir la foi, par des raisons d'un décret supérieur, qui dispense les grâces & les circonstances suivant la profondeur de sa suprême Sagesse.



Or comme un des plus habiles hommes de notre tems, dont l'éloquence étoit aussi grande que la pénétration, & qui a donné de grandes preuves d'une érudition très vaste, s'étoit attaché par je ne sai quel penchant à relever merveilleusement toutes les difficultés sur cette matiere que nous venons de toucher en gros; on a trouvé un beau champ pour s'exercer en entrant avec lui dans le détail. On reconnoît que M. Bayle (car il est aisé de voir que c'est de lui qu'on parle) a de son côté tous les avantages, hormis celui du fond de la chose: mais on espere que la Verité (qu'il reconnoit lui-même se trouvera de notre côté) l'emportera toute nue sur tous les ornemens de l'éloquence & de l'érudition, pourvu qu'on la développe comme il faut: & on espere d'y réussir d'autant plus, que c'est la cause de Dieu qu'on plaide, & qu'une des maximes que nous soutenons ici, porte que l'assistance de Dieu ne manque pas à ceux qui ne manquent point de bonne volonté. L'Auteur de ce Discours croit en avoir donné des preuves ici, par l'application qu'il a apportée à cette matiere. Il l'a méditée

dés

dès sa jeunesse, il a conféré là-dessus avec quelques-uns des premiers hommes du tems, & il s'est instruit encore par la lecture des bons Auteurs. Et le succès que Dieu lui a donné (au sentiment de plusieurs Juges competens) dans quelques autres méditations profondes, & dont il y en a qui ont beaucoup d'influence sur cette matiere, lui donne peut-être quelque droit de se flatter de l'attention des Lecteurs qui aiment la Verité, & qui sont propres à la chercher.

Il a encore eu des raisons particulières assez considérables, qui l'ont invité à mettre la main à la plume sur ce sujet. Des entretiens qu'il a eus là-dessus avec quelques personnes de Lettres & de Cour, en Allemagne & en France, & sur-tout avec une Princeesse des plus grandes & des plus accomplies, l'y ont déterminé plus d'une fois. Il avoit eu l'honneur de dire ses sentimens à cette Princeesse sur plusieurs endroits du Dictionnaire merveilleux de M. Bayle, où la Religion & la Raison paroissent en combattantes, & où M. Bayle veut faire taire la Raison, après l'avoir fait trop parler;



ler; ce qu'il appelle le Triomphe de la Foi. L'Auteur fit connoître dès-lors qu'il étoit d'un autre sentiment, mais qu'il ne laissoit pas d'être bien-aisé qu'un si beau génie eût donné occasion d'approfondir ces matieres, aussi importantes que difficiles. Il avoua de les avoir examinées aussi depuis fort long-tems, & qu'il avoit délibéré quelquefois de publier sur ce sujet des pensées, dont le but principal devoit être la connoissance de Dieu, telle qu'il la faut pour exciter la piété, & pour nourrir la vertu. Cette Princesse l'exhorta fort d'exécuter son ancien dessein, quelques amis s'y joignirent, & il étoit d'autant plus tenté de faire ce qu'ils demandoient, qu'il avoit sujet d'espérer que dans la suite de l'examen, les lumières de M. Bayle l'aideroient beaucoup à mettre la matiere dans le jour qu'elle pourroit recevoir par leurs soins. Mais plusieurs empêchemens vinrent à la traverse; & la mort de l'incomparable Reine ne fut pas le moindre. Il arriva cependant que M. Bayle fut attaqué par d'excellens hommes qui se mirent à examiner le même sujet; il leur répondit am-  
ple-

plement & toujours ingénieusement. On fut attentif à leur dispute, & sur le point même d'y être mêlé. Voici comment.

J'avois publié un Système nouveau, qui paroïsoit propre à expliquer l'union de l'ame & du corps: il fut assez applaudi par ceux mêmes qui n'en demeurèrent pas d'accord, & il y eut d'habiles gens qui me témoignèrent d'avoir déjà été dans mon sentiment, sans être venus à une explication si distincte, avant que d'avoir vu ce que j'en avois écrit. M. Bayle l'examina dans son Dictionnaire Historique & Critique, article *Rorarius*. Il crut que les ouvertures que j'avois données méritoient d'être cultivées, il en fit valoir l'utilité à certains égards, & il représenta aussi ce qui pouvoit encore faire de la peine. Je ne pouvois manquer de reprendre comme il faut à des expressions aussi obligeantes & à des considerations aussi instructives que les siennes, & pour en profiter davantage, je fis paroître quelques éclaircissemens dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, Juillet 1698. M. Bayle y repliqua dans la seconde Edition de son



Dictionnaire. Je lui envoyai une duplique, qui n'a pas encore vu le jour, & je ne fai s'il a tripliqué.

Cependant il arriva que M. le Clerc ayant mis dans sa Bibliothéque Choisie un Extrait du Systéme Intellectuel de feu M. Cudworth, & y ayant expliqué certaines Natures plastiques, que cet excellent Auteur employoit à la formation des animaux; M. Bayle crut (voyez la Continuation des Pensées. Diverses, Chap. 21. Art. 11.) que ces Natures manquant de connoissance, on affoiblissoit, en les établissant, l'argument qui prouve par la merveilleuse formation des choses, qu'il faut que l'Univers ait une Cause intelligente. M. le Clerc repliqua (4. Art. du 5. Tom. de sa Biblioth. Choisie) que ces Natures avoient besoin d'être dirigées par la Sagesse Divine. M. Bayle insista (7. Article de l'Hist. des Ouvr. des Savans, Août 1704.) qu'une simple direction ne suffisoit pas à une cause dépourvue de connoissance, à moins qu'on ne la prit pour un pur instrument de Dieu, auquel cas elle seroit inutile. Mon Systéme y fut touché en passant; & cela me donna oc-

ca-

casion d'envoyer un petit Mémoire au célèbre Auteur de l'Histoire des Ouvrages des Savans, qu'il mit dans le mois de Mai 1705. Art. 9. où je tâchai de faire voir qu'à la vérité le Mechanisme suffit pour produire les corps organiques des animaux, sans qu'on ait besoin d'autres Natures plastiques, pourvu qu'on y ajoute la *préformation* déjà toute organique dans les semences des corps qui naissent, contenues dans celles des corps dont ils sont nés, jusqu'aux semences premières; ce qui ne pouvoit venir que de l'Auteur des choses, infiniment puissant & infiniment sage, lequel faisant tout d'abord avec ordre, y avoit préétabli tout ordre & tout artifice futur. Il n'y a point de chaos dans l'intérieur des choses, & l'organisme est par-tout dans une matiere, dont la disposition vient de Dieu. Il s'y découvroit même d'autant plus, qu'on iroit plus loin dans l'Anatomie des corps; & on continueroit de le remarquer, quand meme on pourroit aller à l'infini, comme la Nature, & continuer la subdivision par notre connoissance, comme elle l'a continuée en effet.

Com-



Comme pour expliquer cette merveille de la formation des animaux, je me servois d'une Harmonie préétablie, c'est-à-dire, du même moyen dont je m'étois servi pour expliquer une autre merveille, qui est la correspondance de l'Âme avec le Corps, en quoi je faisois voir l'uniformité & la fécondité des principes que j'avois employés; il semble que cela fit ressouvenir M. Bayle de mon Systême, qui rend raison de cette correspondance, & qu'il avoit examiné autrefois. Il déclara (au Ch. 180. de sa Rép. aux Questions d'un Provincial, pag. 1253 Tom. 3.) qu'il ne lui paroissoit pas que Dieu pût donner à la matiere ou à quelque autre cause la faculté d'organiser, sans lui communiquer l'idée & la connoissance de l'organisation; & qu'il n'étoit pas encore disposé à croire que Dieu, avec toute sa puissance sur la Nature & avec toute la prescience qu'il a des accidens qui peuvent arriver, eût pu disposer les choses, en sorte que par les seules Loix de la Méchanique, un Vaisseau (par exemple) allât au port où il est destiné, sans être pendant sa route gouverné par quelque

que Directeur intelligent. Je fus surpris de voir qu'on mit des bornes à la puissance de Dieu, sans en alleguer aucune preuve, & sans marquer qu'il y eût aucune contradiction à craindre du côté de l'objet, ni aucune imperfection du côté de Dieu, quoique j'eusse montré auparavant dans ma Duplique, que même les hommes font souvent par des automates quelque chose de semblable aux mouvemens qui viennent de la Raison; & qu'un Esprit fini (mais fort au dessus du nôtre) pourroit même executer ce que M. Bayle croit impossible à la Divinité: outre que Dieu réglant par avance toutes les choses à la fois, la justesse du chemin de ce Vaisseau ne seroit pas plus étrange, que celle d'une fusée qui iroit le long d'une corde dans un feu d'artifice, tous les reglemens de toutes choses ayant une parfaite harmonie entre eux, & se déterminant mutuellement.

Cette déclaration de M. Bayle m'engageoit à une réponse, & j'avois dessein de lui représenter, qu'à moins de dire que Dieu forme lui-même les corps organiques par un miracle conti-





tinuel, ou qu'il a donné ce soin à des Intelligences dont la puissance & la science soient presque divines, il faut juger que Dieu a *préformé* les choses, en sorte que les organisations nouvelles ne soient qu'une suite mécanique d'une constitution organique précédente; comme lorsque les Papillons viennent des Vers à soie, où M. Swammerdam a montré qu'il n'y a que du développement. Et j'aurois ajouté que rien n'est plus capable que la préformation des plantes & des animaux, de confirmer mon Système de l'harmonie préétablie entre l'ame & le corps; où le corps est porté par sa constitution originale à exécuter, à l'aide des choses externes, tout ce qu'il fait suivant la volonté de l'ame; comme les semences par leur constitution originale exécutent naturellement les intentions de Dieu, par un artifice plus grand encore que celui qui fait que dans notre corps tout s'exécute conformément aux résolutions de notre volonté. Et puisque M. Bayle lui-même juge avec raison, qu'il y a plus d'artifice dans l'organisation des animaux que dans le plus beau Poème  
du

du monde, ou dans la plus belle invention dont l'esprit humain soit capable; il s'ensuit que mon Système du commerce de l'ame & du Corps est aussi facile que le sentiment commun de la formation des animaux: car ce sentiment (qui me paroît véritable) porte en effet que la Sagesse de Dieu a fait la Nature en sorte qu'elle est capable en vertu de ses Loix de former les animaux; & je l'éclaircis, & en fais mieux voir la possibilité par le moyen de la *préformation*. Après quoi on n'aura pas sujet de trouver étrange que Dieu ait fait le corps, en sorte qu'en vertu de ses propres Loix il puisse exécuter les desseins de l'ame raisonnable, puisque tout ce que l'ame raisonnable peut commander au corps, est moins difficile que l'organisation que Dieu a commandée aux semences. M. Bayle dit (Réponse aux Questions d'un Provincial, Chap. 182 p. 1294.) que ce n'est que depuis peu de tems qu'il y a eu des personnes qui ont compris que la formation des corps vivans ne sauroit être un ouvrage naturel: ce qu'il pourroit dire aussi suivant les principes de la correspondan-



dance de l'Âme & du Corps ; puisque Dieu en fait tout le commerce dans le Systême des causes occasionnelles, adopté par cet Auteur. Mais je n'admets le surnaturel ici, que dans le commencement des choses, à l'égard de la première formation des animaux ; ou à l'égard de la constitution originaire de l'harmonie préétablie entre l'Âme & le Corps ; après quoi je tiens que la formation des animaux & le rapport entre l'Âme & le Corps, sont quelque chose d'aussi naturel à présent, que les autres opérations les plus ordinaires de la Nature. C'est-à-peu-près comme on raisonne communément sur l'instinct & sur les opérations merveilleuses des bêtes. On y reconnoit de la Raison, non pas dans les bêtes, mais dans celui qui les a formées. Je suis donc du sentiment commun à cet égard ; mais j'espère que mon explication lui aura donné plus de relief & de clarté, & même plus d'étendue.

Or devant justifier mon Systême contre les nouvelles difficultés de M. Bayle, j'avois dessein en même tems de lui communiquer les pensées que j'a-

j'avois eues depuis long-tems sur les difficultés qu'il avoit fait valoir contre ceux qui tachent d'accorder la Raison avec la Foi à l'égard de l'existence du Mal. En effet, il y a peut-être peu de personnes qui y aient travaillé plus que moi. A peine avois-je appris à entendre passablement les Livres Latins, que j'eus la commodité de feuilleter dans une Bibliothèque : j'y voltigeois de Livre en Livre, & comme les matières de méditation me plaisoient autant que les Histoires & les fables, je fus charmé de l'Ouvrage de Laurent Valla contre Boece, & de celui de Luther contre Erasme, quoique je visse bien qu'ils avoient besoin d'adoucissement. Je ne m'abstenois pas des Livres de Controverse, & entre autres Ecrits de cette nature, les Actes du Colloque de Montbeliard, qui avoient ranimé la dispute, me parurent instructifs. Je ne négligeois point les enseignemens de nos Théologiens ; & la lecture de leurs adversaires, bien loin de me troubler, servoit à me confirmer dans les sentimens moderés des Eglises de la Confession d'Ausbourg. J'eus occasion  
dans



dans mes voyages de conferer avec quelques excellens hommes de differens partis ; comme avec M. Pierre de *Wallenbourg* Suffragant de Mayence, M. *Jean Louis Fabrice* premier Théologien de Heidelberg, & enfin avec le célèbre M. *Arnould*, à qui je communiquai même un Dialogue Latin de ma façon sur cette matiere, environ l'an 1673, où je mettois déjà en fait que Dieu ayant choisi le plus parfait de tous les Mondes possibles, avoit été porté par sa sagesse à permettre le mal qui y étoit annexé, mais qui n'empêchoit pas que tout compté & rabattu, ce Monde ne fût le meilleur qui pût être choisi. J'ai encore depuis là toute sorte de bons Auteurs sur ces matieres, & j'ai tâché d'avancer dans les connoissances qui me paroissent propres à écarter tout ce qui pouvoit obscurcir l'idée de la souveraine perfection qu'il faut reconnoître en Dieu. Je n'ai point négligé d'examiner les Auteurs les plus rigides, & qui ont poussé le plus loin la nécessité des choses ; tels que *Hobbes* & *Spinoza*, dont le premier a soutenu cette nécessité absolue, non seulement dans ses Elements

mens Physiques & ailleurs, mais encore dans un Livre exprès contre l'Evêque *Bramhall*. Et *Spinoza* veut à peu près (comme un ancien Peripateticien nommé *Straton*) que tout soit venu de la premiere Cause ou de la Nature primitive, par une nécessité aveugle & toute Geometrique, sans que ce premier Principe des choses soit capable de choix, de bonté, & d'entendement.

J'ai trouvé le moyen, ce me semble, de montrer le contraire, d'une maniere qui éclaire, & qui fait qu'on entre en même tems dans l'intérieur des choses. Car ayant fait de nouvelles découvertes sur la nature de la force active, & sur les Loix du mouvement, j'ai fait voir qu'elles ne sont pas d'une nécessité absolument geometrique, comme *Spinoza* paroît l'avoir cru ; & qu'elles ne sont pas purement arbitraires non plus, quoique ce soit l'opinion de M. *Bayle*, & de quelques Philosophes modernes ; mais qu'elles dépendent de la convenance, comme je l'ai déjà marqué ci-dessus, ou de ce que j'appelle le *principe du meilleur* ; & qu'on reconnoît en cela, comme en toute



toute autre chose, les caractères de la première Substance, dont les productions marquent une sagesse souveraine, & sont la plus parfaite des Harmonies. J'ai fait voir aussi que c'est cette Harmonie qui fait encore la liaison, tant de l'avenir avec le passé, que du présent avec ce qui est absent. La première espèce de liaison unit les tems, & l'autre les lieux. Cette seconde liaison se montre dans l'union de l'Âme avec le Corps, & généralement dans le commerce des véritables substances entre elles & avec les phénomènes matériels. Mais la première a lieu dans la préformation des corps organiques, ou plutôt de tous les corps, puisqu'il y a de l'organisme par-tout, quoique toutes les masses ne composent point des corps organiques: comme un étang peut fort bien être plein de poissons ou autres corps organiques, quoiqu'il ne soit point lui-même un animal ou corps organique, mais seulement une masse qui les contient. Et puisque j'avois tâché de bâtir sur de tels fondemens, établis d'une manière démonstrative, un corps entier des connoissances principales que la Raison toute  
pure

pure nous peut apprendre, un corps, dis-je, dont toutes les parties fussent bien liées, & qui pût satisfaire aux difficultés les plus considérables des Anciens & des Modernes; je m'étois formé aussi par conséquent un certain Système sur la Liberté de l'Homme & sur le Concours de Dieu. Ce Système me paroissoit éloigné de tout ce qui peut choquer la Raison & la Foi; & j'avois envie de le faire passer sous les yeux de M. Bayle, aussi-bien que de ceux qui sont en dispute avec lui. Il vient de nous quitter, & ce n'est pas une petite perte que celle d'un Auteur, dont la doctrine & la pénétration avoient peu d'égaux: mais comme la matière est sur le tapis, que d'habiles gens y travaillent encore, & que le Public y est attentif, j'ai cru qu'il falloit se servir de l'occasion pour faire paroître un échantillon de mes pensées.

Il sera peut-être bon de remarquer encore avant que de finir cette Préface, qu'en niant l'influence physique de l'Âme sur le Corps ou du Corps sur l'Âme, c'est-à-dire une influence qui faisoit que l'un trouble les Loix de l'autre, je ne nie point l'union de l'un  
avec



avec l'autre qui en fait un supposé : mais cette union est quelque chose de *metaphysique*, qui ne change rien dans les phénomènes. C'est ce que j'ai déjà dit en répondant à ce que le R. P. de Tournemine, dont l'esprit & le savoir ne sont point ordinaires, m'avoit objecté dans les Mémoires de Trevoux. Et par cette raison, on peut dire aussi dans un sens metaphysique, que l'Âme agit sur le Corps, & le Corps sur l'Âme. Aussi est-il vrai que l'Âme est l'*Entelechie* ou le principe actif, au lieu que le corporel tout seul ou le simple matériel, ne contient que le passif; & que par conséquent le principe de l'action est dans les âmes, comme je l'ai expliqué plus d'une fois dans le Journal de Leipzig, mais plus particulièrement en répondant à feu M. Sturm Philosophe & Mathematicien d'Altorf; où j'ai même démontré que s'il n'y avoit rien que de passif dans les corps, leurs différens états seroient *indiscernables*. Je dirai aussi à cette occasion, qu'ayant appris que l'habile Auteur du Livre de la *Connoissance de soi-même* avoit fait quelques objections dans ce Livre, contre mon Système de l'Harmonie préétablie

blie, j'avois envoyé une Réponse à Paris, qui fait voir qu'il m'a attribué des sentimens dont je suis bien éloigné; comme a fait aussi depuis peu un Docteur de Sorbonne anonyme, sur un autre sujet. Et ces mesentendus auroient paru d'abord aux yeux du Lecteur, si l'on avoit rapporté mes propres paroles, sur lesquelles on a cru se pouvoir fonder.

Cette disposition des hommes à se méprendre en représentant les sentimens d'autrui, fait aussi que je trouve à propos de remarquer, que lorsque j'ai dit quelque part, que l'homme s'aide du secours de la Grace dans la conversion, j'entens seulement qu'il en profite par la cessation de la résistance surmontée, mais sans aucune coopération de sa part: tout comme il n'y a point de coopération dans la Grace, lorsque elle est rompue. Car la conversion est le pur ouvrage de la Grace de Dieu, où l'homme ne concourt qu'en résistant; mais sa résistance est plus ou moins grande, selon les personnes & les occasions. Les circonstances aussi contribuent plus ou moins à notre attention, & aux mouvemens qui naissent dans l'âme; & le concours de toutes ces choses jointes à la mesure de l'impression, & à l'état de la volonté, déterminent

Tbœdicée Tom. I. Q ne

ne l'effet de la Grace, mais sans le rendre nécessaire. Je me suis assez expliqué ailleurs, que par rapport aux choses salutaires, l'homme non regeneré doit être considéré comme mort; & j'approuve fort la maniere dont les Théologiens de la Confession d'Ausbourg s'expliquent sur ces sujets. Cependant cette corruption de l'homme non regeneré, ne l'empêche point d'ailleurs d'avoir des vertus morales véritables, & de faire quelquefois de bonnes actions dans la vie civile, qui viennent d'un bon principe, sans aucune mauvaise intention, & sans mélange de péché actuel. En quoi j'espère qu'on me le pardonnera, si j'ai osé m'éloigner du sentiment de S. Augustin, grand homme sans doute, & d'un merveilleux esprit, mais qui semble porté quelquefois à outrer les choses, sur-tout dans la chaleur de ses engagements. J'estime fort quelques Personnes qui font profession d'être disciples de S. Augustin, & entre autres le R. P. Quenel, digne successeur du grand Arnauld, dans la poursuite des controverses qui les ont commis avec la plus célèbre des Compagnies. Mais j'ai trouvé qu'ordinairement dans les combats entre des gens d'un mérite insigne, (dont il y en a sans doute ici des deux côtés) la Rai-

son

son est de part & d'autre, mais en différens points, & qu'elle est plutôt pour les défenses que pour les attaques; quoique la malignité naturelle du cœur humain rende ordinairement les attaques plus agréables au Lecteur que les défenses. J'espère que le R. P. Ptolemai, ornement de sa Compagnie, occupé à remplir les vuides du célèbre Bellarmín, nous donnera sur tout cela des éclaircissémens dignes de sa pénétration & de son savoir, & j'ose même ajouter, de sa moderation. Et il faut croire que parmi les Théologiens de la Confession d'Ausbourg, il s'élevera quelque nouveau Chemise, ou quelque nouveau Calixte; comme il y a lieu de juger que des Ussérius ou des Dailés revivront parmi les Réformés; & que tous travailleront de plus en plus à lever les mesentendus dont cette matiere est chargée. Au reste, je serai bien aise que ceux qui voudront l'éplucher, lisent les Objections mises en forme, avec les Réponses que j'y ai données, dans le petit Ecrit que j'ai mis à la fin de l'Ouvrage; pour en faire comme le sommaire. J'y ai tâché de prévenir quelques nouvelles objections; ayant expliqué, par exemple, pour quoi j'ai pris la volonté antécédente & conséquente pour préalable & finale, à l'e-

Q. 2

xcm.





exemple de Thomas, de Scot & d'autres ; comment il est possible qu'il y ait incomparablement plus de bien dans la gloire de tous les sauvés, qu'il n'y a de mal dans la misere de tous les damnés, quoiqu'il y en ait plus des derniers ; comment en disant que le mal a été permis comme une condition sine qua non du bien, je l'entens non pas suivant le principe du nécessaire, mais suivant le principe du convenable ; comment la prédétermination que j'admets est toujours inclinante, & jamais necessitante ; comment Dieu ne refusera pas les lumieres nécessaires nouvelles, à ceux qui ont bien usé de celles qu'ils avoient ; sans parler d'autres éclaircissements que j'ai tâché de donner sur quelques difficultés qui m'ont été faites depuis peu. Et j'ai suivi encore le conseil de quelques amis, qui ont cru à propos que j'ajoutasse deux *Appendices* : l'un sur la Controverse agitée entre M. Hobbes & l'Evêque Bramhall, touchant le Libre & le Nécessaire ; l'autre sur le savant Ouvrage de *l'Origine du Mal*, publié depuis peu en Angleterre.

Enfin j'ai tâché de tout rapporter à l'édification ; & si j'ai donné quelque chose à la curiosité, c'est que j'ai cru qu'il falloit égarer une matiere, dont le serieux peut

peut rebuter. C'est dans cette vue que j'ai fait entrer dans ce Discours la chimere plaisante d'une certaine Théologie Altronomique, n'ayant point sujet d'appréhender qu'elle séduisît personne, & jugeant que la reciter & la refuter est la même chose. Fiction pour fiction, au lieu de s'imaginer que les Planetes ont été des Soleils, on pourroit concevoir qu'elles ont été des masses fondues dans le Soleil, & jetées dehors, ce qui détruiroit le fondement de cette Théologie hypothetique. L'ancienne erreur des deux Principes, que les Orientaux distinguoient par les noms d'Oromaldes & d'Arimanius, m'a fait éclaircir une conjecture sur l'Histoire reculée des peuples ; y ayant de l'apparence que c'étoient les noms de deux grands Princes contemporains, l'un Monarque d'une partie de la Haute Asie, où il y en a eu depuis d'autres de ce nom ; l'autre Roi des Celto-Scythes, faisant irruption dans les Etats du premier, & connu d'ailleurs parmi les Divinités de la Germanie. Il semble en effet que Zoroastre a employé les noms de ces Princes comme des symboles des Puissances invisibles, auxquelles leurs exploits les faisoient ressembler dans l'opinion des



Asiatiques. Quoique d'ailleurs il paroisse par les rapports des Auteurs Arabes, qui pourroient être mieux informés que les Grecs, de quelques particularités de l'ancienne Histoire Orientale, que ce Zerdust, ou Zoroastre, qu'ils font contemporain du Grand Darius, n'a point considéré ces deux Principes comme tout-à-fait primitifs & indépendans; mais comme dépendans d'un Principe unique suprême; & qu'il a cru conformément à la Cosmogonie de Moïse; que Dieu, qui est sans pair, a créé tout & a séparé la lumière des tenebres; que la lumière a été conforme à son dessein original, mais que les tenebres sont venues par conséquence, comme l'ombre suit le corps, & que ce n'est autre chose que la privation. Ce qui exempteroit cet ancien Auteur des erreurs que les Grecs lui attribuent. Son grand savoir a fait que les Orientaux l'ont comparé avec le Mercure ou Hermès des Egyptiens & des Grecs; tout comme les Septentrionaux ont comparé leur Wodan ou Odin avec ce même Mercure. C'est pourquoi le Mercredi, ou le jour de Mercure, a été appelé Wodans-dag par les Septentrionaux, mais jour de Zerdust par les Asia-

Asiatiques, puisqu'il est nommé *Zurfschanda* ou *Djearschambe* par les Turcs & par les Persans, *Zerda* par les Hongrois venus de l'Orient Septentrional, & *Sreda* par les Esclavons depuis le fond de la grande Russie, jusqu'aux Wendes du pays de Lunebourg; les Esclavons l'ayant appris aussi des Orientaux. Ces remarques ne déplairont peut-être pas aux Curieux; & je me flatte que le petit Dialogue qui finit les Essais opposés à M. Bayle, donnera quelque contentement à ceux qui sont bien aises de voir des vérités difficiles, mais importantes, exposées d'une manière aisée & familière. On a écrit dans une Langue étrangère, au hazard d'y faire bien des fautes; parceque cette matière y a été traitée depuis peu par d'autres, & y est lue davantage par ceux à qui on voudroit être utile par ce petit travail. On espere que les fautes de langage qui viennent non seulement de l'impression & du Copiste, mais aussi de la précipitation de l'Auteur, qui a été assez distrait, seront pardonnées: & si quelque erreur s'est glissée dans les sentimens, l'Auteur sera des premiers à les corriger, après avoir été mieux informé; ayant donné ailleurs




de telles marques de son amour de la Vérité, qu'il espere qu'on ne prendra pas cette déclaration pour un compliment.



DIS.



DISCOURS  
DE LA CONFORMITÉ  
DE LA FOI  
AVEC  
LA RAISON.

I.  E commence par la Question préliminaire de la Conformité de la Foi avec la Raison, & de l'usage de la Philosophie dans la Théologie, parce quelle a beaucoup d'influence sur la matière principale que nous allons traiter, & parce que M. Bayle l'y fait entrer par-tout. Je suppose, que deux Vérités ne sauroient se contredire, que l'objet de la foi est la vérité que Dieu a révélée d'une manière extraordinaire, & que la Raison est l'enchainement des Vérités, mais particulièrement ( lorsqu'elle est comparée avec

Q 5

avec la Foi) de celles où l'esprit humain peut atteindre naturellement, sans être aidé des lumières de la Foi. Cette définition de la Raison, (c'est-à-dire de la *droite & véritable Raison*) a surpris quelques personnes, accoutumées à déclamer contre la Raison prise dans un sens vague. Ils m'ont répondu, qu'ils n'avoient jamais entendu qu'on lui eût donné cette signification: c'est qu'ils n'avoient jamais conféré avec des gens qui s'expliquoient distinctement sur ces matières. Ils m'ont avoué cependant, qu'on ne pouvoit point blâmer la Raison, prise dans le sens que je lui donnois. C'est dans le même sens, qu'on oppose quelquefois la Raison à l'Expérience. La Raison consistant dans l'enchaînement des Vérités, a droit de lier encore celles que l'Expérience lui a fournies, pour en tirer des conclusions mixtes: mais la Raison pure & nue, distinguée de l'Expérience, n'a à faire qu'à des Vérités indépendantes des Sens. Et l'on peut comparer la Foi avec l'Expérience, puisque la Foi (quant aux motifs qui la vérifient) dépend de l'expérience de ceux qui ont vu les miracles, sur lesquels la Révélation est fondée; & de la Tradition digne de croyance, qui les a fait passer jusqu'à nous, foit

soit par les Ecritures, soit par le rapport de ceux qui les ont conservées: à peu près comme nous nous fondons sur l'expérience de ceux qui ont vu la Chine, & sur la crédibilité de leur rapport, lorsque nous ajoutons foi aux merveilles qu'on nous raconte de ce Pays éloigné. Sauf à parler ailleurs du mouvement intérieur du S. Esprit, qui s'empare des Ames, & les persuade & les porte au bien, c'est-à-dire à la Foi & à la Charité, sans avoir toujours besoin de motifs.

2. Or les Vérités de la Raison sont de deux sortes. Les unes sont ce qu'on appelle les *Vérités éternelles*, qui sont absolument nécessaires, en sorte que l'opposé implique contradiction; & telles sont les Vérités, dont la nécessité est logique, métaphysique ou géométrique, qu'on ne sauroit nier, sans pouvoir être mené à des absurdités. Il y en a d'autres qu'on peut appeler *positives*, parce qu'elles sont les loix qu'il a plu à Dieu de donner à la Nature, ou parce qu'elles en dépendent. Nous les apprenons, ou par l'Expérience, c'est-à-dire *à posteriori*; ou par la Raison, & *à priori*, c'est-à-dire par des considérations de la convenance qui les ont fait choisir. Cette convenance a aussi ses règles & raisons; mais

Q 6 c'est

c'est le choix libre de Dieu, & non pas une nécessité géométrique, qui fait préférer le convenable, & le porte à l'existence. Ainsi on peut dire, que la *nécessité physique* est fondée sur la *nécessité morale*, c'est-à-dire sur le choix du Sage, digne de sa sagesse; & que l'une aussi-bien que l'autre doit être distinguée de la *nécessité géométrique*. Cette nécessité physique est ce qui fait l'ordre de la Nature, & consiste dans les règles du mouvement, & dans quelques autres loix générales, qu'il a plu à Dieu de donner aux choses en leur donnant l'être. Il est donc vrai, que ce n'est pas sans raison que Dieu les a données; car il ne choisit rien par caprice, & comme au sort, ou par une indifférence toute pure: mais les raisons générales du bien & de l'ordre, qui l'y ont porté, peuvent être vaincues dans quelques cas, par des raisons plus grandes d'un ordre supérieur.

3. Cela fait voir que Dieu peut dispenser les créatures des loix qu'il leur a prescrites, & y produire ce que leur nature ne porte pas, en faisant un *Miracle*; & lorsqu'elles sont élevées à des perfections & à des facultés plus nobles que celles où elles peuvent arriver par leur nature, les

Scho-

Scholastiques appellent cette faculté une *puissance obéissante*, c'est-à-dire, que la chose acquiert en obéissant au commandement de celui qui peut donner ce qu'elle n'a pas: quoique ces Scholastiques donnent ordinairement des exemples de cette puissance, que je tiens impossibles, comme lorsqu'ils prétendent que Dieu peut donner à la Créature la faculté de créer. Il se peut qu'il y ait des miracles que Dieu fait par le ministère des Anges, où les loix de la Nature ne sont point violées, non plus que lorsque les hommes aident la Nature par l'Art; l'artifice des Anges ne différencie du nôtre que par le degré de perfection: cependant il demeure toujours vrai que les loix de la Nature sont sujettes à la dispensation du Législateur; au-lieu que les Vérités éternelles, comme celles de la Géométrie, sont tout-à-fait indispensables, & la Foi n'y sauroit être contraire. C'est pourquoy il ne se peut faire, qu'il y ait une objection invincible contre la Vérité. Car si c'est une démonstration fondée sur des principes ou sur des faits incontestables, formée par un enchaînement des Vérités éternelles, la conclusion est certaine & indispensable, & ce qui y est opposé doit être faux: autrement deux contradictoires pour-

roient



roient être vraies en même tems. Que si l'objection n'est point démonstrative, elle ne peut former qu'un argument vraisemblable, qui n'a point de force contre la Foi, puisqu'on convient que les Mystères de la Religion sont contraires aux apparences. Or M. Bayle déclare dans sa Réponse posthume à M. Le Clerc, qu'il ne prétend point qu'il y ait des démonstrations contre les Vérités de la Foi; & par conséquent toutes ces difficultés invincibles, ces combats prétendus de la Raison contre la Foi s'évanouissent.

*Hi motus animorum atque hec discrimina  
tanta*

*Pulveris exigui jactu compressa quiescunt.*

4. Les Théologiens Protestans, aussi-bien que ceux du parti de Rome, conviennent des maximes que je viens de poser, lorsqu'ils traitent la matière avec soin: & tout ce qu'on dit contre la Raison, ne porte coup que contre une prétendue Raison, corrompue & abusée par de fausses apparences. Il en est de même des notions de la justice & de la bonté de Dieu. On en parle quelquefois, comme si nous n'en avions aucune idée ni aucune définition. Mais en

ce

ce cas nous n'aurions point de fondement de lui attribuer ces attributs, ou de l'en louer. Sa bonté & sa justice, aussi-bien que sa sagesse, ne diffèrent des nôtres, que parce qu'elles sont infiniment plus parfaites. Ainsi les notions simples, les vérités nécessaires, & les conséquences démonstratives de la Philosophie, ne sauroient être contraires à la Révélation. Et lorsque quelques maximes philosophiques sont rejetées en Théologie, c'est qu'on tient qu'elles ne sont que d'une nécessité physique ou morale, qui ne parle que de ce qui a lieu ordinairement, & se fonde par conséquent sur les apparences, mais qui peut manquer, si Dieu le trouve bon.

5. Il paroît par ce que je viens de dire, qu'il y a souvent un peu de confusion dans les expressions de ceux qui commettent ensemble la Philosophie & la Théologie, ou la Foi & la Raison: ils confondent expliquer, comprendre, prouver, soutenir. Et je trouve que M. Bayle, tout pénétrant qu'il est, n'est pas toujours exempt de cette confusion. Les Mystères se peuvent expliquer autant qu'il faut pour les croire; mais on ne les sauroit comprendre, ni faire entendre comment ils arrivent: c'est ainsi que même en Physique nous expliquons jusqu'à un certain point



point plusieurs qualités sensibles, mais d'une manière imparfaite, car nous ne les comprenons pas. Il ne nous est pas possible non plus de prouver les Myſtères par la Raison : car tout ce qui se peut prouver *à priori*, ou par la Raison pure, se peut comprendre. Tout ce qui nous reste donc, après avoir ajouté foi aux Myſtères sur les preuves de la vérité de la Religion. (qu'on appelle *motifs de crédibilité*) c'est de les pouvoir *soutenir* contre les Objections; sans quoi nous ne serions point fondés à les croire, tout ce qui peut être réfuté d'une manière solide & démonstrative, ne pouvant manquer d'être faux; & les preuves de la vérité de la Religion, qui ne peuvent donner qu'une *certitude morale*, seroient balancées & même surmontées par des objections qui donneroient une *certitude absolue*, si elles étoient convaincantes & tout-à-fait démonstratives. Ce peu nous pourroit suffire pour lever les difficultés sur l'usage de la Raison & de la Philosophie par rapport à la Religion, si on n'avoit pas à faire bien souvent à des personnes prévenues. Mais comme la matière est importante, & qu'elle a été fort embrouillée, il sera à propos d'entrer dans un plus grand détail.

6. La Question de la Conformité de la Foi  
avec

avec la Raison a toujours été un grand Problème. Dans la primitive Eglise, les plus habiles Auteurs Chrétiens s'accoutoient des pensées des Platoniciens, qui leur revenoient le plus, & qui étoient le plus en vogue alors. Peu à peu Aristote prit la place de Platon, lorsque le goût des Systèmes commença à régner, & lorsque la Théologie même devint plus *systematique* par les décisions des Conciles Généraux, qui fournissoient des Formulaires précis & positifs. Saint Augustin, Boece & Cathodore dans l'Occident, & S. Jean de Damas dans l'Orient, ont contribué le plus à réduire la Théologie en forme de Science; sans parler de Bède, Alcuin, S. Anselme, & quelques autres Théologiens versés dans la Philosophie; jusqu'à ce qu'enfin les Scholastiques survinrent, & que le loisir des Cloîtres donnant carrière aux spéculations, aidées par la Philosophie d'Aristote traduite de l'Arabe, on acheva de faire un composé de Théologie & de Philosophie, dans lequel la plupart des Questions venoient du soin qu'on prenoit de concilier la Foi avec la Raison. Mais ce n'étoit pas avec tout le succès qui auroit été à souhaiter, parce que la Théologie avoit été fort corrompue par le malheur des tems, par l'ignorance & par l'entêtement; & parce que

que la Philosophie, outre ses propres défauts, qui étoient très grands, se trouvoit chargée de ceux de la Théologie, qui se refendoit à son tour de l'association d'une Philosophie très obscure & très imparfaite. Cependant il faut avouer avec l'incomparable Grotius, qu'il y a quelquefois de For caché sous les ordures du Latin barbare des Moines : ce qui m'a fait souhaiter plus d'une fois, qu'un habile homme, que sa fonction eût obligé d'apprendre le Langage de l'Ecole, eût voulu en tirer ce qu'il y a de meilleur, & qu'un autre Petau ou Thomassin eussent fait à l'égard des Scholastiques, ce que ces deux savans hommes ont fait à l'égard des Pères. Ce seroit un Ouvrage très curieux & très important pour l'Histoire Ecclésiastique, & qui continueroit celles des Dogmes jusqu'au *tems du rétablissement des Belles Lettres*, (par le moyen desquelles les choses ont changé de face) & même au-delà. Car plusieurs Dogmes, comme ceux de la Prédétermination physique, de la Science moyenne, du Péché philosophique, des Précisions objectives, & beaucoup d'autres dans la Théologie spéculative, & même dans la Théologie pratique des Cas de conscience, ont été mis en vogue, même après le Concile de Trente.

7. Un

7. Un peu avant ces changemens, & avant la grande scission de l'Occident qui dure encore, il y avoit en Italie une Secte de Philosophes qui combattoit cette conformité de la Foi avec la Raison, que nous soutenons. On les nommoit *Averroïstes*, parce qu'il s'attachoient à un Auteur Arabe célèbre, qu'on appelloit le Commentateur par excellence, & qui paroïsoit être le mieux entré dans le sens d'Aristote parmi ceux de sa Nation. Ce Commentateur poussant ce que des Interprètes Grecs avoient déjà enseigné, prétendoit que suivant Aristote, & même suivant la Raison, (ce qu'on prenoit presque alors pour la même chose) l'immortalité de l'Âme ne pouvoit subsister. Voici son raisonnement. Le Genre-humain est éternel, *suïv* Aristote : donc si les Ames particulières ne périssent pas, il faut venir à la Métempsychose rejetée par ce Philosophe ; ou, s'il y a toujours des Ames nouvelles, il faut admettre l'infinité de ces Ames conservées de toute éternité : mais l'infinité actuelle est impossible, selon la doctrine du même Aristote : donc il faut conclure que les Ames, c'est-à-dire les formes des Corps organiques, doivent périr avec ces Corps ; ou du moins l'Entendement passif appartenant en propre à un chacun.

De

De sorte qu'il ne restera que l'Entendement actif, commun à tous les hommes, qu'Aristote disoit venir de dehors, & qui doit travailler par-tout où les organes y sont disposés; comme le vent produit une espèce de Musique, lorsqu'il est poussé dans des tuyaux d'orgue bien ajustés.

8. Il n'y avoit rien de plus foible, que cette prétendue démonstration; il ne se trouve point qu'Aristote ait bien réfuté la Métempsychose, ni qu'il ait prouvé l'éternité du Genre-humain; & après tout, il est très faux qu'un infini actuel soit impossible. Cependant cette démonstration passoit pour invincible chez les Aristotéliens, & leur faisoit croire qu'il y avoit une certaine Intelligence sublunaire, dont la participation faisoit notre Entendement actif. Mais d'autres moins attachés à Aristote alloient jusqu'à une Ame universelle qui fût l'Océan de toutes les Ames particulières, & croyoient cette Ame universelle seule capable de subsister, pendant que les Ames particulières naissent & périssent. Suivant ce sentiment, les Ames des animaux naissent en se détachant comme des gouttes de leur Océan, lorsqu'elles trouvent un Corps qu'elles peuvent animer; & elles périssent en se rejoignant à l'Océan des Ames quand

le

le Corps est défaits, comme les ruisseaux se perdent dans la mer. Et plusieurs alloient à croire que Dieu est cette Ame universelle, quoique d'autres aient cru qu'elle étoit subordonnée & créée. Cette mauvaise doctrine est fort ancienne, & fort capable d'éblouir le vulgaire. Elle est exprimée dans ces beaux Vers de Virgile, (Æn. VI. vs. 724.)

*Principio cœlum ac terram camposque liquentes,  
Lucentemque globum Luce, Titanique astræ,  
Spiritus intus alit, totamque insusa per artus  
Mens agitât molem, & magno se corpore miscet.*

Et encore ailleurs, (Georg. IV. vs. 221.)

*Deum namque ire per omnes  
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum:  
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne serarum,  
Quemque sibi tenues nascitum arcessere vitas.  
Scilicet huc rediti deinde ac resoluta referri.*

9. L'Ame du monde de Platon a été prise dans ce sens par quelques-uns; mais il y a plus d'apparence que les Stoïciens donnoient dans cette Ame commune qui absorbe toutes les autres. Ceux qui sont de ce sentiment, pourroient être appelés *Monopsychites*, puisque selon eux il n'y a véritablement qu'une seule Ame qui subsiste.

M.

M. Bernier remarque, que c'est une opinion presque universellement reçue chez les Savans dans la Perse & dans les Etats du Grand-Mogol; il paroît même qu'elle a trouvé entrée chez les Cabalistes & chez les Mystiques. Un certain Allemand natif de la Suabe, devenu Juif il y a quelques années, & dogmatifant sous le nom de Mofes Germanus, s'étant attaché aux dogmes de Spinosa, a cru que Spinosa renouvelle l'ancienne Cabale des Hébreux; & un savant homme qui a réfuté ce profélyte Juif, paroît être du même sentiment. L'on fait que Spinosa ne reconnoît qu'une seule substance dans le monde, dont les Ames individuelles ne sont que des modifications passagères. Valentin Weigel, Pasteur de Tschopa en Misnie, homme d'esprit, & qui en avoit même trop, quoiqu'on l'ait voulu faire passer pour un Enthousiaste, en tenoit peut-être quelque chose; aussi-bien que celui qui se nomme Jean Angelus Silésien, Auteur de certains petis Vers de dévotion Allemands assez jolis, en forme d'Epigrammes, qu'on vient de réimprimer. Et généralement, la Dénégation des Mystiques pouvoit recevoir ce mauvais sens. Gerson a déjà écrit contre Rusbrock, Auteur Mystique, dont l'intention étoit bonne ap-

pa-

paremment, & dont les expressions sont excusables; mais il vaut mieux écrire d'une manière qui n'ait point besoin d'être excusée. Quoique j'avoue aussi, que souvent les expressions outrées, & pour ainsi dire Poétiques, ont plus de force pour toucher & pour persuader, que ce qui se dit avec régularité.

10. L'Anéantissement de ce qui nous appartient en propre, porté fort loin par les Quétistes, pourroit bien être aussi une impiété déguisée chez quelques-uns: comme ce qu'on raconte du Quétisme de Foë Auteur d'une grande Secte de la Chine, lequel après avoir prêché sa Religion pendant quarante ans, se sentant proche de la mort, déclara à ses disciples, qu'il leur avoit caché la vérité sous le voile des métaphores, & que tout se réduisoit au néant, qu'il disoit être le premier principe de toutes choses. C'étoit encore pis, ce semble, que l'opinion des Averroïstes. L'une & l'autre doctrine est insoutenable, & même extravagante: cependant quelques modernes n'ont point fait difficulté d'adopter cette Ame universelle & unique qui engloit les autres. Elle n'a trouvé que trop d'applaudissemens parmi les prétendus Esprits-forts, & le Sieur de Precillac, Soldat & hom-



homme d'esprit, qui se mêloit de Philosophie, l'a étalée autrefois publiquement dans ses discours. Le Système de l'*Harmonie préétablie* est le plus capable de guérir ce mal. Car il fait voir qu'il y a nécessairement des substances simples & sans étendue, répandues par toute la Nature; que ces substances doivent toujours subsister indépendamment de toute autre que de Dieu, & qu'elles ne sont jamais séparées de tout Corps organisé. Ceux qui croyent que des Ames capables de sentiment, mais incapables de Raison, sont mortelles, ou qui soutiennent qu'il n'y a que les Ames raisonnables qui puissent avoir du sentiment, donnent beaucoup de prise aux Monopsychites; car il sera toujours difficile de persuader aux hommes que les bêtes ne sentent rien; & quand on accorde une fois que ce qui est capable de sentiment peut périr, il est difficile de maintenir par la Raison l'immortalité de nos Ames.

II. J'ai fait cette petite digression, parce qu'elle m'a paru de saison, dans un tems où l'on n'a que trop de disposition à renverser jusqu'aux fondemens de la Religion Naturelle; & je reviens aux Averroïstes, qui se persuadoient que leur dogme étoit démontré suivant la Raison; ce qui leur faisoit

faisoit avancer que l'Âme de l'homme est mortelle selon la Philosophie, pendant qu'ils protestent de se soumettre à la Théologie Chrétienne, qui la déclare immortelle. Mais cette distinction passa pour subtile, & ce divorce de la Foi & de la Raison fut rejeté hautement par les Prélats & par les Docteurs de ce tems-là, & condamné dans le dernier Concile de Latran sous Léon X, où les Savans furent exhortés à travailler pour lever les difficultés qui sembloient commettre ensemble la Théologie & la Philosophie. La doctrine de leur Incompatibilité ne laissa pas de se maintenir incognito: Pontonace en fut soupçonné, quoiqu'il s'expliquât autrement; & la Secte même des *Averroïstes* se conserva par tradition. On croit que *César Crémonin*, Philosophe fameux en son tems, en a été un des arbutans. *André Césalpin*, Médecin, (Auteur de mérite, & qui a le plus approché de la Circulation du sang, après Michel Servet) a été accusé par Nicolas Taurel (dans un Livre intitulé *Alpes Casæ*) d'être de ces Péripatéticiens contraires à la Religion. On trouve aussi des traces de cette doctrine dans le *Circulus Pisanus Claudii Berigarli*, qui fut un Auteur François de Nation, transplanté en Italie, & enseignant

Ibœdicæ Tome I. R la



la Philosophie à Pise: mais sur-tout les Ecrits & les Lettres de *Gabriel Naudé*, aussi-bien que les *Naudéana*, font voir que l'Averroïsme subsistoit encore, quand ce fameux Médecin étoit en Italie. La Philosophie corpusculaire, introduite un peu après, paroît avoir éteint cette Secte trop Péripatéticienne, ou peut-être y a été mêlée; & il se peut qu'il y ait des Atomistes, qui feroient d'humeur à dogmatifer comme ces Averroïstes, si les conjonctures le permettoient: mais cet abus ne fauroit faire tort à ce qu'il y a de bon dans la Philosophie corpusculaire, qu'on peut fort bien combiner avec ce qu'il y a de solide dans Platon & dans Aristote, & accorder l'un & l'autre avec la véritable Théologie.

12. Les Réformateurs, & Luther sur-tout, comme j'ai déjà remarqué, ont parlé quelquefois, comme s'ils rejettoient la Philosophie, & comme s'ils la jugeoient ennemie de la Foi. Mais à le bien prendre, on voit que Luther n'entendoit par la Philosophie, que ce qui est conforme au cours ordinaire de la Nature, ou peut-être même ce qui s'enseignoit dans les Ecoles; comme lorsqu'il dit qu'il est impossible en Philosophie, c'est-à-dire dans l'ordre de la Nature, que le Verbe se fasse chair; & lorsqu'il

qu'il va jusqu'à soutenir que ce qui est vrai en Physique, pourroit être faux en Morale. Aristote fut l'objet de sa colère, & il avoit dessein de purger la Philosophie dès l'an 1516, lorsqu'il ne pensoit peut-être pas encore à reformer l'Eglise. Mais enfin il se radoucit, & souffrit que dans l'Apoloogie de la Confession d'Ausbourg, on parlât avantageusement d'Aristote & de sa Morale. Mélancthon, esprit solide & modéré, fit de petits Systèmes des parties de la Philosophie, accommodées aux vérités de la Révélation, & utiles dans la vie civile, qui méritent encore présentement d'être lus. Après lui, Pierre de la Ramée se mit sur les rangs: sa Philosophie fut fort en vogue, la Secte des Ramistes fut puissante en Allemagne, & fort suivie parmi les Protestans, & employée même en Théologie; jusqu'à ce que la Philosophie corpusculaire fut ressuscitée, qui fit oublier celle de Ramus, & affoiblit le crédit des Péripatéticiens.

13. Cependant plusieurs Théologiens Protestans, s'éloignant le plus qu'ils pouvoient de la Philosophie de l'Ecole, qui régnoit dans le parti opposé, alloient jusqu'au mépris de la Philosophie même qui leur étoit suspecte; & la contestation éclata





enfin à Helmſtat par l'animofité de Daniel Hofman, Théologien habile d'ailleurs, & qui avoit acquis autrefois de la réputation à la Conférence de Quedlinbourg, où Tileman Heſhufius, & lui, avoient été de la part du Duc Jules de Brunſwic, lorsqu'il refuſa de recevoir la Formule de Concorde. Je ne ſai comment le Docteur Hofman s'emporta contre la Philoſophie, au lieu de ſe contenter de blamer les abus que les Philoſophes en font : mais il eut en tête Jean Caſelius, homme célèbre, eſtimé des Princes & des Savans de ſon tems ; & le Duc de Brunſwic Henri Jules, ( fils de Jules Fondateur de l'Univerſité ) ayant pris ſa peine lui-même d'examiner la matiere, condamna le Théologien. Il y a eu quelques petites diſputes ſemblables depuis, mais on a toujours trouvé que c'étoient des mal-entendus. *Paul Slevoigt* Profefſeur célèbre à Iena en Thuringe, & dont les Diſſertations qui nous reſtent, marquent encore combien il étoit verſé dans la Philoſophie Scholaſtique, & dans la Littérature Hébraïque, avoit publié dans ſa jeuneſſe ſous le titre de *Pervigilium*, un petit Livre de *diſſidio Theologi & Philoſophi in utriuſque principiis ſondato*, au ſujet de la Queſtion ſi Dieu eſt cauſe par accident du péché. Mais on voyoit

voyoit bien que ſon but étoit de montrer que les Théologiens abuſent quelquefois des termes philoſophiques.

15. Pour venir à ce qui eſt arrivé de mon tems, je me ſouviens qu'en 1666, lorsque Louis Meyer, Médecin d'Amſterdam, publia, ſans fe nommer, le Livre intitulé *Philoſophia Scripturae interpres*, ( que pluſieurs ont donné mal-à-propos à Spinoſa ſon Ami ) les Théologiens de Hollande ſe remuèrent, & leurs écrits contre ce Livre firent naître de grandes conteſtations entre eux ; pluſieurs jugeant que les Cartéſiens, en reſuſant le Philoſophe anonyme, avoient trop accordé à la Philoſophie. Jean de Labadie ( avant qu'il ſe fût ſéparé des Eglifes Réformées, ſous prétexte de quelques abus qu'il diſoit s'être glifés dans la pratique publique, & qu'il jugeoit inſupportables ) attaqua le Livre de Mr. de Wolzogue, & le traita de pernicieux ; & d'un autre côté Mr. Vogelfang, M. van der Wacyen, & quelques autres Anti-Cocceïens combattirent auſſi le même Livre avec beaucoup d'aigreur ; mais l'accuſé gagna ſa cauſe dans un Synode. On parla depuis en Hollande de *Théologiens rationaux & non rationaux*, diſtinction de parti dont M. Bayle fait ſouvent mention, ſe déclarant

enfin contre les premiers; mais il ne paroit pas qu'on ait encore bien donné les règles précises, dont les uns & les autres conviennent ou ne conviennent pas à l'égard de l'usage de la Raison dans l'explication de la Sainte Ecriture.

15. Une dispute semblable a pensé troubler encore depuis peu les Eglises de la Confession d'Ausbourg. Quelques Maitres-ès-Arts dans l'Université de Lepsic, faisant des leçons particulières chez eux aux Etudiants qui les alloient trouver pour apprendre ce qu'on appelle la *Philologie Sacrée*, suivant l'usage de cette Université & de quelques autres, où ce genre d'étude n'est point réservé à la Faculté de Théologie: ces Maitres, dis-je, pressèrent l'étude des saintes Ecritures & l'exercice de la piété, plus que leurs pareils n'avoient coutume de faire. Et l'on prétend qu'ils avoient outré certaines choses, & donné des soupçons de quelque nouveauté dans la doctrine: ce qui leur fit donner le nom de *Prétijtes*, comme d'une Secte nouvelle; nom qui depuis a fait tant de bruit en Allemagne, & a été appliqué bien ou mal à ceux qu'on soupçonnoit, ou qu'on faisoit semblant de soupçonner de Fanatisme, ou même d'hypocrisie, cachée sous quelque apparence de réfor-

forme. Or quelques-uns des auditeurs de ces Maitres s'étant trop distingués par des manières qu'on trouva choquantes, & entre autres par le mépris de la Philosophie, dont on disoit qu'ils avoient brûlé les cahiers des leçons; on crut que leurs Maitres rejetoient la Philosophie: mais ils s'en justifient fort bien, & on ne put les convaincre, ni de cette erreur, ni des hérésies qu'on leur imputoit.

16. La Question de l'usage de la Philosophie dans la Théologie, a été fort agitée parmi les Chrétiens, & l'on a eu de la peine à convenir des bornes de cet usage, quand on est entré dans le détail. Les Mystères de la Trinité, de l'Incarnation & de la Sainte Cène, donnèrent le plus d'occasion à la dispute. Les Photiniens nouveaux, combattant les deux premiers Mystères, se servoient de certaines Maximes Philosophiques, dont André Kesler Théologien de la Confession d'Ausbourg a donné le précis dans les *Traité*s divers qu'il a publiés sur les parties de la Philosophie Socinienne. Mais quant à leur Métaphysique, on s'en pourroit instruire davantage par la lecture de celle de Christophle Stegman Socinien, qui n'est pas encore imprimée, que j'avois vue dans ma jeunesse, & qui m'a été encore communiquée depuis peu.



17. Calovius & Scherzerus Auteurs bien verſés dans la Philoſophie de l'Ecole, & pluſieurs autres Théologiens habiles ont amplement répondu aux Sociniens, & ſouvent avec ſuccès; ne s'étant point contentés des réponſes générales en peu cavalières dont on ſe ſervoit ordinairement contre eux, & qui revenoient à dire que leurs Maximes étoient bonnes en Philoſophie & non pas en Théologie; que c'étoit le défaut de l'Hétérogénéité qui s'appelle *μετάβασις εις άλλο γένος*, ſi quelqu'un les employoit quand il s'agit de ce qui paſſé la Raiſon; & que la Philoſophie devoit être traitée en Servante, & non pas en Maîtreſſe, par rapport à la Théologie, ſuivant le titre du Livre de Robert Baronius Ecoſſois, intitulé: *Philoſophia Theologia ancillans*. Enfin que c'étoit un Hagar auprès de Sara, qu'il falloit chaſſer de la maiſon avec ſon Iſmael, quand elle faiſoit la mutine. Il y a quelque choſe de bon dans ces réponſes: mais comme on en pourroit abuſer, & commettre mal-à-propos les Vérités naturelles & les Vérités révélées; les Savans ſe ſont attachés à diſtinguer ce qu'il y a de néceſſaire & d'indispensable dans les Vérités naturelles ou Philoſophiques, d'avec ce qui ne l'eſt point.

18. Les deux partis Proteſtans ſont affez d'ac-

d'accord entre eux, quand il s'agit de faire la guerre aux Sociniens: & comme la Philoſophie de ces Sectaires n'eſt pas des plus exactes, on a réuſſi le plus ſouvent à la battre en ruine. Mais les mêmes Proteſtans ſe ſont brouillés entre eux à l'occaſion du Sacrement d'Euchariftie, lorſqu'une partie de ceux qui s'appellent Réformés, (c'eſt-à-dire ceux qui ſuivent en cela plutôt Zwingle que Calvin) a paru réduire la participation du Corps de J. CHRIST dans la Sainte Cène, à une ſimple représentation de figure, en ſe ſervant de la maxime des Philoſophes, qui porte qu'un Corps ne peut être qu'en un ſeul lieu à la fois: au-lieu que les *Evangeliques* (qui s'appellent ainſi dans un ſens particulier, pour ſe diſtinguer des Réformés) étant plus attachés au ſens littéral, ont jugé avec Luther, que cette participation étoit réelle, & qu'il y avoit là un Myſtère furnaturel. Ils rejettent, à la vérité, le dogme de la Transſubſtantiation, qu'ils croient peu fondé dans le Texte; & ils n'approuvent point non plus celui de la Conſubſtantiation ou de l'impanation, qu'on ne peut leur imputer que faute d'être bien informé de leur ſentiment; puisqu'ils n'admettent point l'incluſion du Corps de J. CHRIST dans

R 5 le



le pain, & ne demandent même aucune union de l'un avec l'autre; mais ils demandent au moins une concomitance, en sorte que ces deux substances soient reçues toutes deux en même tems. Ils croient que la signification ordinaire des paroles de J. CHRIST dans une occasion aussi importante que celle où il s'agissoit d'exprimer ses dernières volontés, doit être conservée; & pour maintenir que ce sens est exempt de toute absurdité qui nous en pourroit éloigner, ils soutiennent que la maxime Philosophique, qui borne l'existence & la participation des Corps à un seul lieu, n'est qu'une suite du cours ordinaire de la Nature. Ils ne détruisent pas pour cela la présence ordinaire du Corps de notre Sauveur, telle qu'elle peut convenir au Corps le plus glorifié. Ils n'ont point recours à je ne sçai quelle diffusion d'Ubiquité, qui le dissiperoit & ne le laisseroit trouver nulle part; & ils n'admettent pas non plus la Réduplication multipliée de quelques Scholastiques, comme si un même Corps étoit en même tems assis ici, & debout ailleurs. Enfin ils s'expliquent de telle sorte, qu'il semble à plusieurs que le sentiment de Calvin, autorisé par plusieurs Confessions de Foi des Eglises qui ont reçu la doctrine de

cet

cet Auteur, lorsqu'il établit une participation de la substance, n'est pas si éloigné de la Confession d'Ausbourg, qu'on pourroit penser & ne diffère peut-être qu'en ce que pour cette participation il demande la véritable Foi, outre la réception orale des Symboles, & exclut par conséquent les indignes.

19. On voit par-là que le dogme de la participation réelle & substantielle se peut soutenir (sans recourir aux opinions étranges de quelques Scholastiques) par une Analogie bien entendue entre l'opération immédiate, & la présence. Et comme plusieurs Philosophes ont jugé que, même dans l'ordre de la Nature, un corps peut opérer immédiatement en distance sur plusieurs corps éloignés, tout à la fois; ils croient, à plus forte raison, que rien ne peut empêcher la toute-puissance divine de faire qu'un corps soit présent à plusieurs corps ensemble; n'y aiant pas un grand trajet de l'opération immédiate à la présence; & peut-être l'une dépendant de l'autre. Il est vrai que, depuis quelque tems, les Philosophes modernes ont rejeté l'opération naturelle immédiate d'un corps sur un autre corps éloigné: & j'avoue que je suis de leur sentiment. Cependant l'opération en distance

R 6

vient



vient d'être réhabilité en Angleterre par l'excellent M. Newton, qui soutient qu'il est de la nature des corps de s'attirer & de peser les uns sur les autres, à proportion de la masse d'un chacun & des rayons d'attraction qu'il reçoit: sur quoi le célèbre M. Locke a déclaré en répondant à M. Pévêque Stillingfleet, qu'après avoir vu le Livre de M. Newton, il retracte ce qu'il avoit dit lui-même, suivant l'opinion des modernes, dans son Essai sur l'Entendement, savoir qu'un corps ne peut opérer immédiatement sur un autre, qu'en le touchant par sa superficie & en le poussant par son mouvement: & il reconnoit que Dieu peut mettre des propriétés dans la matière, qui la fassent opérer dans l'éloignement. C'est ainsi que les Théologiens de la Confession d'Ausbourg soutiennent qu'il dépend de Dieu, non seulement qu'un Corps opère immédiatement sur plusieurs autres éloignés entre eux; mais qu'il existe même auprès d'eux, & en soit reçu d'une manière dans laquelle les intervalles des lieux & les dimensions des espaces n'aient point de part. Et quoique cet effet surpasse les forces de la Nature, ils ne croyent point qu'on puisse faire voir qu'il surpasse la puissance de l'Auteur de la Nature, à qui il est aisé d'abroger les Loix qu'il a données,

ou

ou d'en dispenser comme bon lui semble; de la même manière qu'il a pu faire nager le fer sur l'eau, & suspendre l'opération du feu sur le Corps humain.

20. J'ai trouvé en conférant le *Rationale Theologicum* de Nicolaus Vedehus, avec la Réfutation de Joannes Musæus, que ces deux Auteurs, dont l'un est mort Professeur à Franeker, après avoir enseigné à Genève, & l'autre a été fait enfin premier Théologien à Iena, s'accordent assez sur les règles principales de l'usage de la Raison; mais que c'est dans l'application des règles, qu'ils ne conviennent pas. Car ils sont d'accord que la Révélation ne sauroit être contraire aux Vérités, dont la nécessité est appelée par les Philosophes *logique* ou *métaphysique*, c'est-à-dire, dont l'opposé implique contradiction; & ils admettent encore tous deux, que la Révélation pourra combattre des maximes dont la nécessité est appelée *physique*, qui n'est fondée que sur les Loix que la volonté de Dieu a prescrites à la Nature. Ainsi la question, si la présence d'un même Corps en plusieurs lieux est possible dans l'ordre surnaturel, ne regarde que l'application de la règle; & pour décider cette question démonstrativement par la Raison, il faudroit

ex-



expliquer exactement en quoi consiste l'essence du Corps. Les Réformés mêmes ne conviennent pas entre eux là-dessus; les Cartéliens la réduisent à l'étendue, mais leurs adversaires s'y opposent; & je crois même avoir remarqué que Gisbertus Voetius célèbre Théologien d'Utrecht, doutoit de la prétendue impossibilité de la pluralité des lieux.

21. D'ailleurs quoique les deux partis Protestans conviennent qu'il faut distinguer ces deux nécessités que je viens de remarquer, c'est-à-dire la nécessité métaphysique & la nécessité physique; & que la première est indispensable, même dans les Mystères; ils ne font pas encore assez convenus des règles d'interprétation qui peuvent servir à déterminer en quel cas il est permis d'abandonner la lettre, lorsqu'on n'est pas assuré qu'elle est contraire aux Vérités indispensables: car on convient qu'il y a des cas où il faut rejeter une interprétation littérale, qui n'est pas absolument impossible, lorsqu'elle est peu convenable d'ailleurs. Par exemple, tous les Interprètes conviennent, que lorsque notre Seigneur dit qu'Hérode étoit un renard, il l'entendoit métaphoriquement; & il en faut venir là, à moins de s'imaginer,

giner, avec quelques Fanatiques, que, pour le tems que durèrent les paroles de notre Seigneur, Hérode fut changé effectivement en renard. Mais il n'en est pas de même des Textes fondamentaux des Mystères, où les Théologiens de la Confession d'Ausbourg jugent qu'il faut se tenir au sens littéral; & cette discussion appartenant à l'art d'interpréter, & non pas à ce qui est proprement de la Logique, nous n'y entrerons point ici; d'autant qu'elle n'a rien de commun avec les disputes qui se font élevées depuis peu sur la Conformité de la Foi avec la Raison.

22. Les Théologiens de tous les partis, comme je pense, (les seuls Fanatiques exceptés) conviennent au moins qu'aucun Article de Foi ne sauroit impliquer contradiction, ni contrevenir aux démonstrations aussi exactes que celles des Mathématiques, où le contraire de la conclusion peut être réduit *ab absurdo*, c'est-à-dire, à la contradiction; & S. Athanase s'est moqué avec raison du galimatias de quelques Auteurs de son tems, qui avoient soutenu que Dieu avoit pâti sans passion, *Passus est impassibiliter. O ludicrum doctrinam, edificatam simul & demolientem!* Il s'ensuit de-là que certains Auteurs ont été trop faciles à accor-

der



der que la Sainte Trinité est contraire à ce grand principe, qui porte que deux choses, qui sont les mêmes avec une troisième, sont aussi les mêmes entre elles; c'est-à-dire, si A est le même avec B, & si C est le même avec B, qu'il faut qu'A & C soient aussi les mêmes entre eux. Car ce principe est une suite immédiate de celui de la contradiction, & fait le fondement de toute la Logique; & s'il cessé, il n'y a pas moyen de raisonner avec certitude. Ainsi lorsqu'on dit que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, & que le Saint Esprit est Dieu, & que cependant il n'y a qu'un Dieu, quoique ces trois Personnes diffèrent entre elles; il faut juger que ce mot *Dieu* n'a pas la même signification au commencement & à la fin de cette expression. En effet, il signifie tantôt la Substance Divine, tantôt une Personne de la Divinité. Et l'on peut dire généralement qu'il faut prendre garde de ne jamais abandonner les Vérités nécessaires & éternelles, pour soutenir les Mystères; de peur que les ennemis de la Religion ne prennent droit là-dessus de décrier & la Religion & les Mystères.

23. La distinction qu'on a coutume de faire entre ce qui est *au-dessus de la Raison*, &

& ce qui est *contre la Raison*, s'accorde assez avec la distinction qu'on vient de faire entre les deux espèces de la nécessité. Car ce qui est contre la Raison, est contre les Vérités absolument certaines & indispensables; & ce qui est au-dessus de la Raison, est contraire seulement à ce qu'on a coutume d'expérimenter ou de comprendre. C'est pourquoi je m'étonne qu'il y ait des gens d'esprit qui combattent cette distinction, & que M. Bayle soit de ce nombre. Elle est assurément très bien fondée. Une Vérité est au dessus de la Raison, quand notre Esprit, (ou même tout Esprit créé) ne la sauroit comprendre: & telle est, à mon avis, la Sainte Trinité; tels sont les miracles réservés à Dieu seul, comme par exemple, la Création; tel est le choix de l'ordre de l'Univers, qui dépend de l'Harmonie universelle, & de la connoissance distincte d'une infinité de choses à la fois. Mais une Vérité ne sauroit jamais être contre la Raison; & bien loin qu'un dogme combattu & convaincu par la Raison soit incompréhensible, l'on peut dire que rien n'est plus aisé à comprendre, ni plus manifeste, que son absurdité. Car j'ai remarqué d'abord, que par LA RAISON on n'entend pas ici les opinions & les discours  
des

des hommes, ni même l'habitude qu'ils ont prise de juger des choses suivant le cours ordinaire de la Nature; mais l'enchaînement inviolable des Vérités.

24. Il faut venir maintenant à la grande Question que M. Bayle a mis sur le tapis depuis peu, savoir, si une Vérité, & surtout une Vérité de Foi, pourra être sujette à des objections insolubles. Cet excellent Auteur semble soutenir hautement l'affirmative de cette Question: il cite des Théologiens graves de son parti, & même de celui de Rome, qui paroissent dire ce qu'il prétend; & il allègue des Philosophes qui ont cru qu'il y a même des Vérités Philosophiques, dont les défenseurs ne sauroient répondre aux objections qu'on leur fait. Il croit que la doctrine de la Prédetermination est de cette nature dans la Théologie, & celle de la composition du *Continuum* dans la Philosophie. Ce sont en effet les deux Labyrinthes, qui ont exercé de tout tems les Théologiens & les Philosophes. Libertus Fromondus Théologien de Louvain, (grand ami de Jansénius, dont il a même publié le Livre posthume intitulé *Augustinus*) qui a fort travaillé sur la Grace, & qui a aussi fait un Livre exprès intitulé, *Labyrinthus de compositione continui*,

a bien exprimé les difficultés de l'un & de l'autre; & le fameux Ochin a fort bien représenté ce qu'il appelle *les Labyrinthes de la Prédetermination*.

25. Mais ces Auteurs n'ont point nié qu'il soit possible de trouver un fil dans ce Labyrinthe, & ils auront reconnu la difficulté, mais ils ne feront point allés du difficile jusqu'à l'impossible. Pour moi, j'avoue que je ne saurois être du sentiment de ceux qui soutiennent qu'une Vérité peut souffrir des objections invincibles: car une objection est-elle autre chose qu'un argument dont la conclusion contredit à notre thèse? Et un argument invincible n'est-il pas une démonstration? Et comment peut-on connoître la certitude des démonstrations, qu'en examinant l'argument en détail, la forme & la matière, afin de voir si la forme est bonne, & puis si chaque prémise est ou reconnue, ou prouvée par un autre argument de pareille force, jusqu'à ce qu'on n'ait besoin que de prémisses reconnues? Or s'il y a une telle objection contre notre thèse, il faut dire que la fausseté de cette thèse est démontrée, & qu'il est impossible que nous puissions avoir des raisons suffisantes pour la prouver; autrement deux contradictoires seroient véritables tout



à la fois. Il faut toujours céder aux démonstrations, soit qu'elles soient proposées pour affirmer, soit qu'on les avance en forme d'objections. Et il est injuste & inutile de vouloir affaiblir les preuves des adversaires, sous prétexte que ce ne sont que des objections; puisque l'adversaire a le même droit, & peut renverser les dénominations, en honorant ses argumens du nom de *preuves*, & abaissant les nôtres par le nom flétrissant d'*objections*.

26. C'est une autre Question, si nous sommes toujours obligés d'examiner les objections qu'on nous peut faire, & de conserver quelque doute sur notre sentiment, ou ce qu'on appelle *formidinem oppositi*, jusqu'à ce qu'on ait fait cet examen. J'oserois dire que non, car autrement on ne viendrait jamais à la certitude, & notre conclusion seroit toujours provisionnelle: & je crois que les habiles Géomètres ne se mettent guères en peine des objections de Joseph Scaliger contre Archimède, ou de celles de M. Hobbes contre Euclide; mais c'est parce qu'ils sont bien fars des démonstrations qu'ils ont comprises. Cependant il est bon quelquefois d'avoir la complaisance d'examiner certaines objections: car outre que cela peut

servir à tirer les gens de leur erreur, il peut arriver que nous en propositions nous-mêmes; car les Paralogismes spécieux renferment souvent quelque ouverture utile, & donnent lieu à résoudre quelques difficultés considérables. C'est pourquoi j'ai toujours aimé des objections ingénieuses contre mes propres sentimens, & je ne les ai jamais examinées sans fruit: témoin celles que M. Bayle a faites autrefois contre mon Système de l'Harmonie préétablie, sans parler ici de celles que M. Arnauld, M. l'Abbé Foucher & le Père Lami Bénédictin m'ont faites sur le même sujet. Mais pour revenir à la question principale, je conclus, par les raisons que je viens de rapporter, que lorsqu'on propose une objection contre quelque Vérité, il est toujours possible d'y répondre comme il faut.

27. Peut-être aussi que M. Bayle ne prend pas les *Objections insolubles* dans le sens que je viens d'exposer; & je remarque qu'il varie, au moins dans ses expressions: car, dans sa Réponse posthume à M. Le Clerc, il n'accorde point qu'on puisse opposer des démonstrations aux Vérités de la Foi. Il semble donc qu'il ne prend les objections pour invincibles, que par rapport à nos lumières présentes, & il ne desespère pas

mens



même dans cette Réponse. p. 35. que quel-  
qu'un ne puisse un jour trouver un dénoue-  
ment peu connu jusqu'ici. On en parlera  
encore plus bas. Cependant je suis d'une  
opinion, qui surprendra peut-être: c'est  
que je crois que ce dénouement est tout  
trouvé, & n'est pas même des plus diffi-  
ciles; & qu'un génie médiocre, capable  
d'assez d'attention, & se servant exacte-  
ment des règles de la Logique vulgaire,  
est en état de répondre à l'objection la plus  
embarrassante contre la Vérité, lorsque l'ob-  
jection n'est prise que de la Raison, &  
lorsqu'on prétend que c'est une démonstra-  
tion. Et quelque mépris que le vulgaire des  
modernes ait aujourd'hui pour la Logique  
d'Aristote, il faut reconnoître qu'elle ensei-  
gne des moyens infailibles de résister à Per-  
reur dans ces occasions. Car on n'a qu'à  
examiner l'argument suivant les règles, &  
il y aura toujours moyen de voir s'il man-  
que dans la forme, ou s'il y a des prémisses  
qui ne soient pas encore prouvés par  
un bon argument.

28. C'est tout autre chose, quand il ne  
s'agit que des *vraisemblances*; car l'art de ju-  
ger des raisons vraisemblables n'est pas en-  
core bien établi; de sorte que notre Logi-  
que à cet égard est encore très imparfaite.  
&

& que nous n'en avons presque jusqu'ici  
que l'Art de juger des démonstrations. Mais  
cet Art suffit ici: car quand il s'agit d'op-  
poser la Raison à un Article de notre Foi,  
on ne se met point en peine des objections  
qui n'aboutissent qu'à la vraisemblance:  
puisque tout le monde convient que les  
Mystères sont contre les apparences, &  
n'ont rien de vraisemblable, quand on ne  
les regarde que du côté de la Raison; mais  
il suffit qu'il n'y ait rien d'absurde. Ainsi  
il faut des démonstrations pour les réfuter.

29. Et c'est ainsi sans doute qu'on le  
doit entendre, quand la Sainte Ecriture  
nous avertit que la Sagesse de Dieu est une  
folie devant les hommes, & quand S. Paul  
a remarqué que l'Evangile de J. CHRIST  
est une folie aux Grecs, aussi - bien qu'un  
scandale aux Juifs; car au fond, une Vé-  
rité ne fauroit contredire à l'autre; & la  
lumière de la Raison n'est pas moins un  
don de Dieu, que celle de la Révélation.  
Aussi est-ce une chose sans difficulté parmi  
les Théologiens qui entendent leur métier,  
que les *motifs de crédibilité* justifient, une  
fois pour toutes, l'autorité de la Sainte Ec-  
riture devant le tribunal de la Raison; ainsi  
que la Raison lui cède dans la suite, com-  
me à une nouvelle Lumière, & lui sacrifie  
toutes

toutes ses vraisemblances. C'est à peu près comme un nouveau Chef envoyé par le Prince doit faire voir ses Lettres Patentes dans l'Assemblée où il doit présider par après. C'est à quoi tendent plusieurs bons Livres que nous avons de la Vérité de la Religion, tels que ceux d'Augustinus Steuchus, de Du Pleffis-Mornay, ou de Grotius : car il faut bien qu'elle ait des caractères que les fausses Religions n'ont pas ; autrement Zoroastre, Brama, Somonacodom & Mahomet seroient aussi croyables que Moïse & J. CHRIST. Cependant la Foi Divine elle-même, quand elle est allumée dans l'ame, est quelque chose de plus qu'une opinion, & ne dépend pas des occasions ou des motifs qui l'ont fait naître ; elle va au-delà de l'entendement, & s'empare de la volonté & du cœur, pour nous faire agir avec chaleur & avec plaisir, comme la Loi de Dieu le commande, sans qu'on ait plus besoin de penser aux raisons, ni de s'arrêter aux difficultés de raisonnement que l'esprit peut envisager.

30. Ainsi ce que nous venons de dire sur la Raison humaine, qu'on exalte & qu'on dégrade tour-à-tour, & souvent sans règle & sans mesure, peut faire voir notre peu d'exacritude, & combien nous sommes compli-

lices de nos erreurs. Il n'y auroit rien de si aisé à terminer que ces disputes sur les droits de la Foi & de la Raison, si les hommes vouloient se servir des regles les plus vulgaires de la Logique, & raisonner avec tant soit peu d'attention. Au lieu de cela, ils s'embrouillent par des expressions obliques & ambiguës, qui leur donnent un beau champ de déclamer, pour faire valloir leur esprit & leur doctrine : desorte qu'il semble qu'ils n'ont point d'envie de voir la Vérité toute nue, peut-être parce qu'ils craignent qu'elle ne soit plus désagréable que l'Erreur, faite de connoître la beauté de l'Auteur de toutes choses, qui est la source de la Vérité.

31. Cette négligence est un défaut général de l'Humanité, qu'on ne doit rapprocher à aucun en particulier. *Abundantius dulcibus vitis*, comme Quintilien le disoit du stile de Sénèque ; & nous nous plaifons à nous égarer. L'exacritude nous gêne, & les règles nous paroissent des puérités. C'est pourquoi la Logique vulgaire (laquelle suffit pourtant à peu près pour l'examen des raisonnemens qui tendent à la certitude) est renvoyée aux Ecoliers ; & l'on ne s'est pas même avisé de celle qui doit régler le poids des vraisem-

blances, & qui seroit si nécessaire dans les délibérations d'importance. Tant il est vrai que nos fautes, pour la plupart, viennent du mépris ou du défaut de l'Art de penser; car il n'y a rien de plus imparfait que notre Logique, lorsqu'on va au-delà des argumens nécessaires; & les plus excellens Philosophes de notre tems, tels que les Auteurs de l'Art de penser, de la Recherche de la Vérité, & de l'Essai sur l'Entendement, ont été fort éloignés de nous marquer les vrais moyens propres à aider cette faculté qui nous doit faire peser les apparences du vrai & du faux: sans parler de l'Art d'inventer, où il est encore plus difficile d'atteindre, & dont on n'a que des échantillons fort imparfaits dans les Mathématiques.

32. Une des choses qui pourroit avoir contribué le plus à faire croire à M. Bayle qu'on ne sauroit satisfaire aux difficultés de la Raison contre la Foi, c'est qu'il semble demander que Dieu soit justifié d'une manière pareille à celle dont on se sert ordinairement pour plaider la cause d'un homme accusé devant son Juge. Mais il ne s'est point souvenu que dans les tribunaux des hommes, qui ne sauroient toujours pénétrer jusqu'à la vérité, on est souvent obligé

obligé de se régler sur les indices & sur les vraisemblances, & sur-tout sur les présomptions ou préjugés; au-lieu qu'on convient, comme nous l'avons déjà remarqué, que les Mystères ne sont point vraisemblables. Par exemple, M. Bayle ne veut point qu'on puisse justifier la bonté de Dieu dans la permission du péché, parce que la vraisemblance seroit contre un homme qui se trouveroit dans un cas qui nous paroitroit semblable à cette permission. Dieu prévoit qu'Eve sera trompée par le Serpent, s'il la met dans les circonstances où elle s'est trouvée depuis; & cependant il l'y a mise. Or si un Père ou un Tuteur en faisoit autant à l'égard de son Enfant ou de son Pupille, un Ami à l'égard d'une jeune personne dont la conduite le regarde, le Juge ne se payeroit pas des excuses d'un Avocat qui diroit qu'on a seulement permis le mal, sans le faire, ni le vouloir: il prendroit cette permission même pour une marque de mauvaise volonté, & il la considéreroit comme un péché d'omission, qui rendroit celui qui en seroit convaincu complice du péché de commission d'un autre.

33. Mais il faut considérer que lorsqu'on





a prévu le mal, qu'on ne l'a point empêché, quoi-qu'il paroisse qu'on ait pu le faire aisément, & qu'on a même fait des choses qui l'ont facilité, il ne s'ensuit point pour cela nécessairement qu'on en soit le complice; ce n'est qu'une présomption très forte, qui tient ordinairement lieu de vérité dans les choses humaines, mais qui seroit détruite par une discussion exacte du fait, si nous en étions capables par rapport à Dieu; car on appelle *présomption* chez les Jurisconsultes, ce qui doit passer pour vérité par provision, en cas que le contraire ne se prouve point; & il dit plus que *conjecture*, quoique le Dictionnaire de l'Académie n'en ait point épluché la différence. Or il y a lieu de juger indubitablement qu'on apprendroit par cette discussion, si l'on y pouvoit arriver, que des raisons très justes, & plus fortes que celles qui y paroissent contraires, ont obligé le plus sage de permettre le mal, & de faire même des choses qui l'ont facilité. On en donnera quelques instances ci-dessous.

34. Il n'est pas fort aisé, je l'avoue, qu'un Père, qu'un Tuteur, qu'un Ami puisse avoir de telles raisons dans le cas dont il s'agit. Cependant la chose n'est pas

pas absolument impossible, & un habile faiseur de Romans pourroit peut-être trouver un cas extraordinaire, qui justifieroit même un homme, dans les circonstances que je viens de marquer: mais à l'égard de Dieu, l'on n'a point besoin de s'imaginer ou de vérifier des raisons particulières, qui l'aient pu porter à permettre le mal; les raisons générales suffisent. L'on fait qu'il a soin de tout l'Univers, dont toutes les parties sont liées; & l'on en doit inférer qu'il a eu une infinité d'égards, dont le résultat lui a fait juger qu'il n'étoit pas à propos d'empêcher certains maux.

35. On doit même dire qu'il faut nécessairement qu'il y ait eu de ces grandes, ou plutôt d'invincibles raisons, qui aient porté la divine Sagesse à la permission du mal, qui nous étonne, par cela même que cette permission est arrivée: car rien ne peut venir de Dieu, qui ne soit parfaitement conforme à la bonté, à la justice & à la Sainteté. Ainsi nous pouvons juger par l'événement (ou à *posteriori*) que cette permission étoit indispensable, quoiqu'il ne nous soit pas possible de le montrer (*a priori*) par le détail des raisons que Dieu peut avoir



eues pour cela ; comme il n'est pas nécessaire non plus que nous le montrions pour le justifier. M. Bayle lui-même dit fort bien là-dessus : (Rép. au Provinc. Ch. 165. Tom. 3. p. 1067.) Le péché s'est introduit dans le monde ; Dieu donc a pu le permettre sans déroger à ses perfections ; *ab actu ad potentiam valet consequentia*. En Dieu cette conséquence est bonne : il l'a fait, donc il l'a bien fait. Ce n'est donc pas que nous n'ayons aucune notion de la justice en général, qui puisse convenir aussi à celle de Dieu : & ce n'est pas non plus que la justice de Dieu ait d'autres règles que la justice connue des hommes ; mais c'est que le cas dont il s'agit est tout différent de ceux qui sont ordinaires parmi les hommes. Le droit universel est le même pour Dieu & pour les hommes ; mais le fait est tout différent dans le cas dont il s'agit.

36. Nous pouvons même supposer ou feindre (comme j'ai déjà remarqué) qu'il y ait quelque chose de semblable parmi les hommes à ce cas qui a lieu en Dieu. Un homme pourroit donner de si grandes & de si fortes preuves de sa vertu & de sa sainteté, que toutes les raisons les plus apparentes que l'on pourroit  
faire

faire valoir contre lui pour le charger d'un prétendu crime, par exemple, d'un larcin, d'un assassinat, mériteroient d'être réjettées comme des calomnies de quelques faux témoins, ou comme un jeu extraordinaire du hazard, qui fait soupçonner quelquefois les plus innocens. De sorte que dans un cas où tout autre seroit en danger d'être condamné, ou d'être mis à la question, (selon les droits des lieux) cet homme seroit absous par ses Juges d'une commune voix. Or dans ce cas, qui est rare en effet, mais qui n'est pas impossible, on pourroit dire en quelque façon (*sano sensu*) qu'il y a un combat entre la Raison & la Foi ; & que les règles du Droit sont autres par rapport à ce personnage, que par rapport au reste des hommes. Mais cela bien expliqué signifiera seulement, que des apparences de raison cedent ici à la foi qu'on doit à la parole & à la probité de ce grand & saint homme : & qu'il est privilégié par dessus les autres hommes ; non pas comme s'il y avoit un autre Jurisprudence pour lui, ou comme si l'on n'entendoit pas ce que c'est que la Justice par rapport à lui ; mais parce que les règles de la Justice universelle ne trouvent point ici l'ap-



plication qu'elles reçoivent ailleurs, ou plutôt parce qu'elles le favorisent; bien loin de le charger; puisqu'il y a des qualités si admirables dans ce personnage, qu'en vertu d'une bonne Logique des vraisemblances, on doit ajouter plus de foi à sa parole qu'à celle de plusieurs autres.

37. Puisqu'il est permis ici de faire des fictions possibles, ne peut-on pas s'imaginer que cet homme incomparable soit l'As-  
*depte* ou le Possesseur

*de la benite Pierre,*

*Qui peut seule enrichir tous les Rois de la Terre,*

& qu'il fît tous les jours des dépenses prodigieuses pour nourrir & pour tirer de la misère une infinité de pauvres? Or s'il y avoit je ne sai combien de témoins, ou je ne sai quelles apparences, qui tendissent à prouver que ce grand bienfaiteur du Genre-humain vient de commettre quelque larcin, n'est-il pas vrai que toute la terre se moqueroit de l'accusation, quelque spécieuse qu'elle pût être? Or Dieu est infiniment au dessus de la bonté & de la puissance de cet homme; & par conséquent il n'y a point de raisons, quelque apparentes qu'elles soient, qui puissent tenir contre la Foi, c'est-à-dire, contre l'assu-

ran-

rance ou contre la confiance en Dieu; avec laquelle nous pouvons & devons dire, que Dieu a tout fait comme il faut. Les objections ne sont donc point insolubles. Elles ne contiennent que des préjugés & des vraisemblances, mais qui sont détruites par des raisons incomparablement plus fortes. Il ne faut pas dire non plus, que ce que nous appelons *justice*, n'est rien par rapport à Dieu; qu'il est le Maître absolu de toutes choses, jusqu'à pouvoir condamner les innocens, sans violer sa justice; ou enfin que la justice est quelque chose d'arbitraire à son égard; expressions hardies & dangereuses, où quelques-uns se sont laissés entraîner au préjudice des attributs de Dieu: puisqu'en ce cas il n'y auroit point de quoi louer sa bonté & sa justice; & tout seroit de même que si le plus méchant Esprit, le Prince des mauvais Génies, le mauvais Principe des Manichéens, étoit le seul maître de l'Univers, comme on l'a déjà remarqué ci-dessus. Car quel moyen y auroit-il de discerner le véritable Dieu d'avec le faux Dieu de Zoroastre, si toutes les choses dépendoient du caprice d'un pouvoir arbitraire; sans qu'il eût ni règle, ni égard pour quoi que ce fut?

§ 5

38. III

38. Il est donc plus que visible, que rien ne nous oblige à nous engager dans une si étrange doctrine; puisqu'il suffit de dire que nous ne connoissons pas assez le fait, quand il s'agit de répondre aux vraisemblances, qui paroissent mettre en doute la justice & la bonté de Dieu, & qui s'évanouiroient, si le fait nous étoit bien connu. Nous n'avons pas besoin non plus de renoncer à la Raïson pour écouter la Foi, ni de nous crever les yeux pour voir clair, comme disoit la Reine Christine: il suffit de rejeter les apparences ordinaires, quand elles sont contraires aux Mystères: ce qui n'est point contraire à la Raïson, puisque même dans les choses naturelles nous sommes bien souvent desabusés des apparences par l'expérience, ou par des raisons supérieures. Mais tout cela n'a été mis ici par avance, que pour mieux faire entendre en quoi consiste le défaut des objections, & l'abus de la Raïson, dans le cas présent, où l'on prétend qu'elle combat la Foi avec le plus de force: nous viendrons ensuite à une plus exacte discussion de ce qui regarde l'origine du mal & la permission du péché avec ses suites.

39. Pour à présent, il sera bon de

con-

continuer à examiner l'importante question de l'usage de la Raïson dans la Théologie, & de faire des réflexions sur ce que M. Bayle a dit là-dessus en divers lieux de ses Ouvrages. Comme il s'étoit attaché dans son Dictionnaire Historique & Critique à mettre les objections des Manichéens & celles des Pyrrhoniens dans leur jour, & comme ce dessein avoit été censuré par quelques personnes zélées pour la Religion; il mit une Dissertation à la fin de la seconde édition de ce Dictionnaire, qui tendoit à faire voir par des exemples, par des autorités & par des raisons, l'innocence & l'utilité de son procédé. Je suis persuadé, (comme j'ai dit ci-dessus) que les objections spécieuses qu'on peut opposer à la Vérité, sont très-utiles; & qu'elles servent à la confirmer & à l'éclaircir, en donnant occasion aux personnes intelligentes de trouver de nouvelles ouvertures, ou de faire mieux valoir les anciennes. Mais M. Bayle y cherche une utilité toute opposée: qui seroit de faire voir la puissance de la Foi, en montrant que les vérités qu'elle enseigne ne sauroient soutenir les attaques de la Raïson, & qu'elle ne laisse pas de se maintenir dans le cœur des fidèles. M. Nicole

S 6

EX-



semble appeler cela *le triomphe de l'autorité de Dieu sur la Raison humaine*. dans les paroles que M. Bayle rapporte de lui, dans le 3. Tome de sa Réponse aux questions d'un Provincial ( ch. 177. p. 120. ) Mais comme la Raison est un don de Dieu, aussi-bien que la Foi, leur combat seroit combattre Dieu contre Dieu; & si les objections de la Raison contre quelque article de Foi sont insolubles, il faudroit dire que ce prétendu article sera faux & non révélé: ce sera une chimere de l'esprit humain, & le triomphe de cette Foi pourra être comparé aux feux de joye que l'on fait après avoir été battu. Telle est la doctrine de la damnation des enfans non baptizés, que M. Nicole veut faire passer pour une suite du péché originel; telle seroit la condamnation éternelle des adultes qui auroient manqué des lumières nécessaires pour obtenir le salut.

40. Cependant tout le monde n'a pas besoin d'entrer dans des discussions Théologiques, & des personnes dont l'état est peu compatible avec les recherches exactes, doivent se contenter des enseignemens de la Foi, sans se mettre en peine des objections; & si par hazard quelque difficulté très-forte venoit à les frapper,

per, il leur est permis d'en détourner l'esprit, en faisant à Dieu un sacrifice de leur curiosité: car lorsqu'on est assuré d'une vérité, on n'a pas même besoin d'écouter les objections. Et comme il y a bien des gens dont la foi est assez petite & assez peu enracinée pour soutenir ces sortes d'épreuves dangereuses, je croi qu'il ne leur faut point présenter ce qui pourroit être un poison pour eux; ou si l'on ne peut leur cacher ce qui n'est que trop public, il faut y joindre l'antidote, c'est-à-dire, il faut tâcher de joindre la solution à l'objection, bien loin de l'écarter comme impossible.

41. Les passages des excellens Théologiens qui parlent de ce triomphe de la Foi, peuvent & doivent recevoir un sens convenable aux principes que je viens d'établir. Il se rencontre dans quelques objets de la Foi, deux qualités capables de la faire triompher de la Raison; l'une est *l'Incompréhensibilité*, l'autre est *le peu d'apparence*. Mais il faut se bien donner de garde d'y joindre la troisième qualité, dont M. Bayle parle; & de dire, que ce qu'on croit est *insoutenable*: car ce seroit faire triompher la Raison à son tour, d'une manière qui détruiroit la Foi. *L'incompréhens*

*insensibilité* ne nous empêche pas de croire même des vérités naturelles ; par exemple (comme j'ai déjà marqué) nous ne comprenons pas la nature des odeurs & des saveurs, & cependant nous sommes persuadés, par une espèce de foi que nous devons aux témoignages des Sens, que ces qualités sensibles sont fondées dans la nature des choses, & que ce ne sont pas des illusions.

42. Il y a aussi des choses *contraires aux apparences*, que nous admettons, lorsqu'elles sont bien vérifiées. Il y a un petit Roman tiré de l'Espagnol, dont le titre porte, qu'il ne faut pas toujours croire ce qu'on voit. Qu'y avoit il de plus apparent que le mensonge du faux Martin Guerre, qui se fit reconnoître par la femme & par les parens du véritable, & fit balancer long-tems les Juges & les parens, même après l'arrivée du dernier ? cependant la vérité fut enfin reconue. Il en est de même de la Foi. J'ai déjà remarqué, que ce qu'on peut opposer à la bonté & à la justice de Dieu, ne sont que des apparences, qui seroient fortes contre un homme; mais qui deviennent nulles, quand on les applique à Dieu, & quand on les met en balance avec les démonstrations qui nous assurent

de la perfection infinie de ses attributs. Ainsi la Foi triomphe des faibles raisons, par des raisons solides & supérieures, qui nous l'ont fait embrasser : mais elle ne triompheroit pas, si le sentiment contraire avoit pour lui des raisons aussi fortes, ou même plus fortes que celles qui sont le fondement de la Foi, c'est-à-dire, s'il y avoit des objections invincibles & démonstratives contre la Foi.

43. Il est bon même de remarquer ici, que ce que M. Bayle appelle *Triomphe de la Foi*, est en partie un triomphe de la Raison démonstrative contre des raisons apparentes & trompeuses, qu'on oppose mal-à-propos aux démonstrations. Car il faut considérer que les objections des Manichéens ne sont gueres moins contraires à la Théologie naturelle, qu'à la Théologie révélée. Et quand on leur abandonneroit la Sainte Ecriture, le péché originel, la grace de Dieu en J. CHRIST, les peines de l'Enfer & les autres articles de notre Religion, on ne se délivreroit point par-là de leurs objections, car on ne sauroit nier, qu'il y a dans le monde du mal physique, (c'est-à-dire des souffrances) & du mal moral, (c'est-à-dire des crimes)



& même que le mal physique n'est pas toujours distribué ici-bas suivant la proportion du mal moral, comme il semble que la justice le demande. Il reste donc cette question de la Théologie naturelle, comment un Principe tout-bon, tout-sage & tout-puissant, a pu admettre le mal, & sur-tout comment il a pu permettre le péché, & comment il a pu se résoudre à rendre souvent les méchans heureux & les bons malheureux ?

44. Or nous n'avons point besoin de la Foi révélée, pour savoir qu'il y a un tel Principe unique de toutes choses, parfaitement bon & sage. La Raison nous l'apprend par des démonstrations infaillibles; & par conséquent toutes les objections prises du train des choses, où nous remarquons des imperfections, ne sont fondées que sur de fausses apparences. Car si nous étions capables d'entendre l'Harmonie universelle, nous verrions que ce que nous sommes tentés de blâmer, est lié avec le plan le plus digne d'être choisi; en un mot nous verrions, & ne croirions pas seulement, que ce que Dieu a fait est le meilleur. J'appelle voir ici, ce qu'on connoit à priori par les causes; & croire, ce qu'on ne juge que par les effets, quoique l'un soit aussi

aussi certainement connu que l'autre. Et l'on peut appliquer encore ici ce que dit S. Paul (2 Cor. V. 7.) que nous cheminons par foi & non par vue. Car la sagesse infinie de Dieu nous étant connue, nous jugeons que les maux que nous expérimentons devoient être permis, & nous le jugeons par l'effet même ou à *posteriori*, c'est-à-dire, parce qu'ils existent. C'est ce que M. Bayle reconnoit; & il devoit s'en contenter, sans prétendre qu'on doit faire cesser les fausses apparences qui y sont contraires. C'est comme si l'on demandoit qu'il n'y eût plus de songes, ni de déceptions d'Optique.

45. Et il ne faut point douter que cette Foi & cette confiance en Dieu, qui nous fait envisager sa bonté infinie, & nous prépare à son amour, malgré les apparences de dureté qui nous peuvent rebuter, ne soient un exercice excellent des vertus de la Théologie Chrétienne, lorsque la divine Grace en J. CHRIST excite ces mouvemens en nous. C'est ce que Luther a bien remarqué contre Erasme, en disant que c'est le comble de l'amour, d'aimer celui qui paroît si peu aimable à la chair & au sang, si rigoureux contre les misérables, & si prompt à danner,

ner, & cela même pour des maux, dont il paroît être la cause ou le complice à ceux qui se laissent éblouir par de fausses raisons. De sorte qu'on peut dire que le triomphe de la véritable Raison éclairée par la grace divine, est en même temps le triomphe de la Foi & de l'amour.

46. Monsieur Bayle paroît l'avoir pris tout autrement: il se déclare contre la Raison, lorsqu'il se pouvoit contenter d'en blâmer l'abus. Il cite les paroles de Cotta chez Cicéron, qui va jusqu'à dire que si la Raison étoit un présent des Dieux, la Providence seroit blâmable de l'avoir donné, puisqu'il tourne à notre mal. M. Bayle aussi croit, que la Raison humaine est un principe de destruction & non pas d'édification (Diction. p. 2026. col. 2.) que c'est une coureuse qui ne fait où s'arrêter, & qui comme un autre Pénélope détruit elle-même son propre Ouvrage,

*Destruit, aedificat, mutat quadrata rotundis.*

(Rep. au Provincial, T. 3. p. 723.) Mais il s'applique sur-tout à entasser beaucoup d'autorités les unes sur les autres, pour faire voir que les Théologiens de tous les partis rejettent l'usage de la Raison  
aussi

aussi-bien que lui, & n'en étoient les leurs qui s'élevent contre la Religion, que pour les sacrifier à la Foi par un simple dé-faveu, & en ne répondant qu'à la conclusion de l'argument qu'on leur oppose. Il commence par le Nouveau Testament. J. CHRIST se contentoit de dire: *Sui moi* (Luc V. 27. IX. 59.) Les Apôtres disoient: *Crois & tu seras sauvé* (Act. XVI 3.) S. Paul reconnoît, que *sa doctrine est obscure* (1 Corinth. XIII. 12.) *qu'on n'y peut rien comprendre*, à moins que Dieu ne communique un discernement spirituel, & sans cela elle ne passe que pour folie (1. Cor. II. 14.) Il exhorte les fidèles à *se bien tenir en garde contre la Philosophie* (1. Cor. II. 8.) & à éviter les spéculations de cette science, qui avoit fait perdre la Foi à quelques personnes.

47. Quant aux Pères de l'Eglise, M. Bayle nous renvoie au recueil de leurs passages contre l'usage de la Philosophie & de la Raison, que M. de Launoy a fait (*de varia Arriozetels fortuna* cap. 2.) & particulièrement aux passages de S. Augustin recueillis par M. Arnaud (contre Mallet) qui portent, que les jugemens de Dieu sont impénétrables, qu'ils n'en  
sont



font pas moins justes, pour nous être inconnus; que c'est un profond abîme, qu'on ne peut sonder sans se mettre au hazard de tomber dans le précipice, qu'on ne peut sans témérité vouloir expliquer ce que Dieu a voulu tenir caché; que sa volonté ne sauroit être que juste; que plusieurs aiant voulu rendre raison de cette profondeur incompréhensible, sont tombés en des imaginations vaines & en des opinions pleines d'erreur & d'égarement.

48. Les Scholastiques ont parlé de même: M. Bayle rapporte un beau passage du Cardinal Cajetan (1. part. Summ. qu. 22. art. 4.) dans ce sens: *Notre Esprit, (dit-il) se repose non sur l'évidence de la vérité comme, mais sur la profondeur inaccessible de la vérité cachée. Et comme dit S. Grégoire, celui qui ne croit touchant la Divinité, que ce qu'il peut mesurer avec son esprit, appetisse l'idée de Dieu. Cependant je ne soupçonne pas qu'il faille nier quelqu'une des choses que nous savons, ou que nous voyons appartenir à l'immuabilité, à l'actualité, à la certitude, à l'universalité &c. de Dieu: moi je pense qu'il y a ici quelque secret, ou à l'égard de la relation qui est entre Dieu & l'événement.*

ou

*ou par rapport à ce qui lie l'événement même avec sa prévision. Ainsi considérant que l'intelleit de notre ame est l'ail de la chouette, je ne trouve son repos que dans l'ignorance. Car il vaut mieux & pour la Foi Catholique, & pour la Foi Philosophique, avouer notre aveuglement, que d'assurer comme des choses évidentes ce qui ne tranquillise pas notre esprit, puisque c'est l'évidence qui le met en tranquillité. Je n'accuse pas de présomption pour cela tous les Docteurs, qui en bégayant ont tâché d'infinuer comme ils ont pu, l'immobilité & l'efficace souveraine & éternelle de l'entendement, de la volonté & de la puissance de Dieu, par l'insaisissabilité de l'élection & de la relation divine à tous les événements. Rien de tout cela ne nuit au soupçon que j'ai, qu'il y a quelque profondeur qui nous est cachée. Ce passage de Cajetan est d'autant plus considérable, que c'étoit un Auteur capable d'approfondir la matière.*

49. Le Livre de Luther contre Erasme est plein d'observations vives contre ceux qui veulent soumettre les vérités révélées au Tribunal de notre Raison. Calvin parle souvent sur le même ton, contre l'audace curieuse de ceux qui cher-

chent



chent de pénétrer dans les conseils de Dieu. Il déclare dans son Traité de la Prédestination, que Dieu a eu de justes causes pour reprouver une partie des hommes, mais à nous inconnues. Enfin M. Bayle cite plusieurs Modernes, qui ont parlé dans le même sens (Réponse aux Questions d'un Provincial; chap. 161. & suivans.)

§0. Mais toutes ces expressions & une infinité de semblables ne prouvent pas l'insolubilité des objections contraires à la Foi, que M. Bayle a en vue. Il est vrai que les conseils de Dieu sont impénétrables; mais il n'y a point d'objection invincible qui puisse faire conclure qu'ils sont injustes. Ce qui paroît injuste du côté de Dieu & folie du côté de la Foi, le paroît seulement. Le célèbre passage de Tertullien (de carne Christi) mortuus est Dei Filius, *credibile est, quia ineptum est; & sepultus revixit, certum est, quia impossibile*, est une faillie qui ne peut être entendue que des apparences d'absurdité. Il y en a de semblables dans le Livre de Luther du serf-arbitre, comme lorsqu'il dit ch. 174. *Si places tibi Deus indignos coronans, non debet displicere immeritis damnans*. Ce qui étant réduit à

des

des expressions plus moderées, veut dire; Si vous approuvez que Dieu donne la gloire éternelle à ceux qui ne sont pas meilleurs que les autres, vous ne devez point désapprouver qu'il abandonne ceux qui ne sont pas pires que les autres. Et pour juger qu'il ne parle que des apparences d'injustice, on n'a qu'à peser ces paroles du même Auteur tirées du même Livre: *Dans tout le reste (dit-il) nous reconnoissons en Dieu une Majesté suprême, il n'y a que la justice que nous osons contester: Et nous ne voulons pas croire par provision (tantisper) qu'il soit juste; quoiqu'il nous ait promis que le tems viendra, où sa gloire étant révélée, tous les hommes verront clairement qu'il a été & qu'il est juste.*

§1. On trouvera aussi que lorsque les Pères sont entrés en discussion, ils n'ont point rejeté simplement la Raison. Et en disputant contre les Païens, ils s'attachent ordinairement à faire voir combien le Paganisme est contraire à la Raison, & combien la Religion Chrétienne a de l'avantage sur lui encore de ce côté-là. Origène a montré à Celse comment le Christianisme est raisonnable, & pourquoi cependant la plupart des Chrétiens doivent croire



croire sans examen. Celle s'étoit moquée de la conduite des Chrétiens, qui ne voulant, (disoit-il) ni écouter vos raisons, ni vous en donner de ce qu'ils croient, se contentent de vous dire: N'examinez point, croyez seulement; ou bien, Votre foi vous sauvera; & ils tiennent pour maxime, que la sagesse du monde est un mal.

52. Origène y répond en habile homme (livre 1. ch. 2.) & d'une manière conforme aux principes que nous avons établis ci-dessus. C'est que la Raison, bien loin d'être contraire au Christianisme, sert de fondement à cette Religion, & la fera recevoir à ceux qui pourront venir à l'examen. Mais comme peu de gens en sont capables, le don céleste d'une foi toute nue qui porte au bien, suffit pour le général. S'il étoit possible (dit-il) que tous les hommes négligeant les affaires de la vie s'attachassent à l'étude & à la méditation, il ne faudroit point chercher d'autre voie pour leur faire recevoir la Religion Chrétienne. Car pour ne rien dire qui offense personne (il insinue que la Religion Païenne est absurde, mais il ne le veut point dire ici expressément) on n'y trouvera pas moins d'excellence, qu'ailleurs; soit dans la discussion de ses dogmes,

soit dans l'éclaircissement des expressions énigmatiques de ses Prophètes, soit dans l'explication des paraboles de ses Evangiles, & d'une infinité d'autres choses arrivées ou ordonnées symboliquement. Mais puisque ni les nécessités de la vie, ni les injurmes des hommes, ne permettent qu'à un fort petit nombre de personnes de s'appliquer à l'étude, quel moyen pouvoit-on trouver plus capable de profiter à tout le reste du monde, que celui que J. CHRIST a voulu qu'on employât pour la conversion des peuples? Et je voudrois bien que l'on me dit sur le sujet du grand nombre de ceux qui croient, & qui par là se sont retirés du borbier des vices, où ils étoient auparavant enfoncés, lequel vaut le mieux, d'avoir de la sorte changé ses mœurs & corrigé sa vie, en croyant sans examen qu'il y a des peines pour les péchés & des récompenses pour les bonnes actions; ou d'avoir attendu à se convertir, lorsqu'on ne croiroit pas seulement, mais qu'on auroit examiné avec soin les fondemens de ces Dogmes? Il est certain qu'à suivre cette méthode, il y en auroit bien peu qui en viendroient jusqu'à leur foi toute simple & toute nue les conduir, mais que la plupart demeureroient dans leur corruption.

Théodice Tome I.

T

53.

53. Mr. Bayle ( dans son éclaircissement concernant les objections des Manichéens, mis à la fin de la seconde édition du Dictionnaire ) prend ces paroles, où Origène marque que la Religion est à l'épreuve de la discussion des Dogmes, comme si cela ne s'entendoit point par rapport à la Philosophie, mais seulement par rapport à l'exactitude avec laquelle on établit l'autorité & le véritable sens de la Sainte Ecriture. Mais il ny a rien qui marque cette restriction. Origène écrivoit contre un Philosophe, qu'elle n'auroit point accommodé. Et il paroît, que ce Père a voulu marquer, que parmi les Chrétiens on n'étoit pas moins exact que chez les Stoïciens & chez quelques autres Philosophes, qui établissoient leur doctrine, tant par la Raison, que par les autorités, comme faisoit Chryssippe, qui trouvoit sa Philosophie encore dans les Symboles de l'Antiquité Païenne.

54. Celse fait encore une autre objection aux Chrétiens au même endroit. *S'ils se serment ( dit - il ) à l'ordinaire dans leur, N'examinez point, croyez seulement; il faut qu'ils ne disent au moins quelles sont les choses qu'ils veulent que je*

*je croye.* En cela il a raison sans doute, & cela va contre ceux qui diroient que Dieu est bon & juste, & qui soutiendroient cependant que nous n'avons aucune notion de la bonté ou de la justice, quand nous lui attribuons ces perfections. Mais il ne faut pas demander toujours ce que j'appelle *des notions adéquates*. & qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous seroient données de telles notions. Ainsi nous convenons que les Mystères reçoivent une explication mais cette explication est imparfaite. Il fustit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un Mystère, tel que la Trinité & que l'incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement destituées de sens: mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'il seroit à souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au comment.

55. Il paroît donc étrange que Mr. Bayle recuse le Tribunal des *notions communes* ( dans le 3. Tome de sa Réponse au Provincial page 1062. p. 1140. ) comme si on ne devoit point consulter l'idée de la bonté, quand on répond aux Ma-





nichéens ; au lieu que lui-même s'étoit expliqué tout autrement dans son Dictionnaire : & il faut bien que ceux qui sont en dispute sur la question, s'il n'y a qu'un seul Principe tout bon, ou s'il y en a deux, l'un bon, l'autre mauvais, conviennent de ce que veut dire *bon & mauvais*. Nous entendons quelque chose par l'union, quand on nous parle de celle d'un corps avec un autre corps, ou d'une substance avec son accident, d'un sujet avec son adjoint, du lieu avec le mobile, de l'acte avec la puissance ; nous entendons aussi quelque chose, quand nous parlons de l'union de l'ame avec le corps, pour en faire une seule personne. Car quoique je ne tienne point, que l'ame change les loix du corps, ni que le corps change les loix de l'ame, & que j'aye introduit l'Harmonie préétablie pour éviter ce dérangement ; je ne faillè pas d'admettre une vraie union entre l'ame & le corps, qui en fût un supôt. Cette union va au métaphysique, au lieu qu'une union d'influence iroit au physique. Mais quand nous parlons de l'union du Verbe de Dieu avec la Nature humaine, nous devons nous contenter d'une connoissance analogique, telle que la comparaison de

l'union de l'ame avec le corps est capable de nous donner ; & nous devons au reste nous contenter de dire que l'Incarnation est l'union la plus étroite qui puisse exister entre le Créateur & la créature, sans qu'il soit besoin d'aller plus avant.

§ 6. Il en est de même des autres Mysteres, où les esprits moderés trouveront toujours une explication suffisante pour croire, & jamais autant qu'il en faut pour comprendre. Il nous suffit d'un certain *ce que c'est* ( $\tau' \acute{\epsilon}\sigma\iota$ ) ; mais le *comment* ( $\pi\omicron\iota\varsigma$ ) nous passe, & ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des Mysteres, qui se débitent par-ci par-là, ce que la Reine de Suede disoit dans une medaille sur la Couronne qu'elle avoit quittée, *non mi bisogna, e non mi basta*.

Nous n'avons pas besoin non plus (comme j'ai déjà remarqué) de prouver les Mysteres *à priori*, ou d'en rendre raison ; il nous suffit que la chose est ainsi, ( $\tau\acute{\epsilon} \acute{\epsilon}\tau\iota$ ) sans savoir le *pourquoi* ( $\tau\omicron\delta' \acute{\delta}\iota\omicron\tau\iota$ ) que Dieu s'est réservé. Ces vers que Joseph Scaliger a fait là-dessus sont beaux & celebres.

*Ne curiosus quare casus omnium,  
Quacumque libris vis Prophetarum invidit*

T 3

Af.



*Afflata calo, plena vtraci Deo:  
Nec operata sacri suppuro scientii  
Irrumpere aude, sed pudenter praterit.  
Nescire velle. qua Magis ser opinus  
Docere non vult, eructata infictia est.*

Monsieur Bayle qui les rapporte (Rep. au Provinc. Tom. 3. p. 1055.) juge avec beaucoup d'apparence que Scaliger les a faits à l'occasion des disputes d'Arminius & de Gomarus. Je crois que M. Bayle les a recités de memoire, car il met *sacrata* au lieu d'*afflata*. Mais c'est apparemment par la faute de l'Imprimeur qu'il y a *prudenter* au lieu de *pudenter* (c'est-à-dire modestement) que le vers demande.

57. Il n'y a rien de si juste que l'avis que ces vers contiennent, & M. Bayle a raison de dire (p. 729.) que ceux qui prétendent que la conduite de Dieu à l'égard du péché, & des suites du péché, n'a rien dont il ne leur soit possible de rendre raison, se livrent à la merci de leur adversaire. Mais il n'a point raison de conjoindre ici deux choses bien différentes, rendre raison d'une chose, & la soutenir contre les objections; comme il fait lorsqu'il ajoute d'abord: Ils sont obligés de le suivre par-tout (leur adversaire) où ils les voudra mener, & ils reculeroient honteusement.

teusement & demanderoient quartier, s'ils avoient que notre esprit est trop foible pour résoudre pleinement toutes les instances d'un Philosophe.

58. Il semble ici que, selon M. Bayle, rendre raison est moins que répondre aux instances, puisqu'il menace celui qui entreprendroit le premier, de l'obligation où il s'engageroit d'aller jusqu'au second. Mais c'est tout le contraire: un soutenant (respondens) n'est point obligé de rendre raison de sa thèse, mais il est obligé de satisfaire aux instances d'un opposant. Un défendeur en Justice n'est point obligé (pour l'ordinaire) de prouver son droit, ou de mettre en avant le titre de sa possession; mais il est obligé de répondre aux raisons du demandeur. Et je me suis étonné cent fois qu'un Auteur aussi exact & aussi pénétrant, que M. Bayle, mêle si souvent ici des choses où il y a autant de différence qu'il y en a entre ces trois actes de la Raïson, comprendre, prouver, & répondre aux objections; comme si lorsqu'il s'agit de l'usage de la Raïson en Théologie, l'un valoit autant que l'autre. C'est ainsi qu'il dit dans ses Entretiens posthumes p. 73. Il n'y a point de principe que M. Bayle ait plus souvent in-

culqué que celui-ci, que l'incompréhensibilité d'un Dogme & l'insolubilité des objections qui le combattent, n'est pas une raison légitime de le rejeter. Païe pour l'incompréhensibilité, mais il n'en est pas de même de l'insolubilité. Et c'est tout autant en effet, que si l'on disoit qu'une raison invincible contre une thèse n'est pas une raison légitime de la rejeter. Car quelle autre raison légitime pour rejeter un sentiment peut-on trouver, si un argument contraire invincible ne l'est pas? Et quel moyen aura-t-on après cela de démontrer la fausseté & même l'absurdité de quelque opinion?

59. Il est bon aussi de remarquer que celui qui prouve une chose à priori, en rend raison par la cause efficace; & quiconque peut rendre de telles raisons d'une manière exacte & satisfaisante, est aussi en état de comprendre la chose. C'est pour cela que les Théologiens Scholastiques avoient déjà blâmé Raymond Lulle d'avoir entrepris de démontrer la Trinité par la Philosophie. On trouve cette prétendue démonstration dans ses Ouvrages, & Barthélemi Keckerman, Auteur célèbre parmi les Réformés, n'ant fait une tentative toute semblable sur le même Mystère, n'en a pas été moins blâmé par quelques Théologiens modernes. On blâmera donc

donc ceux qui voudront rendre raison de ce Mystère & le rendre compréhensible, mais on louera ceux qui travailleront à le soutenir contre les objections des adversaires.

60. J'ai déjà dit que les Théologiens distinguent ordinairement entre ce qui est au dessus de la Raison, & ce qui est contre la Raison. Ils mettent au dessus de la Raison ce qu'on ne sauroit comprendre, & dont on ne sauroit rendre raison. Mais contre la Raison sera tout sentiment qui est combattu par des raisons invincibles, ou bien dont le contradictoire peut être prouvé d'une manière exacte & solide. Ils avouent donc que les Mystères sont au dessus de la Raison, mais ils n'accordent point qu'ils lui sont contraires. L'Auteur Anglois d'un Livre ingénieux, mais défaprouvé, dont le titre est, *Christianisme not mysterious*, a voulu combattre cette distinction; mais il ne me paroit pas qu'il lui ait donné aucune atteinte. Monsieur Bayle aussi n'est pas tout-à-fait content de cette distinction reçue. Voici ce qu'il en dit (Tom. 3. de la Réponse aux Questions d'un Provincial ch. 158.) Premièrement (p. 998.) il distingue avec M. Saurin entre ces deux thèses: l'une, *ceux*

T § los

*les Dogmes du Christianisme s'accordent avec la Raison ; l'autre, la Raison humaine connoit qu'ils s'accordent avec la Raison.* Il admet la premiere, & nie la seconde. Je suis du même sentiment, si en disant qu'un Dogme s'accorde avec la Raison, on entend qu'il est possible d'en rendre raison, ou d'en expliquer le comment par la Raison ; car Dieu le pourroit faire sans doute, & nous ne le pouvons pas. Mais je crois qu'il faut affirmer l'une & l'autre thèse, si par connoître qu'un Dogme s'accorde avec la Raison, on entend que nous pouvons montrer au besoin, qu'il n'y a point de contradiction entre ce Dogme & la Raison, en repoussant les objections de ceux qui prétendent que ce Dogme est une absurdité.

61. Monsieur Bayle s'explique ici d'une maniere, qui ne satisfait point. Il reconnoit très bien que nos Mysteres sont conformes à la Raison suprême & universelle qui est dans l'Entendement Divin, ou à la Raison en général ; cependant il nie qu'ils paroissent conformes à cette portion de Raison dont l'homme se sert pour juger des choses. Mais comme cette portion de Raison que nous possédons est un don de Dieu, & consiste dans la lumiere na-

turale qui nous est restée au milieu de la corruption ; cette portion est conforme avec le tout, & elle ne diffère de celle qui est en Dieu, que comme une goutte d'eau diffère de l'Océan, ou plutôt comme le fini de l'infini. Ainsi les Mysteres la peuvent passer, mais ils ne sauroient y être contraires. L'on ne sauroit être contraire à une partie, sans l'être en cela au tout. Ce qui contredit à une Proposition d'Euclide, est contraire aux Elemens d'Euclide. Ce qui en nous est contraire aux Mysteres n'est pas la Raison, ni la lumiere naturelle, l'enchainement des verités ; c'est corruption, c'est erreur ou préjugé, c'est tenebres.

62. M. Bayle (p. 1002.) n'est point content du sentiment de Josua Stegman & de M. Turretin Théologiens Protestans, qui enseignent que les Mysteres ne sont contraires qu'à la Raison corrompue. Il demande en raillant, si par la droite Raison on entend peut-être celle d'un Théologien Orthodoxe, & par la Raison corrompue, celle d'un Heretique ; & il oppose que l'évidence du Mystere de la Trinité n'étoit pas plus grande dans l'ame de Luther, que dans l'ame de Socin. Mais, comme M. Descartes l'a fort bien



remarqué, le bon sens est donné en partage à tous; ainsi il faut croire que les Orthodoxes & les Herétiques en sont doués. La droite Raïson est un enchaînement de vérités, la Raïson corrompue est mêlée de préjugés & de passions. Et pour discerner l'une de l'autre, on n'a qu'à procéder par ordre, n'admettre aucune thèse sans preuve, & n'admettre aucune preuve qui ne soit en bonne forme selon les règles les plus vulgaires de la logique. On n'a point besoin d'autres *critérium* ni d'autre *Juge des controverses* en matière de Raïson. Et ce n'est que suite de cette considération qu'on a donné prise aux Sceptiques, & que même en Théologie François Veron & quelques autres, qui ont outré la dispute contre les Protestans, jusqu'à s'abandonner à la chicane, se sont jettés à corps perdu dans le Scepticisme, pour prouver la nécessité qu'il y a de recevoir un Juge extérieur infallible; en quoi ils n'ont point l'approbation des plus habiles gens, même dans leur parti. Calixte & Daille s'en sont moqués comme il faut, & Bellarmin a raisonné tout autrement.

63. Maintenant venons à ce que M.  
109.

le dit ( pag. 999. ) sur la distinction dont il s'agit. *Il me semble* ( dit-il ) *qu'il s'est glissé une équivoque dans la fameuse distinction que l'on met entre les choses qui sont au-dessus de la Raïson, & les choses qui sont contre la Raïson. Les Mystères de l'Évangile sont au-dessus de la Raïson, dit on ordinairement, mais il ne sont pas contraires à la Raïson. Je crois qu'on ne donne pas le même sens au mot Raïson dans la première partie de cet Axiome, que dans la seconde; & qu'on entend dans la première la Raïson de l'homme ou la Raïson in concreto, & dans la seconde la Raïson en général ou la Raïson in abstracto. Car supposez que l'on entende toujours la Raïson en général ou la Raïson supreme, la Raïson universelle qui est en Dieu; il est également vrai que les Mystères Évangéliques ne sont point au-dessus de la Raïson, & qu'ils ne sont pas contre la Raïson. Mais si l'on entend dans l'une & dans l'autre partie de l'Axiome la Raïson humaine, je ne vois pas trop la solidité de la distinction: car les plus Orthodoxes avouent que nous ne connaissons pas la conformité de nos Mystères aux maximes de la Philosophie. Il nous semble donc qu'ils ne sont point conformes à notre Raïson. Or ce qui nous*



roit n'être pas conforme à notre Raison ; nous paroit contraire à notre Raison : tout demene que ce qui ne nous paroit pas conforme à la verité, nous paroit contraire à la verité : Et ainsi pourquoi ne dirait-on pas également, Et que les Mysteres font contre notre foible Raison, Et qu'ils font au dessus de notre foible Raison ? Je réponds, comme j'ai déjà fait, que la Raison ici est l'enchainement des verités, que nous connoissons par la lumiere naturelle, & dans ce sens l'axiome reçu est vrai sans aucune équivoque. Les Mysteres surpassent notre Raison, car ils contiennent des verités qui ne font pas comprises dans cet enchainement ; mais ils ne font point contraires à notre Raison, & ne contredisent à aucune des verités où cet enchainement nous peut mener. Il ne s'agit donc point ici de la Raison universelle qui est en Dieu, mais de la nôtre. Pour ce qui est de la question, si nous connoissons la conformité des Mysteres avec notre Raison, je répons qu'au moins nous ne connoissons jamais qu'il y ait aucune difformité, ni aucune opposition entre les Mysteres & la Raison : & comme nous pouvons toujours

le-

ver la prétendue opposition, si l'on appelle cela concilier ou accorder la Foi avec la Raison, ou en connoitre la conformité, il faut dire que nous pouvons connoitre cette conformité & cet accord. Mais si la conformité consiste dans une explication raisonnable du comment, nous ne la saurions connoitre.

64. Mr. Bayle fait encore une objection ingénieuse, qu'il tire de l'exemple du sens de la vûe. Quand une tour quarrée (dit-il) nous paroit roudé de loïn, non seulement nos yeux déposent très clairement, qu'ils n'aperçoivent rien de quarré dans cette tour, mais aussi qu'ils y découvrent une figure roudé, incompatible avec la figure quarrée. On peut donc dire que la verité, qui est la figure quarrée, est non seulement au-dessus, mais encore contre le témoignage de notre foible vûe. Il faut avouer que cette remarque est véritable, & quoi qu'il soit vrai que l'apparence de la roudé vient de la seule privation de l'apparence des angles que l'éloignement fait disparaître, il ne laisse pas d'être vrai que le roudé & le quarré sont des choses opposées. Je réponds donc à cette instance que la représentation des sens, lors mē-

me





me qu'ils font tout ce qui depend d'eux, est souvent contraire à la verité; mais il n'en est pas de même de la faculté de raisonner lorsqu'elle fait son devoir; puisqu'un raisonnement exact n'est autre chose qu'un enchainement des verités. Et quant au sens de la vue en particulier, il est bon de considérer qu'il y a encore d'autres fausses apparitions qui ne viennent point *de la faiblesse de nos yeux*, ni de ce qui disparaît par l'éloignement; mais *de la nature de la vision* même, quelque parfaite qu'elle soit. C'est ainsi, par exemple, que le cercle vu de côté est changé en cette espece d'ovale qui est appelée Ellipse chez les Géometres, & quelquefois même en Parabole, ou en Hyperbole, & jusqu'en ligne droite, témoin l'anneau de Saturne.

65. Les sens extérieurs, à proprement parler, ne nous trompent point. C'est notre sens interne qui nous fait souvent aller trop vite; & cela se trouve aussi dans les bêtes, comme lorsqu'un chien aboie contre son image dans le miroir: car les bêtes ont *des confusions* de perception qui imitent le raisonnement, & qui se trouvent aussi dans le sens interne

terne des hommes, lorsqu'ils n'agissent qu'en empiriques. Mais les bêtes ne font rien qui nous oblige de croire qu'elles aient ce qui merite d'être appelé proprement un raisonnement, comme j'ai montré ailleurs. Or lorsque l'entendement emploie & suit la fautive détermination du sens interne, (comme lorsque le célèbre Galilée a cru que Saturne avoit deux anses) il se trompe par le jugement qu'il fait de l'effet des apparences, & il en infère plus qu'elles ne portent. Car les apparences des sens ne nous promettent pas absolument la verité des choses, non plus que les songes. C'est nous qui nous trompons par l'usage que nous en faisons, c'est-à-dire par nos confusions. C'est que nous nous laissons abuser par des argumens probables, & que nous sommes portés à croire que les phénomènes que nous avons trouvé liés souvent, le sont toujours. Ainsi comme il arrive ordinairement, que ce qui paroît sans angles n'en a point, nous croyons aisément que c'est toujours ainsi. Une telle erreur est pardonnable, & quelquefois inévitable, lorsqu'il faut agir promptement, & choisir le plus apparent; mais lorsque nous avons le loisir & le tems de nous recueillir, nous faisons une



une faute, si nous prenons pour certain ce qui ne l'est pas. Il est donc vrai que les apparences sont souvent contraires à la vérité; mais notre raisonnement ne l'est jamais, lorsqu'il est exact & conforme aux règles de l'Art de raisonner. Si par *la Raison* on entendoit en général la faculté de raisonner bien ou mal, j'avoue qu'elle nous pourroit tromper, & nous trompe en effet, & que les apparences de notre entendement sont souvent aussi trompeuses que celle des sens: mais il s'agit ici de l'enchaînement des vérités & des objections en bonne forme, & dans ce sens il est impossible que la Raison nous trompe.

66. L'on voit aussi par tout ce que je viens de dire, que M. Bayle porte trop loin l'être au-dessus de la Raison, comme s'il renfermoit l'insolubilité des objections; car selon lui, (chap. 130. Rép. Tom. 3. p. 651.) *dès qu'un Dogme est au-dessus de la Raison, la Philosophie ne sauroit ni l'expliquer, ni le comprendre, ni répondre aux difficultés qui le combattent.* Je consens quant au comprendre, mais j'ai déjà fait voir que les Mystères reçoivent une explication nécessaire

faire des mots, afin que ce ne soit point *sine mente soni*, des paroles qui ne signifient rien: & j'ai montré aussi qu'il est nécessaire qu'on puisse répondre aux objections, & qu'autrement il faudroit rejeter la thèse.

67. Il allegue les autorités des Théologiens, qui paroissent reconnoître l'insolubilité des objections contre les Mystères. Luther est un des principaux: mais j'ai déjà répondu §. 12. à l'endroit où il paroît dire que la Philosophie contredit à la Théologie. Il y a un autre passage (cap. 246. *de servo arbitrio*) où il dit que l'injustice apparente de Dieu est prouvée par des argumens pris de l'adversité des gens de bien & de la prospérité des méchans, à quoi aucune Raison ni la dernière naturelle ne peuvent résister (*Argumentis talibus traducta, quibus nulla ratio aut honen natura potest resistere.*) Mais il fait voir un peu après, qu'il ne l'entend que de ceux qui ignorent l'autre vie, puisqu'il ajoute qu'un petit mot de l'Evangile dissipe cette difficulté, en nous apprenant qu'il y a une autre vie, où ce qui n'a pas été puni & récompensé dans celle-ci, le sera. L'objection n'est donc rien moins

moins qu'invincible, & même sans le secours de l'Évangile on se pouvoit aviser de cette réponse. On allegue aussi (Rep. au Provincial T. 3. p. 652.) un passage de Martin Chemnico, critiqué par Vedelius & défendu par Jean Musæus; où ce celebre Théologien paroît dire nettement, qu'il y a des verités dans la parole de Dieu, qui sont non seulement au-delus de la Raison; mais aussi contre la Raison: mais ce passage ne doit être entendu que des principes de la Raison: conforme à l'ordre de la Nature, comme Musæus l'explique aussi.

68. Il est vrai pourtant que M. Bayle trouve quelques autorités qui lui sont plus favorables. Celles de M. Descartes en est une des principales. Ce grand homme dit positivement (1. Part. de ses Principes art. 41.) *que nous n'avons point du tout de peine à nous délivrer de la difficulté* (que l'on peut avoir à accorder la liberté de notre volonté avec l'ordre de la providence éternelle de Dieu) *si nous remarquons que notre pensée est finie, & que la science & la toute-puissance de Dieu, par laquelle il a non seulement connu de toute éternité tout ce qui est ou qui peut être, mais aussi il l'a voulu, est infinie:*

*nie: ce qui fait que nous avons bien assez d'intelligence pour connoître clairement & distinctement que cette science & cette puissance sont en Dieu; mais que nous n'en avons pas assez pour comprendre tellement leur étendue, que nous puissions savoir comment elles laissent les actions des hommes entièrement libres & indéterminées. Toute la puissance & la science de Dieu ne nous doivent pas empêcher de croire que nous avons une volonté libre, car nous aurions tort de douter de ce que nous appercevons intérieurement, & savons par expérience être en nous, parce que nous ne comprenons pas autre chose que nous savons incompréhensible de sa nature.*

69. Ce passage de M. Descartes suivi par les Sectateurs (qui s'avisent rarement de douter de ce qu'il avance) m'a toujours paru étrange. Ne se contentant point de dire, que pour lui il ne voit point le moyen de concilier les deux Dogmes, il met tout le Genre-humain, & même toutes les Créatures raisonnables dans le même cas. Cependant pouvoit-il ignorer qu'il est impossible qu'il y ait une objection invincible contre la vérité? puisqu'une telle objection ne pourroit être qu'un enchainement nécessaire d'autres verités,

dont le resultat seroit contraire à la verité qu'on soutient, & par conséquent il y auroit contradiction entre les verités, ce qui est de la dernière absurdité. D'ailleurs, quoique notre esprit soit fini, & ne puisse comprendre l'infini, il ne laisse pas d'y avoir des démonstrations sur l'infini, desquelles il comprend la force ou la faiblesse; pourquoi donc ne comprendroit-il pas celle des objections? Et puisque la puissance & la sagesse de Dieu sont infinies & comprennent tout, il n'y a plus lieu de douter de leur étendue. De plus, M. Descartes demande une liberté dont on n'a point besoin, en voulant que les actions de la volonté des hommes soient entièrement indéterminées, ce qui n'arrive jamais. Enfin M. Bayle veut lui-même que cette expérience ou ce sentiment intérieur de notre indépendance, sur lequel M. Descartes fonde la preuve de notre liberté, ne la prouve point, puisque de ce que nous ne nous appercevons pas des causes dont nous dépendons, il ne s'ensuit pas que nous soyons indépendans. Mais c'est de quoi nous parlerons en son lieu.

70. Il semble que M. Descartes avoue  
auf-

aussi dans un endroit de ses Principes, qu'il est impossible de répondre aux difficultés sur la division de la matiere à l'infini, qu'il reconnoit pourtant pour véritable. Arriaga & d'autres Scholastiques font à peu près le même aveu; mais s'ils prenoient la peine de donner aux objections la forme qu'elles doivent avoir, ils verroient qu'il y a des fautes dans la conséquence, & quelquefois de fausses suppositions qui embarrassent. En voici un exemple: Un habile homme me fit un jour cette objection: soit coupée la ligne droite B A en deux parties égales par le point C, & la partie C A par le point D, & la partie D A par le point E, & ainsi à l'infini; toutes les moitiés B C, C D, D E &c. font ensemble le tout B A; donc il faut qu'il y ait une dernière moitié, puisque la ligne droite B A finit en A. Mais cette dernière moitié est absurde: car puisqu'elle est une ligne, on la pourra encore couper en deux. Donc la division à l'infini ne sauroit être admise. Mais je lui fis remarquer qu'on n'a pas droit d'insérer qu'il faille qu'il y ait un dernier point A, car ce dernier point convient à toutes les moitiés de son côté. Et mon ami l'a reconnu lui-même, lorsqu'il a taché de prouver cette illation par un argument en forme:

au



au contraire, par cela même que la division va à l'infini, il n'y a aucune moitié dernière. Et quoique la ligne droite AB soit finie, il ne s'en suit pas que la division qu'on en fait, ait son dernier terme. On s'embarraisse de même dans les séries des Nombres qui vont à l'infini. On conçoit un dernier terme, un nombre infini, ou infiniment petit; mais tout cela ne sont que des fictions. Tout Nombre est fini & assignable, toute ligne l'est de même, & les infinis ou infiniment petits n'y figurent que des grandeurs qu'on peut prendre aussi grandes ou aussi petites que l'on voudra, pour montrer qu'une erreur est moindre que celle qu'on a assignée, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune erreur; ou bien on entend par l'infiniment petit, l'état de l'évanouissement ou du commencement d'une grandeur, conçus à l'imitation des grandeurs déjà formées.

71. Il sera bon cependant de considérer la raison que M. Bayle allègue pour montrer qu'on ne sauroit satisfaire aux objections que la Raison oppose aux Mystères. Elle se trouve dans son éclaircissement sur les Manichéens (p. 3143. de la seconde Edition de son Dictionnaire.) Il me suffit (dit-il) qu'on reconnoisse unanimement que

*les Mystères de l'Evangile sont au-dessus de la Raison. Car il résulte de-là nécessairement qu'il est impossible de résoudre les difficultés des Philosophes, & par conséquent qu'une dispute où l'on ne se servira que des lumières naturelles se terminera toujours au désavantage des Théologiens, & qu'ils se verront forcés de lâcher le pied, & de se réfugier sous le canon de la lumière surnaturelle.* Je m'étonne que M. Bayle parle si généralement, puisqu'il a reconnu lui-même que la lumière naturelle est pour l'unité du Principe, contre les Manichéens, & que la bonté de Dieu est prouvée invinciblement par la Raison. Cependant voici comme il poursuit.

72. *Il est évident que la Raison ne sauroit jamais atteindre à ce qui est au-dessus d'elle. Or si elle pourroit fournir des réponses aux objections qui combattent le Dogme de la Trinité & celui de l'Union hypostatique, elle atteindroit à ces deux Mystères, elle se les assujettiroit, & les plieroit jusqu'aux dernières confrontations avec ses premiers principes, ou avec les aphorismes qui naissent des notions communes; & jusqu'à ce qu'enfin elle eût conclu qu'ils s'accordent avec la lumière naturelle. Elle feroit donc ce qui surpasse ses forces, elle monteroit au-dessus*

Théodicée Tome I. V de



de ses limites, ce qui est formellement contradictoire. Il faut donc dire qu'elle ne sauroit fournir des réponses à ses propres objections, & qu'ainsi elles demeurent victorieuses, pendant qu'on ne recourt pas à l'autorité de Dieu, & à la nécessité de captiver son entendement sous l'obéissance de la Foi. Je ne trouve pas qu'il y ait aucune force dans ce raisonnement. Nous pouvons atteindre ce qui est au-dessus de nous, non pas en le pénétrant, mais en le soutenant; comme nous pouvons atteindre le Ciel par la vue, & non pas par l'atouchement. Il n'est pas nécessaire non plus que pour répondre aux objections qui se font contre les Mysteres, on s'allijetisse ces Mysteres, & qu'on les soumette à la confrontation avec les premiers principes qui naissent des notions communes: car si celui qui répond aux objections devoit aller si loin, il faudroit que celui qui propose l'objection le fit le premier; car c'est à l'objection d'entamer la matiere, & il suffit à celui qui répond de dire oui ou non; d'autant qu'au lieu de distinguer, il lui suffit à la rigueur de nier l'universalité de quelque proposition de l'objection, ou d'en critiquer la forme; & l'un aussi-bien que l'autre se peut faire sans pénétrer au-de-  
là

là de l'objection. Quand quelqu'un me propose un argument qu'il prétend être invincible, je puis me taire en l'obligeant seulement de prouver en bonne forme toutes les énonciations qu'il avance, & qui me paroissent tant soit peu douteuses: & pour ne faire que douter, je n'ai point besoin de pénétrer dans l'intérieur de la chose: au contraire, plus je serai ignorant, plus je serai en droit de douter. M. Bayle continue ainsi.

73. *Tâchons de rendre cela plus clair: si quelques doctrines sont au dessus de la Raison, elles sont au delà de sa portée, elle n'y sauroit atteindre; si elle n'y peut atteindre, elle ne peut pas les comprendre.* [Il pouvoit commencer ici par le comprendre, en disant que la Raison ne peut pas comprendre ce qui est au-dessus d'elle.] *Si elle ne peut pas les comprendre, elle n'y sauroit trouver aucune idée; Non valet consequentia: car pour comprendre quelque chose, il ne suffit pas qu'on en ait quelques idées; il faut les avoir toutes de tout ce qui y entre, & il faut que toutes ces idées soient claires, distinctes, adéquates. Il y a mille objets dans la Nature, dans lesquels nous entendons quelque chose, mais que nous ne comprenons pas*  
V 2 pas



pas pour cela. Nous avons quelques idées des rayons de la lumière, nous faisons des démonstrations là-dessus jusqu'à un certain point; mais il reste toujours quelque chose qui nous fait avouer, que nous ne comprenons pas encore toute la nature de la lumière. ] *Ni aucun principe qui soit une source de solution; Pourquoi ne trouveroit-on pas des principes évidens, mêlés avec des connoissances obscures & confuses? ] Et par conséquent les objections que la Raison aura faites demeureront sans réponse; [ Rien moins que cela; la difficulté est plutôt du côté de l'opposant. C'est à lui de chercher un principe évident, qui soit une source de quelque objection; & il aura d'autant plus de peine à trouver un tel principe, que la matière sera obscure; & quand il l'aura trouvé, il aura encore plus de peine à montrer une opposition entre le principe & le Mystere: car s'il se trouvoit que le Mystere fût évidemment contraire à un principe évident, ce ne seroit pas un Mystere obscur, ce seroit une absurdité manifeste ] on ce qui est la même chose, on y répondra par quelque distinction aussi obscure que la thèse même qui aura été attaquée. On peut se passer des distinctions à la*

ri.

rigueur, en niant ou quelque prémissé, ou quelque conséquence: & lorsqu'on doute du sens de quelque terme employé par l'opposant, on peut lui en demander la définition. De sorte que le soutenant n'a point besoin de se mettre en frais, lorsqu'il s'agit de répondre à un adversaire qui prétend nous opposer un argument invincible. Mais quand même le soutenant, par quelque complaisance, ou pour abréger, ou parce qu'il se sent assez fort, voudroit bien se charger lui-même de faire voir l'équivoque cachée dans l'objection, & de la lever en faisant quelque distinction; il n'est nullement besoin que cette distinction mène à quelque chose de plus clair que la première thèse, puisque le soutenant n'est point obligé d'éclaircir le Mystere même. ]

74. *Or il est certain (c'est Mr. Bayle qui poursuit) qu'une objection que l'on fonde sur des notions bien distinctes; demeure également victorieuse, soit que vous n'y répondiez rien, soit que vous y fassiez une réponse où personne ne peut rien comprendre. La partie peut-elle être égale entre un homme qui vous objecte ce que vous n'y concevez très-nettement, & vous qui ne pouvez vous défendre que par des réponses, où ni vous ni lui ne comprenez*

V 3

rien

rien ? [ Il ne suffit pas que l'objection soit fondée sur des notions bien distinctes, il faut aussi qu'on en fasse l'application contre la thèse. Et quand je répons à quelqu'un en lui niant quelque prémissse, pour l'obliger à la prouver, ou quelque conséquence, pour l'obliger à la mettre en bonne forme; on ne peut point dire que je ne répons rien, ou que je ne répons rien d'intelligible. Car comme c'est la prémissse douteuse de l'adversaire que je nie, ma négation sera aussi intelligible que son affirmation. Enfin lorsque j'ai la complaisance de m'expliquer par quelque distinction, il suffit que les termes que j'emploie aient quelque sens, comme dans le Mystere même; ainsi on comprendra quelque chose dans ma réponse: mais il n'est point besoin que l'on comprenne tout ce qu'elle enveloppe, autrement on comprendroit encore le Mystere. ]

75. M. Bayle continue ainsi: *Toute dispute philosophique suppose que les parties disputantes conviennent de certaines définitions, [ Cela seroit à fouhaiter, mais ordinairement ce n'est que dans la dispute même qu'on y vient au besoin. ] & qu'elles admettent les regles des Syllogismes, & les marques à quoi l'on con-*

*noit les mauvais raisonnemens. Après cela, tout consiste à examiner si une thèse est conforme médiatement ou immédiatement aux principes dont on est convenu, [ ce qui se fait par les Syllogismes de celui qui fait des objections ] si les prémisses d'une preuve [ avancée par l'opposant ] sont véritables, si la conséquence est bien tirée, si l'on s'est servi d'un Syllogisme à quatre termes, si l'on n'a pas violé quelque aphorisme du chapitre de oppositis ou de sophisticis elenchis &c. [ il suffit, en peu de mots, de nier quelque prémissse ou quelque conséquence, ou enfin d'expliquer ou faire expliquer quelque terme équivoque ] on remporte la victoire, ou en montrant que le sujet de la dispute n'a aucune liaison avec les principes dont on étoit convenu, [ c'est-à-dire en montrant que l'objection ne prouve rien, & alors le défendeur gagne la cause ] ou en réduisant à l'absurde le défendeur: [ lorsque toutes les prémisses & toutes les conséquences sont bien prouvées ] or on l'y peut réduire, soit qu'on lui montre que les conséquences de sa thèse sont le oui & le non, soit qu'on le contraigne à ne répondre que des choses intelligibles. [ C'est ce dernier inconvénient qu'il peut toujours éviter, parce qu'il n'a point besoin d'avancer de*

V 4 non-

nouvelles theses.] *Le but de cette espece de disputes est d'éclaircir les obscurités & de parvenir à l'évidence; [ c'est le but de l'opposant: car il veut rendre évident que le Mystere est faux, mais ce ne sauroit être ici le but du défendeur, car admettant le Mystere, il convient qu'on ne le sauroit rendre évident. ] de la vient que l'on juge que pendant le cours du procès, la victoire se declare plus ou moins pour le soutenant ou pour l'opposant, selon qu'il y a plus ou moins de clarté dans les propositions de l'un, que dans les propositions de l'autre. [ C'est parler comme si le soutenant & l'opposant devoient être également à découvert: mais le soutenant est comme un Commandant assiégué, couvert par ses ouvrages, & c'est à l'attaquant de les ruiner. Le soutenant n'a point besoin ici d'évidence, & il ne la cherche pas: c'est à l'opposant d'en trouver contre lui, & de se faire jour par ses batteries, afin que le soutenant ne soit plus à couvert. ]*

76. *Enfin on juge que la victoire se declare contre celui dont les réponses sont telles qu'on n'y comprend rien, [ c'est une marque bien équivoque de la victoire: il faudroit donc demander aux auditeurs, s'ils comprennent quelque chose dans ce qu'on*

qu'on a dit, & souvent leurs sentimens seroient partagés. L'ordre des disputes formelles est de procéder par des arguments en bonne forme, & d'y répondre en niant ou en distinguant.] *& qui avoue qu'elles sont incompréhensibles. [ Il est permis à celui qui soutient la vérité d'un Mystere, d'avouer que ce Mystere est incompréhensible; & si cet aveu suffisoit pour le déclarer vaincu, on n'auroit point besoin d'objection. Une verité pourra être incompréhensible, mais elle ne le sera jamais assez pour dire qu'on n'y comprend rien du tout. Elle seroit en ce cas ce que les anciennes Ecoles appelloient *Scindapsus* ou *Blityri* (Cleric. Alex. Strom. 8.) c'est-à-dire des paroles vuides de sens. ] On le condamne dès-là par les regles de l'adjudication de la victoire; & lors même qu'il ne peut pas être poursuivi dans le brouillard dont il s'est couvert, & qui forme une espece d'abimes entre lui & ses antagonistes, on le croit battu à platte couture, & on le compare à une Armée qui aiant perdu la bataille, ne se dérobe qu'à la faveur de la nuit à la poursuite du vainqueur. [ Pour payer allegorie par allegorie, je dirai que le soutenant n'est point vaincu, tant qu'il demeure couvert de ses retranchemens; & s'il hazarde quel-*

que sortie au-delà du besoin, il lui est permis de se retirer dans son fort, sans qu'on l'en puisse blâmer.]

77. J'ai voulu prendre la peine de faire l'anatomie de ce long passage, où Mr. Bayle a mis ce qu'il pouvoit dire de plus fort & de mieux raisonné pour son sentiment: & j'espère d'avoir fait voir clairement, comment cet excellent homme a pris le change. Ce qui arrive fort aisément aux personnes les plus spirituelles & les plus pénétrantes, lorsqu'on donne carrière à son esprit, sans se donner toute la patience nécessaire pour creuser jusqu'aux fondemens de son système. Le détail où nous sommes entrés ici servira de réponse à quelques autres raisonnemens sur ce sujet, qui se trouvent dispersés dans les Ouvrages de Mr. Bayle; comme lorsqu'il dit dans sa Réponse aux Questions d'un Provincial chap. 133. (tom. 3. p. 685.) *Pour prouver qu'on a mis d'accord la Raison & la Religion, il faut montrer non seulement qu'on a des maximes Philosophiques, qui sont favorables à notre foi; mais aussi, que les maximes particulières qui nous sont objections comme non conformes à notre Catechisme, y sont effectivement conformes d'une manière que l'on*

*conçoit distinctement.* Je ne vois point qu'on ait besoin de tout cela, si ce n'est qu'on prétende pousser le raisonnement jusqu'au comment du Mystère. Quand on se contente d'en soutenir la vérité, sans se mêler de la vouloir faire comprendre, on n'a point besoin de recourir aux maximes Philosophiques, générales ou particulières, pour la preuve; & lorsqu'un autre nous oppose quelques maximes Philosophiques, ce n'est pas à nous de prouver d'une manière claire & distincte que ces maximes sont conformes avec notre Dogme, mais c'est à notre adversaire de prouver qu'elles y sont contraires.

78. Mr. Bayle poursuit ainsi au même endroit: *Pour cet effet nous avons besoin d'une réponse qui soit aussi évidente que l'objection.* J'ai déjà montré que cela arrive lorsqu'on nie des prémisses; mais qu'au reste il n'est point nécessaire que celui qui soutient la vérité du Mystère avance toujours des propositions évidentes, puisque la thèse principale qui regarde le Mystère même n'est point évidente. Il ajoute encore: *S'il faut repliquer & dupliquer, nous ne devons jamais demeurer en reste, ni prétendre que nous soyons venus à bout de notre dessein, pendant*



dant que notre adversaire nous repliquera des choses aussi évidentes que le sauroient être nos raisons. Mais ce n'est pas au soutenant à alleguer des raisons; il lui suffit de répondre à celles de son adversaire.

79. L'Auteur conclut enfin: Si l'on prétendoit que faisant une objection évidente, il se doit payer d'une réponse que nous ne pouvons donner que comme une chose possible, & que nous ne comprenons pas, on seroit injuste. Il le repete dans les Dialogues posthumes contre Mr. Jaquelot, p. 69. Je ne suis point de ce sentiment. Si l'objection étoit d'une parfaite évidence; elle seroit victorieuse, & la these seroit détruite. Mais quand l'objection n'est fondée que sur des apparences, ou sur des cas qui arrivent le plus souvent, & que celui qui la fait en veut tirer une conclusion universelle & certaine; celui qui soutient le Mystere peut répondre par l'instance d'une simple possibilité, puis qu'une telle instance suffit pour montrer que ce qu'on veutoit inférer des prémisses n'est point certain ni general, & il suffit à celui qui combat pour le Mystere, de maintenir qu'il est possible, sans qu'il ait besoin de maintenir qu'il est vraisemblable. Car, comme j'ai dit souvent, on convient que les Mysteres sont contre les apparences.

Celui

Celui qui soutient le Mystere, n'auroit pas même besoin d'alleguer une telle instance; & s'il le fait, on peut dire que c'est une œuvre de surérogation, ou que c'est un moyen de mieux confondre l'adversaire,

80. Il y a des passages de Mr. Bayle dans la Réponse posthume qu'il a faite à Mr. Jaquelot, qui me paroissent encore dignes d'être examinés. Mr. Bayle (dit-on, p. 36, 37.) établit constamment dans son Dictionnaire, toutes les fois que le sujet le comporte, que notre Raison est plus capable de refuter & de détruire, que de prouver & de bâtir; qu'il n'y a presque point de matiere Philosophique ou Théologique, sur quoi elle ne forme de très-grandes difficultés; de maniere que si on vouloit la suivre avec un esprit de dispute, aussi loin qu'elle peut aller, on se trouveroit souvent réduit à de facheux embarras: enfin, qu'il y a des doctrines certainement véritables, qu'elle combat par des objections insolubles. Je crois que ce qu'on dit ici pour blâmer la Raison est à son avantage. Lorsqu'elle détruit quelque these, elle édifie la these opposée. Et lorsqu'il semble qu'elle détruit en même tems les deux theses opposées c'est alors qu'elle nous promet quelque chose de profond. pourvu que nous la suivions aussi loin qu'elle peut aller.





aller, non pas avec un esprit de dispute, mais avec un desir ardent de rechercher & de démêler la vérité, qui sera toujours récompensé par quelque succès considerable.

81. Mr. Bayle poursuit : *qu'il faut alors se moquer de ces objections, en reconnoissant les bornes étroites de l'esprit humain.* Et moi, je crois que bien loin de-là, il y faut reconnoître des marques de la force de l'esprit humain, qui le fait penetrer dans l'interieur des choses. Ce sont des ouvertures nouvelles, & pour ainsi dire des rayons de l'aube du jour, qui nous promet une lumiere plus grande; je l'entends dans les matieres Philosophiques ou de la Théologie naturelle: mais lorsque ces objections se font contre la Foi révélée, c'est assez qu'on les puisse repousser, pourvu qu'on le fasse avec un esprit de soumission & de zele, dans le dessein de maintenir & d'exalter la gloire de Dieu. Et quand on y réussira à l'égard de sa justice, on sera également frappé de sa grandeur & charmé de sa bonté, qui paroîtront à travers les nuages d'une Raison apparente, abusée par ce qu'elle voit, à mesure que l'esprit s'élevera par la véritable Raison à ce qui nous est invisible, & n'en est pas moins certain.

82. *Ainsi* (pour continuer avec Mr.

Bayle

Bayle) ou obligera la Raison de mettre bas les armes, & à se captiver sous l'obéissance de la Foi; ce qu'elle peut, & qu'elle doit faire, en vertu de quelques-unes de ses maximes les plus incontestables: & ainsi en renonçant à quelques unes de ses autres maximes, elle ne laisse pas d'agir selon ce qu'elle est, c'est à dire en Raison. Mais il faut favoir que les maximes de la Raison, auxquelles il faut renoncer en ce cas, sont seulement celles qui nous font juger sur les apparences, ou suivant le cours ordinaire des choses: ce que la Raison nous ordonne même dans les matieres Philosophiques, lorsqu'il y a des preuves invincibles du contraire. C'est ainsi qu'étant assurés par des démonstrations de la bonté & de la justice de Dieu, nous méprisons les apparences de dureté & d'injustice, que nous voyons dans cette petite partie de son regne qui est exposée à nos yeux. Jusqu'ici nous sommes éclairés par la lumiere de la Nature & par celle de la Grace, mais non pas encore par celle de la Gloire. Ici-bas nous voyons l'injustice apparente, & nous croyons & savons même la vérité de la justice cachée de Dieu; mais nous la verrons, cette justice, quand le Soleil de justice se fera voir tel qu'il est.

83. II





83. Il est sur que M. Bayle ne peut être entendu que de ces *maximes d'apparence*, qui doivent céder aux vérités éternelles; car il reconnoit que la Raison n'est point véritablement contraire à la Foi. Et dans ses Dialogues posthumes il se plaint (p. 73. contre M. Jaquelot) de ce qu'on l'accuse de croire que nos Mystères sont véritablement contre la Raison, & (p. 9. contre M. le Clerc) de ce qu'on prétend que celui qui reconnoit qu'une doctrine est exposée à des objections insolubles, reconnoit aussi par une conséquence nécessaire la fausseté de cette doctrine. Cependant on auroit raison de le prétendre, si l'insolubilité étoit plus qu'apparente.

84. Peut-être donc qu'après avoir disputé long-tems contre M. Bayle, au sujet de l'usage de la Raison, nous trouverons au bout du compte que ses sentimens n'étoient pas dans le fond aussi éloignés des nôtres, que ses expressions, qui ont donné sujet à nos réflexions, ont pu faire croire. Il est vrai que le plus souvent il paroît nier absolument qu'on puisse jamais répondre aux objections de la Raison contre la Foi, & qu'il prétend que pour le pouvoir faire, il faudroit comprendre comment le Mystère arrive ou existe. Cependant il y a des endroits, où il se ra-

dou-

doucit, & se contente de dire que les solutions de ces objections lui sont inconnues. En voici un passage bien précis, tiré de ce même éclaircissement sur les Manichéens, qui se trouve à la fin de la seconde édition de son Dictionnaire. *Pour une plus ample satisfaction des Lecteurs le plus scrupuleux, je veux bien déclarer ici (dit-il p. 3148.) que par tout où l'on verra dans mon Dictionnaire que tels ou tels argumens sont insolubles, je ne souhaite pas qu'on se persuade qu'ils le sont effectivement. Je ne veux dire autre chose, sinon qu'ils me paroissent insolubles. Cela ne tire point à conséquence: chacun se pourra imaginer, s'il lui plaît, que s'en juge ainsi, à cause de mon peu de pénétration. Ce n'est pas cela que je m'imagine, sa grande pénétration m'est trop connue: mais je crois qu'ayant tourné tout son esprit à renforcer les objections, il ne lui est pas resté assez d'attention pour ce qui sert à les résoudre.*

85. M. Bayle avoué d'ailleurs dans son Ouvrage posthume contre M. le Clerc, que les objections contre la foi n'ont point la force des démonstrations. C'est donc *ad hominem* seulement, ou bien *ad homines*, c'est-à-dire par rapport à l'état où le Genre-humain se trouve, qu'il juge ces ob-

jec-

jections insolubles & la matiere inexplicable. Il y a même un endroit où il donne à entendre qu'il ne desespere pas qu'on en puisse trouver la solution ou l'explication, & même de nos jours. Car voici ce qu'il dit dans sa Réponse posthume qu'il a faite à M. le Clerc (p. 35.) *M. Bayle a pu esperer que son travail piqueroit d'honneur quelques-uns de ces grands genies qui forment de nouveaux systêmes, & qu'ils pourroient inventer un dénouement inconnu jusq'ici.* Il semble que par ce dénouement il entend une explication du Mystere, qui iroit jusq'au comment: mais cela n'est point nécessaire pour répondre aux objections.

86. Plusieurs ont entrepris de faire comprendre ce comment, & de prouver la possibilité des Mysteres. Un certain Auteur, qui s'appelle *Thomas Bonartes Nordannus Anglus*, dans son *Concordia Scientie cum Fide*, y a prétendu. Cet Ouvrage me parut ingénieux & savant, mais aigre & embarrassé, & il contient même des sentimens insoutenables. J'ai appris par l'*Apologia Cyriacorum* du P. Vincent Baron Dominicain, que ce Livre-là a été censuré à Rome, que l'Auteur a été Jesuite, & qu'il s'est mal trouvé de l'avoir publié. Le R. P. des Bosses, qui enseigne maintenant la Théologie dans le Colloge des Jesuites de

Hil-

Hildesheim, & qui a joint une érudition peu commune à une grande pénétration qu'il fait paroître en Philosophie & en Théologie, m'a appris que le vrai nom de Bonartes a été Thomas Barton, & qu'étant sorti de la Compagnie il se retira en Irlande, où il est mort d'une maniere qui a fait juger favorablement de ses derniers sentimens. Je plains les habiles gens qui s'attirent des affaires par leur travail & par leur zele. Il est arrivé quelque chose de semblable autrefois à Pierre Abailard, à Gilbert de la Porrée, à Jean Wicief, & de nos jours à Thomas Albius Anglois, & à quelques autres qui se sont trop enfoncés dans l'explication des Mysteres

89. Cependan S. Augustin (aussi-bien que Mr. Bayle) ne desespere pas qu'on puisse trouver ici-bas le dénouement qu'on souhaite: mais ce Pere le croit réservé à quelque saint Homme éclairé par une grace toute particuliere: *Est aliqua causa fortis occultior, que melioribus sanctoribusque reservatur: illius gratia potius quam meritis innotuit* (in Genes. ad literam, lib. 11. c. 4.) Luther reserve la connoissance du Mystere de l'Élection à l'Academie celeste (lib. de servo arbitrio c. 174.) *Illic (Deus) gratiam & misericordiam spargit in indignos, hic iram & severitatem spargit in immeritos; utrobi- que*

que nimius & iniquus apud homines, sed justus & verax apud seipsum. Nam quomodo hoc justum sit ut indignus coronet, incomprehensibile est modo, videbimus autem, cum illic venerimus, ubi jam non creditur, sed revelata facie videbitur. Ita quomodo hoc justum, sit ut immeritis damnet, incomprehensibile est modo, creditur tamen, donec revelabitur filius hominis. Il est à esperer que Mr. Bayle se trouve maintenant environné de ces lumieres qui nous manquent ici-bas, puisqu'il y a lieu de supposer qu'il n'a point manqué de bonne volonté.

*Candidus inuesti miratur limen Olympi,  
Virgile Sub pedibusque videt nubes & sidera Daph-  
nis.*

.... Illic postquam se lumen vero

*Lucain. Implevit, stellasque vagas miratur & astra  
Fixa polii, vidit quantâ sub nocte jaceret,  
Nostra diem.*



## E S S A I S

Sur la BONTE' DE DIEU, la LI-  
BERTÉ DE L'HOMME &  
L'ORIGINE DU MAL.

## PREMIERE PARTIE.

**A** Près avoir réglé les droits de la Foi & de la Raïson, d'une maniere qui fait servir la Raïson à la Foi, bien loin de lui être contraire; nous verrons comment elles exercent ces droits pour maintenir & pour accorder ensemble ce que la lumiere naturelle & la lumiere revelée nous apprennent de Dieu & de l'homme par rapport au mal. L'on peut distinguer les *Difficultés* en deux *Classes*. Les unes naissent de la liberté de l'Homme, laquelle paroît incompatible, avec la nature divine; & cependant la liberté est jugée nécessaire, pour

pour que l'Homme puisse être jugé coupable & punissable. Les autres regardent la conduite de Dieu, qui semblent lui faire prendre trop de part à l'existence du mal, quand même l'Homme seroit libre & y prendroit aussi sa part. Et cette conduite paroît contraire à la bonté, à la sainteté & à la justice divine; puisque Dieu court au mal, tant phytique, que moral; & qu'il concourt à l'un & à l'autre d'une maniere morale, aussi bien que d'une maniere physique, & qu'il semble que ces maux se font voir dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans celui de la grace, & dans la vie future & éternelle, aussi bien & même plus que dans cette vie passagere.

2. Pour représenter ces difficultés en abrégé, il faut remarquer que la liberté est combattue (en apparence) par la détermination ou par la certitude, quelle qu'elle soit; & cependant le Dogme commun de nos Philosophes porte, que la verité des futurs contingens est déterminée. La prescience de Dieu rend tout l'avenir certain & déterminé; mais sa providence & sa préordination, sur laquelle la prescience même paroît fondée, fait bien plus :

car

car Dieu n'est pas comme un Homme, qui peut regarder les événements avec indifférence, & qui peut suspendre son jugement; puisque rien n'existe, qu'en suite des decrets de sa volonté & par l'action de sa puissance. Et quand même on seroit abstraction du concours de Dieu, tout est lié parfaitement dans l'ordre des choses; puisque rien ne sauroit arriver, sans qu'il y ait une cause disposée comme il faut à produire l'effet: ce qui n'a pas moins lieu dans les actions volontaires, que dans toutes les autres. Après quoi il paroît que l'homme est forcé à faire le bien & le mal qu'il fait; & par conséquent, qu'il n'en mérite ni récompense ni châtement: ce qui détruit la Moralité des actions, & choque toute la justice divine & humaine.

3. Mais quand on accorderoit à l'Homme cette liberté dont il se pare à son dard, la conduite de Dieu ne laisseroit pas de donner matiere à la critique, soutenue par la présomptueuse ignorance des Hommes, qui voudroient se disculper en tout ou en partie aux dépens de Dieu. L'on objecte que toute la réalité, & ce qu'on appelle la substance de l'acte, dans le péché même, est une production de Dieu, puis-



puisque toutes les créatures & toutes leurs actions tiennent de lui ce qu'elles ont de réel ; d'où l'on voudroit inferer non seulement qu'il est la cause physique du péché, mais aussi qu'il en est la cause morale, puisqu'il agit très librement, & qu'il ne fait rien sans une parfaite connoissance de la chose & des suites qu'elle peut avoir. Et il ne suffit pas de dire que Dieu s'est fait une loi de concourir avec les volontés ou résolutions de l'Homme, soit dans le sentiment commun, soit dans le système des causes occasionnelles ; car outre qu'on trouvera étrange qu'il se soit fait une telle loi, dont il n'ignoroit point les suites, la principale difficulté est qu'il semble que la mauvaise volonté même ne sauroit exister sans un concours, & même sans quelque prédétermination de sa part, qui contribue à faire naître cette volonté dans l'Homme, ou dans quelque autre créature raisonnable : car une action pour être mauvaise, n'en est pas moins dépendante de Dieu. D'où l'on vaudra conclure enfin que Dieu fait tout indifféremment, le bien & le mal : Si ce n'est qu'on veuille dire avec les Manichéens, qu'il y a deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais. De plus, suivant le sen-

timent commun des Théologiens & des Philosophes, la conservation étant une création continuelle on dira que l'Homme est continuellement créé corrompu & péchant. Outre qu'il y a des Cartésiens modernes qui prétendent que Dieu est le seul acteur, dont les créatures ne sont que les organes purement passifs ; & M. Bayle n'appuye pas peu là-dessus.

4. Mais quand Dieu ne devoit concourir aux actions que d'un concours général, ou même point du tout, du moins aux mauvaises ; c'est assez pour l'imputation (dit-on) & pour le rendre cause morale, que rien n'arrive sans sa permission. Et pour ne rien dire de la chute des Anges, il connoit tout ce qu'il arrivera, s'il met l'Homme dans telles & telles circonstances, après l'avoir créé ; & il ne saisoit pas de s'y mettre. L'Homme est exposé à une tentation, à laquelle on fait qu'il succombera, & que par là il sera cause d'une infinité de maux effroyables ; que par cette chute tout le Genre-humain sera infecté & mis dans une espece de nécessité de pécher, ce qu'on appelle le péché originel ; que le monde sera mis par là dans une étrange confusion ; que par ce moyen la mort & les maladies seront



introduites, avec mille autres ma'heurs & miseres qui affligent ordinairement les bons & les mauvais; que la méchanceté regnera même, & que la vertu sera opprimée ici-bas; & qu'ainsi il ne paroitra presque point qu'une providence gouverne les choses. Mais c'est bien pis, quand on considère la vie à venir, puisqu'il n'y aura qu'un petit nombre d'Hommes qui seront sauvés, & que tous les autres périront éternellement: outre que ces hommes destinés au salut auront été retirés de la masse corrompue par une élection sans raison; soit qu'on dise que Dieu a eu égard en les choisissant à leurs bonnes actions futures, à leur foi ou à leurs œuvres; soit qu'on prétende qu'il leur a voulu donner ces bonnes qualités & ces actions, parcequ'il les a prédestinés au salut. Car quoiqu'on dise dans le Systême le plus mitigé, que Dieu a voulu sauver tous les Hommes, & qu'on convienne encore dans les autres qui sont communément reçus, qu'il a fait prendre la nature humaine à son fils, pour expier leurs péchés, en sorte que tous ceux qui croiront en lui d'une Foi vive & sincere, seront sauvés: il demeure toujours vrai que cette Foi vive est un don de Dieu;

Dieu; que nous sommes morts à toutes les bonnes œuvres; qu'il faut qu'une grace prévenante excite jusqu'à notre volonté, & que Dieu nous donne le vouloir & le faire. Et soit que cela se fasse par une grace efficace par elle-même, c'est-à-dire par un mouvement divin interieur, qui détermine entierement notre volonté au bien qu'elle fait; soit qu'il n'y ait qu'une grace suffisante, mais qui ne laisse pas de porter coup, & de devenir efficace par les circonstances internes & externes où l'Homme se trouve, & où Dieu l'a mis: il faut toujours revenir à dire que Dieu est la dernière raison du salut, de la grace, de la Foi, & de l'Élection en J. CHRIST. Et soit que l'Élection soit la cause ou la suite du dessein de Dieu de donner la Foi, il demeure toujours vrai qu'il donne la Foi ou le salut à qui bon lui semble, sans qu'il paroisse aucune raison de son choix, lequel ne tombe que sur un très-petit nombre d'Hommes.

§. De sorte que c'est un jugement terrible, que Dieu donnant son Fils unique pour tout le Genre humain, & étant l'unique auteur & maître du salut des Hommes, en sauve pourtant si peu, & abandonne tous les autres au Diable





son ennemi, qui les tourmente éternellement, & leur fait maudire leur Créateur; quoiqu'ils aient été tous créés pour répandre & manifester sa bonté, sa justice & ses autres perfections: & cet événement imprime d'autant plus d'effroi, que tous ces Hommes ne sont malheureux pour toute l'éternité, que parce que Dieu a exposé leurs parens à une tentation, à laquelle il savoit qu'ils ne résisteroient pas; que ce péché est inhérent & imputé aux Hommes, avant que leur volonté y ait part; que ce vice hereditaire détermine leur volonté à commettre des péchés actuels, & qu'une infinité d'Hommes, enfans ou adultes, qui n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ Sauveur du Genre-humain, ou ne l'ont point entendu suffisamment, meurent avant que de recevoir les secours nécessaires pour se retirer de ce gouffre du péché, & sont condamnés à être à jamais rebelles à Dieu & abîmés dans les misères les plus horribles avec les plus méchantes de toutes les créatures; quoique dans le fond ces hommes n'aient pas été plus méchans que d'autres, & que plusieurs d'entre eux aient peut-être été moins coupables qu'une partie de ce po-

tit

tit nombre d'élus, qui ont été sauvés par une grace sans sujet, & qui jouissent par-là d'une félicité éternelle, qu'ils n'avoient point méritée. Voilà un abrégé des difficultés que plusieurs ont touchées; mais Mr. Bayle a été un de ceux qui les ont le plus poussées, comme il paroitra dans la suite, quand nous examinerons ses passages. Presentement je crois d'avoir rapporté ce qu'il y a de plus essentiel dans ces difficultés; mais j'ai jugé à propos de m'abstenir de quelques expressions & exagérations qui auroient pu scandaliser, & qui n'auroient point rendu les objections plus fortes.

6. Tournons maintenant la medaille, & representons aussi ce qu'on peut répondre à ces objections, où il sera nécessaire de s'expliquer par un discours plus ample: car l'on peut entamer beaucoup de difficultés en peu de paroles; mais pour en faire la discussion, il faut s'étendre. Notre but est d'éloigner les Hommes des fausses idées qui leur representent Dieu comme un Prince absolu, usant d'un pouvoir despotique, peu propre à être aimé, & peu digne d'être aimé. Ces notions sont d'autant plus mauvaises par rapport à Dieu, que

X 3

l'of.



l'essentiel de la piété est non - seulement de le craindre, mais encore de l'aimer sur toutes choses ; ce qui ne se peut sans qu'on en connoisse les perfections capables d'exciter l'amour qu'il mérite, & qui fait la félicité de ceux qui l'aiment. Et nous trouvant animés d'un zèle qui ne peut manquer de lui plaire, nous avons sujet d'espérer qu'il nous éclairera, & qu'il nous assistera lui-même dans l'exécution d'un dessein, entrepris pour sa gloire & pour le bien des hommes. Une si bonne cause donne de la confiance : s'il y a des apparences plausibles contre nous, il y a des démonstrations de notre côté ; & j'oserois bien dire à un adverfaire :

*Aspice, quàm mage sit nostrum penetrabile relin.*

7. Dieu est la première Raison des choses ; car celles qui sont bornées, comme tout ce que nous voyons & expérimentons, sont contingentes, & n'ont rien en elles qui rende leur existence nécessaire ; étant manifeste que le tems, l'espace & la matière, unies & uniformes en elles-

mè-

mêmes, & indifférentes à tout, pouvoient recevoir de tout autres mouvemens & figures, & dans un autre ordre. Il faut donc chercher la raison de l'existence du Monde, qui est l'assemblage entier des choses contingentes : & il faut la chercher dans la substance qui porte la raison de son existence avec elle, & laquelle par conséquent est nécessaire & éternelle. Il faut aussi que cette cause soit intelligente : car ce Monde qui existe étant contingent, & une infinité d'autres Mondes étant également possibles & également prétendus à l'existence, pour ainsi dire, aussi-bien que lui, il faut que la cause du monde ait eu égard ou relation à tous ces Mondes possibles, pour en déterminer un. Et cet égard ou rapport d'une substance existente à de simples possibilités, ne peut être autre chose que l'entendement qui en a les idées ; & en déterminer une, ne peut être autre chose que l'acte de la volonté qui choisit. Et c'est la puissance de cette substance, qui en rend la volonté efficace. La puissance va à l'être, la sagesse ou l'entendement au vrai, & la volonté au bien. Et cette cause intelligente doit être infinie de toutes les manières, &

X 4

absolu-



absolument parfaite en puissance, en sagesse & en bonté, puisqu'elle va à tout ce qui est possible. Et comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'en admettre plus d'une. Son entendement est la source des essences, & sa volonté est l'origine des existences. Voilà en peu de mots la preuve d'un Dieu unique avec ses perfections, & par lui, l'origine des choses.

8. Or cette suprême sagesse, jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a pu manquer de choisir le meilleur. Car comme un moindre mal est une espèce de bien; de même un moindre bien est une espèce de mal, s'il fait obstacle à un bien plus grand: & il y auroit quelque chose à corriger dans les actions de Dieu, s'il y avoit moyen de mieux faire. Et comme dans les Mathématiques, quand il n'y a point de *maximum* ni de *minimum*, rien enfin de distingué, tout se fait également; ou quand cela ne se peut, il ne se fait rien du tout; on peut dire de même en matière de parfaite sagesse, qui n'est pas moins réglée que les Mathématiques, que s'il n'y avoit pas le meilleur (*optimum*) parmi tous les Mondes possibles, Dieu n'en auroit produit aucun. J'appelle *Monde tou-*  
te

te la suite & toute la collection de toutes les choses existentes, afin qu'on ne dise point que plusieurs Mondes pouvoient exister en différens temps & différens lieux. Car il faudroit les compter tous ensemble pour un Monde, ou si vous voulez pour un *Univers*. Et quand on rempliroit tous les tems & tous les lieux, il demeure toujours vrai qu'on les auroit pu remplir d'une infinité de manières, & qu'il y a une infinité de Mondes possibles, dont il faut que Dieu ait choisi le meilleur, puisqu'il ne fait rien sans agir suivant la suprême Raison.

9. Quelque adverfaire ne pouvant répondre à cet argument, répondra peut-être à la conclusion par un argument contraire, en disant que le Monde auroit pu être sans le péché & sans les souffrances: mais je nie qu'alors il auroit été meilleur. Car il faut sçavoir que tout est lié dans chacun des Mondes possibles: l'*Univers*, quel qu'il puisse être, est tout d'une pièce, comme un Ocean; le moindre mouvement y étend son effet à quelque distance que ce soit, quoique cet effet devienne moins sensible à proportion de la distance; de sorte que Dieu y a tout réglé par avance une fois pour tou-



tes, ayant prévu les prières, les bonnes & les mauvaises actions, & tout le reste; & chaque chose a contribué *idéalement* avant son existence à la résolution qui a été prise sur l'existence de toutes les choses. De sorte que rien ne peut être changé dans l'Univers (non plus que dans un nombre) sans son essence, ou si vous voulez, sans son *individualité numérique*. Ainsi, si le moindre mal qui arrive dans le Monde y manquoit, ce ne seroit plus ce Monde; qui tout complet, tout rabattu, a été trouvé le meilleur par le Créateur qui l'a choisi.

10. Il est vrai qu'on peut s'imaginer des Mondes possibles, sans péché & sans malheur, & on en pourroit faire comme des Romains des Utopies, des Sevarambes; mais ces mêmes Mondes seroient d'ailleurs fort inférieurs en bien au nôtre. Je ne saurois vous le faire voir en détail: car puis-je connoître, & puis je vous représenter des infinis; & les comparer ensemble? Mais vous le devez juger avec moi *ab effectu* puisque Dieu a choisi ce Monde tel qu'il est. Nous savons d'ailleurs que souvent un mal cause un bien, auquel on ne seroit point arrivé sans ce mal. Souvent même

*Et la Liberté de l'Homme. I. PART. 491*  
même deux maux ont fait un grand bien:

*Et si fata volunt, bina venena juvant.*

Comme deux liqueurs produisent quelquefois un corps sec, témoin l'esprit de vin & l'esprit d'urine mêlés par van Helmont; ou comme deux corps froids & tenebreux produisent un grand feu, témoin une liqueur acide & une huile aromatique combinées par M. Hofman. Un Général d'Armée fait quelquefois une faute heureuse, qui cause le gain d'une grande bataille: & ne chante-t-on pas la veille de Paques dans les Eglises du Rit Romain,

*O cœtè necessarium Adæ peccatum,  
Quod Christi morte deletum est!  
O felix culpa, quæ talem ac tantum  
Meruit habere Redemptorem!*

11. Les illustres Prélats de l'Eglise Gallicane, qui ont écrit au Pape Innocent XII. contre le Livre du Cardinal Sfondrate sur la Prédétermination, comme ils font dans les principes de S. Augustin, ont dit des choses fort propres à éclaircir ce grand point. Le Cardinal paroît prêter l'é-



tat des Enfans morts sans baptême, au regne même des Cieux; parceque le péché est le plus grand des maux, & qu'ils sont morts innocens de tout péché actuel. On en parlera davantage plus bas. Messieurs les Prélats ont bien remarqué que ce sentiment est mal fondé. L'Apôtre (disent-ils Rom. III, 8.) a raison de desapprouver qu'on fasse des maux afin que des biens arrivent: mais on ne peut pas desapprouver que Dieu par sa suréminente puissance tire de la permission des péchés des biens plus grands, que ceux qui sont arrivés avant les péchés. Ce n'est pas que nous devions prendre plaisir au péché; à Dieu ne plaise! mais c'est que nous croyons au même Apôtre, qui dit (Rom V, 20.) que là où le péché a été abondant, la grace a été surabondante: & nous nous souvenons que nous avons obtenu Jésus-Christ lui même à l'occasion du péché. Ainsi l'on voit que le sentiment de ces Prélats va à soutenir qu'une suite de choses, ou le péché entre, a pu être & a été effectivement meilleure qu'une autre suite sans le péché.

12. On s'est servi de tout tems des comparaisons prises des plaisirs des sens, même

mêlés avec ce qui approche de la douleur, pour faire juger qu'il y a quelque chose de semblable dans les plaisirs intellectuels. Un peu d'acide, d'acre ou d'aigre, plaît souvent mieux que du sucre; les ombres rehaussent les couleurs; & même une dissonance placée où il faut, donne du relief à l'harmonie. Nous voulons être effrayés par des danseurs de corde qui sont sur le point de tomber, & nous voulons que les Tragedies nous fissent presque pleurer. Goute-t-on assez la santé, & en rend on assez grâces à Dieu, sans avoir jamais été malade? Et ne faut-il pas le plus souvent qu'un peu de mal rende le bien plus sensible, c'est-à-dire plus grand?

13. Mais l'on dira que les maux sont grands & en grand nombre, en comparaison des biens: l'on se trompe. Ce n'est que le défaut d'attention qui diminue nos biens, & il faut que cette attention nous soit donnée par quelque mélange de maux. Si nous étions ordinairement malades & rarement en bonne santé, nous sentirions merveilleusement ce grand bien, & nous sentirions moins nos maux; mais ne vaut-il pas mieux néanmoins que la santé soit ordinaire, & la ma-





ladie rare? Suppléons donc par notre réflexion à ce qui manque à notre perception, afin de nous rendre le bien de la fanté plus sensible. Si nous n'avions point la connoissance de la vie future, je crois qu'il se trouveroit peu de personnes qui ne fussent contents à l'article de la mort de reprendre la vie à condition de repasser par la même valeur des biens & des maux, pourvu surtout que ce ne fut point par la même espece. On se contenteroit de varier, sans exiger une meilleure condition que celle où l'on avoit été.

14. Quand on considère aussi la fragilité du corps humain, on admire la sagesse & la bonté de l'Auteur de la Nature, qui l'a rendu si durable, & sa condition si tolerable. C'est ce qui m'a souvent fait dire que je ne métonne pas si les hommes sont malades quelquefois, mais que je métonne qu'ils le sont si peu, & qu'ils ne le sont point toujours. Et c'est aussi ce qui nous doit faire estimer davantage l'artifice divin du mécanisme des animaux, dont l'Auteur a fait des machines si frêles & si sujettes à la corruption, & pourtant si capables de se maintenir; car c'est la Nature qui nous guérit, plutôt que la Médecine. Or cette fragilité même est

est une suite de la nature des choses, à moins qu'on ne veuille que cette espece de créatures qui raisonne, & qui est habillée de chair & d'os, ne soit point dans le Monde. Mais ce seroit apparemment un défaut que quelques Philosophes d'autrefois auroient appelé *Vacuum Formarum*, un vuide dans l'ordre des especes.

15. Ceux qui sont d'humeur à se louer de la Nature & de la fortune, & non pas à s'en plaindre, quand même ils ne seroient pas les mieux partagés, me paroissent préférables aux autres. Car outre que ces plaintes sont mal fondées, c'est murmurer en effet contre les ordres de la Providence. Il ne faut pas être facilement du nombre des mécontents dans la République où l'on est, & il ne le faut point être du tout dans la Cité de Dieu; où l'on ne le peut être qu'avec injustice. Les Livres de la misère humaine, tels que celui du Pape Innocent III, ne me paroissent pas des plus utiles: on redouble les maux, en leur donnant une attention qu'on en devroit détourner, pour la tourner vers les biens qui l'emportent de beaucoup. J'approuve encore moins les Livres tels que celui de l'Abbé Esprit de la fausseté des vertus humaines, dont

on





on nous a donné dernièrement un abrégé ; un tel Livre servant à tourner tout du mauvais côté, & à rendre les hommes tels qu'il les représente.

16. Il faut avouer cependant qu'il y a des desordres dans cette vie, qui se font voir particulièrement dans la prospérité de plusieurs méchans, & dans l'infelicité de beaucoup de gens de bien. Il y a un proverbe Allemand qui donne même l'avantage aux méchans, comme s'ils étoient ordinairement les plus heureux :

„ Je krummer Holtz, je bessere Krüche :  
„ Je arger Schalch, je grösser Glücke,

Et il seroit à fouhaiter que ce mot d'Horace fût vrai à nos yeux :

*Ratio antecedentem scelestum  
Descriit pede paena claudo.*

Cependant il arrive souvent aussi, quoique ce ne soit peut-être pas le plus souvent,

*Qu'aux yeux de l'Univers le Ciel se justifie ;*  
& qu'on peut dire avec Claudien :

*Absulit hunc tandem Rufini paena tumultum,  
Absolvitque Deos.*

17. Mais

17. Mais quand cela n'arriveroit pas ici, le remede est tout prêt dans l'autre vie. La Religion, & même la Raïson, nous l'apprennent ; & nous ne devons point murmurer contre un petit délai, que la Sagesse suprême a trouvé bon de donner aux hommes pour se repentir. Cependant c'est-là où les objections redoublent d'un autre côté, quand on considère le salut & la damnation, parce qu'il paroît étrange que même dans le grand avenir de l'éternité, le mal doive avoir l'avantage sur le bien, sous l'autorité suprême de celui qui est le souverain bien : puisqu'il y aura beaucoup d'appelés, & peu d'élus ou de sauvés. Il est vrai qu'on voit par quelques vers de Prudence, [Hymn. ante Somnum]

*Idem tamen benignus  
Ultor retundit iram,  
Paucaque non piorum  
Patitur perire in avum,*

que plusieurs ont cru de son tems, que le nombre de ceux qui seroit assez méchans pour être damnés seroit très-petit. Et il semble à quelques-uns qu'on croyoit alors un milieu entre l'Enfer & le Paradis ;



dis; que le même Prudence parle comme s'il étoit content de ce milieu; que S. Gregoire de Nyssé incline aussi de ce côté-là, & que S. Jérôme panche vers Popinion qui veut que tous les Chrétiens feroient enfin regus en grace. Un mot de S. Paul, qu'il donne lui-même pour mystérieux, portant que tout Israel sera sauvé, a fourni de la matière à bien des réflexions. Plusieurs personnes pieuses & même savantes, mais hardies, ont ressuscité le sentiment d'Origene, qui prétend que le bien gagnera le dessus en son tems en tout & par-tout, & que toutes les créatures raisonnables deviendront enfin saintes & bien-heureuses, jusqu'aux mauvais Anges. Le Livre de l'Évangile éternel, publié depuis peu en Allemand, & soutenu par un grand & savant Ouvrage intitulé *Αποκαταστασις πάντων*, a causé beaucoup de bruit sur ce grand paradoxe. M. le Clerc a aussi plaidé ingénieusement la cause des Origenistes, mais sans se déclarer pour eux.

18. Il y a un homme d'esprit, qui poussant mon principe de l'Harmonie jusqu'à des suppositions arbitraires que je n'approuve nullement, s'est fait une *Théologie presque Astronomique*. Il croit que le

le desordre présent de ce bas Monde a commencé lorsque l'Ange Président du Globe de la Terre, laquelle étoit encore un Soleil, (c'est-à-dire une Etoile fixe & lumineuse par elle-même) a commis un péché avec quelques moindres Anges de son département; peut-être en s'élevant mal-à-propos contre un Ange d'un Soleil plus grand: qu'en même tems par l'Harmonie prétablie des Regnes de la Nature & de la Grace, & par conséquent par des causes naturelles arrivées à point nommé, notre Globe a été couvert de taches, rendu opaque, & chassé de sa place; ce qui l'a fait devenir Etoile errante ou Planete, c'est-à-dire Satellite d'un autre Soleil, & de celui-là même peut-être dont son Ange ne vouloit point reconnoître la supériorité; & que c'est en cela que consiste la chute de Lucifer. Que maintenant le Chef des mauvais Anges, qui est appelé dans la Sainte Ecriture le Prince & même le Dieu de ce Monde, portant envie avec les Anges de sa suite à cet animal raisonnable qui se promène sur la surface de ce Globe, & que Dieu y a suscitée peut-être pour se dédommager de leur chute, travaille à le rendre complice de leurs crimes, & participant de leurs malheurs. Là-dessus

J.



J. CHRIST. est venu pour sauver les hommes. C'est le Fils éternel de Dieu autant que fils unique ; mais (selon quelques anciens Chrétiens, & selon l'Auteur de cette hypothèse) s'étant revêtu d'abord, dès le commencement des choses, de la Nature la plus excellente d'entre les créatures, pour les perfectionner toutes, il s'est mis parmi elles ; & c'est la seconde filiation, par laquelle il est le premier-né de toute créature. C'est ce que les Cabalistes appelloient *Adam Cadmon*. Il avoit peut-être planté son tabernacle dans ce grand Soleil qui nous éclaire : mais il est enfin venu dans ce Globe où nous sommes, il y est né de la Vierge, & a pris la Nature humaine, pour sauver les hommes des mains de leur ennemi & du sien. Et quand le tems du Jugement approchera, lorsque la face présente de notre Globe sera sur le point de périr, il y reviendra visiblement pour en retirer les bons, en les transplantant peut-être dans le Soleil ; & pour punir ici les méchans avec les Démons qui les ont séduits. Alors le Globe de la Terre commencera à brûler, & sera peut-être une Comète. Ce feu durera je ne sai combien d'Éones ; la queue de la Comète est désignée

gnée par la fumée qui montera incessamment, suivant l'Apocalypse ; & cet incendie sera l'Enfer, ou la seconde mort dont parle la Sainte Ecriture. Mais enfin l'Enfer rendra ses morts, la mort même sera détruite, la Raison & la Paix recommenceront à regner dans les esprits qui avoient été pervertis. Ils sentiront leur tort, ils adoreront leur Créateur, & commenceront même à l'aimer d'autant plus qu'ils verraient la grandeur de l'abîme dont ils sortent. En même tems (en vertu du *parallelisme Harmonique* des Regnes de la Nature & de la Grace) ce long & grand incendie aura purgé le Globe de la Terre de ses taches. Il redeviendra Soleil : son Ange Président reprendra sa place avec les Anges de sa suite ; les hommes damnés seront avec eux du nombre des bons Anges ; ce Chef de notre Globe rendra hommage au Messie Chef des créatures : la gloire de cet Ange reconcilié sera plus grande qu'elle n'avoit été avant sa chute,

*Inque Deos iterum factorum lege receptus  
Aureus aeternum nosse regnabit Apollo.*

La vision m'a paru plaisante, & digne d'un Origéniste ; mais nous n'avons point besoin



soin de telles hypothèses ou fictions, où l'Esprit a plus de part que la Revelation, & où même la Raison ne trouve pas tout-à-fait son compte. Car il ne paroît pas qu'il y ait un endroit principal dans l'Univers connu, qui mérite préférentiellement aux autres d'être le siège de Painé des créatures: & le Soleil de notre système au moins ne l'est point.

19. En nous tenant donc à la doctrine établie, que le nombre des hommes damnés éternellement sera incomparablement plus grand que celui des sauvés; il faut dire que le mal ne laisseroit pas de paroître presque comme rien en comparaison du bien, quand on considerera la véritable grandeur de la Cité de Dieu. *Caelius Secundus Curio* a fait un petit Livre de *amplitude Regni caelestis*, qui a été réimprimé il n'y a pas long-tems; mais il s'en fait beaucoup qu'il ait compris l'étendue du Royaume des Cieux. Les Anciens avoient de petites idées des Ouvrages de Dieu, & *S. Augustin*, faute de savoir les découvertes modernes, étoit bien en peine, quand il s'agissoit d'excuser la prévalence du mal. Il sembloit aux Anciens qu'il n'y avoit que notre Terre d'habitée, où ils avoient même peur des Antipodes:

le

le reste du Monde étoit, selon eux, quelques Globes luisans & quelques Sphères crystallines. Aujourd'hui, quelques bornes qu'on donne ou qu'on ne donne pas à l'Univers, il faut reconnoître qu'il y a un nombre innombrable de Globes, autant & plus grands que le nôtre, qui ont autant de droit que lui à avoir des habitans raisonnables, quoiqu'il ne s'en suive point que ce soient des hommes. Il n'est qu'une Planete, c'est-à-dire un des six Satellites principaux de notre Soleil; & comme toutes les Fixes sont des Soleils aussi, l'on voit combien notre Terre est peu de chose par rapport aux choses visibles, puisqu'elle n'est qu'un appendice de l'un d'entre eux. Il se peut que tous les Soleils ne soient habités que par des créatures heureuses, & rien ne nous oblige de croire qu'il y en a beaucoup de damnées, car peu d'exemples ou peu d'échantillons suffisent pour l'utilité que le bien retire du mal. D'ailleurs, comme il n'y a nulle raison qui porte à croire qu'il y a des Etoiles par-tout, ne se peut-il point qu'il y ait un grand espace au-delà de la region des Etoiles? Que ce soit le Ciel *Empyrée*, ou non, toujours cet espace immense, qui environne toute cet-

10



te région, pourra être rempli de bonheur & de gloire. Il pourra être conçu comme l'Océan, où se rendent les fleuves de toutes les créatures bienheureuses, quand elles seront venues à leur perfection dans le système des Etoiles. Que deviendra la considération de notre Globe & de ses habitans? Ne sera-ce pas quelque chose d'incomparablement moindre qu'un point physique, puisque notre Terre est comme un point au prix de la distance de quelques Fixes? Ainsi la proportion de la partie de l'Univers que nous connoissons, se perdant presque dans le néant au prix de ce qui nous est inconnu, & que nous avons pourtant sujet d'admettre; & tous les maux qu'on nous peut objecter n'étant que dans ce presque-néant; il se peut que tous les maux ne soient aussi qu'un presque-néant en comparaison des biens qui sont dans l'Univers.

20. Mais il faut satisfaire encore aux difficultés plus speculatives & plus metaphysiques, dont il a été fait mention, & qui regardent la cause du mal. On demande d'abord, d'où vient le mal? *Si Deus est, unde malum? si non est, unde bonum?* Les Anciens attribuoient la cause du mal à la *matière*, qu'ils croyoient in-

crée

crée & indépendante de Dieu; mais nous qui dérivons tout Etre de Dieu, où trouverons-nous la source du mal? La réponse est, qu'elle doit être cherchée dans la Nature idéale de la créature, autant que cette Nature est renfermée dans les vérités éternelles qui sont dans l'entendement de Dieu, indépendamment de sa volonté. Car il faut considérer qu'il y a une *imperfection originale dans la créature* avant le péché, parceque la créature est limitée essentiellement; d'où vient qu'elle ne sauroit tout savoir, & qu'elle se peut tromper & faire d'autres fautes. Platon a dit dans le *Timée*, que le Monde avoit son origine de l'Entendement joint à la Necessité. D'autres ont joint Dieu & la Nature. On y peut donner un bon sens. Dieu sera l'Entendement; & la Necessité, c'est-à-dire la Nature essentielle des choses, sera l'objet de l'Entendement, tant qu'il consiste dans les Vérités éternelles. Mais cet objet est interne, & se trouve dans l'Entendement divin. Et c'est-là-dedans que se trouve non seulement la forme primitive du bien, mais encore l'origine du mal: c'est la *Région des Vérités éternelles*, qu'il faut mettre à la place de la matière, quand il

Théodicée Tom. I.

Y

61.





s'agit de chercher la source des choses. Cette Region est la *cause idéale* du mal (pour ainsi dire) aussi-bien que du bien: mais à proprement parler, le formel du mal n'en a point d'*efficiente*, car il consiste dans la privation, comme nous allons voir, c'est-à-dire dans ce que la cause efficiente ne fait point. C'est pourquoi les Scholastiques ont coutume d'appeller la cause du mal, *déficiente*.

21. On peut prendre le mal metaphysiquement, physiquement & moralement. Le *mal metaphysique* consiste dans la simple imperfection, le *mal physique* dans la souffrance, & le *mal moral* dans le péché. Or quoique le mal physique & le mal moral ne soient point nécessaires, il suffit qu'en vertu des vérités éternelles il soient possibles. Et comme cette *Region* immense des vérités contient toutes les possibilités, il faut qu'il y ait une infinité de Mondes possibles, que le mal entre dans plusieurs d'entre eux, & que même le meilleur de tous en renferme; c'est ce qui a déterminé Dieu à permettre le mal.

22. Mais quelqu'un me dira; pour-quoi nous parlez vous de *permettre*? Dieu ne fait-il pas le mal, & ne le veut-il pas? C'est ici qu'il sera nécessaire d'expliquer

ce

ce que c'est que *Permission*, afin que l'on voye que ce n'est pas sans raison qu'on employe ce terme. Mais il faut expliquer auparavant la nature de la volonté, qui a les degrés: & dans le sens général, on peut dire que la *volonté* consiste dans l'inclination à faire quelque chose à proportion du bien qu'elle renferme. Cette volonté est appelée *antecedente*, lorsqu'elle est détachée, & regarde chaque bien à part entant que bien. Dans ce sens, on peut dire que Dieu tend à tout bien entant que bien, *ad perfectionem simpliciter simplicem*, pour parler Scholastique; & cela par une volonté antecedente. Il a une inclination serieuse à sanctifier & à sauver tous les hommes, à exclure le péché, & à empêcher la damnation. L'on peut même dire que cette volonté est efficace de soi (*per se*) c'est-à-dire, en sorte que l'effet s'ensuivroit, s'il n'y avoit pas quelque raison plus forte qui l'empêchât; car cette volonté ne va pas au dernier effort (*ad summam conationem*) autrement elle ne manqueroit jamais de produire son plein effet, Dieu étant le maître de toutes choses, Le succès entier & infaillible n'appartient qu'à la *volonté consequente*, comme on l'appelle. C'est elle

Y 2

qui





qui est pleine, & à son égard cette *regle* a lieu, qu'on ne manque jamais de faire ce que l'on veut, lorsqu'on le peut. Or cette volonté conséquente, finale & décisive, résulte du conduit de toutes les volontés antécédentes, tant de celles qui tendent vers le bien, que de celles qui repoussent le mal: & c'est du concours de toutes ces volontés particulières, que vient la volonté totale: comme dans la mécanique le mouvement composé résulte de toutes les tendances qui concourent dans un même mobile, & satisfait également à chacune, autant qu'il est possible de faire tout à la fois. Et c'est, comme si le mobile se partageoit entre ces tendances, suivant ce que j'ai montré autrefois dans un des *Journaux de Paris*, (7. Sept. 1693.) en donnant la loi générale des compositions du mouvement. Et c'est encore en ce sens qu'on peut dire, que la volonté antécédente est efficace en quelque façon, & même effective avec succès.

23. De cela il s'ensuit, que Dieu veut *antecedemment* le bien, & *conséquemment* le meilleur. Et pour ce qui est du mal, Dieu ne veut point du tout le mal moral, & il ne veut point d'une manière absolue le mal physique ou les souffrances:

ces :

ces: c'est pour cela qu'il n'y a point de Prédestination absolue à la damnation: & on peut dire du mal physique, que Dieu le veut souvent comme une peine due à la culpé, & souvent aussi comme un moyen propre à une fin, c'est-à-dire pour empêcher de plus grands maux, ou pour obtenir de plus grands biens. La peine sert aussi pour l'amendement & pour l'exemple, & le mal sert souvent pour mieux goûter le bien, & quelquefois aussi si il contribue à une plus grande perfection de celui qui le souffre, comme le grain qu'on sème est sujet à une espèce de corruption pour germer: c'est une belle comparaison, dont JESUS-CHRIST s'est servi lui-même.

24. Pour ce qui est du péché ou du mal moral, quoiqu'il arrive aussi fort souvent qu'il puisse servir de moyen pour obtenir un bien, ou pour empêcher un autre mal; ce n'est pas pourtant cela, qui le rend un objet suffisant de la volonté divine, ou bien un objet légitime d'une volonté créée; il faut qu'il ne soit admis ou permis, qu'entant qu'il est regardé comme une suite certaine d'un devoir indispensable: de sorte que celui qui ne voudroit point permettre le péché d'au-

Y 3

trui,



trui, manqueroit lui-même à ce qu'il doit, comme si un Officier qui doit garder un poste important, le quittoit, sur-tout dans un tems de danger, pour empêcher une querelle dans la ville entre deux soldats de la garnison prêts à s'entretuer.

25. La règle qui porte, *non esse facienda mala, ut eveniant bona*, & qui défend même de permettre un mal moral pour obtenir un bien physique, est confirmée ici, bien loin d'être violée, & l'on en montre la source & le sens. On n'approuvera point qu'une Reine prétende sauver l'Etat, en commettant, ni même en permettant un crime. Le crime est certain, & le mal de l'Etat est douteux: outre que cette maniere d'autoriser des crimes, si elle étoit reçue, seroit pire qu'un bouleversement de quelque pais, qui arrive assez sans cela, & arriveroit peut-être plus par un tel moyen qu'on choisiroit pour l'empêcher. Mais par rapport à Dieu, rien n'est douteux, rien ne sauroit être opposé à la règle du meilleur, qui ne souffre aucune exception ni dispense. Et c'est dans ce sens que Dieu permet le péché; car il manqueroit à ce qu'il se doit, à ce qu'il doit à sa sagesse, à sa bonté, à sa perfection, s'il ne suivoit pas le grand

re-

resultat de toutes ses tendances au bien, & s'il ne choisiroit pas ce qui est absolument le meilleur; nonobstant le mal de coulpe qui s'y trouve enveloppé par la suprême nécessité des vérités éternelles. D'où il faut conclure que Dieu veut tout le bien en soi *antecedemment*, qu'il veut le meilleur *conséquemment* comme une fin, qu'il veut l'indifférent & le mal physique quelquefois comme un *moyen*; mais qu'il ne veut que permettre le mal moral à titre du *finis quo non* ou de nécessité hypothétique, qui le lie avec le meilleur. C'est pourquoi la *volonté conséquente* de Dieu qui a le péché pour objet, n'est que permissive.

26. Il est encore bon de considérer que le mal moral n'est un si grand mal, que parce qu'il est une source de maux physiques, qui se trouve dans une créature des plus puissantes & des plus capables d'en faire. Car une mauvaise volonté est dans son département, ce que le mauvais Principe des Manichéens seroit dans l'Univers; & la Raïson, qui est une image de la Divinité, fournit aux ames mauvaises de grands moyens de causer beaucoup de mal. Un seul Caligula, un Neron, en ont fait plus qu'un tremble-

Y 4

ment



ment de terre. Un mauvais homme se plaît à faire souffrir & à détruire, & il n'en trouve que trop d'occasions. Mais Dieu étant porté à produire le plus de bien qu'il est possible, & ayant toute la science & toute la puissance nécessaires pour cela; il est impossible qu'il y ait en lui faute, coupes, péché; & quand il permet le péché, c'est sageſſe, c'est vertu.

27. Il est indubitable en effet, qu'il faut s'abſtenir d'empêcher le péché d'autrui, quand nous ne le pouvons faire ſans pecher nous-mêmes. Mais quelqu'un nous oppoſera peut-être, que c'est Dieu lui-même qui agit, & qui fait tout ce qu'il y a de réel dans le péché de la créature. Cette objection nous mène à conſiderer le concours physique de Dieu avec la créature, après avoir examiné le concours moral, qui embarrasſoit le plus. Quelques-uns ont cru avec le célèbre Durand de S. Portien & le Cardinal Aureolus Scholaſtique fameux, que le concours de Dieu avec la créature (j'entens le concours physique) n'est que général & mediat; & que Dieu crée les ſubſtances, & leur donne la force dont elles ont beſoin; & qu'après cela il les laiſſe faire, & ne fait que les conſerver, ſans les aider dans  
leurs

leurs actions. Cette opinion a été reſuſcitée par la plu-part des Théologiens Scholaſtiques, & il paroît qu'on l'a deſaprouvée autrefois dans Pelage. Cependant un Capucin qui ſe nomme Louis Percir de Dole, environ l'an 1630. avoit fait un Livre exprès pour la reſuſciter, au moins par rapport aux actes libres. Quelques Modernes y inclinent, & Mr. Bernier la ſoutient dans un petit Livre du titre de *de la Liberté de l'Homme. I. Part. de la Liberté de l'Homme. I. Part.* Mais on ne ſauroit dire par rapport à Dieu ce que c'est que conſerver, ſans revenir au ſentiment commun. Il faut conſiderer auſſi que l'action de Dieu conſervant, doit avoir du rapport à ce qui eſt conſervé, tel qu'il eſt, & ſelon l'état où il eſt; ainſi elle ne ſauroit être générale ou indéterminée. Ces généralités ſont des abſtractions qui ne ſe trouvent point dans la vérité des choſes ſingulières, & la conſervation d'un homme debout eſt différente de la conſervation d'un homme aſſis, Il n'en ſeroit pas ainſi, ſi elle ne conſiſtoit que dans l'acte d'empêcher & d'écarter quelque cauſe étrangère, qui pourroit détruire ce qu'on veut conſerver; comme il arrive ſouvent lorſque les hommes conſervent quelque choſe: mais outre que



nous sommes obligés nous-mêmes quelquefois de nourrir ce que nous conservons, il faut savoir que la conservation de Dieu consiste dans cette influence immédiate perpétuelle, que la dépendance des créatures demande. Cette dépendance a lieu à l'égard non seulement de la substance, mais encore de l'action, & on ne sauroit peut-être l'expliquer mieux, qu'en disant avec le commun des Théologiens & des Philosophes, que c'est une création continuée.

28. On objectera que Dieu crée donc maintenant l'homme péchant, lui qui l'a créé innocent d'abord. Mais c'est ici qu'il faut dire, quant au moral, que Dieu étant souverainement sage, ne peut manquer d'observer certaines loix, & d'agir suivant les règles, tant physiques que morales, que la sagesse lui a fait choisir; & la même raison qui lui a fait créer l'homme innocent, mais prêt à tomber, lui fait recréer l'homme lorsqu'il tombe; puisque sa science fait que le futur lui est comme le présent, & qu'il ne sauroit retracer les résolutions prises.

29. Et quant au concours physique, c'est ici qu'il faut considérer cette vérité, qui a fait déjà tant de bruit dans les

Eco-

Ecoles, depuis que S. Augustin l'a fait valoir, que le mal est une privation de l'être; au lieu que l'action de Dieu va au positif. Cette réponse passe pour une défaite, & même pour quelque chose de chimerique, dans l'esprit de bien des gens. Mais voici un exemple assez ressemblant, qui les pourra désabuser.

30. Le célèbre Kepler & après lui Mr. Descartes (dans ses Lettres) ont parlé de *l'inertie naturelle des corps*; & c'est quelque chose qu'on peut considérer comme une parfaite image & même comme un échantillon de la limitation originale des créatures, pour faire voir que la privation fait le fond des imperfections & des inconveniens qui se trouvent dans la substance aussi-bien que dans les actions. Posons que le courant d'une même rivière emporte avec soi plusieurs bateaux; qui ne diffèrent entre eux que dans la charge, les uns étant chargés de bois, les autres de pierre, & les uns plus, les autres moins. Cela étant, il arrivera que les bateaux les plus chargés iront plus lentement que les autres, pourvu qu'on suppose que le vent, ou la rame, ou quelque autre moyen semblable ne les aide point. Ce n'est pas proprement la pesanteur qui est la cause

Y 6

de



de ce retardement, puisque les bateaux descendent au lieu de monter, mais c'est la même cause qui augmente aussi la pesanteur dans les corps qui ont plus de densité, c'est-à-dire qui sont moins spongieux, & plus chargés de matière qui leur est propre: car celle qui passe à travers des pores, ne recevant pas le même mouvement, ne doit pas entrer en ligne de compte. C'est donc que la matière est portée originairement à la tardivité, ou à la privation de la vitesse; non pas pour la diminuer par soi-même, quand elle a déjà reçu cette vitesse, car ce seroit agir; mais pour modérer par sa receptivité l'effet de l'impression, quand elle le doit recevoir. Et par conséquent, puisqu'il y a plus de matière mue par la même force du courant lorsque le bateau est plus chargé, il faut qu'il aille plus lentement. Les expériences aussi du choc des corps, jointes à la raison, font voir qu'il faut employer deux fois plus de force pour donner une même vitesse à un corps de la même matière, mais deux fois grand; ce qui ne seroit point nécessaire, si la matière étoit absolument indifférente au repos & au mouvement, & si elle n'avoit pas cette inertie naturelle, dont nous ve-

nons

nons de parler, qui lui donne une espèce de repugnance à être mue. Comparons maintenant la force que le courant exerce sur les bateaux, & qu'il leur communique, avec l'action de Dieu qui produit & conserve ce qu'il y a de positif dans les créatures, & leur donne de la perfection; de l'être, & de la force: comparons, dis-je, l'inertie de la matière, avec l'imperfection naturelle des créatures; & la lenteur du bateau chargé, avec le défaut qui se trouve dans les qualités: & dans l'action de la créature; & nous trouverons qu'il n'y a rien de si juste que cette comparaison. Le courant est la cause du mouvement du bateau, mais non pas de son retardement; Dieu est la cause de la perfection dans la nature & dans les actions de la créature, mais la limitation de la receptivité de la créature est la cause des défauts qu'il y a dans son action. Ainsi les Platoniciens, S. Augustin & les Scholastiques ont eu raison de dire que Dieu est la cause du matériel du mal, qui consiste dans le positif, & non pas du formel, qui consiste dans la privation; comme l'on peut dire que le courant est la cause du matériel du retardement, sans l'être de son formel, c'est-





c'est-à-dire, il est la cause de la vitesse du bateau, sans être la cause des bornes de cette vitesse. Et Dieu est aussi peu la cause du péché, que le courant de la rivière est la cause du retardement du bateau. La force aussi est à l'égard de la matière, comme l'esprit est à l'égard de la chair; l'esprit est prompt & la chair est infirme, & les esprits agissent.

— *quantum non noxia corpora tardant.*

31. Il y a donc un rapport tout pareil entre une telle ou telle action de Dieu, & une telle ou telle passion ou réception de la créature, qui n'en est perfectionnée dans le cours ordinaire des choses qu'à mesure de sa *receptivité*, comme on l'appelle. Et lorsqu'on dit que la créature dépend de Dieu en tant qu'elle est, & en tant qu'elle agit, & même que la conservation est une création continuelle; c'est que Dieu donne toujours à la créature, & produit continuellement ce qu'il y a en elle de positif, de bon & de parfait, tout bon parfait venant du père des lumières; au lieu que les imperfections & les défauts des opérations viennent de la limitation originale, que la créature

n'a

n'a pu manquer de recevoir avec le premier commencement de son être, par les raisons idéales qui la bornent. Car Dieu ne pouvoit pas lui donner tout, sans en faire un Dieu; il falloit donc qu'il y eût des différens degrés dans la perfection des choses, & qu'il y eût aussi des limitations de toute sorte.

32. Cette considération servira aussi pour satisfaire à quelques Philosophes modernes, qui vont jusqu'à dire que Dieu est le seul acteur. Il est vrai que Dieu est le seul dont l'action est pure & sans mélange de ce qu'on appelle *patir*; mais cela n'empêche pas que la créature n'ait part aux actions aussi, puisque l'*action de la créature* est une modification de sa substance qui en coule naturellement, & qui renferme une variation non-seulement dans les perfections que Dieu a communiquées à la créature, mais encore dans les limitations qu'elle y apporte d'elle-même, pour être ce qu'elle est. Ce qui fait voir aussi qu'il y a une distinction réelle entre la substance & ses modifications ou accidens, contre le sentiment de quelques Modernes, & particulièrement de feu M. le Duc de Buckingham, qui en a parlé dans un petit Discours





cours sur la Religion, réimprimé depuis peu. Le mal est donc comme les tenebres, & non-seulement l'ignorance, mais encore l'erreur & la malice consistent formellement dans une certaine espee de privation. Voici un exemple de l'erreur, dont nous nous sommes déjà servis. Je vois une tour qui paroît ronde de loïn, quoiqu'elle soit quarrée. La pensée que la tour est ce qu'elle paroît, coule naturellement de ce que je vois; & lorsque je m'arrête à cette pensée, c'est une affirmation, c'est un faux jugement: mais si je pousse l'examen, si quelque réflexion fait que je m'apperçois que les apparences me trompent, me voilà revenu de l'erreur. Demeurer dans un certain endroit, ou n'aller pas plus loïn, ne se point aviser de quelque remarque, ce sont des privations.

33. Il en est de même à l'égard de la malice ou de la mauvaise volonté. La volonté tend au bien en général; elle doit aller vers la perfection qui nous convient, & la suprême perfection est en Dieu. Tous les plaisirs ont en eux mêmes quelque sentiment de perfection; mais lorsqu'on se borne aux plaisirs des sens ou à d'autres, au préjudice de plus grands biens,

biens, comme de la santé, de la vertu, de l'union avec Dieu, de la félicité, c'est dans cette privation d'une tendance ultérieure que le défaut consiste. En général la perfection est positive; c'est une réalité absolue; le défaut est privatif, il vient de la limitation, & tend à des privations nouvelles. Ainsi c'est un dicton aussi véritable que vieux: *bonum ex causa integra, malum ex quolibet defectu*; comme aussi celui qui porte: *malum causam habet non efficientem, sed deficientem*. Et j'espère qu'on concevra mieux le sens de ces Axiomes, après ce que je viens de dire.

34. Le concours physique de Dieu & des créatures avec la volonté, contribue aussi aux difficultés qu'il y a sur la liberté. Je suis d'opinion que notre volonté n'est pas seulement exempte de la contrainte, mais encore de la nécessité. Aristote a déjà remarqué qu'il y a deux choses dans la liberté, savoir la spontanéité & le choix; & c'est en quoi consiste notre empire sur nos actions. Lorsque nous agissons librement, on ne nous force pas, comme il arriveroit, si l'on nous pouvoit dans un précipice, & si l'on nous jetoit du haut en bas: & on ne nous empêche pas d'avoir l'esprit libre



libre lorsque nous délibérons, comme il arriveroit, si l'on nous donnoit un breuvage qui nous ôtat le jugement. Il y a de la *contingence* dans mille actions de la nature; mais lorsque le jugement n'est point dans celui qui agit, il n'y a point de *liberté*. Et si nous avions un jugement qui ne fût accompagné d'aucune inclination à agir, notre ame seroit un entendement sans volonté.

35. Il ne faut pas s'imaginer cependant que notre liberté consiste dans une indétermination ou dans une *indifférence d'équilibre*; comme s'il falloit être incliné également du côté du oui & du non, & du côté de différens partis, lorsqu'il y en a plusieurs à prendre. Cet équilibre en tout sens est impossible: car si nous étions également portés pour les partis A, B & C, nous ne pourrions pas être également portés pour A & pour non A. Cet équilibre est aussi absolument contraire à l'expérience, & quand on s'examinera, l'on trouvera qu'il y a toujours eu quelque cause ou raison qui nous a incliné vers le parti qu'on a pris, quoique bien souvent on ne s'aperçoive pas de ce qui nous meut; tout comme on ne s'aperçoit guères pourquoï en sortant d'une porte

ou

on a mis le pied droit avant le gauche, ou le gauche avant le droit.

36. Mais venons aux difficultés. Les Philosophes conviennent aujourd'hui, que la vérité des futurs contingens est déterminée, c'est-à-dire, que les futurs contingens sont futurs, ou bien qu'ils seront, qu'ils arriveront: car il est aussi sûr que le futur sera, qu'il est sûr que le passé a été. Il étoit déjà vrai il y a cent ans, que j'écrirois aujourd'hui; comme il sera vrai après cent ans, que j'ai écrit. Ainsi le contingent, pour être futur, n'est pas moins contingent; & la *détermination*, qu'on appelleroit *certitude*, si elle étoit connue, n'est pas incompatible avec la contingence. On prend souvent le *certain* & le *déterminé* pour une même chose, parce qu'une vérité déterminée est en état de pouvoir être connue, de sorte qu'on peut dire que la *détermination* est une certitude objective.

37. Cette détermination vient de la nature même de la vérité, & ne sauroit nuire à la liberté: mais il y a d'autres déterminations qu'on prend d'ailleurs, & premièrement de la prescience de Dieu, laquelle plusieurs ont cru contraire à la liberté. Car ils disent que ce qui est pré-

vii



vu ne peut pas manquer d'exister, & ils disent vrai; mais il ne s'ensuit pas qu'il soit nécessaire, car la *Verité nécessaire* est celle dont le contraire est impossible ou implique contradiction. Or cette verité, qui porte que j'écrirai demain, n'est point de cette nature, elle n'est point nécessaire. Mais supposé que Dieu la prévoye, il est nécessaire qu'elle arrive; c'est-à-dire la conséquence est nécessaire, savoir qu'elle existe, puisqu'elle a été prévue, car Dieu est infallible: c'est ce qu'on appelle une *nécessité hypothétique*. Mais ce n'est pas de cette nécessité dont il s'agit; c'est une *nécessité absolue* qu'on demande, pour pouvoir dire qu'une action est nécessaire, qu'elle n'est point contingente, qu'elle n'est point l'effet d'un choix libre. Et d'ailleurs il est fort aisé de juger que la préséance en elle-même n'ajoute rien à la détermination de la verité des futurs contingens, sinon que cette détermination est connue: ce qui n'augmente point la détermination, ou la *futurition* (comme on l'appelle) de ces événements, dont nous sommes convenus d'abord.

38. Cette réponse est sans doute fort juste, Pon convient que la préséance en elle-même ne rend point la verité plus dé-

ter-

terminée: elle est prévue parce qu'elle est déterminée, parce qu'elle est vraie; mais elle n'est pas vraie, parce qu'elle est prévue: & en cela la connoissance du futur n'a rien qui ne soit aussi dans la connoissance du passé ou du présent. Mais voici ce qu'un adversaire pourra dire: Je vous accorde que la préséance en elle-même ne rend point la verité plus déterminée, mais c'est la cause de la préséance qui le fait. Car il faut bien que la préséance de Dieu ait son fondement dans la nature des choses, & ce fondement rendant la verité *prédéterminée*, l'empêchera d'être contingente & libre.

39. C'est cette difficulté qui a fait naître deux partis: celui des *Prédéterminateurs*, & celui des défenseurs de la *science moyenne*. Les Dominicains & les Augustiniens sont pour la prédétermination, les Franciscains & les Jésuites modernes sont plutôt pour la science moyenne. Ces deux partis ont éclaté vers le milieu du seizième siècle, & un peu après. Molina lui-même (qui est peut-être un des premiers avec Fonseca qui a mis ce point en Système, & de qui les autres ont été appelés Molinistes) dit dans le Livre qu'il a fait de la concorde du Libre arbitre avec la

gra-



grace, environ l'an 1570. que les Docteurs Espagnols, (il entend principalement les Thomistes) qui avoient écrit depuis vingt ans, ne trouvant point d'autre moyen d'expliquer comment Dieu pouvoit avoir une science certaine des futurs contingens, avoient introduit les pré-terminations comme nécessaires aux actions libres.

40. Pour lui, il a cru avoir trouvé un autre moyen. Il considère qu'il y a trois objets de la science divine, les possibles, les événemens actuels, & les événemens conditionnels qui arriveroient en conséquence d'une certaine condition, si elle étoit réduite en acte. La science des possibilités est ce qui s'appelle la science de simple intelligence; celle des événemens qui arrivent actuellement dans la suite de l'Univers, est appelée la science de vision. Et comme il y a une espèce de milieu entre le simple possible, & l'événement pur & absolu, savoir l'événement conditionnel; on pourra dire aussi, selon Molina, qu'il y a une science moyenne entre celle de la vision & celle de l'intelligence. On en apporte le fameux exemple de David qui demande à l'Oracle divin, si les habitans de la ville de Kegila, où il avoit dessein

de se renfermer, le livreroient à Saül, en cas que Saül assiégât la ville: Dieu répondit qu'oui, la-dessus David prit un autre parti. Or quelques défenseurs de cette science considèrent, que Dieu prévoyant ce que les hommes feroient librement, au cas qu'ils fussent mis en telles ou telles circonstances, & sachant qu'ils useroient mal de leur libre arbitre, il décerne de leur refuser des grâces & des circonstances favorables: & il le peut decerner justement, puisque aussi-bien ces circonstances & ces aides ne leur auroient de rien servi. Mais Molina se contente d'y trouver en général une raison des decrets de Dieu, fondée sur ce que la créature libre seroit en telles ou telles circonstances.

41. Je n'entre point dans tout le détail de cette controverse, il me suffit d'en donner un échantillon. Quelques Anciens, dont S. Augustin & ses premiers disciples n'ont pas été contents, paroissent avoir eu des pensées assez approchantes de celles de Molina. Les Thomistes & ceux qui s'appellent disciples de S. Augustin (mais que leurs adversaires appellent Janсениstes) combattent cette Doctrine philosophiquement & théologiquement. Quelques-uns prétendent que la science moyenne doit être

être com-risè dans la science de simple intelligence. Mais la principale objection va contre le fondement de cette science. Car quel fondement peut avoir Dieu de voir ce que feroient les Kegilites? Un simple acte contingent & libre n'a rien en soi qui puisse donner un principe de certitude, si ce n'est qu'on le considere comme prédeterminé par les decrets de Dieu, & par les causes qui en dependent. Donc la difficulté qui se trouve dans les actions libres & actuelles, se trouvera aussi dans les actions libres conditionnelles, c'est-à-dire, Dieu ne les connoitra que sous la condition de leurs causes & de ses decrets, qui sont les premières causes des choses: Et on ne pourra pas les en détacher pour connoître un événement contingent, d'une manière qui soit indépendante de la connoissance des causes. Donc il faudroit tout réduire à la prédetermination des decrets de Dieu, donc cette science moyenne (dira-t-on) ne remediera à rien. Les Théologiens qui professent d'être attachés à S. Augustin, prétendent aussi que le procédé des Molinistes feroit trouver la source de la grace de Dieu dans les bonnes qualités de l'homme, ce qu'ils jugent contraire à l'honneur de Dieu & à sa doctrine de S. Paul.

42. Il seroit long & ennuyeux d'entrer ici dans les repliques & duplicques qui se font de part & d'autre, & il suffira que j'explique comment je conçois qu'il y a du vrai des deux côtés. Pour cet effet je viens à mon principe d'une infinité de Mondes possibles, représentés dans la region des vérités éternelles, c'est-à-dire dans l'objet de l'Intelligence Divine, où il faut que tous les futurs conditionnels soient compris. Car le cas du Siege de Kegila est d'un Monde possible, qui ne differe du nôtre qu'en tout ce qui a liaison avec cette hypothese, & l'idée de ce Monde possible représente ce qui arriveroit en ce cas. Donc nous avons un principe de la science certaine des contingens futurs, soit qu'ils arrivent actuellement, soit qu'ils doivent arriver dans un certain cas. Car dans la region des possibles, ils sont représentés tels qu'ils sont, c'est-à-dire contingens libres. Ce n'est donc pas la préscience des futurs contingens, ni le fondement de la certitude de cette préscience, qui nous doit embarrasser, ou qui peut faire préjudice à la liberté. Et quand il seroit vrai que les futurs contingens qui consistent dans les actions libres des créatures raisonnables, fussent entierement indépendans

Théodicée Tome I. Z des





des decrets de Dieu & des causes externes; il y auroit moyen de les prévoir: car Dieu les verroit tels qu'ils sont dans la region des possibles, avant qu'il décretât de les admettre à l'existence.

43. Mais si la préscience de Dieu n'a rien de commun avec la dépendance ou indépendance de nos actions libres, il n'en est pas de même de la préordination de Dieu, de ses decrets, & de la suite des causes que je crois toujours contribuer à la détermination de la volonté. Et si je suis pour les Molinistes dans le premier point, je suis pour les Prédéterminateurs dans le second, mais en observant toujours que la prédétermination ne soit point nécessitante. En un mot, je suis d'opinion que la volonté est toujours plus inclinée au parti qu'elle prend, mais qu'elle n'est jamais dans la nécessité de le prendre. Il est certain qu'elle prendra ce parti, mais il n'est point nécessaire qu'elle le prenne. C'est à l'imitation de ce fameux dicton: *Ajra inclinans, non necessitans*; quoiqu'ici le cas ne soit pas tout-à-fait semblable. Car l'événement où les autres portent (en parlant avec le vulgaire, comme s'il y avoit quelque fondement dans l'Astrologie) n'arrive pas toujours; au-lieu que

le parti vers lequel la volonté est plus inclinée ne manque jamais d'être pris. Aussi les autres ne feroient-ils qu'une partie des inclinations qui concourent à l'événement; mais quand on parle de la plus grande inclination de la volonté, on parle du résultat de toutes les inclinations; à peu près comme nous avons parlé ci-dessus de la volonté conséquente en Dieu, qui résulte de toutes les volontés antécédentes.

44. Cependant la certitude objective ou la détermination, ne fait point la nécessité de la vérité déterminée. Tous les Philosophes le reconnoissent, en avouant que la vérité des futurs contingens est déterminée, & qu'ils ne hussent pas de demeurer contingens. C'est que la chose n'impliqueroit aucune contradiction en elle-même, si l'effet ne suivoit; & c'est en cela que consiste la *contingence*. Pour mieux entendre ce point, il faut considerer qu'il y a deux grands principes de nos raisonnemens; l'un est le *principe de la contradiction*, qui porte que de deux propositions contradictoires, l'une est vraie, l'autre, fautive; l'autre *principe* est celui de la *raison déterminante*: c'est que jamais rien n'arrive, sans qu'il y ait une cause ou





du moins une raison déterminante, c'est-à-dire quelque chose qui puisse servir à rendre raison *à priori*, pourquoi cela est existant plutôt que toute autre façon. Ce grand principe a lieu dans tous les évènements, & on ne donnera jamais un exemple contraire: & quoi que le plus souvent ces raisons déterminantes ne nous soient pas assez connues, nous ne laissons pas d'entrevoir qu'il y en a. Sans ce grand principe, nous ne pourrions jamais prouver l'existence de Dieu, & nous perdriens une infinité de raisonnemens très-justes & très-utiles, dont il est le fondement: & il ne souffre aucune exception, autrement sa force seroit affoiblie. Aussi n'est-il rien de si foible que ces systèmes, où tout est chancelant & plein d'exceptions. Ce n'est pas le défaut de celui que j'approuve, où tout va par règles générales, qui tout-au plus se limitent entre elles.

45. Il ne faut donc pas s'imaginer avec quelques Scholastiques, qui donnent un peu dans la chimère, que les futurs contingens libres soient privilégiés contre cette règle générale de la nature des choses. Il y a toujours une raison prévalante qui porte la volonté à son choix, & il suffit pour conserver sa liberté, que cette

rai-

raison incline, sans nécessiter. C'est aussi le sentiment de tous les Anciens, de Platon, d'Aristote, de S. Augustin. Jamais la volonté n'est portée à agir, que par la représentation du bien, qui prévaut aux représentations contraires. On en convient même à l'égard de Dieu, des bons Anges & des Ames bien-heureuses; & l'on reconnoît qu'elles n'en sont pas moins libres. Dieu ne manque pas de choisir le meilleur, mais il n'est point contraint de le faire, & même il n'y a point de nécessité dans l'objet du choix de Dieu, car une autre suite des choses est également possible. C'est pour cela même que le choix est libre & indépendant de la nécessité, parce qu'il se fait entre plusieurs possibles, & que la volonté n'est déterminée que par la bonté prévalante de l'objet. Ce n'est donc pas un défaut par rapport à Dieu & aux Saints: & au contraire ce seroit un grand défaut, ou plutôt une absurdité manifeste, s'il en étoit autrement, même dans les hommes ici-bas, & s'ils étoient capables d'agir sans aucune raison inclinante. C'est de quoi on ne trouvera jamais aucun exemple, & lorsqu'on prend un parti par caprice, pour montrer sa liberté, le plaisir ou l'avantage qu'on croit trouver dans cette

Z 3

affect-



affectation, est une des raisons qui y porte.

46. Il y a donc une liberté de contingence ou en quelque façon d'indifférence, pourvu qu'on entende par l'indifférence, que rien ne nous nécessite pour l'un ou pour l'autre parti; mais il n'y a jamais d'indifférence d'équilibre, c'est-à-dire où tout soit parfaitement égal de part & d'autre, sans qu'il y ait plus d'inclination vers un côté. Une infinité de grands & de petits mouvemens internes & externes concourent avec nous, dont le plus souvent l'on ne s'aperçoit pas; & j'ai déjà dit que lorsqu'on sort d'une chambre, il y a telles raisons qui nous déterminent à mettre un tel pied devant, sans qu'on y réfléchisse. Car il n'y a pas par-tout un esclavage, comme dans la maison de Trimalcion chez Petrone, qui nous crie: *Le pied droit devant.* Tout ce que nous venons de dire s'accorde aussi parfaitement avec les maximes des Philosophes, qui enseignent qu'une cause ne sauroit agir, sans avoir une disposition à l'action; & c'est cette disposition qui contient une prédétermination, soit que l'agent l'ait reçue de dehors, ou qu'il l'ait eue en vertu de sa propre commission antérieure.

47. Ain-

47. Ainsi on n'a point besoin de recourir, avec quelques nouveaux Thomistes, à une prédétermination nouvelle immédiate de Dieu, qui faisoit sortir la créature libre de son indifférence, & à un décret de Dieu de la prédéterminer, qui donne moyen à Dieu de connoître ce qu'elle fera: car il suffit que la créature soit prédéterminée par son état précédent, qui l'incline à un parti plus qu'à l'autre; & toutes ces liaisons des actions de la créature & de toutes les créatures étoient représentées dans l'entendement Divin, & connues à Dieu par la science de la simple intelligence, avant qu'il eût décerné de leur donner l'existence. Ce qui fait voir que pour rendre raison de la présence de Dieu, on se peut passer, tant de la Science Moyenne des Molinistes, que de la Prédétermination, telle qu'un Bannés, ou un Alvarés (Auteurs d'ailleurs fort profonds) l'ont enseignée.

48. Par cette fausse idée d'une indifférence d'équilibre, les Molinistes ont été fort embarrassés. On leur demandoit non seulement comment il étoit possible de connoître à quoi se détermineroit une cause absolument indéterminée, mais aussi comment il étoit possible qu'il en su-

Z 4 ful-



sultat enfin une détermination, dont il n'y a aucune source: car de dire avec Molina, que c'est le privilege de la cause libre, ce n'est rien dire, c'est lui donner le privilege d'être chimérique. C'est un plaisir de voir comment ils se tourmentent pour sortir d'un labyrinthe, où il n'y a absolument aucune issue. Quelques-uns enseignent que c'est avant que la volonté se détermine virtuellement pour sortir de son état d'équilibre; & le Pere Louis de Dole, dans son Livre du Concours de Dieu, cite des Molinistes, qui tâchent de se sauver par ce moyen: car ils sont contraints d'avouer qu'il faut que la cause soit disposée à agir. Mais ils n'y gagnent rien, ils ne font qu'éloigner la difficulté: car on leur demandera tout de même, comment la cause libre vient à se déterminer virtuellement. Ils ne sortiront donc jamais d'affaire, sans avouer qu'il y a une prédétermination dans l'état précédent de la créature libre, qui l'incline à se déterminer.

49. C'est ce qui fait aussi que le cas de l'âne de Buridan entre deux prés, également porté à l'un & à l'autre, est une fiction qui ne sauroit avoir lieu dans l'Univers, dans l'ordre de la nature, quoique

quoique M. Bayle soit dans un autre sentiment. Il est vrai, si le cas étoit possible, qu'il faudroit dire qu'il se laisseroit mourir de faim: mais dans le fond, la question est sur l'impossible; à moins que Dieu ne produise la chose exprès. Car l'Univers ne sauroit être mi-parti par un plan tiré par le milieu de l'âne, coupé verticalement suivant sa longueur, en sorte que tout soit égal & semblable de part & d'autre; comme une Ellipse & toute figure dans le plan, du nombre de celles que j'appelle *amphidextres*, pour être mi-partie ainsi, par quelque ligne droite que ce soit qui passe par son centre. Car ni les parties de l'Univers, ni les viscères de l'animal, ne sont pas semblables, ni également situés des deux côtés de ce plan vertical. Il y aura donc toujours bien des choses dans l'âne & hors de l'âne quoiqu'elles ne nous paroissent pas, qui le détermineront à aller d'un côté plutôt que de l'autre. Et quoique l'homme soit libre, ce que l'âne n'est pas, il ne laisse pas d'être vrai par la même raison, qu'encore dans l'homme le cas d'un parfait équilibre entre deux partis est impossible, & qu'un Ange, ou Dieu au moins, pourroit toujours rendre raison du parti que l'hom-



me a pris, en assignant une cause ou une raison inclinante, qui l'a porté véritablement à le prendre; quoique cette raison seroit souvent bien composée & inconcevable à nous-mêmes, parce que l'enchaînement des causes liées les unes avec les autres va loin.

50. C'est pourquoi la raison que M. Descartes a alléguée, pour prouver l'indépendance de nos actions libres par un prétendu sentiment vis interne, n'a point de force. Nous ne pouvons pas sentir proprement notre indépendance, & nous ne nous appercevons pas toujours des causes, souvent imperceptibles, dont notre résolution dépend. C'est comme si l'aiguille aimantée prenoit plaisir de se tourner vers le nord car elle croiroit tourner indépendamment de quelque autre cause, ne s'apercevant pas des mouvemens insensibles de la matière magnétique. Cependant nous verrons plus bas en quel sens il est vrai que l'ame humaine est tout-à-fait son propre principe naturel par rapport à ses actions, dépendante d'elle-même, & indépendante de toutes les autres créatures.

51. Pour ce qui est de la *Voition* même, c'est quelque chose d'impropre de dire qu'elle est un objet de la volonté libre.

bre. Nous voulons agir, à parler juste; & nous ne voulons point vouloir; autrement nous pourrions encore dire que nous voulons avoir la volonté de vouloir, & cela iroit à l'infini. Nous ne suivons pas aussi toujours le dernier jugement de l'entendement pratique, en nous déterminant à vouloir; mais nous suivons toujours, en voulant, le resultat de toutes les inclinations qui viennent, tant du côté des raisons, que des passions; ce qui se fait souvent sans un jugement exprès de l'entendement.

52. Tout est donc certain & déterminé par avance dans l'homme, comme par-tout ailleurs, & l'ame humaine est une espèce d'*automate spirituel*, quoique les actions contingentes en général, & les actions libres en particulier, ne soient point nécessaires pour cela d'une nécessité absolue, laquelle seroit véritablement incompatible avec la contingence. Ainsi ni la futurition en elle-même, toute certaine qu'elle est, ni la prévision infaillible de Dieu, ni la prédétermination des causes, ni celle des décrets de Dieu, ne détruisent point cette contingence & cette liberté. On en convient à l'égard de la futurition & de la prévision, comme il a déjà été expliqué;

qué ; & puisque le decret de Dieu consiste uniquement dans la résolution qu'il prend, après avoir comparé tous les Mondes possibles, de choisir celui qui est le meilleur, & de l'admettre à l'existence par le mot tout-puissant de *Fiat*, avec tout ce que ce Monde contient ; il est visible que ce decret ne change rien, dans la constitution des choses, & qu'il les laisse telles qu'elles étoient dans l'état de pure possibilité, c'est-à-dire qu'il ne change rien ni dans leur essence ou nature, ni même dans leurs accidens, représentés déjà parfaitement dans l'idée de ce Monde possible. Ainsi ce qui est contingent & libre, ne le demeure pas moins sous les decrets de Dieu, que sous la prévision.

53. Mais Dieu lui même (dira-t-on) ne pourroit donc rien changer dans le Monde? Assurément il ne pourroit pas à present le changer, sauf sa sagesse, puisqu'il a prévu l'existence de ce Monde & de ce qu'il contient, & même puisqu'il a pris cette résolution de le faire exister: car il ne sauroit ni se tromper, ni se repentir, & il ne lui appartenoit pas de prendre une résolution imparfaite qui regardât une partie, & non pas le tout. Ainsi tout étant réglé d'abord, c'est cette nécessité hypothétique seulement dont tout le monde convient; qui fait qu'après la pré-

vision de Dieu, ou après sa résolution, rien ne sauroit être changé : & cependant les événemens en eux-mêmes demeurent contingens. Car (mettant à part cette supposition de la futurition de la chose, & de la prévision, ou de la résolution de Dieu, supposition qui met déjà en fait que la chose arrivera, & après laquelle il faut dire, *Unumquodque, quando est, oportet esse, aut unumquodque, siquidem erit, oportet futurum esse.*) l'événement n'a rien en lui qui le rende nécessaire, & qui ne laisse concevoir que toute autre chose pouvoit arriver au lieu de lui. Et quant à la liaison des causes avec les effets, elle inclinoit seulement l'agent libre, sans le nécessiter, comme nous venons de l'expliquer : ainsi elle ne fait pas même une nécessité hypothétique, sinon en y joignant quelque chose de dehors, savoir cette maxime même, que l'inclination prévalante réussit toujours.

54. On dira aussi, que si tout est réglé, Dieu ne sauroit donc faire des miracles. Mais il faut savoir que les miracles, qui arrivent dans le monde, étoient aussi enveloppés & représentés comme possibles dans ce même monde, considéré dans l'état de pure possibilité; & Dieu qui les a fait depuis, a décerné dès-lors de



de les faire, quand il a choisi ce monde. On objectera encore, que les vœux & les prières, les merites & les démerites, les bonnes & les mauvaises actions ne servent de rien, puisqu'il n'en se peut changer. Cette objection embarasse le plus le vulgaire, & cependant c'est un pur sophisme. Ces prières, ces vœux, ces bonnes ou mauvaises actions qui arrivent aujourd'hui, étoient déjà devant Dieu, lorsqu'il prit la résolution de regler les choses. Celles qui arrivent dans ce monde actuel, étoient représentées dans l'idée de ce même monde encore possible; avec leurs effets & leurs suites; elles y étoient représentées, attirant la grace de Dieu, soit naturelle, soit surnaturelle, exigeant les châtimens, demandant les récompenses, tout comme il arrive effectivement dans ce monde, après que Dieu l'a choisi. La prière & la bonne action étoit dès lors une *cause* ou *condition idéale*, c'est-à-dire une raison inclinante qui pouvoit contribuer à la grace de Dieu, ou à la récompense, comme elle le fait à présent d'une manière actuelle. Et comme tout est lié sagement dans le monde, il est visible que Dieu prévoyant ce qui arriveroit librement, a réglé là-dessus enco-

re

re le reste des choses par avance. ou, (ce qui est la même chose) il a choisi ce monde possible, où tout étoit réglé de cette sorte.

55. Cette considération fait tomber en même tems ce qui étoit appelé des Anciens le *sophisme paresseux* (λογος ἀργος) qui concluoit à ne rien faire: car (disoit-on) si ce que je demande doit arriver, il arrivera, quand je ne ferois rien; & s'il ne doit point arriver, il n'arrivera jamais, quelque peine que je prenne pour l'obtenir. On pourroit appeller cette nécessité, qu'on s' imagine dans les événemens, détachée de leurs causes, *Fatum Mahometanum*, comme j'ai déjà remarqué ci-dessus, parce qu'on dit qu'un argument semblable fait que les Turcs n'évirent point les lieux où la peste fait ravage. Mais la réponse est toute prête; l'effet étant certain, la cause qui le produira l'est aussi; & si l'effet arrive, ce sera par une cause proportionnée. Ainsi votre paresse fera peut-être que vous n'obtiendrez rien de ce que vous souhaitez, & que vous tomberez dans les maux que vous auriez évités en agissant avec soin. L'on voit donc que la *liaison des causes avec les effets*, bien loin de causer une

fata.





fatalité insupportable, fournit plutôt un moyen de la lever. Il y a un proverbe Allemand qui dit, que la mort veut toujours avoir une cause; & il n'y a rien de si vrai. Vous mourrez ce jour-là (supposons que cela soit, & que Dieu le prévoie) oui, sans doute; mais ce sera parce que vous ferez ce qui vous y conduira. Il en est de même des châtimens de Dieu, qui, dépendent aussi de leurs causes, & il sera à propos de rapporter à cela ce passage fameux de S. Ambroise (in Cap. I. Lucæ) *Novit Dominus mutare sententiam si tu noveris mutare delictum*, qui ne doit pas être entendu de la reprobation, mais de la commination, comme celle que Jonas fit de la part de Dieu aux Ninivites. Et ce dicton vulgaire, *Si non es predestinatus, fac ut predestineris*, ne doit pas être pris à la lettre, son véritable sens étant que celui qui doute s'il est prédestiné, n'a qu'à faire ce qu'il faut pour l'être par la grâce de Dieu. Le sophisme, qui conclut de ne se mettre en peine de rien, sera peut-être utile quelquefois pour porter certains gens à aller tête baissée au danger; & on l'a dit particulièrement des Soldats Turcs: mais il semble que le Maslach y a plus de part que ce sophisme; outre que

cet

cet esprit déterminé des Turcs s'est fort démenti de nos jours.

56. Un savant Medecin de Hollande, nommé Jean de Beverwyck, a eu la curiosité d'écrire de *Termino vita*, & d'adresser plusieurs réponses, lettres & discours de quelques savans hommes de son tems sur ce sujet. Ce recueil est imprimé; où il est étonnant de voir combien souvent on y prend le change, & comment on a embarrassé un problème, qui, à le bien prendre, est le plus aisé du monde. Qu'on s'étonne après cela qu'il y ait un grand nombre de doutes, dont le Genre humain ne puisse sortir. La vérité est qu'on aime à s'égarer, & que c'est une espece de promenade de l'esprit, qui ne veut point s'affujettir à l'attention, à l'ordre, aux règles. Il semble que nous sommes si accoutumés au jeu & au badinage, que nous jouons jusques dans les occupations les plus sérieuses, & quand nous y pensons le moins.

57. Je crains que dans la dernière dispute entre des Théologiens de la Confession d'Ausbourg de *Terminis penitentia preemptoria*; qui a produit tant de Traités en Allemagne, il ne se soit aussi glissé quelque mal entendu, mais d'une autre nature.



nature. Les termes prescrits par les Loix sont appellés *fatalia* chez les Jurisconsultes. On peut dire en quelque façon que le terme *peremptoire*, prescrit à l'homme pour se repentir & se corriger, est certain auprès de Dieu, auprès de qui tout est certain. Dieu sait quand un pecheur sera si endurci, qu'après cela il n'y aura plus rien à faire pour lui; non pas qu'il ne soit possible qu'il fasse pénitence, ou qu'il faille que la grace suffisante lui soit refusée après un certain terme, grace qui ne manque jamais; mais parce qu'il y aura un tems, après lequel il n'approchera plus des voyes du salut. Mais nous n'avons jamais de marques certaines pour connoître ce terme, & nous n'avons jamais droit de tenir un homme absolument pour abandonné: ce seroit exercer un jugement temeraire. Il vaud mieux être toujours en droit d'esperer; & c'est en cette occasion & en mille autres, où notre ignorance est utile.

*Prudens futuri temporis exitum  
Caliginosa nocte premit Deus.*

58. Tout l'avenir est déterminé, sans doute: mais comme nous ne savons pas  
com-

ment il l'est, ni ce qui est prévu ou résolu, nous devons faire notre devoir, suivant la Raison que Dieu nous a donnée, & suivant les regles qu'il nous a prescrites; & après cela nous devons avoir l'esprit en repos; & laisser à Dieu lui-même le soin du succès; car il ne manquera jamais de faire ce qui se trouvera le meilleur, non seulement pour le général, mais aussi en particulier pour ceux qui ont une véritable confiance en lui, c'est-à-dire une confiance qui ne differe en rien d'une piété véritable, d'une foi vive, & d'une charité ardente, & qui ne nous laisse rien omettre de ce qui peut dépendre de nous par rapport à notre devoir, & à son service. Il est vrai que nous ne pouvons pas lui rendre service, car il n'a besoin de rien: mais c'est le servir dans notre langage, quand nous tâchons d'exécuter sa volonté presomptive, en concourant au bien que nous connoissons, & où nous pouvons contribuer; car nous devons toujours présumer qu'il y est porté, jusqu'à ce que l'événement nous fasse voir qu'il a eu de plus fortes raisons, quoique peut-être elles nous soient inconnues, qui l'ont fait postposer ce bien que nous cherchions, à quelque autre plus



plus grand qu'il s'est proposé lui-même, & qu'il n'aura point manqué ou ne manquera pas d'effectuer.

59. Je viens de montrer comment l'action de la volonté dépend de ses causes, qu'il n'y a rien de si convenable à la nature humaine que cette dépendance de nos actions, & qu'autrement on tomberoit dans une fatalité absurde & insupportable, c'est-à-dire dans le *Fatum Mahometanum*, qui est le pire de tous, parce qu'il renverse la prévoyance & le bon conseil. Cependant il est bon de faire voir comment cette dépendance des actions volontaires n'empêche pas qu'il n'y ait dans le fond des choses, une *spontanéité* merveilleuse en nous, laquelle dans un certain sens rend l'ame dans ses résolutions indépendante de l'*influence physique* de toutes les autres créatures. Cette spontanéité peu connue jusqu'ici, qui élève notre empire sur nos actions autant qu'il est possible, est une suite du *Système de l'Harmonie préétablie*, dont il est nécessaire de donner quelque explication ici. Les Philosophes de l'Ecole croyoient qu'il y avoit une influence physique réciproque entre le corps & l'ame: mais depuis qu'on a bien considéré que la pensée & la masse

étend-

étendue n'ont aucune liaison ensemble, & que ce sont des créatures qui diffèrent  *toto genere*, plusieurs Modernes ont reconnu qu'il n'y a aucune *communication physique* entre l'ame & le corps, quoique la *communication metaphysique* subsiste toujours, qui fait que l'ame & le corps composent un même *suppôt*, ou ce qu'on appelle une *personne*. Cette communication physique, s'il y en avoit, feroit que l'ame changeroit le degré de la vitesse & la ligne de direction de quelques mouvements qui sont dans le corps, & que *vice versa* le corps changeroit la suite des pensées qui sont dans l'ame. Mais on ne sauroit tirer cet effet d'aucune notion qu'on conçoive dans le corps & dans l'ame; quoique rien ne nous soit mieux connu que l'ame, puisqu'elle nous est intime, c'est-à-dire intime à elle-même.

60. M. Descartes a voulu capituler, & faire dépendre de l'ame une partie de l'action du corps. Il croyoit savoir une règle de la nature, qui porte, selon lui, que la même quantité de mouvement se conserve dans les corps. Il n'a pas jugé possible que l'influence de l'ame violât cette loi des corps, mais il a cru que l'ame pourroit pourtant avoir le pouvoir de chan-



changer la direction des mouvemens qui se font dans le corps; à-peu-près comme un Cavalier, quoiqu'il ne donne point de force au cheval qu'il monte, ne laisse pas de le gouverner en dirigeant cette force du côté que bon lui semble. Mais comme cela se fait par le moyen du frein, du mors, des éperons, & d'autres aides matérielles, on conçoit comment cela se peut: mais il n'y a point d'instrumens dont l'ame se puisse servir pour cet effet, rien enfin ni dans l'ame, ni dans le corps, c'est-à-dire ni dans la pensée, ni dans la masse, qui puisse servir à expliquer ce changement de l'un par l'autre. En un mot, que l'ame change la quantité de la force, & qu'elle change la ligne de la direction, ce sont deux choses également inexplicables.

61. Outre qu'on a découvert deux vérités importantes sur ce sujet, depuis Mr. Descartes: la première est, que la quantité de la force absolue qui se conserve en effet, est différente de la quantité de mouvement, comme j'ai démontré ailleurs. La seconde découverte est, qu'il se conserve encore la même direction dans tous les corps ensemble qu'on suppose agir entre eux, de quelque ma-

nière qu'ils se choquent. Si cette règle avoit été connue de M. Descartes, il auroit rendu la direction des corps aussi indépendante de l'ame, que leur force; & je crois que cela l'auroit mené tout droit à l'hypothèse de l'Harmonie préétablie, où ces mêmes règles m'ont mené. Car outre que l'influence physique de l'une de ces substances sur l'autre est inexplicable, j'ai considéré que sans un dérangement entier des loix de la nature, l'ame ne pouvoit agir physiquement sur le corps. Et je n'ai pas cru qu'on pût écouter ici des Philosophes, très-habiles d'ailleurs, qui font venir un Dieu comme dans une machine de théâtre, pour faire le dénouement de la pièce, en soutenant que Dieu s'emploie tout exprès pour remuer les corps comme l'ame le veut, & pour donner des perceptions à l'ame comme le corps le demande; d'autant que ce *Système*, qu'on appelle celui des *causes occasionnelles* (parcequ'il enseigne que Dieu agit sur le corps à l'occasion de l'ame, & *vice versa*) outre qu'il introduit des miracles perpétuels pour faire le commerce de ces deux substances, ne sauve pas le dérangement des loix naturelles, établies dans chacune de ces mêmes substances, que leur influence

mu.



mutuelle causeroit dans l'opinion commune.

62. Ainsi étant d'ailleurs persuadé du principe de l'Harmonie en general, & par conséquent de la *preformation* & de l'Harmonie préétablie de toutes choses entre elles, entre la nature & la grace, entre les decrets de Dieu & nos actions prévues, entre toutes les parties de la matiere, & même entre l'avenir & le passé, le tout conformément à la souveraine sagesse de Dieu, dont les Ouvrages sont les plus harmoniques qu'il soit possible de concevoir; je ne pouvois manquer de venir à ce système, qui porte que Dieu a créé l'ame d'abord de telle façon, qu'elle doit se produire & se représenter par ordre ce qui se passe dans le corps; & le corps aussi de telle façon qu'il doit faire de soi-même ce que l'ame ordonne. De sorte que les loix, qui lient les pensées de l'ame dans l'ordre des causes finales & suivant l'évolution des perceptions, doivent produire des images qui se rencontrent & s'accordent avec les impressions des corps sur nos organes; & que les loix des mouvemens dans le corps, qui s'entre suivent dans l'ordre des causes efficientes, se rencontrent aussi & s'accordent tellement

avec

avec les pensées de l'ame, que le corps est porté à agir dans le tems que l'ame le veut.

63. Et bien loin que cela fasse préjudice à la liberté, rien n'y sauroit être plus favorable. Et Monsieur Jaquelot a très-bien montré dans son Livre de la Conformité de la Raison & de la Foi, que c'est comme si celui qui fait tout ce que j'ordonnerai à un valet le lendemain tout le long du jour, faisoit un automate qui ressemblât parfaitement à ce valet, & qui executât demain à point nommé tout ce que j'ordonnerois; ce qui ne m'empêcheroit pas d'ordonner librement tout ce qui me plairoit, quoique l'action de l'automate qui me serviroit, ne tiendroit rien du libre.

64. D'ailleurs tout ce qui se passe dans l'ame ne dépendant que d'elle, selon ce système; & son état suivant ne venant que d'elle & de son état present; comment lui peut-on donner une plus grande *indépendance*? Il est vrai qu'il reste encore quelque imperfection dans la constitution de l'ame. Tout ce qui arrive à l'ame dépend d'elle, mais il ne dépend pas toujours de sa volonté; ce seroit trop. Il n'est pas même toujours connu de son entendement, ou apperçu distinctement. Car il y a en elle non seulement un ordre

*Théodicée* Tom. I.      A a      de



de perceptions distinctes, qui fait son empire ; mais encore une suite de perceptions confuses ou de passions qui fait son esclavage : & il ne faut pas s'en étonner ; l'ame seroit une Divinité, si elle n'avoit que des perceptions distinctes. Elle a cependant quelque pouvoir encore sur ces perceptions confuses, bien que d'une manière indirecte ; car quoiqu'elle ne puisse changer ses passions sur le champ, elle peut y travailler de loin avec assez de succès, & se donner des passions nouvelles, & même des habitudes. Elle a même un pouvoir semblable sur les perceptions plus distinctes, se pouvant donner indirectement des opinions & des volontés, & s'empêcher d'en avoir de telles ou telles, & suspendre ou avancer son jugement. Car nous pouvons chercher des moyens par avance, pour nous arrêter dans l'occasion sur le pas glissant d'un jugement teméraire ; nous pouvons trouver quelque incident pour différer notre résolution, lors même que l'affaire paroît prête à être jugée ; & quoique notre opinion & notre acte de vouloir ne soient pas directement des objets de notre volonté, (comme je l'ai déjà remarqué) on ne laisse pas de prendre quelque fois des mesures pour vouloir, & mē-

même pour croire avec le tems, ce qu'on ne veut ou ne croit pas présentement, tant est grande la profondeur de l'esprit de l'homme.

65. Enfin pour conclure ce point de la *spontanéité*, il faut dire que prenant les choses à la rigueur, l'ame a en elle le principe de toutes ses actions, & même de toutes ses passions ; & que le même est vrai dans toutes les substances simples, répandues par toute la nature, quoiqu'il n'y ait de liberté que dans celles qui sont intelligentes. Cependant dans le sens populaire, en parlant suivant les apparences, nous devons dire que l'ame dépend en quelque manière du corps & des impressions des sens ; à peu près comme nous parlons avec Ptolomée & Tycho dans l'usage ordinaire, & pensons avec Copernic, quand il s'agit du lever ou du coucher du Soleil.

66. On peut pourtant donner un sens véritable & Philosophique à cette *dépendance mutuelle*, que nous concevons entre l'ame & le corps. C'est que l'une de ces substances dépend de l'autre idéalement, entant que la raison de ce qui se fait dans l'une, peut être rendue par ce qui est dans l'autre ; ce qui a déjà eu

A a 2 lieu





lieu dans les decrets de Dieu, dès-lors que Dieu a réglé par avance l'harmonie qu'il y auroit entre elles. Comme cet automate, qui seroit la fonction de valet, dépendroit de moi idéalement, en vertu de la science de celui, qui prevoiant mes ordres futurs, l'auroit rendu capable de me servir à point-nommé pour tout le lendemain. La connoissance de mes volontés futures auroit mû ce grand artisan, qui auroit formé ensuite l'automate: mon influence seroit objective, & la sienne physique. Car entant que l'ame a de la perfection, & des pensées distinctes, Dieu a accommodé le corps à l'ame, & a fait par avance que le corps est poussé à exécuter ses ordres: & entant que l'ame est imparfaite, & que ses perceptions sont confuses, Dieu a accommodé l'ame au corps, en sorte que l'ame se laisse incliner par les passions qui naissent des représentations corporelles; ce qui fait le même effet, & la même apparence, que si l'un dépendoit de l'autre immédiatement, & par le moyen d'une influence physique. Et c'est proprement par ses pensées confuses, que l'ame représente les corps qui l'entourent. Et la même chose se doit entendre de tout ce que l'on conçoit des actions des substan-

ces

ces simples les unes sur les autres. C'est que chacune est censée agir sur l'autre à mesure de sa perfection, quoique ce ne soit qu'idéalement & dans les raisons des choses, en ce que Dieu a réglé d'abord une substance sur l'autre, selon la perfection ou l'imperfection qu'il y a dans chacune: bien que l'action & la passion soient toujours mutuelles dans les créatures, parce qu'une partie des raisons qui servent à expliquer distinctement ce qui se fait, & qui ont servi à le faire exister, est dans l'une de ces substances, & une autre partie de ces raisons est dans l'autre; les perfections & les imperfections étant toujours mêlées & partagées. C'est ce qui nous fait attribuer l'Action à l'une & la Passion à l'autre.

67. Mais enfin, quelque dépendance qu'on conçoive dans les actions volontaires, & quand même il y auroit une nécessité absolue & mathématique, (ce qui n'est pas) il ne s'ensuivroit pas qu'il n'y auroit pas autant de liberté qu'il en faudroit pour rendre les récompenses & les peines justes & raisonnables. Il est vrai qu'on parle vulgairement, comme si la nécessité de l'action faisoit cesser tout mérite & tout démerite, tout droit

A a 3

de



de louer & de blâmer, de récompenser & de punir; mais il faut avouer que cette conséquence n'est point absolument juste. Je suis très-éloigné des sentimens de Bradwardin, de Wicief, de Hobbes & de Spinosa, qui enseignent, ce semble, cette nécessité toute mathématique, que je crois avoir suffisamment réfutée, & peut-être plus clairement qu'on n'a coutume de faire: cependant il faut toujours rendre témoignage à la vérité, & ne point imputer à un dogme ce qui ne s'enfuit point. Outre que ces argumens prouvent trop, puisqu'ils en prouveroient autant contre la nécessité hypothétique, & justifieroient le sophisme paresseux. Car la nécessité absolue de la suite des causes, n'ajouteroit rien en cela à la certitude infaillible d'une nécessité hypothétique.

68. Premièrement donc il faut convenir, qu'il est permis de tuer un furieux, quand on ne peut s'en défendre autrement. On avouera aussi qu'il est permis, & même souvent nécessaire de détruire des animaux venimeux ou fort nuisibles, quoiqu'ils ne soient pas tels par leur faute.

69. Secondement, on inflige des peines à une bête, quoique déstituée de raison & de liberté, quand on juge que cela peut servir à la corriger; c'est ainsi qu'on

punit

punit les chiens & les chevaux, & cela avec beaucoup de succès. Les récompenses ne nous servent pas moins pour gouverner les animaux, & quand un animal a faim, la nourriture qu'on lui donne lui fait faire ce qu'on n'obtiendrait jamais autrement de lui.

70. Troisièmement, on infligerait encore aux bêtes des peines capitales, (où il ne s'agit plus de la correction de la bête qu'on punit) si cette peine pouvoit servir d'exemple, ou donner de la terreur aux autres, pour les faire cesser de mal faire. Rorarius, dans son Livre de la Raison des bêtes, dit qu'on crucifioit les Lions en Afrique, pour éloigner les autres Lions des Villes & des lieux fréquentés; & qu'il avoit remarqué en passant par le pais de Juliers, qu'on y pendoit les loups, pour mieux assurer les bergeries. Il y a des gens dans les villages qui clouent des oiseaux de proie aux portes des maisons, dans l'opinion que d'autres oiseaux semblables n'y viendront pas si facilement. Et ces procédures seroient toujours bien fondées, si elles servoient.

71. Donc, en quatrième lieu, puisqu'il est sûr & expérimenté, que la crainte des châtimens & l'espérance des récompenses

A a 4

seroient



sert à faire abstenir les hommes du mal, & les oblige à tâcher de bien faire; on auroit raison & droit de s'en servir, quand même les hommes agiroient nécessairement par quelque espèce de nécessité que ce pourroit être. On objectera, que si le bien ou le mal est nécessaire, il est inutile de se servir des moyens de l'obtenir, ou de l'empêcher: mais la réponse a déjà été donnée ci-dessus contre le sophisme paresseux. Si le bien ou mal étoit nécessaire sans ces moyens, ils seroient inutiles; mais il n'en est pas ainsi. Ces biens & ces maux n'arrivent que par l'assistance de ces moyens, & si ces événemens étoient nécessaires, les moyens seroient une partie des causes qui les rendroient nécessaires; puisque l'expérience nous apprend que souvent la crainte ou l'espérance empêche le mal, ou avance le bien. Cette objection ne diffère donc presque en rien du sophisme paresseux qu'on oppose à la certitude, aussi bien qu'à la nécessité des événemens futurs. De sorte qu'on peut dire que ces objections combattent également contre la nécessité hypothétique, & contre la nécessité absolue, & qu'elles prouvent autant contre l'une, que contre l'autre, c'est-à-dire rien du tout.

72. II

72. Il y a eu une grande dispute entre l'Evêque Bramhal & M. Hobbes, qui avoit commencé quand ils étoient tous deux à Paris, & qui fut continuée après leur retour en Angleterre; on en trouve toutes les pièces recueillies dans un Volume in quarto publié à Londres l'an 1656. Elles sont toutes en Anglois, & n'ont point été traduites, que je sache, ni insérées dans le Recueil des Oeuvres Latines de M. Hobbes. J'avois lu autrefois ces pièces, & je les ai recouvrées depuis; & j'avois remarqué d'abord qu'il n'avoit point prouvé du tout la nécessité absolue de toutes choses, mais qu'il avoit fait voir assez, que la nécessité ne renverferoit point toutes les règles de la justice divine ou humaine, & n'empêcheroit point entièrement l'exercice de cette vertu.

73. Il y a pourtant une espèce de justice & une certaine sorte de récompenses & de punitions, qui ne paroît pas si applicable à ceux qui agiroient par une nécessité absolue, s'il y en avoit. C'est cette espèce de justice qui n'a point pour but l'amendement, ni l'exemple, ni même la réparation du mal. Cette justice n'est fondée que dans la convenance, qui demande une certaine satisfaction pour l'expiation

A a 5 tion



tion d'une mauvaise action. Les Sociniens, Hobbes & quelques autres, n'admettent point cette justice punitive, qui est proprement vindicative, & que Dieu s'est réservée en bien des rencontres: mais qu'il ne laisse pas de communiquer à ceux qui ont droit de gouverner les autres, & qu'il exerce par leur moyen, pourvu qu'ils agissent par raison, & non par passion. Les Sociniens la croyent être sans fondement; mais elle est toujours fondée dans un rapport de convenance, qui contente non seulement l'offensé, mais encore les Sages qui la voyent, comme une belle musique ou bien une bonne architecture contente les esprits bien faits. Et le sage Législateur ayant menacé, & ayant, pour ainsi dire promis un chatiment, il est de sa confiance de ne pas laisser l'action entièrement impunie, quand même la peine ne serviroit plus à corriger personne. Mais quand il n'auroit rien promis, c'est assez qu'il y a une convenance qui l'auroit pu porter à faire cette promesse; puisqu'aussi bien le Sage ne promet que ce qui est convenable. Et on peut même dire qu'il y a ici un certain dédommagement de l'esprit, que le désordre offenserait; si le chatiment ne contribuoit à rétablir l'ordre. On peut

encore consulter ce que Grotius a écrit contre les Sociniens, de la satisfaction de J. CHRIST, & ce que Crellius y a répondu.

74. C'est ainsi que les peines des damnés continuent, lors même qu'elles ne servent plus à détourner du mal; & que de même les récompenses des bienheureux continuent, lors même qu'elles ne servent plus à confirmer dans le bien. On peut dire cependant que les damnés s'attirent toujours de nouvelles douleurs par de nouveaux péchés, & que les bienheureux s'attirent toujours de nouvelles joies par de nouveaux progrès dans le bien: l'un & l'autre étant fondé sur le principe de la convenance, qui a fait que les choses ont été réglées, en sorte que la mauvaise action se doit attirer un châtement. Car il y a lieu de juger suivant le parallélisme des deux regnes, de celui des causes finales, & de celui des causes efficientes, que Dieu a établi dans l'Univers une connexion entre la peine ou la récompense, & entre la mauvaise ou la bonne action, en sorte que la première soit toujours attirée par la seconde, & que la vertu & le vice se procurent leur récompense & leur châtement, en conséquence de la suite naturelle des choses, qui contient encore une autre espèce d'harmonie préétablie, que celle qui



paroit dans le commerce de l'ame & du corps. Car enfin, tout ce que Dieu fait est harmonique en perfection, comme j'ai déjà remarqué. Peut-estre donc que cette convenance cesseroit par rapport à ceux qui agiroient sans la véritable liberté, exempte de la nécessité absolue; & qu'en ce cas la seule justice corrective auroit lieu, & point la justice vindicative. C'est le sentiment du celebre Conrigius, dans une Dissertation qu'il a publiée de ce qui est juste. Et en effet, les raisons dont Pomponace s'est déjà servi dans son Livre du destin, pour prouver l'utilité des châtimens & des récompenses, quand même tout arriveroit dans nos actions par une fatale nécessité, ne regardent que l'amendement, & point la satisfaction, *κόλαση, & τιμορίαν*. Aussi n'est-ce que par maniere d'appareil qu'on détruit les animaux complices de certains crimes, comme on rase les maisons des rebelles, c'est-à-dire pour donner de la terreur. Ainsi c'est un acte de la justice corrective, où la justice vindicative n'a point de part.

75. Mais nous ne nous amuserons pas maintenant à discuter une question plus curieuse que nécessaire, puisque nous avons assez montré qu'il n'y a point de telle nécessité

fité

fité dans les actions volontaires. Cependant il a été bon de faire voir que la seule liberté imparfaite, c'est à dire qui est exempte seulement de la contrainte, suffiroit pour fonder cette espece de châtimens & de récompenses, qui tendent à l'évitation du mal, & à l'amendement. L'on voit aussi par-là que quelques gens d'esprit, qui se persuadent que tout est nécessaire, ont tort de dire que personne ne doit être loué, ni blâmé, récompensé, ni puni. Apparemment ils ne le disent que pour exercer leur bel esprit; le prétexte est, que tout étant nécessaire, rien ne seroit en notre pouvoir. Mais ce prétexte est mal fondé; les actions nécessaires seroient encore en notre pouvoir, au moins entant que nous pourrions les faire ou les omettre, lorsque l'esperance ou la crainte de la louange, ou du blâme, du plaisir, ou de la douleur, y porteroient notre volonté: soit qu'elles l'y portassent nécessairement, soit qu'en l'y portant elles laissent également la spontanéité, la contingence & la liberté en leur entier. De sorte que les louanges & les blâmes, les récompenses & les châtimens garderoient toujours une grande partie de leur usage, quand même il y auroit une véritable nécessité dans nos actions

actions





actions. Nous pouvons louer & blâmer encore les bonnes & les mauvaises qualités naturelles, où la volonté n'a point de part, dans un diamant, dans un homme: & celui qui a dit de Caron d'Utique qu'il agissoit vertueusement par la bonté de son naturel, & qu'il lui étoit impossible d'en user autrement, a cru le louer davantage.

76. Les difficultés auxquelles nous avons tâché de satisfaire jusqu'ici ont été presque toutes communes à la Théologie naturelle, & à la révélée. Maintenant il sera nécessaire de venir à ce qui regarde un point révélé, qui est l'Élection ou la Réprobation des hommes, avec l'économie ou l'emploi de la Grace Divine par rapport à ces actes de la miséricorde ou de la justice de Dieu. Mais lorsque nous avons répondu aux objections précédentes, nous avons ouvert un chemin pour satisfaire à celles qui restent. Ce qui confirme la remarque que nous avons faite ci-dessus, (*Discours prélimin. §. 43.*) qu'il y a plutôt un combat entre les vraies raisons de la Théologie naturelle & les fausses raisons des apparences humaines, qu'il n'y en a entre la Foi révélée & la Raison. Car il n'y a presque aucune difficulté contre la Révelation sur cette matière, qui soit nouvelle, & qui ne tire son origine

de

de celles qu'on peut objecter aux vérités connues par la Raison.

77. Or comme les Théologiens presque de tous les partis sont partagés entre eux sur cette matière de la Prédétermination & de la Grace, & sont souvent des réponses différentes aux mêmes objections, suivant leurs principes divers; on ne sauroit se dispenser de toucher aux différends qui sont en vogue entre eux. L'on peut dire en général, que les uns considèrent Dieu d'une manière plus métaphysique, & les autres d'une manière plus morale: & l'on a remarqué déjà autrefois, que les Contremonstrans prenoient le premier parti, & les Remonstrans le second. Mais pour bien faire, il faut également soutenir d'un côté l'indépendance de Dieu, & la dépendance des créatures; & de l'autre côté la justice & la bonté de Dieu, qui le fait dépendre de soi-même, de sa volonté, de son entendement, de sa sagesse.

78. Quelques Auteurs habiles & bien intentionnés voulant représenter la force des raisons des deux partis principaux, pour leur persuader une Tolerance mutuelle, jugent que toute la controverse se réduit à ce point capital, savoir quel a été le but principal de Dieu en faisant ses

de-





decrets par rapport à l'homme; s'il les a faits uniquement pour établir sa gloire, en manifestant ses attributs, & en formant, pour y parvenir, le grand projet de la création & de la providence; ou s'il a eu égard plutôt aux mouvemens volontaires des substances intelligentes, qu'il avoit dessein de créer, en considérant ce qu'elles voudroient & feroient dans les différentes circonstances & situations, où il les pourroit mettre; afin de prendre une résolution convenable là-dessus. Il me paroît que les deux Réponses qu'on donne ainsi à cette grande question, comme opposées entre elles, sont aisées à concilier; & que par conséquent les partis seroient d'accord entre eux dans le fond, sans qu'il y eût besoin de tolérance, si tout se réduisoit à ce point. A la vérité, Dieu formant le dessein de créer le Monde, s'est proposé uniquement de manifester & de communiquer ses perfections de la manière la plus efficace & la plus digne de sa grandeur, de sa sagesse & de sa bonté. Mais cela même l'a engagé à considérer toutes les actions des créatures encore dans l'état de possibilité, pour former le projet le plus convenable. Il est comme un grand Architecte, qui se propose pour but

la

la satisfaction ou la gloire d'avoir bâti un beau Palais, & qui considère tout ce qui doit entrer dans ce bâtiment; la forme & les matériaux, la place, la situation, les moyens, les Ouvriers, la dépense, avant qu'il prenne une entière résolution. Car un Sage en formant ses projets ne sauroit détacher la fin des moyens; il ne se propose point de fin, sans savoir s'il y a des moyens d'y parvenir.

79. Je ne fais s'il y a peut-être encore des gens, qui s'imaginent que Dieu étant le maître absolu de toutes choses, on peut en inferer que tout ce qui est hors de lui, lui est indifférent; qu'il s'est regardé seulement soi-même, sans se soucier des autres; & qu'ainsi il a rendu les uns heureux & les autres malheureux, sans aucun sujet, sans choix, sans raison. Mais enseigner cela de Dieu, ce seroit lui ôter la sagesse & la bonté. Et il suffit que nous remarquions qu'il se regarde soi-même, & qu'il ne néglige rien de ce qu'il se doit, pour que nous jugions qu'il regarde aussi ses créatures, & qu'il les emploie de la manière la plus conforme à l'ordre. Car plus un grand & bon Prince aura soin de sa gloire, plus il pensera à rendre ses Sujets heureux, quand même il seroit le plus

plus



plus absolu de tous les Monarques, & quand les Sujets seroient des esclaves nés, des hommes propres, ( comment parlent les Jurisconsultes, ) des gens entierement soumis au pouvoir arbitraire. Calvin même, & quelques autres des plus grands défenseurs du Decret absolu, ont fort bien déclaré que Dieu a eu de grandes & de justes raisons de son élection & de la dispensation de ses grâces, quoique ces raisons nous soient inconnues en détail: & il faut juger charitablement que les plus rigides Prédestinateurs ont trop de raison & trop de piété pour s'éloigner de ce sentiment.

80. Il n'y aura donc point de controverse à agiter là-dessus ( comme je l'espère ) avec des gens tant soit peu raisonnables. Mais il y en aura toujours beaucoup encore entre ceux qu'on appelle Universalistes & Particularistes, par rapport à ce qu'ils enseignent de la Grace & de la volonté de Dieu. Cependant j'ai quelque penchant à croire qu'au moins la dispute se échauffe entre eux, sur la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, & sur ce qui en dépend, ( quand on s'enare celle de *Auxiliis*, ou de l'assistance de la Grace ) consiste plutôt dans les expressions.

quo

que dans les choses. Car il suffit de considérer que Dieu, & tout autre Sage bien-faisant, est incliné à tout bien qui est faisable, & que cette inclination est proportionnée à l'excellence de ce bien; & cela, ( prenant l'objet précisément, & en soi ) par une *volonté antecédente*, comme on l'appelle, mais qui n'a pas toujours son entier effet; parce que ce sage doit avoir encore beaucoup d'autres inclinations. Ainsi c'est le resultat de toutes les inclinations ensemble, qui fait sa volonté pleine & decretoire, comme nous l'avons expliqué ci-dessus. On peut donc fort bien dire avec les Anciens, que Dieu veut sauver tous les hommes suivant sa volonté antecédente, & non pas suivant sa volonté conséquente, qui ne manque jamais d'avoir son effet. Et si ceux qui nient cette volonté universelle ne veulent point permettre que l'inclination antecédente soit appelée une volonté, ils ne s'embarassent que d'une question de nom.

81. Mais il y a une question plus réelle à l'égard de la Prédestination à la vie éternelle, & de toute autre destination de Dieu, savoir si cette destination est absolue ou respective. Il y a destination au bien & au mal: & comme le mal est moral

ral



ral ou physique, les Théologiens de tous les partis conviennent qu'il n'y a point de destination au mal moral; c'est-à-dire que personne n'est destiné à pecher. Quand au plus grand mal physique qui est la damnation, l'on peut distinguer entre Destination & Préddestination, car la Préddestination paroît renfermer en soi, une destination absolue & antérieure à la considération des bonnes ou des mauvaises actions de ceux qu'elle regarde. Ainsi on peut dire que les Reprouvés sont *destinés* à être damnés, parcequ'ils sont connus impénitens. Mais on ne peut pas si bien dire que les Reprouvés sont *prédestinés* à la damnation, car il n'y a point de reprobation absolue, son fondement étant l'impénitence finale prévue.

82. Il est vrai qu'il y a des Auteurs qui prétendent que Dieu voulant manifester sa miséricorde & sa justice suivant des raisons dignes de lui, mais qui nous sont inconnues, a choisi les élus, & rejeté par conséquent les reprovés, avant toute considération du péché, même d'Adam; qu'après cette résolution il a trouvé bon de permettre le péché, pour pouvoir exercer ces deux vertus, & qu'il a décerné des grâces en J. CHRIST aux

uns pour les sauver, qu'il a refusées aux autres pour les pouvoir punir: & c'est pour cela qu'on appelle ces Auteurs *Supralapsaires*, parce que le decret de punir précède, selon eux, la connoissance de l'existence future du péché. Mais l'opinion la plus commune aujourd'hui parmi ceux qui s'appellent Réformés, & qui est favorisée par le Synode de Dordrecht, est celle des Infralapsaires, assez conforme aux sentimens de S. Augustin, qui porte que Dieu ayant résolu de permettre le péché d'Adam & la corruption du Genre humain, pour des raisons justes, mais cachées, sa miséricorde lui a fait choisir quelques-uns de la masse corrompue pour être sauvés gratuitement par le mérite de J. CHRIST, & sa justice l'a fait résoudre à punir les autres par la damnation qu'ils meritoient. C'est pour cela que chez les Scholastiques les sauvés seuls étoient appelés *Prædestinati*, & les reprovés étoient appelés *Præfiniti*. Il faut avouer que quelques Infralapsaires & autres parlent quelquefois de la Préddestination à la damnation, à l'exemple de Fulgence & de S. Augustin même; mais cela leur signifie autant que destination; & il ne sert de rien de disputer des mots, quoiqu'on en ait pris

sujet



sujet autrefois de maltraiter ce Godefcal. que qui fit du bruit vers le milieu du neuvieme siecle, & qui prit le nom de Fulgence pour marquer qu'il imitoit cet Auteur.

83. Quant à la destination des étus à la vie éternelle, les Protestans, aussi-bien que ceux de l'Eglise Romaine, disputent fort entre eux si l'Élection est absolue, ou si elle est fondée sur la prévision de la foi vive finale. Ceux qu'on appelle Evangeliques, c'est-à-dire ceux de la Confession d'Ausbourg, sont pour le dernier parti: ils croient qu'on ne doit point aller aux causes occultes de l'Élection, pendant qu'on en peut trouver une cause manifeste marquée dans la Sainte Ecriture, qui est la foi en J. CHRIST; & il leur paroît que la prévision de la cause est aussi la cause de la prévision de l'effet. Ceux qu'on appelle Reformés sont d'un autre sentiment: ils avouent que le salut vient de la foi en J. CHRIST, mais ils remarquent, que souvent la cause antérieure à l'effet dans l'exécution, est postérieure dans l'intention; comme lorsque la cause est le moyen, & que l'effet est la fin. Ainsi la question est, si la foi ou si la saluation est antérieure dans l'intention

tion de Dieu, c'est-à-dire si Dieu a plutôt en vue de sauver l'homme, que de le rendre fidele.

84. L'on voit par là, que la Question entre les Supralapfaires & les Infralapfaires en partie, & puis entre ceux-ci & les Evangeliques, revient à bien concevoir l'ordre, qui est dans les Decrets de Dieu. Peut-être qu'on pourroit faire cesser cette dispute tout d'un coup, en disant, qu'à le bien prendre, tous les Decrets de Dieu dont il s'agit sont simultanés, non seulement par rapport au tems, en quoi tout le monde convient, mais encore *in signo rationis*, ou dans l'ordre de la nature. Et en effet, la Formule de Concorde, après quelques passages de S. Augustin, a compris dans le même Decret de l'Élection, le salut & les moyens qui y conduisent. Pour montrer cette simultanéité des destinations ou des Decrets dont il s'agit, il faut revenir à l'expédient, dont je me suis servi plus d'une fois, qui porte que Dieu, avant que de rien décerner, a considéré entre autres suites possibles des choses, celle qu'il a approuvée depuis, dans l'idée de laquelle il est représenté comment les premiers parens pechent, & corrompent leur posterité.

com-



comment J. CHRIST rachete le Genre humain ; comment quelques-uns aidés par telles & telles graces parviennent à la foi finale & au salut , & comment d'autres avec ou sans telles ou autres graces n'y parviennent point , demeurent sous le péché , & sont damnés ; que Dieu ne donne son approbation à cette suite , qu'après être entré dans tout son détail , & qu'ainsi il ne prononce rien de définitif sur ceux qui seront sauvés ou damnés , sans avoir tout pesé , & même comparé avec d'autres suites possibles. Ainsi ce qu'il prononce regarde toute la suite à la fois , dont il ne fait que décerner l'existence. Pour sauver d'autres hommes ou autrement , il auroit fallu choisir une toute autre suite generale , car tout est lié dans chaque suite. Et dans cette maniere de prendre la chose , qui est la plus digne du plus sage , dont toutes les actions sont liées le plus qu'il est possible , il n'y auroit qu'un seul Decret total , qui est celui de créer un tel Monde : & ce Decret total comprend également tous les Decrets particuliers , sans qu'il y ait de l'ordre entre eux ; quoique d'ailleurs on puisse dire que chaque acte particulier de volonté antecedente , qui entre dans le

reful-

resultat total , a son prix & ordre , à mesure du bien auquel cet acte incline. Mais ces actes de volonté antecedente ne sont point appellés des Decrets , puisqu'ils ne sont pas encore immanquables , le succès dépendant du resultat total. Et dans cette maniere de prendre les choses , toutes les difficultés qu'on peut faire là-dessus reviennent à celles qu'on a déjà faites & levées , quand on a examiné l'origine du mal.

85. Il ne reste qu'une discussion importante , qui a ses difficultés particulieres : c'est celle de la dispensation des moyens & des circonstances qui contribuent au salut & à la damnation ; ce qui comprend entre autres la matiere des secours de la Grace (*de auxiliis gratie*) sur laquelle Rome (depuis la Congregation de *Auxiliis* sous Clement VIII , où il fut disputé entre les Dominicains & les Jesuites) ne permet pas aisément qu'on publie des Livres. Tout le monde doit convenir que Dieu est parfaitement bon & juste , que sa bonté le fait contribuer le moins qu'il est possible à ce qui peut rendre les hommes coupables , & le plus qu'il est possible à ce qui sert à les sauver , (possible , dis-je , sauf l'ordre general des choses ;) que sa justice l'empêche de damner

*Théodicée* Tome I. B b des



des innocens, & de laisser de bonnes actions sans récompense; & qu'il garde même une juste proportion dans les punitions & dans les récompenses. Cependant cette idée, qu'on doit avoir de la bonté & de la justice de Dieu, ne paroît pas assez dans ce que nous connoissons de ses actions par rapport au salut & à la damnation des hommes: & c'est ce qui fait les *difficultés* qui regardent le péché & ses remèdes.

86. La première difficulté est, comment l'ame a pu être infectée du péché originel, qui est la racine des péchés actuels, sans qu'il y ait eu de l'injustice en Dieu à l'y exposer. Cette difficulté a fait naître trois opinions sur l'origine de l'ame même: celle de la *préexistence des ames humaines* dans un autre monde, ou dans une autre vie, où elles avoient péché, & avoient été condamnées pour cela à cette prison du corps humain; opinion des Platoniciens qui est attribuée à Origène, & qui trouve encore aujourd'hui des sectateurs. Henri Morus Docteur Anglois a soutenu quelque chose de ce dogme dans un Livre exprès. Quelques uns de ceux qui soutiennent cette préexistence, sont allés jusqu'à la *Metempsychose*.

T A B L E II.

Cause DEI tractatio principalis circa Magnitudinem & Bonitatem, <i>institum</i> , 42. quodid	Creaturas in univ[er]sum, ubi <i>Providentia</i> , 41 -- 49.	Creaturas intelligentes Earumque Regimen, 50. ubi DEI	Satisfactio circa bonum malumque Morale, 60, 61. Cui obijciuntur	Zelus nimis concurrere ad peccatum seu ad malum morale, 61 -- 62.	Moraliter, saltem peritendo; sed hoc ostenditur fieri propter necessitatem Moralem superiorem 66 67.	Physicè etiam cooperando, sed hoc ostenditur fieri quoad bonitatem involutam in malo, 68 - 73.	Natura in qua spectari debet	Sufficiens eo gradu ul qui bene



Causæ DEI tractatio principalis circa Magnitudinem & Bonitatem, <i>medii</i> , 43. quodid Creaturas intelligentes Earumque Regimen, 50. ubi DEI Sanctitas circa bonum, malentique Morale, 60, 61. Cui obijetur Deum nimis concu- rere ad peccatum seu ad malum morale, 61-65. Creaturas in univ. ubi <i>Providentia</i> , 41-49. <i>Justitia specialiter dicta</i> , circa bonum malumque Moraliter, saltem permit- tendo: sed hoc ostendi- tur fieri propter necessita- tem Moralem superiorem, 66-67. Physicè etiam cooperan- do, sed hoc ostenditur fie- ri quoad bonitatem invol- utam in malo, 68-73	Nature in qua spectari debent <i>Gratia</i> , 109. quæ est Sufficienti volens, data omnibus; gradu ulteriore non negato his quæ bene uti sunt gradu dato, estque Ordinaria, 110. Extraordinaria, 111-113.	Reliquæ inte- gritatis, 98. in Lumine intellectus, 68-100. Libertate Voluntatis, quæ non est sublata, (ubi objectionibus satisfit, 101-108.	Corruptio, 75. ejusque Constitutio Causa à lapsu in pecca- tum, cuius Causa quoad Deum, 67, 78. Hominem, 79. Constitutio, 80. Propagatio in posteros, ubi de Origine animæ, 81-85.

F. I. N. I. S.

Tab. des Matieres.



Preparatoria, separativa circa	Magnitudinem, 2, 3. que perficit potentiam & Scientiam, & constituit	Omnipotentiam, §. 4. ubi	Independentia DEI ab aliis, 4. 6.	Possibilitium ab ejus intellectu, 7. 8.
			Dependentia omnium ab ipso, nempe	
Bonitatem que perficit Voluntatem, 13. 19. ubi agitur de	Omnipotentiam, §. 13. cujus partes sunt	Scientia possibilitium seu <i>simplicis intelligentia</i> , 14. 15.	Existendo per <i>Conseruationem</i> , 9. Agendo per <i>Conseruam</i> , 10.-12.	
		Scientia Actualium seu <i>Visionis</i> , 16.		
Voluntate ejusque	Scientia Media an & quomodo concipi possit, 17.	Natura, que postulat libertatem, excludit necessitatem, 20. 22.	Antecedentem & consequentem, 24. 27. productivam & permissivam, 28.	
		Divisione 23. in		
Volendi ratione id est <i>Boni &amp; Mali</i> , 29. ejusque	Speciebus que sunt	Metaphysicum non intelligentium, 30. Physicum, huc malum Pœnæ, 31. Morale, huc malum Culpæ, 32.	Applicatione specierum ad Divinam Voluntatem secundum ejus Divisiones, 33-39.	
Principalis circa Magnitudinem & Bonitatem <i>justitiam</i> , vid. TAB. II.				

& la  
 fe. M  
 de ce l  
 de quel  
 publiés  
 laume  
 chant,  
*Traducti*  
 étoit er  
 me ou  
 est enge  
 pour m  
 te doct  
 grande  
 fession  
 pas étal  
 que les  
 tat, &  
 long-ten  
 reçue a  
 elle est  
 tic des  
 çoit le p  
 péché on  
 87. L  
 logiens f  
 est entré  
*rigine de*  
 lui ont a  
 cipe de

Possibile ab ejus intellectu, 7. 8.

Actualium etiam ab  
ejus Voluntate in

- Existendo per *Consecrationem*, 9.
- Agendo per *Concursum*, 10.-12.

Teu *simplicis intelligentia*, 14. 15.

u *Visionis*, 16.

quomodo concipi possit, 17.

lat libertatem, excludit necessitatem, 20. 22.

edentem & consequentem, 24. 27.

itivam & permissivam, 28.

speciebus

- Metaphysicum non intelligentium, 30.
- Physicum, huc malum *Pœnæ*, 31.
- Morale, huc malum *Culpæ*, 32.

ua sunt

pplicatione *specierum* ad *Divinam Voluntatem*  
secundum ejus *Divisiones*, 33.-39.  
em & *Bonitatem junctam*, vid. T A B. II.

se. Monsieur van Helmont le fils étoit de ce sentiment, & l'Auteur ingénieux de quelques Méditations metaphysiques publiées en 1678 sous le nom de Guillaume Wander, y paroît avoir du penchant, La seconde opinion est celle de la Traduction, comme si l'ame des enfans étoit engendrée (*per traducem*) de l'ame ou des ames de ceux dont le corps est engendré. S. Augustin y étoit porté, pour mieux sauver le peché originel. Cette doctrine est enseignée aussi par la plus grande partie des Théologiens de la Confession d'Ausbourg. Cependant elle n'est pas établie entierement parmi eux, puisqu'il y a des Universités de Jena, de Helmstat, & autres y ont été contraires depuis long-tems. La troisieme opinion & la plus reçue aujourd'hui est celle de la *création*; elle est enseignée dans la plus grande partie des Ecoles Chrétiennes, mais elle reçoit le plus de difficulté par rapport au peché originel.

87. Dans cette controverse des Théologiens sur l'origine de l'ame humaine; est entrée la dispute Philosophique de l'origine des *Formes*. Aristote & l'Ecole après lui ont appelé *Forme*, ce qui est un principe de l'action, & se trouve dans celui



qui agit. Ce principe interne est, ou substantiel, qui est appelé *Âme*, quand il est dans un corps organique: ou accidentel, qu'on a coutume d'appeler *Qualité*. Le même Philosophe a donné à l'âme le nom genérique d'Entelechie ou d'*acte*. Ce mot, *Entelechie*, tire apparemment son origine du mot Grec qui signifie parfait, & c'est pour cela que le célèbre Hermolaus Barbarus l'exprima en Latin mot à mot par *perfectibilia*, car l'acte est un accomplissement de la puissance: & il n'avoit point besoin de consulter le Diable, comme il a fait, à ce qu'on dit, pour n'apprendre que cela. Or le Philosophe Stagirite conçoit qu'il y a deux espèces d'Actes, l'Acte permanent & l'Acte successif. L'Acte permanent ou durable n'est autre chose que la *Forme*, substantielle ou accidentelle: la forme substantielle (comme l'Âme par exemple) est permanente tout-à-fait, au moins selon moi, & l'accidentelle ne l'est que pour un tems. Mais l'acte entièrement passager dont la nature est transitoire, consiste dans l'*action* même. J'ai montré ailleurs que la notion de l'Entelechie n'est pas entièrement à mépriser, & qu'étant permanente, elle porte avec elle non seulement une simple *faculté* active, mais aussi

aussi ce qu'on peut appeller *force*, *effort*, *conatus*, dont l'action même doit suivre, si rien ne l'empêche. La Faculté n'est qu'un *attribut*, ou bien un *mode* quelquelquefois; mais la Force, quand elle n'est pas un ingrédiend de la substance même, (c'est-à-dire la Force qui n'est point primitive, mais *dérivée*,) est une *qualité*, qui est distincte & separable de la Substance. J'ai montré aussi, comment on peut concevoir que l'Âme est une Force primitive, qui est modifiée & variée par les forces dérivatives ou qualités, & exercée dans les actions.

88. Or les Philosophes se sont fort tourmentés au sujet de l'origine des formes substantielles. Car de dire que le composé de Forme & de Matière est produit, & que la Forme n'est que *comproduite*, ce n'étoit rien dire. L'opinion commune a été, que les formes étoient tirées de la puissance de la matière, ce qu'on appella *Education*: ce n'étoit encore rien dire en effet, mais on l'éclaircissoit en quelque façon par la comparaison des *figures*; car celle d'une statue n'est produite, qu'en ôtant le marbre superflu. Cette comparaison pourroit avoir lieu, si la forme consistoit dans une simple limitation, comme la figure.



gure. Quelques-uns ont cru que les formes étoient envoyées du Ciel, & mêmes créées exprès, lorsque les corps sont produits: Jules Scaliger a insinué qu'il se pouvoit que les formes fussent plutôt tirées de la puissance active de la cause efficiente, (c'est-à-dire, ou de celle de Dieu en cas de création, ou de celle des autres formes en cas de génération,) que de la puissance passive de la matière; & c'étoit revenir à la traduction, lorsqu'une génération se fait. Daniel Sennert Medecin & Physicien célèbre à Wittenberg a cultivé ce sentiment, sur-tout par rapport aux corps animés, qui sont multipliés par les semences. Un certain Jules César della Galla, Italien demeurant aux Pais-Bas, & un Medecin de Groningue nommé Jean Freitag, ont écrit contre lui d'une manière fort violente; & Jean Spertling, Professeur à Wittenberg, a fait l'Apologie de son Maître, & a été enfin aux prises avec Jean Zeifold, Professeur à Jena, qui défendoit la création de l'ame humaine.

89. Mais la traduction & l'éduction sont également inexplicables, lorsqu'il s'agit de trouver l'origine de l'ame. Il n'en est pas de même des formes accidentelles, puil-

puisque ce ne sont que des modifications de la substance, & leur origine se peut expliquer par l'éduction, c'est-à-dire par la variation des limitations, tout comme l'origine des figures. Mais c'est tout autre chose, quand il s'agit de l'origine d'une substance, dont le commencement & la destruction sont également difficiles à expliquer. Sennert & Spertling n'ont point osé admettre la substance & l'indestructibilité des ames des bêtes ou d'autres formes primitives, quoiqu'ils les reconnussent pour indivisibles & immatérielles. Mais c'est qu'ils confondoient l'indestructibilité avec l'immortalité, par laquelle on entend dans l'homme non seulement que l'ame, mais encore que la personnalité subsiste; c'est-à-dire, en disant que l'ame de l'homme est immortelle, on fait subsister ce qui fait que c'est la même personne, laquelle garde ses qualités morales, en conservant la *Conscience* ou le sentiment réflexif interne de ce qu'elle est; ce qui la rend capable de châtiment & de récompense. Mais cette conservation de la personnalité n'a point de lieu dans l'ame des bêtes: c'est pourquoi j'aime mieux dire qu'elles sont impérissables, que de les appeler immortelles. Ce-



pendant ce mal-entendu paroît avoir été causé d'une grande inconsequence dans la doctrine des Thomistes, & d'autres bons Philosophes, qui ont reconnu l'immaterialité ou l'indivisibilité de toutes les ames, sans en vouloir avouer l'indestructibilité, au grand préjudice de l'immortalité de l'ame humaine. Jean Scot, c'est-à-dire l'Ecossois, (ce qui signiïoit autrefois l'Herbernois ou l'Erigene) Auteur celebre du tems de Louis le Debonnaire & de ses fils, étoit pour la conservation de toutes les ames: & je ne vois point pourquoi il y auroit moins d'inconvenient à faire durer les atomes d'Epicure ou de Gassendi, que de faire subsister toutes les substances veritablement simples & indivisibles, qui sont les seuls & vrais atomes de la nature. Et Pythagore avoit raison de dire en général chez Ovide:

*Morte caret anime.*

90. Or comme j'aime des maximes qui se soutiennent, & où il y a le moins d'exceptions qu'il est possible; voici ce qui m'a paru le plus raisonnable en tout sens sur cette importante question. Je tiens que les Ames, & généralement les substances

tances simples, ne sauroient commencer que par la création, ni finir que par l'annihilation: & comme la formation des corps organiques animés ne paroît explicable dans l'ordre de la nature, que lorsqu'on suppose une *préformation* déjà organique, j'en ai inferé que ce que nous appellons génération d'un animal, n'est qu'une transformation & augmentation; ainsi, puisque le même corps étoit déjà organisé, il est à croire qu'il étoit déjà animé, & qu'il avoit la même ame; de même que je juge *vice versa* de la conservation de l'ame, lorsqu'elle est créée une fois, que l'animal est conservé aussi, & que la mort apparente n'est qu'un enveloppement; n'y ayant point d'apparence que dans l'ordre de la nature il y ait des ames entièrement séparées de tout corps, si que ce qui ne commence point naturellement, puisse cesser par les forces de la nature.

91. Après avoir établi un si bel ordre, & des regles si générales à l'égard des animaux, il ne paroît pas raisonnable que l'homme en soit exclus entièrement, & que tout se fasse en lui par miracle par rapport à son ame. Aussi ai-je fait remarquer d'une fois, qu'il est de la sagesse de Dieu, que tout soit harmonique dans ses

*Thodacée Tome I. C c Ou-*





Ouvrages, & que la nature soit paralele à la grace. Ainsi, je croirois, que les ames, qui seront un jour ames humaines, comme celles des autres especes, ont été dans les semences, & dans les ancêtres jusqu'à Adam, & ont existé par consequent depuis le commencement des choses, toujours dans une maniere de corps organisé: en quoi il semble que Monsieur Swammerdam, le R. P. Malbranche, M. Bayle, M. Pitcarne, M. Hartfoeker, & quantité d'autres personnes très-habiles, soient de mon sentiment. Et cette doctrine est assez confirmée par les observations microscopiques de M. Leeuwenhoek & d'autres bons observateurs. Mais il me paroît encore convenable pour plusieurs raisons, qu'elles n'existoient alors qu'en ames sensitives ou animales, douées de perception & de sentiment, & destituées de raison; & qu'elles sont demeurées dans cet état jusqu'au tems de la génération de l'homme à qui elles devoient appartenir, mais qu'alors elle ont reçu la Raison; soit qu'il y ait un moyen naturel d'élever une ame sensitive au degré d'ame raisonnable (ce que j'ai de la peine à concevoir,) soit que Dieu ait donné la Raison à cette ame par  
 uns

une operation particuliere, ou (si vous voulez) par une espeece de transcréation. Ce qui est d'autant plus aisé à admettre, que la Revelation enseigne beaucoup d'autres operations immediates de Dieu sur nos ames. Cette explication paroît lever les embarras qui se présentent ici en Philosophie ou en Théologie; puisque la difficulté de l'origine des formes cessé entièrement; & puisqu'il est bien plus convenable à la justice Divine de donner à l'ame, déjà corrompue physiquement ou animalement par le péché d'Adam, une nouvelle perfection qui est la Raison, que de mettre une ame raisonnable par création ou autrement, dans un corps où elle doit être corrompue *moralement*.

92. Or l'ame étant une fois sous la domination du péché, & prête à en commettre actuellement, aussi-tôt que l'homme sera en état d'exercer la raison; c'est une nouvelle question, si cette disposition d'un homme qui n'a pas été regeneré par le baptême, suffit pour le damner, quand même il ne viendroit jamais au péché actuel, comme il peut arriver, & arrive souvent, soit qu'il meure avant l'âge de raison, soit qu'il devienne hebeté avant que d'en faire usage. On soutient que S.



Gregoire de Naziance le nie (*Orat. de Baptismo*): mais S. Augustin est pour l'affirmative, & prétend que le seul péché originel suffit pour faire meriter les flammes de l'Enfer; quoique ce sentiment soit bien dur, pour ne rien dire de plus. Quand je parle ici de la damnation & de l'Enfer, j'entends des douleurs, & non pas une simple privation de la félicité suprême; j'entends *penam sentis, non damnari*. Gregoire de Rimini, Général des Augustins, avec peu d'autres, a suivi S. Augustin, contre l'opinion reçue des Ecoles de son tems, & pour cela il étoit appelé le bourreau des enfans, *tortor infantum*. Les Scholastiques, au lieu de les envoyer dans les flammes de l'Enfer, leur ont alligné un Limbe exprès, où ils ne souffrent point, & ne sont punis que par la privation de la vision béatifique. Les Revelations de Sainte Brigitte (comme on les appelle) fort estimées à Rome, sont aussi pour ce dogme. Salmeron & Molina, après Ambroise Catharin & autres, leur accordent une certaine béatitude naturelle; & le Cardinal Sfondrat, homme de savoir & de piété, qui l'approuve, est allé dernièrement jusqu'à préférer en quelque façon leur état, qui est

l'é-

l'état d'une heureuse innocence, à celui d'un pecheur sauvé; comme l'on voit dans son *Nodus predestinationis solutus*: mais il paroît que c'est un peu trop. Il est vrai qu'une ame éclairée comme il faut, ne voudroit point pecher, quand elle pourroit obtenir par ce moyen tous les plaisirs imaginables: mais le cas de choisir entre le péché & la véritable béatitude, est un cas chimerique, & il vaut mieux obtenir la béatitude (quoiqu'après la penitence) que d'en être privé pour toujours.

93. Beaucoup de Prélats & de Théologiens de France, qui sont bien aises de s'éloigner de Molina, & de s'attacher à S. Augustin, semblent pencher vers l'opinion de ce grand Docteur, qui condamne aux flammes éternelles les enfans morts dans l'âge d'innocence avant que d'avoir reçu le baptême. C'est ce qui paroît par la Lettre citée ci-dessus, que cinq insignes Prélats de France écrivirent au Pape Innocent XII, contre ce Livre posthume du Cardinal Sfondrat; mais dans laquelle ils n'osèrent condamner la doctrine de la peine purement privative des enfans morts sans baptême, la voyant approuvée par le venerable Thomas d'A-

C c 3

quin,



quin, & par d'autres grands hommes. Je ne parle point de ceux qu'on appelle d'un côté Jansénistes, & de l'autre côté disciples de Saint Augustin, car ils se déclarent entièrement & fortement pour le sentiment de ce Pere. Mais il faut avouer que ce sentiment n'a point de fondement suffisant ni dans la Raison, ni dans l'Écriture, & qu'il est d'une dureté des plus choquantes. Monsieur Nicole l'excuse assez mal dans son Livre de l'Unité de l'Eglise opposé à M. Jurieu, quoique M. Bayle prenne son parti, chap. 178. de la Réponse aux Questions du Provincial, Tom. 3. M. Nicole se sert de ce prétexte, qu'il y a encore d'autres dogmes dans la Religion Chrétienne qui paroissent durs. Mais outre que ce n'est pas une conséquence qu'il doit être permis de multiplier ces duretés sans preuve, il faut considérer que les autres dogmes que Monsieur Nicole allegue, qui sont le péché originel & l'éternité des peines, ne sont durs & injustes qu'en apparence; au lieu que la damnation des enfans morts sans péché actuel & sans régénération le seroit véritablement, & que ce seroit damner en effet des innocens. Et cela me fait croire que le par-

ti qui soutient cette opinion, n'aura jamais entièrement le dessus dans l'Eglise Romaine même. Les Théologiens Evangeliques ont coutume de parler avec assez de moderation sur ce sujet, & d'abandonner ces ames au jugement & à la clemence de leur Créateur. Et nous ne savons pas toutes les voyes extraordinaires, dont Dieu se peut servir pour éclairer les ames.

94. L'on peut dire que ceux qui damnent pour le seul péché originel, & qui damnent par conséquent les enfans morts sans baptême, ou hors de l'Alliance, tombent sans y penser dans un certain usage de la disposition de l'homme & de la prescience de Dieu, qu'ils desapprouvent en d'autres: ils ne veulent pas que Dieu refuse ses graces à ceux qu'il prévoit y devoir résister, ni que cette prévision & cette disposition soit cause de la damnation de ces personnes; & cependant ils prétendent que la disposition qui fait le péché originel, & dans laquelle Dieu prévoit que l'enfant pechera aussitôt qu'il sera en âge de raison, suffise pour damner cet enfant par avance. Ceux qui soutiennent l'un & rejettent l'autre, ne gardent pas assez d'uniformité & de liaison dans leurs dogmes.



95. Il n'y a gueres moins de difficulté sur ceux qui parviennent à l'âge de discretion, & se plongent dans le péché, en suivant l'inclination de la nature corrompue, s'il ne reçoivent point le secours de la grace nécessaire pour s'arrêter sur le penchant du précipice, ou pour se tirer de l'abîme où ils sont tombés. Car il paroît dur de les damner éternellement, pour avoir fait ce qu'ils n'avoient point le pouvoir de s'empêcher de faire. Ceux qui damnent jusqu'aux enfans incapables de discretion, se soucient encore moins des adultes, & l'on diroit qu'ils se sont endurcis à force de penser voir souffrir les gens. Mais il n'en est pas de même des autres, & je serois assez pour ceux qui accordent à tous les hommes une grace suffisante à les tirer du mal, pourvu qu'ils aient assez de disposition pour profiter de ce secours, & pour ne le point rejeter volontairement. L'on objecte qu'il y a eu, & qu'il y a encore une infinité d'hommes parmi les peuples civilisés & parmi les barbares, qui n'ont jamais eu cette connoissance de Dieu & de J. CHRIST, dont on a besoin pour être sauvé par les voyes ordinaires. Mais sans les excuser par la prétention d'un péché pu-

re-

rement philosophique, & sans s'arrêter à une simple peine de privation, choses qu'il n'y a pas lieu de discuter ici; on peut douter du fait: car que savons-nous, s'ils ne reçoivent point de secours ordinaires ou extraordinaires qui nous sont inconnus? Cette maxime, *Quod facienti quod in se est, non denegatur gratia necessaria*, me paroît d'une vérité éternelle. Thomas d'Aquin, l'Archevêque Bradwardin & d'autres, ont insinué qu'il se passoit là-dedans quelque chose, que nous ne savons pas (Thom. *quest. 14. de Veritate* artic. 11. ad. 1. & alibi. Bradwardin *de causa Dei* non procul ab initio.) Et plusieurs Théologiens fort autorisés dans l'Eglise Romaine même, ont enseigné qu'un acte sincère de l'amour de Dieu sur toutes choses suffit pour le salut, lorsque la grace de J. CHRIST le fait exciter. Le Pere François Xavier répondit aux Japonois, que si leurs ancêtres avoient bien usé de leurs lumières naturelles, Dieu leur auroit donné les graces nécessaires pour être sauvés; & l'Evêque de Geneve François de Sales approuve fort cette réponse, (Liv. 4. de l'amour de Dieu, chap. 5.)

96. C'est ce que j'ai remontré autrefois à l'excellent Monsieur Pelisson, pour lui  
C e § faite



faire voir que l'Eglise Romaine allant plus loin que les Protestans, ne damne point absolument ceux qui sont hors de sa Communion, & même hors du Christianisme, en ne le mesurant que par la foi explicite: & il ne l'a point refusé à proprement parler dans la Reponse très obligeante qu'il m'a faite, & qu'il a mise dans la quatrième partie de ses Réflexions, à laquelle il m'a fait l'honneur de joindre mon Ecrit. Je lui donnai alors à considérer ce qu'un célèbre Théologien Portugais, nommé Jacques Payva Andradius, envoyé au Concile de Trente, en a écrit contre Chemnitz pendant ce même Concile. Et maintenant, sans alleguer beaucoup d'autres Auteurs, je me contenterai de nommer le Pere *Frederic Spee* Jésuite, un des plus excellens hommes de sa Société, qui a aussi été de ce sentiment commun de l'efficacité de l'amour de Dieu, comme il paroît par la Préface du beau Livre qu'il a fait en Allemand sur les vertus Chrétiennes. Il parle de cette observation comme d'un secret de piété fort important, & s'étend fort distinctement sur la force de l'amour Divin, d'effacer le péché sans même l'intervention des Sacremens de l'Eglise Catholique, pourvu qu'on ne les méprise pas.

ce

ce qui ne seroit point compatible avec cet amour. Et un très-grand personnage, dont le caractère étoit un des plus relevés qu'on puisse avoir dans l'Eglise Romaine, m'en donna la première connoissance. Le Pere *Spee* étoit d'une famille noble de Westphalie, (pour le dire en passant) & il est mort en odeur de sainteté, suivant le témoignage de celui qui a publié ce Livre à Cologne avec l'approbation des Supérieurs.

97. La memoire de cet excellent homme doit encore être précieuse aux personnes de savoir & de bon-sens, parcequ'il est l'auteur du Livre intitulé, *Cautio criminalis circa processus contra Sagas*, qui a fait beaucoup de bruit, & qui a été traduit en plusieurs Langues. J'ai appris du grand Electeur de Mayence, Jean Philippe de Schonborn, oncle de S. A. E. d'a présent, laquelle marche glorieusement sur les traces de ce-digne prédecesseur, que ce Pere s'étant trouvé en Franconie, lorsqu'on y faisoit rage pour brûler des Sorciers prétendus, & en ayant accompagné plusieurs jusqu'au bucher, qu'il avoit reconnu tous innocens par les confessions & par les recherches qu'il en avoit faites, en fut si touché, que malgré le danger

C c 5

qu'il



qu'il y avoit alors de dire la vérité, il se résolut à composer cet Ouvrage ( sans s'y nommer pourtant ) qui a fait un grand fruit, & qui a converti sur ce chapitre cet Electeur, encore simple Chanoine alors, & depuis Evêque de Wurzburg, & enfin aussi Archevêque de Mayence; lequel fit cesser ces brâleries aussi-tôt qu'il parvint à la Regence. En quoi il a été suivi par les Ducs de Brunswic, & enfin par la plupart des autres Princes & Etats d'Allemagne.

98. Cette digression m'a paru de saison, parceque cet Auteur merite d'être plus connu, & je reviens au sujet, ou j'ajouterai qu'en supposant qu'aujourd'hui une connoissance de J. CHRIST selon la chair est nécessaire au salut, comme en effet c'est le plus sûr de l'enseigner, l'on pourra dire que Dieu la donnera à tous ceux qui font ce qui dépend humainement d'eux, quand même il faudroit le faire par miracle. Aussi ne pouvons-nous savoir ce qui se passe dans les ames à l'article de la mort: & si plusieurs Théologiens s'avans & graves soutiennent que les enfans reçoivent une espee de foi dans le baptême, quoiqu'ils ne s'en souviennent point depuis, quand on les interroge là-dessus; pourquoi prétendrait-on que rien de semblable,

semblable, ou même de plus exprès, ne se pût faire dans les mourans, que nous ne pouvions pas interroger après leur mort? De forte qu'il y a une infinité de chemins ouverts à Dieu, qui lui donnent moyen de satisfaire à sa justice & à sa bonté: & tout ce qu'on peut objecter, c'est que nous ne savons pas de quelle voye il se sert: ce qui n'est rien moins qu'une objection valable.

99. Venons à ceux qui ne manquent pas du pouvoir de se corriger, mais de bonne intention: ils sont inexcusables sans doute; mais il y reste toujours une grande difficulté par rapport à Dieu, puisqu'il dépendoit de lui, de leur donner cette bonne volonté même. Il est le maître des volontés, les cœurs des Rois & ceux des autres hommes sont dans sa main. La Sainte Ecriture va jusqu'à dire qu'il enduret quelquefois les méchans, pour montrer sa puissance en les punissant. Cet endurecissement ne doit pas être entendu; comme si Dieu y imprimoit extraordinairement une espee d'antigrace, c'est-à-dire une répugnance au bien, ou même une inclination au mal, comme la grâce qu'il donne est une inclination au bien: mais c'est que Dieu ayant considéré la suite des choses qu'il a établies, a trouvé à propos



propos pour des raisons supérieures, de permettre que Pharaon, par exemple; fut dans des *circonstances* qui augmentassent sa méchanceté; & que la divine Sagesse a voulu tirer un bien de ce mal.

100. Ainsi le tout revient souvent aux *circonstances*, qui font une partie de l'enchaînement des choses. Il y a une infinité d'exemples des petites circonstances qui servent à convertir ou à pervertir. Rien n'est plus connu que le *Tolle, Lege*, (prend & lis) que S. Augustin entendit crier dans une maison voisine, lorsqu'il déliberoit sur le parti qu'il devoit prendre parmi les Chrétiens divisés en Sectes, en se disant,

*Quod vita seclabor iter?*

ce qui le porta à ouvrir au hazard les Livres des Divines Ecritures qu'il avoit devant lui, & d'y lire ce qui tomba sous ses yeux; & ce furent des paroles, qui achevèrent de le déterminer à quitter le Manichéisme. Le bon Monsieur Stenonis Danois, Evêque titulaire de Titianopolis, & Vicaire Apostolique (comme on parle) à Hanover, & aux environs, lorsqu'il y avoit un Duc régent de sa Religion, nous

difloit

difloit qu'il lui étoit arrivé quelque chose de semblable. Il étoit grand Anatomiste, & fort versé dans la connoissance de la Nature; mais il en abandonna malheureusement la recherche, & d'un grand Physicien il devint un Théologien médiocre. Il ne vouloit presque plus entendre parler des merveilles de la Nature, & il auroit fallu un commandement exprès du Pape *in virtute sanctæ obedientiæ*, pour tirer de lui les observations que Monsieur Thevenot lui demandoit. Il nous racontoit donc que ce qui avoit contribué beaucoup à le déterminer à se mettre dans le parti de l'Eglise Romaine, avoit été la voix d'une Dame à Florence, qui lui avoit crié d'une fenêtre; N'allez pas du côté où vous voulez aller, Monsieur, allez de l'autre côté. Cette voix me frappa, (nous dit-il) parceque j'étois en méditation alors sur la Religion. Cette Dame favoit qu'il cherchoit un homme dans la maison où elle étoit, & le voyant prendre un chemin pour l'autre, lui vouloit enseigner la chambre de son ami.

101. Le Pere Jean Davidius Jésuite a fait un Livre intitulé, *Veridicus Christianus*. qui est comme une espèce de *Bibliomanie*, où l'on prend les passages à l'avanture,



ture , à l'exemple du *Tolle, Lege* , de S. Augustin , & c'est comme un jeu de dévotion. Mais les hazards où nous nous trouvons malgré nous, ne contribuent que trop à ce qui donne ou ôte le salut aux hommes. Figurons - nous deux enfans jumeaux Polonois , l'un pris par les Tartares, vendu aux Turcs , porté à l'apostatisme , plongé dans l'impieeté , mourant dans le desespoir ; l'autre sauvé par quelque hazard , tombé depuis en bonnes mains pour être instruit comme il faut, pénétré des plus solides verités de la Religion , exercé dans les vertus qu'elle nous recommande , mourant avec tous les sentimens d'un bon Chrétien : on plaindra le malheur du premier , qu'une petite circonstance , peut-être, a empêché de se sauver aussi-bien que son frere ; & l'on s'étonnera que ce petit hazard ait dû decider de son sort par rapport à l'éternité.

102. Quelqu'un dira peut-être, que Dieu a prévu par la science moyenne, que le premier auroit aussi été méchant & damné, s'il étoit demeuré en Pologne. Il y a peut-être des rencontres dans lesquelles quelque chose de tel a lieu. Mais dira-t-on donc que c'est une regle générale, & que pas un de ceux qui ont été damnés

damnés parmi les Payens n'auroit été sauvé, s'il avoit été parmi les Chrétiens ? Ne feroit-ce pas contredire à notre Seigneur ; qui dit que Tyr & Sidon auroient mieux profité de ses prédications que Capernaüm, s'il avoient eu le bonheur de les entendre ?

103. Mais quand on accorderoit même ici cet usage de la science moyenne, contre toutes les apparences ; elle suppose toujours que Dieu considere ce que l'homme feroit en telles ou telles circonstances, & il demeure toujours vrai que Dieu auroit pu le mettre dans d'autres plus salutaires, & lui donner des secours internes ou externes, capables de vaincre le plus grand fonds de malice, qui pourroit se trouver dans une ame. On me dira que Dieu n'y est point obligé, mais cela ne suffit pas ; il faut ajouter que de plus grandes raisons l'empêchent de faire sentir toute sa bonté à tous. Ainsi il faut qu'il y ait du choix, mais je ne perds point qu'on en doive chercher la raison absolument dans le bon ou dans le mauvais naturel des hommes : car si l'on suppose avec quelques-uns, que Dieu choisissant le plan qui produit le plus de bien, mais qui enveloppe le peché & la damnation, n'a été porté par sa sagesse à choisir les meilleurs natu-



naturels pour en faire des objets de si grace ; il semble que la Grace de Dieu ne fera point assez gratuite , & que l'homme se distinguera lui-même par une espece de merite inné , ce qui paroît éloigné des principes de Saint Paul , & même de ceux de la Souveraine Raison.

104. Il est vrai qu'il y a des raisons du choix de Dieu , & il faut que la consideration de l'objet, c'est-à-dire du naturel de l'homme, y entre ; mais il ne paroît point que ce choix puisse être assujéti à une regle , que nous soyons capables de concevoir , & qui puisse flatter l'orgueil des hommes. Quelques Théologiens celebres croient que Dieu offre plus de graces, ou d'une maniere plus favorable, à ceux qu'il prévoit devoir moins résister, & qu'il abandonne les autres à leur opiniâtreté : il y a lieu de croire qu'il en est souvent ainsi, & cet expedient entre ceux qui font que l'homme se distingue lui-même par ce qu'il y a de favorable dans son naturel, s'éloigne le plus du Pelagianisme. Cependant je n'oserois pas non plus en faire une regle universelle. Et afin que nous n'ayons point sujet de nous glorifier, il faut que nous ignorions les raisons du choix de Dieu : aussi sont-elles trop variées pour

tomber sous notre connoissance , & il se peut que Dieu montre quelquefois la puissance de sa grace en surmontant la plus opiniâtre résistance, afin que personne n'ait sujet de se desesperer, comme personne n'en doit avoir de se flatter. Et il semble que Saint Paul a eu cette pensée, se proposant à cet égard en exemple : Dieu, dit-il, m'a fait misericorde, pour donner un grand exemple de patience.

105. Peut-être que dans le fond tous les hommes sont également mauvais, & par conséquent hors d'état de se distinguer eux-mêmes par leurs bonnes ou moins mauvaises qualités naturelles ; mais ils ne sont point mauvais d'une maniere semblable ; car il y a une difference individuelle originale entre les ames, comme l'harmonie préétablie le montre. Les uns sont plus ou moins portés vers un tel bien ou vers un tel mal, ou vers leur contraire ; le tout selon leurs dispositions naturelles : mais le plan general de l'univers que Dieu a choisi pour des raisons superieures, faisant que les hommes se trouvent dans de différentes circonstances, ceux qui en rencontrent de plus favorables à leur naturel, deviendront plus aisément les moins méchants, les plus vertueux, les plus heureux ;



reux ; mais toujours par l'assistance des impressions de la grace interne que Dieu y joint. Il arrive même quelquefois encore dans le train de la vie humaine, qu'un naturel plus excellent réussit moins, sans de culture ou d'occasions. On peut dire que les hommes sont choisis & rangés non pas tant suivant leur excellence, que suivant la convenance qu'ils ont avec le plan de Dieu ; comme il se peut qu'on emploie une pierre moins bonne dans un bâtiment ou dans un assortiment, parce qu'il se trouve que c'est celle qui remplit un certain vuide.

106. Mais enfin toutes ces tentatives de raisons, où l'on n'a point besoin de se fixer entièrement sur de certaines hypothèses, ne servent qu'à faire concevoir qu'il y a mille moyens de justifier la conduite de Dieu ; & que tous les inconveniens que nous voyons, toutes les difficultés qu'on se peut faire, n'empêchent pas qu'on ne doive croire raisonnablement, quand on ne le sauroit pas d'ailleurs démonstrativement, comme nous l'avons déjà montré, & comme il paroitra davantage dans la suite, qu'il n'y a rien de si élevé que la sagesse de Dieu, rien de si juste que ses jugemens, rien de si pur que sa sainteté, & rien de plus immense que sa bonté.

*Fin de la 1. Partie.*

## CATALOGUE

Des principales impressions

de *Marc-Michel Bouquet & Compagnie.*

**A** Bregé de l'Histoire Ancienne de Mr. Rollin, par Mr. l'Abbe Talhuc, *Seconde édition*, corrigée & augmentée d'un cinquième Volume. 12. 5. *vol. avec figures* 1754.

— des Principes de la Grammaire Française, par Mr. Restut. *nouv. édit. augmentée des Principes généraux de l'Orthographe Française*, 12. 1760.

*L'Antropologie*. Traité métaphysique par Mr. le Marquis de Gorini Corio, traduit de l'Italien en François, 12. 2. *vol.* 1760.

Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, Poëme, avec les savantes Remarques de Chrysoft. Matanasius ; Une Dissertation sur Homere & sur Chapelain ; deux Lettres sur les Antiques, la Préface de Cervantes sur l'Histoire de D. Quichote ; la Dédication d'Artifichus Masso &c. 8. 2. *vol. avec figures* 1748.

*Le Conte du Tonneau*, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de plus sublime & de plus miséricieux &c. par le Docteur Swift, *nouv. édition*, augmentée de la *suite de cet Ouvrage* par le même Auteur, qui en fait le troisième tome, & qui contient le Traité des Dissensions entre les Nobles & le Peuple dans les Républiques d'Athènes & de Rome &c. *L'Art de ramper en Poësie*, & *Fort de mensonge politique*, le tout traduit de l'Anglois, 12. 3. *vol. avec figures* 1756.

Educa.

Education des Enfans, traduit de l'Anglois de Mr. Locke. par Mr. Coffe. 12. 2 vol. 1760.  
Eſſai de Theodicée sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'Homme & l'Origine du Mal, par M. Leibniz, *nov. édition*, augmentée de l'histoire de la Vie & des Ouvrages de l'Auteur, par M. le Chevalier de Jaucourt, 12. 2 vol. 1760.

Eſſai sur l'Homme par M. Alex. Pope, traduction Française en prose par Mr. Silhouette, avec des éclaircissements, des Préfaces & des Notes, & l'original Anglois à côté; de même que cinq grandes planches symboliques; des vignettes & culs de lampes assortis à chaque Chant ou Epître, in-4to. *grandeur d'Atlas & gros caractères, sous presse pour 1761.*

— le même Livre seulement en François, sans Notes, 12. 1738.

Geographie des Enfans, ou méthode abrégée de la Géographie, divisée par leçons, avec la liste des Cartes nécessaires aux Enfans, par Mr. Lenglet Du Fresnoy, 12. *avec fig.* 1760.

Haller, Mémoires sur le mouvement du Sang & sur les effets de la saignée, fondés sur des expériences faites sur des animaux, 8. 1756.

— deux Mémoires sur la formation des Os, fondés sur des expériences, 12. 1758.

— deux Mémoires sur la formation du Cœur dans le Poulet, sur l'Oeil, sur la structure du jaune &c. 12. 2 vol. 1758.

Histoire Ancienne &c. de Mr. Rollin, 12. 11 Tomes en 14 Volumes, belle & dernière édition avec figures sous presse.

Lettres Juives par le Marquis d'Argens, 8. 7 vol. 1750.

Mémoires Historiques, Militaires & Politiques sur les principaux Evénemens arrivés dans l'Asie

l'Isle & Royaume de Corse, depuis le commencement de l'année 1738. jusques à la fin de l'année 1741, avec l'Histoire naturelle de ce pais-là. & diverses remarques curieuses touchant l'origine des Peuples qui l'habitent; le tout enrichi d'une Carte nouvelle de l'Isle de Corse, par Mr. Jaulin, 12. 2 vol. 1758.

— de Mr. l'Abbé de Montgon, 12. 8 vol. les Mœurs, 12.

Nouvelles exemplaires de Michel de Cervantes Saavedra, Auteur de Dom Quichotte, *nov. édition*, augmentée de trois Nouvelles qui n'avoient point été traduites en François, & la Vie de l'Auteur, 12. 1 vol. *avec fig.* 1759.

Preuve indépendante de toute autre, de la Vérité de la Religion Chrétienne; ou Considérations sur la Conversion & l'Apôtolat de St. Paul, par Mylord George Lyttleton, traduit de l'Anglois, 12. 1758.

Sermons de feu Mr. de Beaufobre le Perc, Pasteur à Berlin, en IV Tomes, dont les deux premiers renferment l'explication du Chapitre XII. de l'Epître de St. Paul aux Romains, & les deux derniers, celle du Chapitre XI de l'Evangile selon St. Jean, 8. 4 vol. 1758.

Sermons de M. Jaques Saurin, 8. 12 vol. *gros caractère* 1759.

*Libri Latini.*

Bernoulli (Joannis) Opera omnia, 4. 4 vol. *figur.* 1742.

Bynkershoek Opera omnia Jurid. cum Repert. generale, fol. 2 vol. 1760.

Cæpolla Tractatus de Servitibus tam Urbanorum quam Rusticorum Prædiorum, cum Additionibus, 4. 1758.

Commercium Litterarum inter G. G. Leibnizium & Joan. Bernoullium, super variis Philosophicæ partes, 4. 2 vol. *cum figur.* 1744.

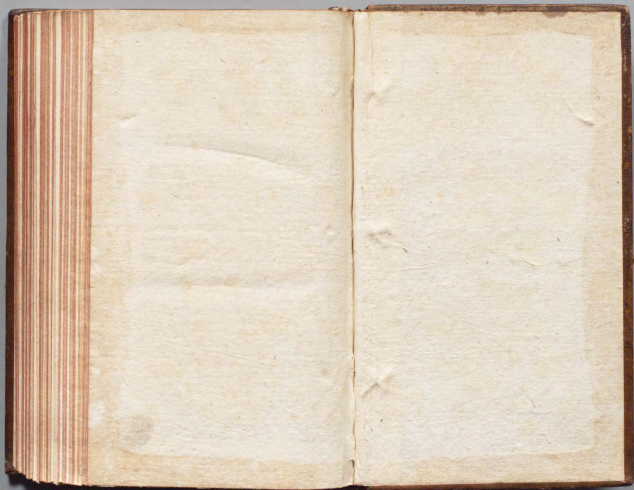
Du Pin Tractat. Philosophico-Theologicus de Veritate, nunc primum prodit, 8. 1737.



- Euleri (Leonardi) Introductio in Analysin In-  
finitorum, 4. 2. vol. cum figur. 1748.
- ejsdem Methodus Inveniendi Curvas ma-  
ximi minime proprietate gaudentes, sive  
solutio Problematis Iloperimetrici latissimo sen-  
su accepti, 4. cum figur. 1744.
- Grotius (Hugo) de Jure Belli ac Pacis, cum  
annotatis Auctoris nec non Grotvoti Et Bar-  
beyracii animadversionibus; commentatus in-  
super locupletissimis Henr. & Sam. de Cocceii  
denique Introductione seu Dissertationibus XII  
Proemialibus Sive de Cocceii, 4. 5. vol.
- de Haëler (Aloisii) Dissertationes ad Morborum  
hitoriam & curationem facientes, 4. 8. vol.  
cum figur. 1757. 1760.
- ejsd. Elementa Physiologie Corporis Hu-  
mani, 4. Tom. I. 1758 Et sequenter.
- Harprecht Comment. ad Instituta, nova editio  
aucta, cura B. Phil. Vicat JCU, fol. 4. vol.  
1738.
- Kees Comment. ad Instituta, 4. 1758. cum Pri-  
vilegio S. C. Majest.
- Lonzoni Opera omnia Medico-Physica & Phi-  
losophica, 4. 3. vol. 1738.
- Lombardi (Petri) Sententiarum Libri IV. nova  
editio aucta, 4. 1757.
- Newton (Isaacii) Opuscula Mathematica, Phi-  
losophica & Philologica. Accedunt Vita Au-  
ctoris, 4. 3. vol. cum figur. 1740.
- Tuba Magna mirum clangens sonum ad Sanct.  
D. N. Papam Clementem XI. Imperatorem,  
Reges, Principes, Magistratus omnes, or-  
bemque universum; de necessitate longe ma-  
xima reformandi Societatem Jesu, per erud.  
Dom. D. Liberium Candidatum S. Theol. L. I.  
edit. quarta & aucta, 12. 2. vol. Argent. 1760.
- Vocabularium Juris utriusque Auct. B. P. Vicat,  
8. 1. vol. 1759.
- Wolffi (Christi) Compendium Element. Ma-  
theficos universe, 8. 2. vol. cum fig. 1738.









名古屋大学附属図書館所蔵 Hobbes I 40696166  
Nagoya University Library, Hobbes I, 40696166